CRITIQUE

AU SUJET DE L'ŒUVRE :

"L'HYGIENE CHEZ LES ANCIENS GRECS"

ET PRÉFACE

PAR DES SAVANTS PROFrs ET ACADÉMICIENS

Sous forme d'Introduction

CRITIQUE

Je me plais tout d'abord de louer votre enthousiasme pour la science et la passion, qui vous entraîne à cultiver les recherches sur le passé de la Médecine, particulièrement de l'hygiène, à travers les évolutions de la civilisation antique. C'est œuvre méritoire et pleine de profit aussi, *pour les esprits éclairés, qui s'y adonnent.*

J'ai eu le plaisir de vous lire, ce qui m'a permis d'admirer votre remarquable érudition, en littérature Grecque, la richesse de votre documentation, l'abondance des textes que vous avez recueillis, telle une laborieuse abeille, en butinant parmi les fleurs si variées et si belles de la pensée antique.

On reapprend en suivant vos pages, que tout était harmonie et beauté dans les rites, coutumes et actions de ces incomparables éducateurs, qui ont créé la civilisation méditerranéenne ; et vous le traduisez avec un lyrisme inspiré d'un beau sentiment patriotique, d'une fierté nationale, qui doit faire tressaillir d'aise l'ombre de vos ancêtres millénaires. *Que l'on serait heureux de vivre ne fut ce qu'un instant, dans le milieu où les merveilles de la pensée façonnaient par l'harmonie de toutes choses la beauté de l'âme et la beauté des corps sains et vigoureux ; tel est le désir que je formulais en fermant votre livre,* ainsi mis en goût, je vais demander cette illusion (faute de mieux) aux «Parallèles» de Plutarque, je retrouve une traduction parmi mes livres de jeunesse ; je l'avais, lui aussi, si complètement oublié.

Permettez-moi de complimenter en votre œuvre, cette fille de la Grèce, qui a su rappeler aux modernes ce que l'on doit aux esprits subtils et profonds, qui ont donné un si merveilleux essor à la pensée humaine.

VAILLARD.

Paris, 15 Août 1923.

I beg leave to thank you very sincerely *for the favour you do me in sending me your book*, and also for the very kind letter.

I have already perused a great part of the work *with great pleasure and interest.*

It seems to me, if I may say so, *to be very thorough and illuminating*, and I shall look forward to the pleasure of working through it in greater detail when I return after the vacation-

Again thanking you

I am yours very truly.

J. T. SHEPPARD.

(King's College Cambridge 26 Août 1923.)

Je vous remercie de l'aimable envoi de votre important ouvrage intitulé: *«l'Hygiène chez les anciens Grecs»*. La somme des observations appuyées sur des citations de textes forme une sorte d'encyclopédie des divers aspects de la vie hellénique dans ses rapports avec l'éducation physique. Sur ce sujet, on voit bien que les savants avaient mis en théorie les règles du bon sens et de la saine raison, en les complétant par l'investigation proprement scientifique. On s'aperçoit de la très haute place, que la médecine générale tenait dans l'estime publique. On peut même dire qu'à un certain moment, après Hippocrate, la médecine était peut être considérée comme la science par excellence, en raison même de ses applications pratiques à la vie courante. Elle était une direction logique, ses préceptes se confondaient, ou plutôt s'accordaient avec ceux de la morale théorique, on arrivait ainsi à une conception idéale et raisonnée de la conduite à préconiser à tout homme soucieux de vivre logiquement, tenant son âme en parfaite harmonie avec les besoins d'un

corps entretenu soigneusement. Les préceptes d'une sagesse, qui associe l'Hygiène à la Morale font partie de la philosophie même du citoyen et de l'homme complet tel que les Grecs le concevaient.

C'est à ce titre que *votre livre apporte une instruction et édifiante construction, en nous montrant non seulement ce que les Grecs ont pensé, trouvé et légiféré en ces matières, mais aussi en mettant en lumière les anticipations de leur pensée sur les découvertes de la science moderne.*

Je vous exprime ma reconnaissance, pour l'obligeante pensée, que vous avez eue *d'enrichir ma bibliothèque d'un livre auquel j'aurai profit à recourir:* l'étude de l'art grec nous met trop souvent en rapport avec les théories de l'éducation physique et esthétique pour que l'occasion de le consulter ne se présente pas assez fréquemment.

Veuillez agréer, Madame, mes hommages très respectueux.

FOUGÈRES.

Paris, 22 Octobre 1923.

In more leisured days, I could have revelled in such a fascinating topic. As it is, I have thoroughly enjoyed its perusal and can sincerely congratulate you on a notable achievement.

After the appearance of your publication, nobody can have the least doubt that the Ancien Greeks were the pioneers of modern hygiene.

C. ST. BINNS

PRÉFACE

Si le génie Grec a fait de larges emprunts aux races qui ont colonisé les rives du bassin oriental de la Méditerranée, berceau des plus grandes civilisations, il a tiré de son propre fond le sens du rythme et de la mesure. Ordre, clarté, harmonie, sont les traits caractéristiques du peuple hellène, dont l'intelligence est limpide comme l'atmosphère de la Grèce. Législateurs et philosophes, qui ont façonné l'âme grecque ; historiens et poètes, qui ont glorifié son courage ; artistes incomparables, qui ont perpétué son idéal dans le marbre et dans la pierre, tous ont possédé ce don de la mesure, cette eurythmie sans laquelle aucune œuvre, plastique ou littéraire, n'est réellement harmonieuse et belle.

La notion du beau et du bon est indissolublement liée dans l'âme humaine, aussi la religion, reflet du cœur n'a-t-elle pas enfanté, chez les Hellènes, ces dieux zoomorphes, monstrueux et cruels, qui étaient révérés par les peuples voisins. Jamais non plus l'arène des Grecs n'a été ensanglantée par des massacres comme le cirque romain.

Cultiver, dés la prime enfance, toutes les facultés humaines, maintenir entre elles le parfait équilibre, mettre au service d'une âme bien trempée un corps exempt de tares et d'infirmités, tel est le but de l'éducation grecque. ***Pour réaliser cette eurythmie de tout l'être il fallait développer parallèlement l'âme et le corps.*** Chez les Grecs, l'Ecole et le Gymnase ne sont point hostiles l'un à l'autre; loin de s'exclure, ils coopèrent étroitement à la même fin. La pédagogie et l'éducation physique, en associant leurs efforts, sont parvenues chez ce peuple, le premier par la beauté du sang et les dons de l'intelligence, à créer un type idéal dans lequel ancune des facultés ne s'est hypertrophiée au dépens des autres. En mê-

me temps que l'enfant apprenait à raisonner, il éduquait son corps.

La gymnastique, la lutte, la course et les autres jeux de l'arène, la danse et la musique, concouraient à assouplir ses membres, à maintenir la vigueur de ses muscles et l'harmonie de ses lignes.

Les deux sexes se livraient aux exercices physiques. Les chefs d'œuvre de la statuaire Grecque, lorsqu'ils représentent la femme, expriment la force, autant que la grâce, sous les formes arrondies du corps féminin, l'œil devine les muscles prêts à entrer au jeu. Pendant tout le cours de leurs existence, les Hellènes continuaient à se livrer à la culture physique pour maintenir le libre jeu de leurs organes et combattre l'obésité et, si malgré ces puissants moyens prophylactiques ils tombaient malades, les *iatrœia* et les *asclepœia* leur rendaient la santé, grâce aux agents physiques et à la diététique. Nul ne s'avisait, parmi les Grecs, de considérer la gymnastique, mise au service de l'hygiène, comme un art mineur. Les hommes les plus illustres, tel Sophocle, ne dédaignaient point de fréquenter assidûment la palestre. Pour prendre part aux jeux isthmiques et olympiques, il fallait être de condition libre ; la profession d'athlète ne devint un métier d'esclave qu'après la conquête romaine.

On peut juger la valeur de cette méthode éducatrice à ses résultats. Elle a contribué à l'épanouissement du génie Grec, elle a doté la Grèce d'une race forte, saine et prolifique.

L'hygiène individuelle et publique, sous toutes ses formes, était pratiquée, pour ainsi dire d'instinct, par les anciens Grecs. L'instruction donnée en plein air, l'accoutumance aux intempéries, la légèreté du vêtement, la frugalité, les exercices du gymnase, la balnéation quotidienne, l'hydrothérapie et le massage, l'aménagement de la demeure et de la cité étaient autant de moyens hygiéniques, qui s'unissaient pour maintenir la santé publique.

Les Grecs avaient compris que la décision et le courage sont fonctions du corps autant que de l'esprit, qu'une âme virile habite rarement un corps malingre et débile. Ils ne sont pas tombés dans l'erreur fondamentale de certains peuples occidentaux, qui ont consommé le schisme entre le culte de l'intelligence et le culte du corps. D'après un préjugé encore vivace, même parmi les hommes de haute culture, la nation est di-

visée en deux corps, qui se mésestiment. Les uns se considèrent comme l'élite du cerveau ; ils s'assujettissent à vivre penchés sur la table de travail. Leur esprit s'affine, il est vrai, mais l'absence d'air et de mouvement enlève à leur pensée la fraîcheur, la spontanéité, qui sont les attributs d'une vie saine et normale. Les autres, glorieux de leur force, constituent l'aristocratie du muscle. Ils en tirent vanité, mais combien parmi ces athlètes malmènent leurs organes et ruinent leur santé par une culture physique intensive et mal dirigée ! Les Grecs ont su se garder de ces deux excès. Jamais, chez eux, les hautes spéculations n'ont été poussées au point de nuire au développement corporel ; jamais l'abus de l'entraînement n'a été la cause de ces infirmités précoces et incurables qu'on observe trop souvent chez nos modernes sportifs. Toujours, ils ont allié dans de justes proportions ces deux disciplines, tenant rigoureusement compte des exigences du corps et de l'esprit.

Telle est la thèse que soutient éloquemment Madame le docteur Panayotatou.

L'auteur va même *jusqu'à affirmer que tous les moyens mis en œuvre par l'Hygiène moderne étaient connus des Hellènes, et que les progrès de la science n'ont fait que développer les principes imaginés par la pensée grecque*, cette assertion pourra paraître exagérée, mais elle trouve son excuse dans l'ardent patriotisme de l'auteur, fille de l'Hellade, qui en publiant cet ouvrage accomplit un acte de foi et de piété filiale à l'égard de la Grèce.

E. Jeanselme

Paris, Novembre 1923.



HYGIE (Musée de Berlin)

L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

par

Docteur Mme ANGÉLIQUE G. PANAYOTATOU

ex-Professeur agrégée de l'Université d'Athènes
Membre de la "Société Française d'Histoire de la Médecine"
Membre de la "Société de Médecine et d'Hygiène Tropicale de Paris"
Membre de la "Société Médicale d'Athènes"
Membre de la "Société Française pour l'encouragement des Etudes Grecques"
Membre de "l'Association pour l'extension des études pastoriennes."

«Κάλλιστον τὸ δικαιότατον
»λῷστον δ' ὑγιαίνειν».
Δηλιακὸν ἐπίγραμμα.

VIGOT FRÈRES, éditeurs
PARIS
23, Place de l'Ecole de Médecine, 23
1923

L'HYGIÈNE
CHEZ LES ANCIENS GRECS

ŒUVRES SCIENTIFIQUES

DE DOCTEUR Mme ANGÉLIQUE G. PANAYOTATOU

MÉDECIN DIRECTEUR D'UNE POLYCLINIQUE SANITAIRE DE FEMMES ET ENFANTS DE LA VILLE D'ALEXANDRIE (ÉGYPTE), INSPECTEUR SANITAIRE DES NOUVEAUX NÉS D'UNE SECTION DE LA VILLE, CHEF MÉDECIN AU LABORATOIRE DE L'HÔPITAL GREC D'ALEXANDRIE, MÉDECIN DE L'ORPHELINAT BENACHI, PROFESSEUR D'HYGIÈNE À L'ÉCOLE SUPÉRIEUR D'AVÉROFF.

Io) *«La Peste» (Monographie complète de la maladie en 215 pages avec 26 cas originaux) «Ouvrage précieux, intéressant aussi bien le Pathologue que l'Hygiéniste», écrivit au Journal Médical Italien «Tomasi» Mr Panayi Livieratos, Professeur à l'Université de Gênes en Italie.*

II) *«Le Choléra» (Monographie complète de la maladie en 240 pages avec huit cas originaux) Le Médecin en chef de l'Hôpital Grec Mr Valassopoulo dit: «Qu'elle représente le dernier mot de la science d'aujourd'hui sur ce sujet.»*

III.) *«Hygiène, Epidémiologie et Serumthérapie» (Discours d'inauguration, à la nomination de l'auteur comme Professeur-agrégée, prononcé à la grande salle de l'école de Droit à l'Université d'Athènes en présence du Recteur Mr Stefanou et d'autres Professeurs de l'Université).*

IV.) *«Société et Epidemiologie» (Leçon Universitaire, donnée à la salle «Hippocrate» de l'Université d'Athènes en présence du Premier Ministre Mr Vénizélos et du Ministre Mr Dimitracopoulos S.E. Mr Vénizélos félicita l'auteur pour son «savant discours»*

V.) *«Sur le Typhus exanthématique», description d'un cas de la maladie d'après piqûre. (Publié aux «Archives de Médecine» d'Athènes.) Les progrès présents de la science confirment la valeur scientifique de ce cas, prouvant l'introduction du virus dans le corps humain par voie sous cutanée sanguine.*

VI.) «*Abcès du foie chez les enfants*» (*communication faite à la Société Médicale d'Athènes). Le Professeur Mr Géroulanos, alors président de la Société, appela la communication «étude savante». (Publiée aux «Archives de Médecine d'Athènes.»)*

VII.) «*Sur les Vaginites des jeunes filles*» (*Publié au «Progrès Médical» d'Athènes, cité à l'outrage Médicolégal du Professeur de l'Université d'Athènes, Mr Georges Vafas).*

VIII.) «*Tumeur provoquant la pression aigüe de la Moelle épinière*» (*Publié au Journal Médical d'Athènes «Galien»).*

IX.) «*Sur l'endomètrite hémorrhagique provoquée par l'introduction d'un corps étranger*». (*Publié à la Médecine Orientale de Paris).*

X) «*Prophylaxie de la Tuberculose*» (*Publié au «Progrès Médical d'Athènes»).*

XI.) «*Endomyocardite d'après l'infection Paludéenne*» (*Publié au «Progrès Médical d'Athènes»).*

XII.) «*La lutte contre la Tuberculose*» (*étude Médicosociale publiée au journal «Acropolis» d'Athènes).*

XIII.) «*La prophylaxie contre le fléau de la Peste*» (*étude Médicosociale publiée au journal «Acropolis» d'Athènes).*

XIV.) «*La prophylaxie contre le fléau du Choléra*» (*étude Médicosociale publiée au journal «Acropolis» d'Athènes).*

XV.) «*La femme pour la lutte contre la maladie*» (*étude Médicosociale publiée au journal «Acropolis» d'Athènes).*

XVI.) «*Les mesures sanitaires au Campement de Tor.*» (*Publiée à la «Médecine Orientale de Paris». Le Professeur Français Bernheim écrivit, que «l'auteur est un précieux collaborateur-écrivain»).*

XVII.) *Questions d'Hygiène et de Prophylaxie Internationale, (publiée dans «La Grèce Médicale»).*

XVIII.) «*Statistique et tableau général des malades*» *présentés à la «Polyclinique Sanitaire», «section femmes et enfants» dirigée par Dr Mme Panayotatou en l'année 1914 (communiqué à la Section Médicale du Syllogue «Ptolémée» d'Alexandrie).*

XIX.) «*L'Hygiène du milieu chez les anciens Grecs*» (*communiqué à la Sect Méd. du Syllogue «Ptolémée» d'Alexandrie) publié au «Progrès Médical» d'Athènes.*

XX.) *«L'Hygiène de la Musique chez les anciens Grecs» (communiqué à l'Institut Egyptien du Caire) publié au «Bulletin de l'Institut Egyptien».*

XXI.) *«L'Epidémiologie chez les anciens Grecs» présenté à l'Académie de Médecine de Paris par le savant Académicien Professeur Vaillard.*

XXII.) *«La Peste de Thucydide» communiqué au 2e Congrès d'«Histoire de la Médecine» à Paris. «Faculté de Médecine» (publié aux comptes-rendus du Congrès-Juillet 1921).*

XXIII) *«L'Hygiène et la gymnastique chez les anciens Grecs.» Leçon libre professée à la «Sorbonne» Mai 1921.*

XXIV.) *«Les leçons de Samedi» ou «Leçons d'Hygiène» professées au «Syllogue Scientifique d'Alexandrie», à l'école «Supérieure d'Avéroff» et à l'Orphelinat Benaki».*

XXV.) *«L'Hygiène et les bains chez les anciens Grecs» communiqué à la «Société Royale de Londres» et publié au «Bulletin de la Société».*

XXVI) *«L'Hygiène et la Danse chez les anciens Grecs» communiqué au 3e Congrès International d'Histoire de la Médecine à Londres-Juillet 1922.*

OUVRAGES MICROBIOLOGIQUES

DE LA MÊME AUTEUR

Les trois premiers ont été faits au Laboratoire Sanitaire d'Alexandrie

dirigé par Mr le Dr Crendiropoulos (a)

les autres au Laboratoire de l'Hôpital Grec

XXVII.) *«Sur l'alcalipeptone milieu de culture» par Mr le Dr Crendiropoulo et Mme Dr Panayotatou (publié au «Central-Blat fur Medizine und Infektions Krankheiten» de Berlin.)*

XXVIII.) *«Sur deux Vibrions agglutinants isolés des selles d'un diarrhéïque» et étudiés par Mr le Dr Crendiropoulo et Mme*

a) Au Laboratoire Sanitaire l'auteur a travaillé du mois d'Août 1908 au mois de Décembre 1913.

Dr Panayotatou (*publié par le Conseil Sanitaire International d'Alexandrie*).

XXIX) *La survie du Vibrion dans l'Eau du Nil» par Mme Dr Panayotatou* (*publié à la «Revue d'Hygiène de Paris»*). (*b*)

XXX) «*Quelques mots sur la Lèpre*» (*communiqué au Syllogue scientifique d'Alexandrie, et publié au Progrès Médical*»).

XXXI.) «*Statistique des examens microbiologiques faits au Laboratoire de l'Hôpital Grec d'Alexandrie.*» *Remarques scientifiques sur les résultats obtenus,* (*communiqué au Syllogue scientifique «Ptolémée» Mars-1910*).

XXXII.) «*Réponse de Dr Mme A. G. Panayotatou au communiqué du Dr Cambosi sur le prétendu «Désaccord de la clinique et de l'examen Microbiologique»* (*communiqué au Syllogue Scientifique d'Alexandrie*).

XXXIII) «*Sur un cas du Typhobacillose*» *constaté par des recherches Microbiologiques et des expériences Biologiques* (*communiqué au Syll. Scient. d'Alexandrie, publié au «Progrès Médical d'Athènes»*).

XXXIV.) «*Sur la Stomatite ulcéreuse des enfants*» (*communiqué au Syll. Scient. d'Alexandrie, publié au «Progrès Médical d'Athènes»*)

XXXV) «*Sur l'Etiologie de la Méningite Cérébrospinale*» (*communiqué au Syll. Scient. d'Alex*)

XXXVI.) *Sur deux cas de Méningite à Pneumocoque*» (*communiqué à la Société Médicale des Hôpitaux de Paris*»).

XXXVII) «*Coccobacilus Buccalis*» *nouveau bacille isolé par l'auteur de la stomatite ulcéreuse des enfants* (*communiqué à la «Société Biologique de Paris*).

XXXVIII.) «*Sur deux cas rares de Filariose*» (*communiqué à la «Société Médicale des Hôpitaux de Paris*»).

XXXIX) «*L'Hépatite et l'examen du sang*» (*Mr le confrère Prof. Kartoulis nous avait demandé cet ouvrage pour l'envoyer à*

---

b) Le Professeur Calmette s'exprima comme suit au Dr Ruffer, qui lui envoya cet ouvrage microbiologique: «Merci, cher ami, pour l'aimable envoi du travail (sur le Vibrion cholérique dans le Nil) nous le publierons dans la «Revue d'Hygiène» AVEC PLAISIR ET PROFIT pour «nos lecteurs.» Sign. Dr. Calmette.

Dr Ruffer félicita l'auteur par écrit pour l'opinion favorable de l'éminent homme de science.

Athènes-Septembre 1916-afin qu'il soit publié au volume rédigé en l'honneur du Professeur de l'Université Dr. Nicolaïdis à l'occasion de sa vingt-cinquième année de Profession).

XXXX.) *«Abcès streptococcique du cordon avec généralisation de l'infection». Se basant sur nos recherches Microscopiques et nos expériences Biologiques Mr le chirurgien en chef de l'Hôpital Hell. d'Alex. Dr Petridis a fait une communication au Syll. Scient. en 1914.*

XXXXI) *«Sur un cas d'infection localisée du bacille d'Eberth. Isolement du bacille d'Eberth du pus d'une cholécystite suppurée» (communiqué à la «Société Médicale des Hôpitaux de Paris»).*

XXXXII) *«Trente-quatre cas d'Hépatite amibienne aigüe. Valeur diagnostique et pronostique de l'examen leucocytaire du sang. Action abortive et curative de l'émétine» (communiqué à la «Société Médicale des Hôpitaux de Paris»).*

XXXXIII.) *«Quatorze cas de Diphtérie primitive du nez» (publié au volume rédigé en honneur du Professeur de l'Université d'Athènes Mr Nicolaïdis à l'occasion de sa vingt-cinquième année de profession).*

XXXXIV.) *«Sur la Filariose avec quelques cas rares de la maladie» (publié au volume panégyrique du «Progrès Médical d'Athènes» à l'occasion de sa vingt-cinquième année de publication).*

XXXXV) *«Sur la Diphtérie primitive du nez» envoyé au journal «Progrès Médical» d'Athènes.*

XXXXVI) *«Quelques cas rares de Typhobacillose» communiqué à la «Société de Médecine et d'Hygiène Tropicale» de Paris et publié au Bulletin de la Société-Juillet 1922.*

XXXXVII.) *«Quelques cas de Diphtérie primitive du nez» envoyé au journal Médical «The Lancet» de Londres.*

XXXXVIII.) *«Quelques cas de Kala-Azar» remarqués à Alexandrie et prouvés par l'examen microbiologique du sang par ponction de la Rate. (Communiqué à la «Société de Pathologie Tropicale» de Paris Novembre 1922).*

XXXXIX.) *«Quelques cas de Coqueluche guéris par les injections d'éther» publié aux «Archives de Médecine» d'Athènes, organe de la Société de Médecine d'Athènes, Novembre 1922.*

AU GENIE DE PASTEUR

DEVANT LE TOMBEAU DU GRAND HIÉROPHANTE DE LA SCIENCE

... et lorsque le triomphateur de la Religion-Vérité descend vers le peuple il le gouverne non par la peur, tel un monarque, mais par la lumière brillante et magique du Vrai, par l'amour, par le sacrifice suprême.

Une émotion inexprimable, un frisson sacré me parcourut, lorsque je m'arrêtais muette, sous la voûte d'albâtre, qui recouvre le tombeau de ce demi-dieu, de ce héros du Bien.

Je retenais ma respiration, afin de ne pas troubler la sérénité éternelle du sublime ministre de l'Idée. Une harmonie muette, l'harmonie émouvante du silence impénétrable, absolu, s'épanchait tout autour de la pierre illustre de ce tombeau, qui s'élève radieux entre tous les tombeaux ! Le soupir de tant de morts tragiques causées par l'invisible destructeur arrivait jusqu'à la pierre sacrée, qui recouvre à jamais le corps du bienfaiteur immortel ! La voûte en marbre tiquetée d'innombrables étoiles dorées paraissait scellée de ces pensées lumineuses, que son passage donna à la terre tel un héritage de son génie superbe, tel un noble encens de sa vie sublime sacrifiée à la souffrance ; et pour un moment la petite voûte étroite s'élargit tellement à mes yeux, que le ciel apparût comme une immense lampe infinie, qui illumina d'une lueur aveuglante sa dernière demeure. De cette voûte inextinguibie descendit la clameur de la Victoire. Au milieu, et au-dessus de toute la lutte et la cohue des mondes, au-dessus du mugissement de la tempête journalière et du rugissement perfide de la mer, unis en l'hyménée terrible de la vie et de la mort, oui, audessus de toutes les clameurs mondiales retentit ton triomphe oh ! vainqueur de la misère humaine.

Je vis alors ton âme, tel un rocher sublime et solitaire. Je vis, un océan brillant: l'or fondu de ta pensée, la lumière, qui vainquit les ténèbres de l'ignorance, auréoler ton âme créatrice. Je vis pour un moment l'infatigable main, qui travailla sans relâche des années et des années se plonger dans un rayon doré et de son embrasement rebondir tous les palais illustres, tous les parthénons sculptés de ta création scientifique, blancs, tout blancs, tel un marbre pur, que les méchancetés et les hypocrisies du monde n'osèrent salir.

Et tout autour, les symboles éternels et sacrés gravés sur le mur d'albâtre, sous la voûte muette et mystérieuse. Le ver à soie et la vigne, la découverte immortelle des ennemis microscopiques et tout puissants de l'homme, de ces parasites affreux, qui dévorent l'existence humaine et ses plaisirs. Et en outre, quelque chose de plus grand, de plus admirable et bienfaisant: l'anéantissement de cet ennemi tout puissant, l'extirpation du microbe, son affaiblissement et son esclavage par le vaccin miraculeux !...

Je vis toutes ces mères malheureuses porter à genoux dans cet edifice alors pauvre et petit, aujourd'hui somptueux, immense, porter leurs enfants, leurs entrailles pour les sauver de l'ennemi, qui envenima leur vie. Et je crus voir pour un instant le héros tout droit, au dessus, bien plus haut que la voûte dorée, tel un grand semeur du monde entier verser partout la joie de la Vérité et de la Vertu, verser le baume de la douleur. Je vis Toi, le dompteur de la maladie, Toi, le grand, l'immortel vainqueur des mystères de la Science debout devant moi. Je te regardais éblouïe de Ta grandeur, qui apparaissait dans chaque pas, dans chaque mouvement de ton corps immatériel et lorsque tu parlais et lorsque tu te taisais et lorsque tu fermais les yeux illuminés par la lumière intérieure du rêve sublime, que tu cherchais à retenir dans ta pensée immortelle. Toutes ces impressions instantanées pénétraient triomphalement dans mon âme, que l'émotion élargissait sous la voûte sacrée, tandis qu'au dessus et au dehors la vague de la vie tourbillonnait continuellement, effrénée.

Et voilà tous les troupeaux des victimes innocentes venant adorer le demi-dieu, qui, supérieur à l'étoile brillante

de la vie, leur donne l'aspect divin de la prairie fleurie, de la vallée toute verte et la fraîcheur enivrante de l'eau d'une source cristalline.

Et voilà la découverte bienfaisante de la rage, tel un phare lumineux éclairant à jamais l'aspect sauvage de l'abîme-maladie. Je vis alors le ciel bleu, les blancs nuages, le soleil ensanglanté; je vis le monde entier, je vis les globes du firmament se presser sous la voûte sacrée pour adorer le tombeau noir comme agate, noirci par les larmes de l'humanité entière, et dans un souffle embrasé le porter aux palais tout dorés du ciel de la pensée.

Je m'agenouillais devant ton tombeau sacré, et je sentis ton mystère et ta grandeur qui m'écrasaient, je sentis sur mes yeux toute la lueur de tes regards, et c'était quelque chose d'éblouissant que le brillant de tes pupilles mortes et pourtant immortelles! Je vis ton esprit élevé par deux ailes, la Vertu et la Vérité, jusqu'au trône tout blanc de l'Idée et là, victorieux de l'isolement amer, tu apparaissais héros et prêcheur des peuples, qui agenouillés, courbés, embrassent le tombeau éternel.

Je te voyais, je te voyais toujours ayant la tête, l'esprit dans la source de la lumière et par les ongles de tes pieds, qui touchaient la terre, faire pousser le laurier tout vert, tout vivant, amarante, ne flétrissant jamais. Oui, tout ce qui dort dans les races et leurs ancêtres, toute la force d'ambition et de conquête, toutes les fièvres du sang, la soif de l'or et la recherche de la gloire, la force de la création des œuvres, tout adore en toi l'accumulation d'énergie plus qu'humaine, de ton énergie unique, ô vainqueur de la mort, de la maladie, du péché, de la tempête.

Et je vis au loin toute la force injuste que les hommes déploient pour les fêtes de sang versé, toute la catastrophe du dompteur aux bras gigantesques, pour la domination du plus fort. Et par un contraste étonnant je vis avec reconnaissance gravés sur ton front lumineux tous les purs efforts du liturgiste de la Pensée.

Sur ton chemin tout est couvert d'harmonie.

Les chevaux blancs de l'effort pacifique traînent ton char

vers la tour très haute de la Science et là, où la neige ne se fond pas, sur les hauteurs inaccessibles tu t'élevas lumineux pour résoudre l'Enigme. Toi, Prométhée-Vainqueur de tous les troupeaux humains! Et la déesse Idée t'embrasse de son souffle immatériel, qui brûle toujours et conserve la flamme, pour éclairer éternellement l'Univers !...

Paris, Juin 1922. Dr Angélique Panayotatou

PREMIER LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

POUR SERVIR DE PROLOGUE

LIVRE PREMIER

POUR SERVIR DE PROLOGUE

GÉNÉRALITÉS SUR L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

Il est universellement admis que le but principal de la «Science de l'Hygiène» dans son interprétation la plus ample, aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes, est le «*Bien être humain*». Or le type parfait du «*bien-être*» corporel, intellectuel et physique est celui réalisé par l'antiquité classique grecque qui, aujourd hui même, excite l'admiration des peuples civilisés.

En effet, le *calme* et la *grâce*, telles sont les caractéristiques de l'âme hellénique. Il ne s'agit pas du calme immobile de la Mer Morte, du lac dormant, mais du calme serein des rivages Grecs, à l'heure où la mer scintille doucement sous les caresses de la brise, parsemant de cristaux brillants le rivage dentelé. Il ne s'agit pas non plus de l'insensibilité bestiale, mais du calme de l'Olympe, cette demeure majestueuse des Dieux décrite par HOMERE. (Odyssée Z. 43-45) :

«οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
«δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται, ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
«πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη».

Ce calme Olympien est rendu certes plus agréable par la présence et le mélange des Grâces. Parmi les Dieux jeunes et beaux, les Dieux souriants de l'Olympe, voltigent des

Déités pleines de charme: *les Grâces* et les *Muses,* véritables créations de l'âme hellénique, images de la vie nationale grecque, vie harmonieuse et charmante. Faut-il encore citer: les fêtes, la marche pompeuse des Panathénées, les cérémonies dionysiaques, les banquets philosophiques ornés de fleurs et de couronnes, les joueuses de flûtes, les processions, les jeux gymniques près de Clade et les sacrifices près de Castalie? Tout cela n'était qu'une protestation contre la bestialité et l'inharmonie offerte aux Grâces comme une offrande de myrrhe et d'encens. Car la splendeur qui, limpide et rayonnante, s'étendait sur la terre de Grèce, inspirait la joie et le charme à l'âme de ses habitants. Tout ce qui était privé d'harmonie était étranger à l'âme grecque et l'on peut dire que, si Aristophane, selon les critiques, était le temple des Grâces, l'âme de Socrate fut leur autel. Avant d'être l'adepte sacré de la philosophie, Socrate, sculpteur dans l'atelier de son père, créa le groupe des Grâces, image de son âme. Tous les Grecs, simples citoyens ou artistes fameux, orateurs connus ou poètes aimés, portaient dans leur vie et leurs œuvres l'empreinte du baiser des Muses. C'est pourquoi Euripide chanta dans Hercule Furieux, (EURIPIDE, «Hercule Furieux», V. 673).

«Οὐ παύσομαι τὰς Χάριτας
«Μούσαις συγκαταμιγνὺς
«ἡδίσταν συζυγίαν
«μὴ ζώην μετ' ἀμουσίας
«ἀεὶ δ' ἐν στεφάνοισιν εἴην.»

De Thucydide même émane un charme d'ancienneté comme d'une espèce de «*Parthénon du Verbe*».

De même que le calme devient plus doux par la présence des Muses, de même aussi les Muses fuient le trouble, le tumulte et se complaisent à la douceur du calme (SPENCER, Les Origines des styles en architecture).

Ainsi le corps de l'homme grec, bien équilibré, leste, hardi et brave, respirant la vie, le mouvement et la souplesse, trouva sa plus parfaite formation dans la palestre où brillèrent le Spartiate Callicrate de Platée, Crétobule, Sophocle et Philippe de Crotone, à la beauté duquel un temple fut

élevé. Il en est de même pour la jeunesse hellénique en général, de laquelle naquirent les ephèbes de la procession des Panathénées, l'Apollon du Belvedère, la Victoire du Péonien et le doryphore de Polyclite.

Depuis le VIe siècle les artistes Athéniens créent des corps en parfaite santé, sans rudesse mais vigoureux, remarquables par l'élégance, l'harmonie et la régularité des lignes.

Lorsque le barbare déshonoré aux Thermopyles, vaincu à Salamine et détruit à Platée fuit épouvanté vers l'Asie, la Nation Hellénique, qui siégeait alors sur le trône de la grandeur éthique, est entourée par le *vrai* (la philosophie) et le *beau* (les arts et les lettres). Elle donne naissance à Eschyle, qui met en scène les «Sept sur Thèbes», à Pindare, qui crée le premier «Olympionique». C'est alors que les corps présentent des lignes où saillissent les muscles, des lignes vraies où la vigueur de la vie s'unit à l'élan du mouvement. C'est alors que les artistes créent pour le Trésor Athénien de Delphes les fortes synthèses des groupes de marbre représentant la *Bataille des Amazones*, ainsi que les statues des métopes symbolisant la *Vérité*, la *Vigueur* et le *Charme*.

Le «Discobole» de Myron est un exemple de noble eurythmie, d'harmonie corporelle admirable; on dirait qu'il respire.....

Il nous rappelle la vie pleine de force et de santé, et par la finesse de son expression, la finesse d'esprit caractérisant les vainqueurs du pentathle; on dirait que son corps s'élève en même temps que le disque qu'il lance. Les «Caryatides» forment un groupe de vierges qui dansent autour de l'autel de la «Protectrice» et quiconque les regarde est prêt à s'écrier en admiration de leur beauté comme Odysseus à Nausicaa (Odyssée Z. 154 κεξ.):

«Τρὶς μάκαρες μὲν σοί γε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
«τρὶς μάκαρες δὲ κασίγνητοι· μάλα πού σφισι θυμὸς
«αἰὲν ἐϋφροσύνῃσιν ἰαίνεται εἵνεκα σεῖο,
«λευσσόντων τοιόνδε θάλος χορὸν εἰσοιχνεῦσαν.»

Les Dieux de la Grèce lancent de leurs yeux la lumière

de la vie et de leur bouche le souffle divin; dans la poitrine de marbre de l'Hermès de Praxitèle, il semble que le cœur bat; on croit entendre tonner les soles des chevaux qui ornent les *diazones* du Parthénon; les peintures des vases vivent et respirent; le temple de «Minerve-Victoire» est admirable de noblesse et de sobriété; et le Parthénon, ce pur chef-d'œuvre d'Ictinus, incomparable de beauté et d'harmonie, joint le calme somptueux au charme modeste des œuvres primitives.

«La science, qui non seulement scrute l'avenir, mais tourne «parfois son regard insatiable en arrière vers les temps ré- «volus, et les générations disparues, tel un pillard fouillant «les tombeaux des siècles passés, elle exhume et consulte «les morts pour résoudre la grande énigme du Sphinx «éternel.»

La science du XX[e] siècle s'élevant de progrès en progrès, entreprend chaque jour de nouvelles recherches, fait d'inestimables découvertes, mais sous l'effort d'une vigueur renouvelée, elle se retourne avec intérêt vers le flambeau des antiques lumières. Vers les Grecs, qui «portèrent à un tel degré «la culture des arts et des sciences, que nos regards aiment «toujours à se diriger vers ce point du globe, qui fut pour «nous la source de la lumière. (De Pauw-«Recherches philo- «sophiques sur les Grecs»).

Et avec raison: la solution des nouveaux problèmes, qui occupent aujourd'hui l'humanité, ne se trouve-t-elle pas dans la vie des anciens Grecs, qui fut en même temps la base et le couronnement de l'esprit hellénique?

Cet esprit a été plus que tout autre le conducteur en un temps reculé d'un fort mouvement intellectuel. Il a conservé à travers des siècles son pouvoir créateur. Il fut le ferment du développement de l'organisme social et intellectuel. Il renforce puissamment et sous tous rapports l'esprit contemporain d'analyse. Son influence n'est pas unilatérale, car l'esprit hellénique ne se distingua pas seulement par l'idée, mais aussi par la création. Les résultats pratiques avançaient parallèlement avec l'Idéal, car l'esprit hellénique; répétons-le, était sous tout rapport *créateur*.

Les anciens Grecs ont remué librement les ailes de leur génie dans tous les arts et dans toutes les sciences. Au cours

de leur vol vif et hardi, ils découvrirent dans l'espace infini de la Pensée, les mondes du *Vrai* et du *Beau*. Voilà pourquoi l'éminent maître moderne Anatole France écrit dans son livre «Le génie latin»: «Philosophie, art, science, nous devons tout à la Grèce et à ses conquérants, qu'elle conquit «elle-même. Les anciens sont encore vivants et nous instruisent encore.»

Et c'est surtout en ce qui concerne l'Hygiène, cette branche superbe de la Médecine, que la civilisation grecque florissante à l'aube des siècles, alluma le Phare, qui illumine encore la Science d'aujourd'hui; nous en retrouvons l'origine dans ce pays admirable, qui aux temps lointains de l'évolution projetait déjà les premières et les plus bienfaisantes lumières de l'esprit humain. C'est dans ce pays que furent créées les formes immortelles, que s'allièrent les harmonies de la pensée et du corps, en même temps que se déroulaient les grandes actions dignes de la pensée sublime.

L'Hygie chez les Grecs.

Que l'Hygiène occupât une place très importante chez les anciens, cela est prouvé par le fait que «Pallas-Minerva ou Hygie» était rangée au Panthéon Hellénique parmi les trois dieux suprêmes de la Médecine, qui seuls possédaient le mystère de la Vie et de la Mort, de la Santé et de la Maladie des mortels. Puis la plupart des œuvres anciennes, parmi lesquelles nous choisissons quelques minimes passages, chantent les bienfaits de la Santé; citons dans l'Odyssée (Odyssée E. v. 394-397), où le poète compare la joie d'Ulysse regardant la terre voisine à la joie des enfants, qui suivent la convalescence de leur père malade, et il dit, au sujet de la *maladie*, qu'elle fut imposée par un *démon malfaisant*, et pour *hygie*, qu'elle fut accordée par *les dieux eux-mêmes*, marquant ainsi manifestement à quel haut degré de respect était placée la santé, puisqu'elle était considérée comme *un don divin* (Odyssée E. v. 397):

«Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀσπάσιος βίοτος παίδεσσι φανήῃ

«πατρός, ὃς ἐν νούσῳ κῆται κράτερ' ἄλγεα πάσχων,
«δηρὸν τηκόμενος, στυγερὸς δὲ οἱ ἔχραε δαίμων,
«ἀσπάσιον δ' ἄρα τόν γε θεοὶ κακότητος ἔλυσαν,»

Dans un des Dialogues attribués à Platon, intitulé «Eryxias» (§ IV), lorsqu il parle de la Santé, il dit qu'il est préférable d'avoir peu d'argent étant en bonne santé, que de posséder l'argent du roi tout étant malade (PLATON, Eryxias § IV):

«Οἱ ὑγιειαίνοντες τῶν καμνόντων πλουσιώτεροι ἂν εἴησαν, εἴπερ ἡ «ὑγιεία πλείονος ἄξιον κτῆμα ἢ τὰ τοῦ κάμνοντος χρήματα. Οὐδεὶς γ' «ἂν οὖν, ὅστις οὐχὶ προτιμήσειεν ὑγιειαίνειν ὀλίγον κεκτημένος ἀργύριον, «μᾶλλον ἢ τὰ τοῦ βασιλέως τοῦ μεγάλου χρήματα κεκτημένος νοσεῖν, «δῆλον ὅτι πλείονος ἄξιον οἰόμενος εἶναι τὴν ὑγιείαν. Οὐ γὰρ ἄν ποτε «προῃρεῖτο, εἰ μὴ προτιμότερον ἡγεῖτο εἶναι τῶν χρημάτων.»

La santé ainsi chez les Grecs était considérée comme un bien supérieur à l'argent, comme un trésor précieux, que n'égalaient même pas les *richesses du grand roi*. Et en effet, à quoi l'argent peut-il servir à un homme, qui est continuellement malade? De quoi peut-il jouir, celui qui souffre d'une maladie? La douleur ne dominera-t-elle pas toute joie, que la richesse peut accorder? En revanche, l'homme bien portant, même s'il est pauvre, peut être heureux, tantôt en admirant les merveilles de la nature, tantôt en jouissant de sa saine Pensée et des fonctions régulières de son organisme, qui lui procureront le sentiment supérieur du *Bien Être*.

Il est des gens, qui croient qu'avec de l'argent on pourrait toujours recouvrer la santé... Erreur complète! Souvent l'argent, loin d'être un facteur de santé, contribue au contraire à la destruction de l'hygiène, lorsqu'on le dépense sans jugement en s'adonnant à des incontinences. Mais lorsque l'homme fait de l'argent ainsi que de ses forces physiques et corporelles un usage prudent, il gagne le *Bien Être*, c'est à dire, la source de plusieurs bienfaits. Et puisque la santé convenablement conservée est un privilège inappréciable pour les hommes, il s'en suit que la *Science de l'Hygiène*, qui contribue à l'entretien et à l'amélioration de la santé est de la plus grande importance.

Dans «Gorgias» de Platon, le divin Socrate est cité comme proférant les paroles du médecin exerçant; il dit: (PLATON «Gorgias»):

«Δὲν εἶνε μέγιστον ἀγαθὸν ἡ ὑγιεία; Ὑπάρχει δέ τι μεγαλείτερον «ἀγαθὸν τούτου εἰς τοὺς ἀνθρώπους;»

C'est à dire que le suprême savant cite la santé, *comme le plus grand des biens humains.* Précisément, il suffit que quelqu'un perde pour quelque temps ce facteur précieux de la vie, pour en estimer la valeur.

Et dans «Charmides» Platon s'exprime en disant que la Médecine est la science de l'Hygiène. (PLATON, «Charmides» § XIII):

«... Ἰατρικὴ τοῦ ὑγιεινοῦ οὖσα ἐπιστήμη χρησίμη ἐστὶν ἡμῖν... «ἀπεργάζεται δ'οὐ σμικρὰν ὠφέλειαν, τὴν γὰρ ὑγιείαν καλὸν ἡμῖν «ἔργον ἀπεργάζεται.»

Nous voyons, qu'il appelle la Médecine *science utile*, parce qu'elle envisage l'utilité du don de la *santé*, qui est précieux pour l'homme. Dans la «République» de Platon, la Médecine est indiquée sous deux aspects différents; comme Thérapeutique et comme Hygiène: (PLATON, «République» § XXXII):

«... ἐπ' ἀγαθῷ τῷ τῶν σωμάτων, βελτίω ποιοῦντες ἐκ χειρόνων, «σώζωσιν οἱ θεραπεύοντες ἕκαστος τὰ θεραπευόμενα ...»

Ici la Médecine est citée comme ayant pour objet: tantôt le but thérapeutique, tantôt le but de prévenir un désordre possible ou probable en relation très intime avec l'Hygiène et l'amélioration du Bien-Être.

Dans «Criton» de Platon nous apprenons par la bouche de Socrate, qu'on ne peut vivre lorsque le corps est détruit par des éléments maladifs, et que l'on doit, par l'Hygiène, rendre son corps meilleur (PLATON, «Criton» § VIII):

«... ἐὰν τὸ ὑπὸ τοῦ ὑγιεινοῦ μὲν βέλτιον γιγνόμενον, ὑπὸ τοῦ «νοσώδους δὲ διαφθειρόμενον διολέσωμεν πειθόμενοι μὴ τῇ τῶν «ἐπαϊόντων δόξῃ, ἆρα βιωτὸν ἡμῖν ἐστιν διεφθαρμένου αὐτοῦ; ἔστι «δέ που τοῦτο τὸ σῶμα, ἢ οὐχί;»

Enfin dans Platon «Hippias Mizon» Hippias dit à Socrate (PLATON «Hippias Mizon» § XIII) :

Ἱπ. «Λέγω τοίνυν ἀεὶ καὶ παντὶ καὶ πανταχοῦ κάλλιστον εἶναι «ἀνδρί, πλουτοῦντι, *ὑγιεαίνοντι*, τιμωμένῳ ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων ... »

Citant *Hygie* (la santé) parmi les plus grands biens de l'homme.

Est-ce que les «Hiatria des Temples»-tels celui d'Amphiaraus, Trofonius etc, qui florissaient dans les temps les plus anciens, ainsi que les Asclépiœa, qui régnaient depuis le 6e) siècle av. J.C. n'étaient pas de vrais *Sanatoriums* dans lesquels on employait surtout des *moyens physiques* et une parfaite Hygiène, grâce à la «Thérapeutique Générale» imposée sans exception à tous les «Hikétae», qui y étaient admis?

La Pensée hellénique ouvrit à l'Hygiène, comme elle l'ouvrit, du reste, à toute autre branche de la Science, la route la plus sûre et la plus logique.

Aujourd'hui encore, après des siècles écoulés, nous revenons presque aux mêmes préceptes de l'Hygiène. Nous voyons les sanatoriums les plus modernes de la civilisation florissante d'aujourd'hui, copier le modèle vingt fois séculaire des admirables bâtiments d'Esculape vraiment dignes d'admiration.

ASCLEPIŒA

Il est connu, que ceux qui entraient par la grande porte centrale de l'Asclépiœon renommé d'Epidaure, c'est à dire par les Propylées, voyaient tout d'abord devant eux une savante épigraphe renfermant le premier commandement de l'Hygiène, c'est à dire le devoir imposé à tout Hikéte (ἱκέτης), la *«Propreté absolue»*, voici l'épigraphe: (CLEMENT, «Stromatés» 5,1-652).

«Ἁγνὸν χρή, νηοῖο θυώδεος ἐντὸς ἰόντα
«ἔμμεναι· ἁγνείη δ' ἐστι φρονεῖν ὅσια

Et si, pour un moment, nous venons à comparer les sanatoriums «dernier style» avec les très anciens Asclepiœa, que voyons-nous employer par la science moderne dans les sana-

toriums d'aujourd'hui ? Ce sont principalement: l'aérothérapie, les bains, la gymnastique, le massage, l'hydrothérapie, la musique, la diète, les excursions, les divertissements psychiques etc. etc, et tout cela dans des bâtiments thérapeutiques d'une parfaite Hygiène, dans un climat approprié et au milieu des beautés physiques. Dans la thérapeutique des sanatoria, les médicaments forment une part minime, de même que dans la «Thérapheutique spéciale» des anciens Hikétae, tandis que la «Thérapeutique générale» des anciens Hikétae était réalisée par l'armure complète des moyens les plus efficaces de l'Hygiène.

Dans ce but les «Hiatria» renommés étaient élevés dans des endroits parfaitement hygiéniques et bien aérés, dans des forêts magiques, ombragées, toutes pleines d'aromes végétaux. C'est là que les patients étaient traités par l'hydrothérapie, les exercices corporels, les spectacles amusants, les promenades, les jeux, la bonne nourriture, et surtout une propreté absolue et sévère, admirable au point de vue hygiénique.

A noter que pour une personne, qui n'était pas propre, son entrée dans l'établissement était subordonnée à un lavage préalable, ou plutôt à un *bain général*. A noter également qu'une zone de plusieurs stades (au moins 40. Pausanias Liv. X 32, 13) était réservée tout autour des Temples, zone dans laquelle il était défendu de bâtir des maisons particulières, et dont les habitants des voisinages ne devaient pas s'approcher, pour éviter l'infection.

Voilà certes une précaution admirable d'hygiène publique, qui posait pour ainsi dire à cette époque lointaine les bases principales de l'«*isolement*» pour les précieux bâtiments d'Hygiène !

Il est aussi à remarquer que les gens bien-portants eux-mêmes, avaient à leur disposition les moyens les plus importants de l'Hygiène, ainsi qu'il sera exposé dans les chapitres suivants de notre étude; ces moyens formaient la base principale de leur éducation, voilà pourquoi ils contribuaient au développement des corps, donnant à ceux-ci une forme parfaite et une santé florissante.

LA VIE EN PLEIN AIR

Ce puissant facteur hygiénique contribua beaucoup

à fortifier la constitution des anciens Grecs, et à les préserver d'une infinité de maux que les habitants des grandes villes contractent nécessairement dans les facultés de leur corps et de leur âme; puisque c'est contre le vœu manifeste de la Nature qu'on entasse en de si petits espaces de si nombreux troupeaux d'hommes, qui comme les végétaux qu'on plante trop près les uns des autres, se dérobent mutuellement les sucs nourriciers de l'air et de la terre.

Aucune espèce d'édifices publics n'était plus multipliée en Grèce, que celle des galeries environnées de colonnades, qu'on nommait alors «*Stoa*», et que l'on nomme maintenant des Portiques. De toutes les formes créées par l'imagination féconde des architectes de l'Antiquité, aucune ne fut plus du goût des Grecs que les Portiques; on pouvait en décorer l'intérieur par des peintures, et la façade par des statues; ils servaient à la promenade, on y tenait des écoles, on y récitait des vers et on y rendait même la justice à l'air libre sous les «*Stoa*». Enfin la passion pour les Portiques fut telle, qu'on en construisit jusque dans les bourgades.

LES PLANTATIONS

En outre les Grecs plantaient des arbres sans cesse au centre des villes. A Athènes les platanes selon les auteurs étaient dominants; à Mégare l'épais feuillage des oliviers cachait des monuments entiers aux yeux des voyageurs, et à Chalcis en Eubée les places publiques étaient masquées par une forêt, (PAUSANIAS «Attiques» DICEARQUE, «État de la Grèce».

Dans toute ville grecque les portiques et les bosquets, qui rendent la vie si hygiénique, étaient absolument nécessaires.

Chez les Athéniens une longue suite de philosophes se succédèrent sur un même trône rustique, et à l'ombre d'un même jardin : on n'y fermait jamais le sanctuaire de la Sagesse, et on n'y laissait jamais éteindre le feu sacré cultivé sous l'ombre du feuillage.

Si l'on voulait aujourd'hui adopter la méthode des Athéniens quand à l'éducation, il faudrait commencer par démolir les collèges, envoyer les maîtres et les élèves à la campagne

et leur faire habiter des jardins et des cabanes champêtres.

Les jardins des philosophes occupaient aux environs d'Athènes à peu près une demi-lieue carrée et s'étendaient depuis les rives de l'Ilissos jusqu'à celles du Céphise.

«Les philosophes et les poètes ont laissé sur la terre des «monuments inestimables, qui peuvent perfectionner le goût «des peuples civilisés et corriger les mœurs des barbares» (De Pauw «Recherches philosophiques sur les Grecs».)

Les philosophes Grecs, avaient une aversion encore plus marquée pour le séjour des villes, que le reste des Athéniens; mais comme il n'eût pas été convenable à leurs vues de trop s'éloigner de la capitale, qui était le dépôt des instruments et des secours dont les arts et les sciences ont besoin, ils imaginèrent, dès le temps de Platon un milieu entre les extrêmes, en habitant des jardins répandus aux environs d'Athènes. Et c'est là qu'à l'ombre, au repos, dans un berceau de verdure, il se forma tant de grands hommes.

C'est là que la jeunesse se tenait toujours en mouvement pour prévenir les dangers de la vie sédentaire. En effet, même les plantes qui paraissent être créées pour le repos, ne sauraient néanmoins végéter heureusement dans les endroits où aucun souffle de vent n'agite leurs feuilles,

Les étudiants de la Grèce se logeaient avec une satisfaction singulière dans des huttes très chétives faites de bois et couvertes de chaume (DIOGÈNE de Laërce. «Vie de Polémon») mais entourées de plantes et de verdure. Ils étaient capables de tout endurer pour acquérir ce qu'ils appelaient la *«sagesse»*. Et il était aussi pénible d'y achever un cours de Philosophie, que de se livrer aux durs exercices du pugilat et de la lutte, pour mériter les couronnes de l'Elide ou celles du stade de Némée.

LA DIÈTE

Chez les anciens Grecs la diète n'était pas moins hygiénique. Les Grecs avaient la réputation d'être très sobres, et les athéniens de faire des repas très médiocres, auxquels succédaient ensuite de magnifiques desserts. Athènes abondait en miel et en différentes espèces de fruits, dont le suc était très apprécié.

Même le grand maître de Cos — dans le code, qu'il nous laissa comme exemple héréditaire d'un admirable pouvoir d'observation — nous donne des conseils diététiques et des prescriptions hygiéniques, tandis qu'il cite très peu de médicaments.

Les différentes espèces de médicaments furent employées à partir du déclin général de ce monde hellénique sublime, lorsque les admirables moyens hygiéniques furent délaissés, par ce que le luxe et la débauche asiatiques avaient envahi la grande et sobre Hellade.

En effet les œuvres d'Hippocrate nous montrent le vaste développement philosophique des médecins d'alors, qui possédaient les dogmes philosophiques et embrassaient les généralités de la Pensée, ce qui fait que la culture hygiénique des personnes formait le but de leur sollicitude.

La solide culture intellectuelle des médecins de ce temps, est soulignée par l'image de la Médecine, que nous laisse Platon, suivant laquelle — la médecine *scrute* d'une part la nature de la personne; d'autre part, elle la soigne, ce qui est le but de ses actions, et elle doit nous donner la raison de tout cela. (PLATON »Gorgias»):

»Ἡ δ' ἰατρικὴ λέγων, ὅτι ἡ μὲν τούτου, οὗ θεραπεύει, καὶ τὴν «φύσιν ἔσκεπται, καὶ τὴν αἰτίαν ὧν πράττει, καὶ λόγον ἔχει τούτων ἑκάστου δοῦναι».

Les médecins exerçaient alors la philosophie en causant avec le malade (PLATON, «République d'Athènes» Sur les Lois Liv. IX § 6):

«Νοσοῦντι διαλεγόμενον ἰατρόν, καὶ τοῦ φιλοσοφεῖν ἐγγὺς χρώ«μενον μὲν τοῖς λόγοις.»

Les Asclépiades de l'ancienne Grèce avaient l'esprit fin et cultivé, ce qui autorisa Platon à faire le parallèle entre les médecins et les autres hommes supérieurs, élégants, du siècle immortel d'Athènes (PLATON «République d'Athènes» Liv T. § 5):

«Τοὺς κομψοὺς Ἀσκληπιάδας».

Et lorsque le père de la médecine commence ses «Aphorismes« par cette phrase superbe (HIPPOGRATE, «Aphorismes» J. A. § 1):

«῾Ο βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρή, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερή, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή».

C'est à dire: «la vie est courte, l'art long, le temps aigü, l'expérience trompeuse, et le jugement pénible», qui retentit telle une cloche d'airain jusqu'à l'horizon non seulement de l'Hygiène, mais de la Médecine en général, la pensée n'est-elle pas transportée dans un autre monde plus vaste, devant l'immortelle épigraphe, qui semble ouvrir les portes de fer de la *Science éternelle?*

La philosophie forma la base de l'esprit scientifique des Hellènes, qui ne se bornaient pas à de simples théories, mais s'adonnaient à l'*observation* et à l'*examen des évènements ;* voilà pourquoi l'Hygiène de cette époque ne concerne pas seulement l'histoire de l'Hygiène, mais l'histoire de l'Humanité.

Hippocrate, qui vient à l'époque où florissait l'ancienne Grèce, ce siècle doré qui nous légua des monuments immortels, fut imprégné de la pensée profonde, qui nourrissait tout l'Hellénisme d'alors. Il sentit toute la fierté, tout l'enthousiasme de la liberté, tous les triomphes des créations sublimes dans l'art et la science de cette race privilégiée. En effet quel sentiment national peut-être exprimé plus fièrement que la supériorité de la race accordée à ses compatriotes par la vaste pensée de l'homme de science?

Dans ses œuvres qui portent le sceau de génie ancestral on admire la phrase claire et nerveuse, la pensée profonde, le style austère, simple et élégant, l'image du sublime et la beauté éblouissante que présentent même les règles de la science sous le cachet du génial.

Ses œuvres nous présentent les évènements, les pensées, les indications, qui élargissent l'esprit, le mettent en mesure de comprendre l'Hygiène d'aujourd'hui, qui est un héritage reçu, qu il s'agit de trasmettre à d'autres.

MÉDECINE ET HYGIÈNE SELON HIPPOCRATE

En effet la Médecine d'Hippocrate est surtout de l'*Hy-*

giène Il considère même les causes des maladies comme étant *doubles*, c'est à dire dépendant :

1.) de l'influence des époques, de la température, des eaux et des lieux;

2.) de la diète et de la gymnastique.

Or ces sujets (avec les *causes des maladies infectieuses*, qui étaient étrangères aux anciens Grecs), forment la grande et belle base de l'*Hygiène*, qui, au cours des siècles, en dépit du progrès de la science, a été admise et respectée.

Au chapitre sur les «*airs, les eaux et les lieux*» et dans celui de l'«*ancienne Médecine*» Hippocrate examine les changements atmosphériques suivant les époques et les climats, et les changements qui en dépendent, ainsi que les manifestations des diverses maladies du corps humain. Cette théorie a été développée d'une manière sublime par le talent génial d'Hippocrate, à tel point que la science moderne même y puise des enseignements.

Selon Hippocrate la formation du corps, la disposition de l'esprit, le courage psychique et l'amour pour la liberté, tout cela dépend de la loi du milieu. Et si les Grecs sont généreux et libres, si les Asiatiques sont les esclaves efféminés, la cause selon Hippocrate, en est due à la différence de climat des pays habités par ces peuples.

Hippocrate met en fait que les contrées où les hivers sont extrêmement rigoureux, et les étés excessivement chauds, produisent une race d'hommes doués d'une aptitude naturelle pour cultiver les arts avec succès. (Hippocrate «Les airs, les eaux et les lieux» Paragraphe dernier.)

Or ne semble-t-il pas qu' Hippocrate ait voulu par là désigner la Grèce, où le contraste des saisons est plus frappant qu'en aucun point de la terre sous les mêmes latitudes?

Si l'atmosphère y eût été continuellement tempérée, les indigènes y seraient devenus indolents et même paresseux. Si le ciel y eût été continuellement froid, ils auraient perdu la subtilité des organes et cet esprit actif, qui fit d'eux le peuple le plus laborieux de l'époque. Aucun siècle de l'antiquité ne vit des philosophes si appliqués, ni des sculpteurs si infatigables, ni des peintres si féconds, ni des poètes si entreprenants; dès qu'ils avaient achevé un poème épique de douze mille vers, ils en commençaient un autre, et *étaient*

toute leur vie agités par la fécondité de la création intellectuelle.

L'âge même, selon le maître de Cos, a une grande influence sur les différentes manifestations de la maladie de l'organisme. Aujourd'hui encore, l'Hygiène n'accorde-t-elle pas une importance primordiale à l'âge de la personne?

Enfin l'influence de la *nourriture* et de la *gymnastique* complète, selon l'immortel Grec, la signification de l'étiologie générale des maladies. Est-ce qu'aujourd'hui même l'examen de ces deux chapitres n'occupe pas une place prépondérante dans l'Hygiène?

LA GYMNASTIQUE CHEZ LES GRECS

Un fait acquis, c'est, que les anciens Grecs sentaient en la Gymnastique un besoin inséparable de leur vie; un des principaux facteurs de l'Hygiène, concourant au développement psychique, et aussi une preuve essentielle qui les différencie d'avec ceux qu'ils nommaient «barbares».

Les Guerres Médiques d'ailleurs inspirèrent aux Héllènes la confiance et le sentiment intime de leur supériorité individuelle. Après ces guerres Athènes se renforça. L'art et la littérature brisèrent les chaînes des formules traditionnelles. L'esprit libre de la République d'Athènes ranima et nourrit la littérature et l'art; il poussa l'idéal jusqu'à la floraison incomparable des superbes créations d'art de Phidias, sublimes dans leur majesté calme, de Praxitèle et de Scopas qui atteignirent la perfection de la beauté et du charme, de Polyclite, qui dans son Diadymène nous donne l'image de la beauté athlétique du jeune homme, reproduisant à l'atelier d'Argos le beau rythme de Phidias. Pline dit, au sujet des statues de Polyclite, qu'elles faisaient sentir aux spectateurs les jeux de ceux qu'elles représentaient (PLINE, H. N. XXXIV 19,4). Platon dans «Théaghis» («Théaghis» § 122) dit que l'éducation des Grecs concernait trois points: *les lettres*, la *musique* et la *gymnastique*. Aristote dans sa («République» L 3) ajoute et «le *graphique*.»

Aucune nation ancienne ou moderne de l'univers ne développa la Gymnastique et l'Athlétisme à un tel point de perfection que la Grèce. L'année de l'institution des Jeux Olympiques est une étape de grande importance, non seu-

lement pour l'histoire Grecque, mais aussi pour l'histoire de l'humanité ét de la civilisation en général.

En effet la célèbre forêt d'oliviers sauvages, »*l'Altis sacrée*» près d'Olympie est le berceau de la pensée profonde, qui animait les créateurs des anciens Dieux et guida les pas de l'Art immortel de tous les siècles.

On dirait que le Stade fut une immense fournaise dans laquelle les créations d'art imparfaites des peuples primitifs de l'Orient furent fondues et purifiées, afin qu'elles pussent paraître sur l'horizon de l'Art, belles de *force* et de *vie*, à leur sortie des ateliers d'Egine, d'Athènes et de l'Ionie. L'archéologue Mr Philadelpheus d'Athènes écrit que de l'arène Olympienne «l'Art Grec s'élève avec des ailes, tenant à la «main l'olivier sauvage, telle la *Victoire du Péonien.*»

En effet *l'Arène*—principal point de la *formation Hygiénique* du corps humain—ouvre un nouvel horizon à l'art, elle lui permet d'observer le nu sous mille aspects, lui présente le corps dans ses diverses poses, ses multiples formes, lui donne enfin l'aspect intellectuel, qui représente les émotions de l'âme.

C'est là, que Praxitèle, Myron et Calliclés trouvent leurs modèles et en reproduisent les lignes avec une vérité saisissante. A l'Arène sont dues la forte tendance au naturel et la beauté absolue de l'art Grec.

C'est pourquoi, dans la chronologie, une place d'honneur doit être réservée à la date de l'institution des Jeux Olympiques, aussi bien qu'à celles des immortels triomphes de Marathon et de Salamine.

«Τὸ δὲ κλέος τηλόθεν δέδορκε
«Τᾶν Ὀλυμπιάδαν ἐν δρόμοις
«Πέλοπος, ἵνα ταχυτὰς ποδῶν ἐρίζεται
»ἀκμαὶ τ' ἰσχύος θρασύπονοι.»

BIBLIOGRAPHIE

ΔΙΚΑΙΑΡΧΟΥ, τὸ «Ἑλληνικὸν Κράτος»
ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ ΛΑΕΡΤΙΟΥ, «Βίος Πολέμωνος.»
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Ἀφορισμοὶ», Τμ. Α΄ § 1.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ ἀέρων, ὑδάτων καὶ τόπων.»
Ἰατρεῖα Ναῶν—Ἀσκληπιεῖα.
ΚΛΗΜΕΝΤΟΣ, «Στρωματεῖς» 5, 1—652.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδυσσείας» Ε. στ 394—397.
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ, «εἰς Ἀττικὴν»
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ, Βιβλ. Χ 32, 13.
DE PAUW, «Recherches philosophiques sur les Grecs».
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Γοργίας»
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Ἐρυξίας» § IV.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Ἱππίας Μείζων» § XIII.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Κρίτων» § VIII.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Πολιτεία Ἀθηναίων» § XXXII, Βιβλ. Τ § V.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Χαρμίδης» § XIII.
FRANCE ANATOLE, «Le génie Latin.»

DEUXIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

(Ce Chapitre a été présenté à l' "Académie de Médecine de Paris" par Mr le Prof. et savant Académicien Vailliard, le 3 Mai 1921)

LIVRE DEUXIÈME

L'ÉPIDÉMIOLOGIE CHEZ LES ANCIENS GRECS DÉSINFECTION ET DÉSINFECTANTS CONTAGION ET PROPHYLAXIE IMMUNITÉ

L'épidémiologie est peut être la seule branche précieuse de l'hygiène, dont les anciens grecs n'ont pu tracer les moyens scientifiques de défense et de prophylaxie. La raison en est qu'il leur manquait la base—la Microbiologie — sur laquelle s'appuie tout l'admirable développement de l'épidémiologie et qui était inconnue à cette époque lointaine.

Le génie épidémique, le fameux *Quid Ignotum* n'était alors qu'un simple et vague pressentiment ne présentant rien de concret pour la prophylaxie.

C'est le siècle de Pasteur, qui le premier dévoila le mystère de la contagion. Pasteur, homme d'esprit universel, savant immortel de la France héroïque, a su le premier dissiper les ténèbres épaisses, qui couvraient le phénomène de la propagation des microbes dans l'organisme; les travaux scientifiques, qui en résultèrent fixent, ainsi qu'il est connu, l'action très compliquée des toxines et de leurs toxémies. Cependant, quoique le développement de la microbiologie et de l'épidémiologie ait été si tardif, nous allons examiner les opinions et les connaissances des anciens Grecs sur ce sujet.

Epidémie au temps d'Homère

A une époque très lointaine, nous pouvons trouver la mention d'une maladie destructive, celle, qui attaqua les troupes grecques durant la guerre de Troie et qui est attribuée par le poète à l'influence d'Apollon. Nous savons aussi que ce Dieu symbolisait le Soleil et que ses flèches ne représen-

taient que les rayons de l'astre brillant.

Le poète, décrivant les souffrances des Achéens distingue deux périodes—la descente à l'enfer des âmes des héros morts, et le déchirement de leurs corps par les chiens et les oiseaux de proie. Comme aujourd'hui dans les nombreuses armées en guerre, lorsqu'on ne parvient pas à ensevelir les morts et à appliquer les lois de la science et de l'hygiène modernes, l'influence maladive du milieu et la chaleur des rayons solaires deviennent pernicieuses, car elles provoquent la pourriture des cadavres et l'apparition d'épidémies; de même à cette époque héroïque les cadavres non ensevelis, décomposés par la chaleur provoquèrent la maladie pestilentielle.

Contagion des animaux

Le poète relate, que ¿les animaux, qui dévoraient des chairs malades étaient aussi attaqués par la maladie, ce qui peut être observé en temps d'épidémie, car plusieurs maladies contagieuses se transmettent aussi aux animaux.

Propagation de l'infection par les animaux

Cela rendait la terrible maladie plus intense et plus destructive, les animaux malades propageant eux-mêmes le mal aux êtres humains, ainsi non seulement la contagiosité de la maladie et l'influence destructive de la décomposition des cadavres, mais encore la propagation du mal par les animaux, fut entrevue par l'observation remarquable des anciens grecs. La maladie, déclare le poète était grave et mortelle (HOMERE, «Iliade» A.v. 10).

«Νοῦσον ἀνὰ στρατὸν ὦρσε κακήν, ὀλέκοντο δὲ λαοί.»

Selon le poète la conduite d'Agamemnon envers le prêtre Chryssos fut la cause de la colère d'Apollon. De même que la déité fut la cause principale d'autres évènements considérables, Apollon fut la cause de la terrible épidémie.

C'est que le véritable agent des maladies contagieuses n'étant pas encore connu, les peuples anciens comme ceux du moyen-âge, attribuaient à des esprits malfaisants l'origine du mal destructif.

Et cette ignorance de la cause empêchait une organisation de défense scientifique contre les maladies contagieuses.

En tout cas, on ne peut considérer comme accidentel le symbolisme, qui fait d'Apollon l'agent provocateur de la maladie. Aujourd'hui même, nous admettons, que dans certaines conditions la chaleur exerce une influence favorable sur la pullutation de quelques microbes. C'est précisément à cette influence de la chaleur, que fait allusion le symbole caractéristique d'Apollon.

Homère nous dit, que les mulets et les chiens étaient d'abord attaqués puis les hommes (HOMERE, «Iliade» A. V. 50).

Οὐρῆας μὲν πρῶτον ἐπῴχετο καὶ κύνας ἀργούς
αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιεὶς
βάλλ'. αἰεὶ δὲ πυραὶ νεκύων καίοντο θαμειαί.

INCUBATION

Selon la citation du poète, le Dieu lançait ses flèches et au *dixième jour* on constatait les symptômes de la maladie.

Le temps fixé par Homère—ces *dix jours* durant lesquels les Achéens étaient *attaqués par les flèches pernicieuses* d'Apollon—,ne pourraient-ils pas représenter plus scientifiquement la *période d'inculation?* Cette période, selon nos connaissances, comprend pour la plupart des maladies infectieuses, une dizaine de jours environs.

N'est-elle pas admirable même en cela, la puissance d'observation de ces esprits cultivés, qui tirant profit de résultats de cenjectures, entrevoyaient une origine rationnelle ?

Selon le poète, implorer la pitié d'Apollon fut indispensable et ces supplications apaisèrent le Dieu.

DESINFECTION

Nous pouvons admettre que deux moyens de désinfection furent employés en ce temps-là, deux moyens suggérés même par la science d'aujourd'hui: *Le bain des soldats dans l'eau de mer*, selon le conseil d'Agamemnon, et, ce qui est d'importance capitale, la *combustion des cadavres* (Iliade, A.V. 52). La destruction par le feu des objets infectés est considérée même par l'hygiène moderne comme le *moyen de désinfection le plus effectif,* puisque les éléments de contagion sont ainsi totalement détruits.

L'incinération des morts citée par Homère avait lieu fréquemment et pour de nombreux cadavres. D'un côté elle détruisait la cause principale de la contagion — *le corps humain*—, d'un autre côté, par les grands incendies qu'Homère appelle *feux* «πυρῶν», l'espace tout autour était purifié, car la flamme est le principal agent de désinfection.

De même Acron médecin acragantin, est cité comme ayant purifié Athènes de la peste sous Périclés, en allumant de grands feux dans la Ville; il employa donc ainsi cet agent de désinfection déjà mentionné comme le plus efficace: les flammes.

Enfin Galien cite le feu comme moyen d'antisepsie souverain, employé de son temps, pour empêcher la propagation de la pourriture aux parties saines (GALIEN, «Notes sur les Epidémies d'Hippocrate Liv. Γ′ § κστ page 671»).

«... Ὅταν ἐν τούτοις τοῖς χωρίοις ἤτοι φλεγμονή τις ἢ ἐρυ-
«σίπελα γένηται ῥᾶστα τε σήπεται καὶ συμπαθείας ἐργάζεται τῶν
«ὑπερκειμένων μορίων. διὸ καὶ πολλάκις ἀναγκαζόμεθα μετὰ τὸ περι-
«κόψαι τὰ σεσηπότα τὴν χώραν ἐκκαίειν.»

L'intelligence grecque, malgré le mystère de l'inconnu, sut découvrir le plus énergique des désinfectants: *la combustion.* Voilà pourquoi malgré même son défaut de bases scientifiques en microbiologie, nous ne pouvons qu'admirer l'esprit brillant et profond des anciens en cette période lointaine du XIIème siècle environ avant J.C.

Dans «Oedipe Roi», Sophocle accuse la divinité d'avoir envoyé une maladie mortelle à la ville des Thèbes: (SOPHOCLE, «Oedipe Roi» V. 27):

Ἱερεύς. «ἐν δ'ὁ πυρφόρος Θεὸς
«σκήψας ἐλαύνει, λοιμὸς ἔχθιστος, πόλιν.
«ὑφ' οὗ κενοῦται δῶμα Καδμεῖον, μέλας δ'
«Ἅιδης στεναγμοῖς καὶ γόοις πλουτίζεται.»

CONTAGION

Plus loin il nous dit aussi que les cadavres, privés de sépulture, propageaient la mort dans le pays (SOPHOCLE, «Oedipe Roi», Chœur Replique b! V. 180).

«Νήλεα δὲ γένεθλα πρὸς πέδῳ
»Θανατηφόρα κεῖται ἀνοίκτως.»

car les habitants, craignant *la contagion* évitaient d'y toucher. Le poète appelle les cadavres mortifères, leur contact amenant la mort. Voilà pourquoi les corps inanimés gisaient dans un abandon sans miséricorde. Thucydide encore, décrivant la peste d'Athènes, fait mention des cadavres privés de sépulture. (THUCYDIDE, «Liv. II» § 50):

«πολλῶν ἀτάφων γιγνομένων ... » et
(THUCYDIDE, «Liv. II» § 52):
«Νεκροὶ ἐπ' ἀλλήλοις ἀποθνήσκοντες ἔκειντο
«καὶ ἐν ταῖς ὁδοῖς ἐκαλινδοῦντο.»

et dans son «Antigone» Sophocle mentionne l'infection de la vi!le par le cadavre lacéré de Polynice (SOPHOCLE, «Antigone», V. 1015):

«Καὶ ταῦτα τῆς σῆς ἐκ φρενὸς νοσεῖ πόλις
«Βωμοὶ γὰρ ἡμῖν ἐσχάραι τε παντελεῖς
«πλήρεις ὑπ' οἰωνῶν τε καὶ κυνῶν βορᾶς
«τοῦ δυσμοίρου πεπτῶτος Οἰδίπου γόνου.»

La combustion des cadavres en ces temps reculés est encore notée dans les vers suivants de l'Iliade (HOMERE, «Iliade» H.V. 428).

«Νεκροὺς πυρκαϊῆς ἐπενήνεον ...
«ἐν. δὲ πυρὶ πρήσαντες, ἔβαν προτὶ Ἴλιον ἱρήν.»
et dans («Iliade» H.v. 430):
«Ὡς δ' αὔτως ἑτέρωθεν εὐκνήμιδες Ἀχαιοὶ
«νεκροὺς πυρκαϊῆς ἐπενήνεον
«ἐν δὲ πυρὶ πρήσαντες, ἔβαν κοίλας ἐπὶ νῆας.»

Selon ces vers, les combattants s'étant séparés brûlèrent les morts. Il est vrai, qu'il n'est pas facile de décider si les cadavres étaient brûlés dans un but religieux ou hygiénique, cependant par ce moyen on appliquait la défense la plus admirable et la plus effective contre la contagion.

Dans les vers suivants le messager annonce à l'épouse

de Créonte «Eurydice, que les restes de Polynice ont été lavés, brûlés et ensevelis (SOPHOCLE, «Antigone» v. 1201):

«Λούσαντες ἁγνὸν λουτρὸν ἐν νεοσπάσιν
«θαλλοῖς ὃ δὴ λέλειπτο συγκατήθομεν.»

PESTE D'ATHÈNES. CONTAGION

Dans l'histoire ds Thucydide nous trouvons une description plus complète de maladie contagieuse (THUCYDIDE, «Συγγραφεῖς Βιβλ. Β'. § 47):

Une pestilence envahit Athènes pendant la seconde année de la guerre de Péloponèse, et causa la mort de nombreuses personnes. L'écrivain même a été attaqué par la maladie, et il a vu des malades et des morts.

La gravité de la maladie, est notée dans (§ 50.

«Τὰ γὰρ ὄρνεα καὶ τετράποδα ὅσα ἀνθρώπων ἅπτεται πολλῶν
«ἀτάφων γιγνομένων ἢ οὐ προσῄει ἢ γευσάμενα διεφθείρετο.»

Les oiseaux de proie et les quadrupèdes carnivores ne touchaient pas les cadavres et s'ils en goûtaient ils mouraient, et dans (§ 47) où et est mentionné que les médecins avaient beau accourir à l'aide des malades, ceux-ci augmentaient en nombre et mouraient, et tous les soins ne pouvaient guérir la maladie mystérieuse (THUCYDIDE, «Liv II» § 47):

«Οὔτε γὰρ ἰατροὶ ἤρκουν τὸ πρῶτον θεραπεύοντες ἀγνοίᾳ, ἀλλ' αὐτοὶ μάλιστα ἔθνῃσκον ὅσῳ καὶ μάλιστα προσῄεσαν.»

Dans (§ 58) l'historien nous dit que la maladie attaquait l'Armée et que le général Agnon perdit 1050 de ses 4000 soldats:

«Ὁ μὲν οὖν Ἅγνων ταῖς ναυσὶν ἀνεχώρησεν εἰς τὰς Ἀθήνας
«ἀπὸ τετρακισχιλίωγ ὁπλιτῶν χιλίους καὶ πεντήκοντα τῇ νόσῳ ἀπολέσας
«ἐν τεσσαράκοντα μάλιστα ἡμέραις».

Dans (§ 52) il est dit, que les malades mouraient presque sans assistance médicale, si grande était *la peur de la contagion.*

«Εἴτε γὰρ μὴ θέλοιεν δεδιότες ἀλλήλοις προσιέναι, ἀπώλλοντο
«ἐρῆμοι καὶ οἰκίαι πολλαὶ ἐκενώθησαν ἀπορίᾳ τοῦ θεραπεύσοντος.»

IMMUNITÉ

Et un peu plus bas, le même paragraphe mentionne ce

fait que, *l'immunité* des personnes, qui avaient été frappées par la maladie ayant été observée, seuls les malades guéris accordaient leur aide, certainement insuffisante aux nouveaux malades:

«Ἐπὶ πλέον δὲ ὅμως οἱ διαπεφευγότες τόν τε θνήσκοντα καὶ τὸν «πονούμενον, ᾠκτίζοντο διὰ τὸ προειδέναι τε καὶ αὐτοὶ ἤδη ἐν τῷ «θαρσαλέῳ εἶναι· δὶς γὰρ τὸν αὐτόν, ὥστε καὶ κτείνειν οὐκ ἐπελάμβανε...»

Nous voyons donc ici pour la première fois (Ve siècle avant J C.) la mention de l'*immunité acquise,* que donnent à l'homme les maladies infectieuses; c'est à dire un des chapitres les plus importants de l'épidémiologie. Cette découverte a été utilisée par la science moderne et elle le sera plus effectivement dans l'avenir, car c'est une des principales armes de défense que nous possédons contre les maladies contagieuses.

Isolement

Dans («Liv. A'» § 138) Hérodote nous décrivant les usages des Perses mentionne une autre règle très importante de l'épidémiologie—*L'isolement des patients* souffrant des maladies cutanées et le bannissement de tout malade étranger, ce qui nous prouve, que les Perses avaient diagnostiqué la *contagiosité* de ces maladies et qu'ils employaient l'isolement comme un moyen prophylactique.

Par contre, la cause de la maladie est cherchée par le *péché envers le soleil,* ce qui nous montre encore l'ignorance de ces temps—là, dans cette nouvelle branche de la science la *microbiologie.* Voici ce que nous raconte Herodote («Liv A'» § 130).

«Ὃς ἂν δὲ τῶν ἀστῶν λέπρην ἢ λεύκην ἔχῃ, ἐς πόλιν οὗτος οὐ «κατέρχεται οὐδὲ συμμίγεσθαι τοῖσι ἄλλοισι Πέρσῃσι, φασὶ δέ μιν **εἰς «τὸν ἥλιον ἁμαρτόντα τι ταῦτα ἔχειν,** ξεῖνον δὲ πάντα τὸν λαμβα«νόμενον ὑπὸ τούτων ἐξελαύνουσι ἐκ τῆς χώρης . . . »

L'air agent d'infection

Hippocrate dans son œuvre: «Sur la nature de l'homme» («Περὶ φύσιος ἀνθρώπου) donne comme cause d'une épidémie, l'*air que nous respirons,* quand il contient des exhalaisons malsaines. (HIPPOCRATE, «Sur la nature de l'homme» § 9).

«. . . Ὁκόταν δὲ νουσήματος ἑνὸς ἐπιδημίη καθεστήκῃ, δῆλον «ὅτι οὐ τὰ διαιτήματα αἴτιά ἐστιν, ἀλλ' ὃ ἀναπνέομεν, τοῦτο αἴτιόν «ἐστι, καὶ δῆλον ὅτι τοῦτο νοσηρήν τινα ἀπόκρισιν ἔχον ἀνίει . . . »

La science moderne ne considère-t-elle pas l'air comme agent de certaines maladies infectieuses, telles que les maladies exanthématiques, variole, rougeole, etc. (par la propagation des desquamations), et la tuberculose? Et les exhalaisons malsaines ne sont elles pas considérées comme la cause indirecte des maladies, par suite de l'affaiblissement qu'elles produisent dans notre organisme, et parce qu'elles entretiennent les microbes au milieu des vapeurs provenant de la décomposition des matières organiques, comme cela a été prouvé par des expériences toutes récentes? (1) Hippocrate ne pouvait pas donner une explication logique à la cause de l'infection par l'air, car il ignorait *la cause véritable du mal.* Cependant son admirable puissance d'observation a compris, que l'air était une cause de propagation dans certaines épidémies. L'opinion des Anciens Grecs sur la propagation par l'air de certaines infections, par exemple de la tuberculose est notée également par Aristote dans ses «Problèmes». il y note que la tuberculose rend l'air que nous respirons nuisible et aussi que la fréquentation du patient peut communiquer la maladie (ARISTOTE, «Problèmes» VII § 5):

«Διά τι ἀπὸ φθίσεως... οἱ πλησιάζοντες ἁλίσκονται· ἡ δὲ φθίσις, »ὅτι πνεῦμα φαῦλον ποιεῖ καὶ βαρύ.»

Nous voyons ainsi par ce qui précéde, que l'*incubation*, la *contagion*, la *propagation de l'infection par les animaux*, l'*immunité*, *l'isolement* et l'action de *l'air comme agent d'infection* sont clairement cités par les Anciens Grecs, quoique la cause *des maladies infectieuses*, qui éclaire tous les principes corrélatifs de l'épidémiologie, échappât à leur compréhension et à leur observation, puisque les instruments microscopiques nécessaires leur étaient inconnus. C'est ainsi que Thucydide dans (Liv. 2 § 48) note que la maladie mortelle, l'épidémie destructive, qui envahit Athènes, fut causée par les poisons que les Péloponésiens avaient jetés dans les puits du Pirée. Voici la description qu'ils nous donne (THUCYDIDE, Liv. II, § 48):

«... Τὸ πρῶτον ἐν τῷ Πειραιεῖ ἥψατο τῶν ἀνθρώπων, ὥστε καὶ «ἐλέχθη ὑπ' αὐτῶν ὡς οἱ Πελοποννήσιοι φάρμακα ἐσβεβλήκοιεν ἐς τὰ «φρέατα, κρῆναι γὰρ οὔπω ἦσαν αὐτόθι.»

(1) Influence de la pureté de l'air sur la vitalité des microbes par Trillat de l'Institut Pasteur. Académie de Médecine. Paris 23 Juillet 1912.

IMPORTATION DES MALADIES INFECTIEUSES

Ce paragraphe nous apprend, au point de vue scientifique, l'introduction de l'infection par les armées étrangères, car l'apparition de la maladie fut tout d'abord observée dans le port du Pirée; aujourd'hui aussi le même point a été observé pour les maladies infectieuses, qui, provenant du dehors, envahissent des pays indemnes. Thucydide mentionne aussi le foyer principal de la maladie, sa marche et sa propagation graduelle, comme cela a été observé aujourd'hui même pour les maladies infectieuses (Liv. II § 48):

«Ἤρξατο δὲ τὸ μὲν πρῶτον, ὡς λέγεται, ἐξ Αἰθιοπίας τῆς ὑπὲρ «Αἰγύπτου, ἔπειτα δὲ καὶ ἐς Αἴγυπτον καὶ Λιβύην κατέβη καὶ ἐς τὴν «βασιλέως γῆν τὴν πολλήν, ἐκ δὲ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἐξαπιναίως «ἐνέπεσε καὶ τὸ πρῶτον ἐν τῷ Πειραιεῖ ἥψατο τῶν ἀνθρώπων.,»

D'après la description de l'auteur, la maladie se déclara tout d'abord en Ethiopie. De là elle se propagea attaquant l'Egypte et la Lybie, et enfin, par la mer ***«διὰ τῶν νηχομένων ἐκτάσεων,»*** (selon le vers de Lucrèce) (1) elle envahit le Pirée, et Athènes. Aujourd'hui même les maladies infectieuses ne se propagent-elles pas de pays en pays et de ville en ville suivant la marche des courants humains? Les épidémies n'apparaissent-elles pas tout d'abord dans les ports des pays indemnes, tels de mauvais compagnons des passagers qui débarquent?

L'EAU AGENT D'INFECTION

Le lecteur peut découvrir dans la description du divin historien un autre élément, et des plus importants, de l'épidémiologie moderne. L'auteur mentionne «l'infection des puits», comme la cause principale du développement de l'épidémie. Il considère donc *l'eau comme agent d'infection.*

Le rôle très important que les épidémiologues accordent à l'eau pour la propagation de certaines maladies contagieuses est aujourd'hui bien connu; et cela nous aide à comprendre la clairvoyance des savants de l'antiquité, qui saisirent la grande importance d'une infection accidentelle par l'eau, et l'auteur ajoute :

« ... κρῆναι γὰρ οὔπω ἦσαν αὐτόθι... »

(1) Titi Lucretii; De rerum naturæ. (Liv. VI. V. 1203).

Expliquant une cause facile d'infection et recommandant *l'approvisionnement d'une eau hygiénique par des sources*, qui ne s'infectent pas facilement, ce que la science moderne a bien prouvé par des statistiques et des expériences.

Galien même dans le prologue de ses commentaires sur le «Livre A des Epidémies d'Hippocrate» mentionne l'*eau infectée* comme étant *une cause d'épidémie* et il ajoute que ce fait est enregistré par l'histoire comme ayant frappé une armée (GALIEN, sur «Hippocrate Liv. A' Épidémies». GALIEN «Prologue» pag. 9):

«... δύναται δὲ ἄν ποτε καὶ ὕδατος μοχθηροῦ πόσις ἐργάσασθαι «πάγκοινον νόσημα καὶ ἱστορεῖται καὶ τοῦτο γεγονὸς ἐπὶ στρατοπέδου, «ὥσπερ γε καὶ διὰ τὴν τοῦ χωρίου φύσιν ἔνθα πάντας ἐν ἑνὶ χωρίῳ «στρατοπεδευόμενοι διετέλεσαν ... »

Le seul point, qui échappait aux connaissances des anciens, est le *moyen par lequel s'opérait la contagion*, car ils ignoraient *la cause de la maladie*, cause, qui aurait fourni la base d'étude de la propagation. L'honneur de cette découverte géniale, nous l'avons déjà dit, appartient au siècle de Pasteur, au siècle de ce maître puissant, qui sut par son génie vaincre l'ignorance et la mort, au siècle de ce grand vainqueur, qui alluma son flambeau comme un hymne de triomphe vers la lumière mondiale.

Il est digne de remarque qu'Hippocrate et Galien, les deux maîtres de l'ancienne médecine grecque, ne nous ont laissé aucune description minutieuse de l'épidémie d'Athènes, description, qui nous aurait fourni une connaissance plus exacte de cette maladie de leur époque; et si le grand historien n'avait pas décrit dans son Histoire la maladie pestilentielle d'Athènes, nous n'en aurions aucune idée.

En effet, dans le trésor Hippocratique, dans le Chapitre intitulé «*Dogme des Athéniens*», il est dit seulement que la maladie pestilentielle arrivant du pays des barbares se propagea en Grèce et qu'Hippocrate envoya ses élèves dans différentes contrées, leur prescrivant la thérapeutique, qui devait arrêter l'épidémie («Dogme des Athéniens», HIPPOCRATE, § 25):

«... Καὶ λοιμοῦ ἰόντος ἀπὸ τῆς βαρβάρων ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, «κατὰ τόπους ἀποστείλας τοὺς ἑαυτοῦ μαθητάς, παρήγγειλε τίσι χρὴ «θεραπείαις χρωμένους ἀσφαλῶς διαφεύξασθαι τὸν ἀπιόντα λοιμόν ... »

où de nouveau il est mis en évidence que la maladie

pestilentielle venait du pays contaminé des barbares au pays indemne de Grèce. Qu'on nous permette de relater ici quelques cas de maladies, infectieuses épidémiques que nous avons pu glaner dans les œuvres des anciens savants. Ces quelques cas mentionnent déjà presque toutes les maladies contagieuses connues de nos jours.

Car, malgré toutes les imperfections des connaissances scientifiques de ces temps reculés, l'intuition et surtout la puissance d'observation, qui permit aux anciens grecs de découvrir certaines des bases principales de l'Epidémiologie moderne est sans conteste admirable. Nous espérons que d'autres mieux instruits dans les sciences, par des recherches plus savantes, vont compléter cette étude si importante.

Revenant à la maladie pestilentielle d'Athènes, nous dirons que selon le médecin Landsberg de Breslau (1) la Peste d'Athènes était le Typhus Exanthématique de nos jours ; comme argument à l'appui de son opinion, il mentionne l'afflux dans la ville de Périclès de tous les habitants des environs dévastés par les Péloponésiens. Cependant la maladie ne sévissait pas seulement à Athènes, où, selon l'historien elle apparut soudainement «ἐξαπιναίως ἐνέπεσε», mais elle s'est propagée en Egypte, en Libye et dans une grande partie de la Perse; par conséquent, elle n'était pas authochtone, née dans la ville même sous des influences topiques.

La maladie d'ailleurs commença au port, attaqua d'abord le Pirée, détail, qui affirme l'introduction de l'infection du dehors.

Thucydide nous dit que le Péloponèse a été légèrement frappé (THUCYDIDE. Liv. II § 54):

« ... ἐς μὲν Πελοπόννησον οὐκ εἰσῆλθεν ὅ,τι ἄξιον καὶ εἰπεῖν ... »

Par conséquent la maladie n'était pas limitée à Athènes.

Beaucoup plus persuasive nous paraît l'opinion de Littré et Heker, selon laquelle la maladie était grave, destructive, épidémique, et par son éruption pustuleuse et ulcéreuse ressemblait à la variole de notre époque. (2).

(1) Ueber die in Attica zur zeit des Peloponesischen Krieges herschende Pest, eine Nachleze. Dr Landsberg, Breslau.

(2) La variole a été vérifiée au VI siècle après J.C.

Nous allons maintenant à l'appui de cette opinion sur l'identité de la *maladie décrite par Thucydide* et de la *Variole* mettre en comparaison la description faite par le grand historien ancien avec celle des principaux symptômes de la Variole décrits par un des auteurs contemporains, le Prof. B. Auché agrégé de Bordeaux dans le traité Gilbert-Thoinot publié ces dernières années (Paris 1909) et qui en certains points parait être la traduction de la description de Thucydide. Nous allons de même comparer l'exposé des principaux symptômes du *Typhus Exanthématique* décrits par Jeanneret et Minkine (Paris 1915), ce qui nous prouvera la ressemblance de la *Peste d'Athènes* avec *la Variole* d'un côté et d'autre part la dissemblance entre la maladie de la *Guerre du Péloponèse* et le *Typhus exanthématique.*

DESCRIPTION DE LA "PESTE D'ATHÈNES" PAR THUCYDIDE

PROPAGATION

Le fléau, selon Thucydide, se propagea en Ethiopie, en Egypte, en Lybie et dans une grande partie de la Perse (THUCYDIDE, Liv. II § 48):

«Ἤρξατο δὲ τὸ μὲν «πρῶτον, ὡς λέγεται, «ἐξ αἰθιοπίας τῆς ὑπὲρ «Αἰγύπτου, ἔπειτα δὲ «καὶ ἐς Αἴγυπτον καὶ «Λιβύην κατέβη καὶ ἐς «τὴν βασιλέως γῆν τὴν «πολλήν».

DESCRIPTION DE "LA VARIOLE" PAR AUCHÉ

«Dès la plus haute antiquité la «Variole» existait «dans la région du Nil, en «Egypte, en Nubie, en Per«se etc.»

DESCRIPTION DU "TYPHUS EXANTHÉMATIQUE" PAR JEANNERET ET MINKINE

«L'histoire du «Thyphus «Exanthématique» est celle «de toutes les guerres, qui «ensanglantèrent le monde. «Presque partout où les «hommes s'assemblèrent en «armées pour se ruer les «uns sur les autres la ver«mine fut l'agent propaga«teur du virus fatal: Dans «la description que donne «Thucydide de la grande «Peste, qui sévit parmi les «grecs après les guerres du «Peloponèse on reconnait «déjà le Typhus, qui pen«dant des siècles s'appela «le «Typhus des armées.»

Nous nous permettons de remarquer, que si le typhus exanthématique est une des maladies, qui déciment les armées—nous en avons la triste preuve dans la guerre mondiale, qui ensanglanta actuellement l'Europe — il n'est pas absolument nécessaire que toute épidémie, frappant une armée soit due au Typhus. Nous allons justement voir plus bas que la variole aussi a

de tout temps suivi les armées durant les grandes luttes des peuples et surtout à l'époque «prévaccinale». Nous allons de même établir le parallèle entre LA PESTE DE THUCYDIDE et LE TYPHUS décrit par les auteurs précités pour tenter de prouver, que la peste de Thucydide n'est pas, selon notre modeste opinion, le Typhus exanthématique, qui dévasta les armées sous les murs de Sébastopol et décima la Serbie en 1914. Dans l'historique de la maladie le typhus est en effet cité comme suivant les armées en campagne.

EN EGYPTE, écrivent les auteurs, ON EN TROUVE PAR CI PAR LA; les pays voisins de l'Egypte ne sont point mentionnés, tandis que, selon Thucydide, la maladie fut propagée en Ethiopie, en Egypte, en Lybie et en Perse, lieux également désignés per Auché au sujet de la variole.

SYMPTOMES GÉNÉRAUX

La maladie éclatait BRUSQUEMENT par une forte fièvre cérébrale, la rougeur des yeux, la congestion du pharynx et de la langue, qui devenaient sanguins et exhalaient une haleine fétide (THUCYDIDE, Liv. II § 49) :

«...ἐξαίφνης ὑγιεῖς ὄν«τας πρῶτον μὲν τῆς «κεφαλῆς θέρμαι ἰσχυ«ραὶ καὶ τῶν ὀφθαλμῶν «ἐρυθήματα καὶ φλόγω«σις ἐλάμβανε καὶ τὰ «ἐντὸς καὶ ὁ φάρυγξ καὶ «ἡ γλῶσσα, εὐθὺς αἱμα«τώδη ἦν καὶ πνεῦμα «ἄτοπον καὶ δυσῶδες «ἠφίει...»

«...la variole éclate brusquement et s'accuse d'emblée par la fièvre,, de la «céphalalgie et un malaise «général intense. La face est «rouge ; les conjonctives «sont injectées et brillantes. «La muqueuse buccale, pharyngienne et les amygdales sont promptement congestionnées. L'haleine est fétide...»

Thucydide à ce que nous voyons en parallèle nous décrit aussi le pharynx et la langue très congestionnés

Quant aux symptômes de la maladie à LA PÉRIODE DE DÉBUT, tandis que Auché décrivant le début BRUSQUE de la variole semble avoir traduit Thucydide, Jeanneret nous dit, que «dans la «majorité des cas la TEMPÉ«RATURE DES TYPHIQUES «MONTE PEU A PEU en 24 heu«res à 39o sans frisson.»

Jeanneret insiste même sur le fait, que dans cette période de début certains soldats se sentaient si peu atteints qu'ils ne s'annonçaient malades que le quatrième jour. L'auteur même ayant été malade de Typhus ne se sentit plus mal les trois premiers jours, que pendant l'incubation.

Necker cependant note le début brusque de la maladie accompagné de frisson D'ailleurs Danielopolu de

Bucarest nous dit que le début de la maladie n'est en général pas aussi brusque qu'on l'a soutenu et le frisson initial manque souvent. Presque toujours au début pendant deux ou trois jours la température s'élève progressivement, dit-il.

Les CONJECTIVES sont SOUVENT (et non pas toujours, comme dans la variole et la peste d'Athènes) congestionnées. Il n'est point question de cette forte céphalalgie si caractéristique citée par les observateurs de la variole, ainsi que par celui de la peste d'Athènes.

ORGANES RESPIRATOIRES

Comme complication de la maladie l'auteur cite bientôt l'éternuement, la raucité de la voix, puis la bronchite et la toux:

«Ἔπειτα ἐξ αὐτῶν πταρμὸς καὶ βράγχος ἐπεγίγνετο καὶ ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ κατέβαινεν ἐς τὰ στήθη ὁ πόνος μετὰ βηχὸς ἰσχυροῦ.

Les complications de la variole sont fréquentes et variées: «La muqueuse nasale œdématiée au point «d'obstruer les fosses nasales. Le larynx est le siège d'une éruption et d'un «œdème très prononcés, «qui déterminent de la RAUCITÉ, parfois de l'aphonie, «de la TOUX et de la dyspnée. L'éruption trachéale «et bronchique aggrave encore ces symptômes. LA BRONCHITE est constante».

Thucydide relate comme complication de la peste d'Athènes la raucité de la voix puis la bronchite et la toux «... πταρμὸς καὶ βράγχος ἐπεγίγνετο ... μετὰ βηχὸς δυνατοῦ...»

De même Auché décrivant la variole cite la raucité causée par l'éruption du larynx, ainsi que la BRONCHITE provoquée par l'éruption trachéale et bronchique, tandis que Jeanneret nous décrit la trachéo-bronchite et la laryngite parmi les symptômes du début. Netter nous dit que le malade n'accuse ni toux ni expectoration. A l'hôpital Grec d'Alexandrie (service du Dr. Valassopoulo médecin en chef de l'hôpital, selon les informations de son assistant Dr Lyritis) «parmi plus de mille cas on «a seulement noté parfois «une légère toux.» Danielopolu de Bucarest note seulement la congestion des bases des poumons dans la forme HYPERTOXIQUE.

ORGANES DIGESTIFS

Tantôt des embarras gastriques, des vomissements bilieux, et le hoquet, ces symptômes d'infection profonde : «καὶ ὁπότε εἰς «τὴν καρδίαν στηρίξειεν, «ἀνέστρεφέ τε αὐτὴν «καὶ ἀπακαθάρσεις χο«λῆς πᾶσαι ὅσαι ὑπὸ «ἰατρῶν ὠνομασμέναι «εἰσὶν ἐπῇσαν καὶ αὗται «μετὰ ταλαιπωρίας με«γάλης, λύγξ τε τοῖς «πλείοσιν ἐνέπεσε κενή, «σπασμὸν ἐνδιδοῦσα ἰ«σχυρόν.

Les troubles digestifs sont nombreux, les plus caractéristiques sont les VOMISSEMENTS ALIMENTAIRES OU BILIEUX presque constants. LA SOIF est vive.

Jeanneret nous dit aussi que les nausées et les vomissements sont souvent très pénibles au commencement de la maladie et obligent le malade à se présenter au médecin, tandis que Thucydide relate ces troubles comme étant dès complications du mal et cite des VOMMISSEMENTS BILIEUX ainsi que le fait Auché dans la description de la variole. A l'hôpital grec d'Alexandrie au service du médecin en chef Dr. Valassopoulo la forte fièvre, LE MANQUE DE VOMISSEMENTS et la langue cotonneuse a été la base pour le diagnostic du Typhus, selon l'aide du service Dr Lyritis.

Netter de même note que la langue est TRÈS PALE D'ABORD BLANCHE ches les typhiques puis recouverte d'un ENDUIT BLANCHATRE.

DIARRHÉE EXTÉNUANTE

D'autres fois survenait une forte diarrhée qui exténuait les soldats

LA DIARRHÉE prend quelque fois un caractère chólériforme. Quand elle persiste au delà du 8e) ou du 9e) jour elle devient une cause fâcheuse d'affaiblissement pour les malades. Dans quelques circonstances elle prend un aspect dysentériforme en rapport avec des ulcérations de le Siliaque et du rectum.

DIARRHÉE. Thucydide décrit aussi comme complications: la diarrhée et les ULCÉRATIONS DE L'INTESTIN, qui atteignaient les malades. De même Auché cite la diarrhée, qui prend un aspect dysentériforme en rapport avec des ulcérations de l'Iliaque et du rectum. Voyons par contre ce que nous dit Jeanneret au point de vue — Complications intestinales : «QUANT A L'ESTOMAC ET A «L'INTESTIN ILS RESTENT IN«DEMNES dans le typhus exanthématique. Le ventre est en général souple et indolore. La constipation est la règle, quoique Netter dit, que la diarrhée n'est pas exceptionnelle, et à l'hôpital grec d'Alexandrie on l'a remarquée 40 o)o fois.

Bucarest nous dit que le début de la maladie n'est en général pas aussi brusque qu'on l'a soutenu et le frisson initial manque souvent. Presque toujours au début pendant deux ou trois jours la température s'élève progressivement, dit-il.

Les CONJECTIVES sont SOUVENT (et non pas toujours, comme dans la variole et la peste d'Athènes) congestionnées. Il n'est point question de cette forte céphalalgie si caractéristique citée par les observateurs de la variole, ainsi que par celui de la peste d'Athènes.

ORGANES RESPIRATOIRES

Comme complication de la maladie l'auteur cite bientôt l'éternuement, la raucité de la voix, puis la bronchite et la toux:

"Έπειτα ἐξ αὐτῶν πταρ-«μὸς καὶ βράγχος ἐπε-«γίγνετο καὶ ἐν οὐ πολ-«λῷ χρόνῳ κατέβαινεν «ἐς τὰ στήθη ὁ πόνος «μετὰ βηχὸς ἰσχυροῦ.

Les complications de la variole sont fréquentes et variées: «La muqueuse na-«sale œdématiée au point «d'obstruer les fosses na-«sales. Le larynx est le siè-«ge d'une éruption et d'un «œdème très prononcés, «qui déterminent de la RAU-«CITÉ, parfois de l'aphonie, «de la TOUX et de la dysp-«née. L'éruption trachéale «et bronchique aggrave en-«core ces symptômes. LA BRONCHITE est constante».

Thucydide relate comme complication de la peste d'Athènes la raucité de la voix puis la bronchite et la toux « ... πταρμὸς καὶ « βράγχος ἐπεγίγνετο . . . « μετὰ βηχὸς δυνατοῦ... »

De même Auché décrivant la variole cite la raucité causée par l'éruption du larynx, ainsi que la BRONCHITE provoquée par l'éruption trachéale et bronchique, tandis que Jeanneret nous décrit la trachéo-bronchite et la laryngite parmi les symptômes du début. Netter nous dit que le malade n'accuse ni toux ni expectoration. A l'hôpital Grec d'Alexandrie (service du Dr. Valassopoulo médecin en chef de l'hôpital, selon les informations de son assistant Dr Lyritis) «parmi plus de mille cas on «a seulement noté parfois «une légère toux.» Danielopolu de Bucarest note seulement la congestion des bases des poumons dans la forme HYPERTOXIQUE.

ORGANES DIGESTIFS

Tantôt des embarras gastriques, des vomissements bilieux, et le hoquet, ces symptômes d'infection profonde : «καὶ ὁπότε εἰς «τὴν καρδίαν στηρίξειεν, «ἀνέστρεφέ τε αὐτὴν «καὶ ἀπακαθάρσεις χο«λῆς πᾶσαι ὅσαι ὑπὸ «ἰατρῶν ὠνομασμέναι «εἰσὶν ἐπῆσαν καὶ αὗται «μετὰ ταλαιπωρίας με«γάλης, λύγξ τε τοῖς «πλείοσιν ἐνέπεσε κενὴ, «σπασμὸν ἐνδιδοῦσα ἰ«σχυρόν.

Les troubles digestifs sont nombreux, les plus caractéristiques sont les VOMISSEMENTS ALIMENTAIRES OU BILIEUX presque constants. LA SOIF est vive.

Jeanneret nous dit aussi que les nausées et les vomissements sont souvent très pénibles au commencement de la maladie et obligent le malade à se présenter au médecin, tandis que Thucydide relate ces troubles comme étant des complications du mal et cite des VOMMISSEMENTS BILIEUX ainsi que le fait Auché dans la description de la variole. A l'hôpital grec d'Alexandrie au service du médecin en chef Dr. Valassopoulo la forte fièvre, LE MANQUE DE VOMISSEMENTS et la langue cotonneuse a été la base pour le diagnostic du Typhus, selon l'aide du service Dr Lyritis.

Netter de même note que la langue est TRÈS PALE D'ABORD BLANCHE ches les typhiques puis recouverte d'un ENDUIT BLANCHATRE.

DIARRHÉE EXTÉNUANTE

D'autres fois survenait une forte diarrhée qui exténuait les soldats

LA DIARRHÉE prend quelque fois un caractère chölériforme. Quand elle persiste au delà du 8e) ou du 9e) jour elle devient une cause fâcheuse d'affaiblissement pour les malades. Dans quelques circonstances elle prend un aspect dysentériforme en rapport avec des ulcérations de le Siliaque et du rectum.

DIARRHÉE. Thucydide décrit aussi comme complications: la diarrhée et les ULCÉRATIONS DE L'INTESTIN, qui atteignaient les malades. De même Auché cite la diarrhée, qui prend un aspect dysentériforme en rapport avec des ulcérations de l'Iliaque et du rectum. Voyons par contre ce que nous dit Jeanneret au point de vue — Complications intestinales : «QUANT A L'ESTOMAC ET A «L'INTESTIN ILS RESTENT IN«DEMNES dans le typhus exanthématique. Le ventre est en général souple et indolore. La constipation est la règle, quoique Netter dit, que la diarrhée n'est pas exceptionnelle, et à l'hôpital grec d'Alexandrie on l'a remarquée 40 o)o fois.

FIÈVRE «DÉLIRE»

Selon Thucydide la température extérieure du corps ne paraissait pas aussi élevée, que la forte fièvre intérieure, à cause de laquelle les malades ne pouvaient supporter ni vêtements, ni draps et voulaient se jeter dans l'eau froide:

«Καὶ τὸ μὲν ἔξωθεν «ἁπτομένῳ σῶμα οὔτε «ἄγαν θερμὸν ἦν οὔτε «χλωρόν, ἀλλ' ὑπέρυ-«θρον, πελιδνόν, φλυ-«κταίναις μικραῖς καὶ «ἕλκεσιν ἐξηνθηκός. Τὰ «δὲ ἐντὸς οὕτως ἐκαίετο «ὥστε μήτε τῶν πάνυ «λεπτῶν ἱματίων καὶ «σινδόνων τὰς ἐπιβολὰς «μήδ' ἄλλο τι ἢ γυμνοὶ «ἀνέχεσθαι ἥδιστά τε «ἂν ἐς ὕδωρ ψυχρὸν «σφᾶς αὐτοὺς ῥίπτειν.»

L'auteur nous raconte aussi, que plusieurs malades, faute de surveillance couraient aux puits pour y apaiser leur soif.

«Καὶ πολλοὶ τοῦτο τῶν «ἠμελημένων ἀνθρώ-«πων καὶ ἔδρασαν ἐς «φρέατα, τῇ δίψῃ ἀ-«παύστῳ ξυνεχόμενοι.»

Les malades présentaient aussi de l'AGITATION et de l'INSOMNIE; certains mouraient le 9e ou le 7e jour par suite de la forte fièvre.

«Καὶ ἡ ἀπορία τοῦ «μὴ ἡσυχάζειν καὶ ἡ «ἀγρυπνία ἐπέκειτο διὰ «παντός . . . ἢ διεφθεί-«ροντο οἱ πλεῖστοι ἐ-«ναταῖοι ἢ ἑβδομαῖοι «ὑπὸ τοῦ ἐντὸς καύμα-«τος . . . ἢ εἰ διαφύ-«γοιεν ἐπικατιόντος τοῦ «νοσήματος ἐς τὴν κοι-«λίην καὶ ἑλκώσεώς τε

La FIÈVRE est intense à la variole, dit Auché.

«αὐτῇ ἰσχυρᾶς ἐγγιγνο-«μένης καὶ διαρροίας «ἅμα ἀκράτου ἐπιπι-«πτούσης οἱ πολλοὶ ὕ-«στερον δι' αὐτὴν ἀσθε-«νείας ἀπεφθείροντο.»

COMPLICATIONS DE LA PEAU

Selon l'auteur la maladie descendait de la tête dans le corps et jusqu'aux extrémités et aux parties génitales; plusieurs parmi les sauvés furent trouvés privés de leurs extrémités. C'est probablement à cause du manque de soins que LES PUSTULES décrites par Thucydide DE L'EXANTHÈME CONFLUENT S'ULCÉRAIENT, d'où survenait la gangrène des extrémités.

φλυκταίναις μικραῖς «καὶ ἕλκεσιν ἐξηνθι-κός... »

Or dans aucune autre maladie infectieuse (si ce n'est la rougeole boutonneuse ou vésiculeuse dont la bénignité exclue la confusion avec la variole) on remarque comme symptôme principal et régulier de pareilles PETITES pustules (φλυκταίναις μικραῖς) aboutissant souvent à l'ULCÉRATION (καὶ ἕλκεσιν ἐξηνθικός). surtout par suite du manque d'antisepsie, de propreté ou de soins du malade.

Si les croûtes des pustules, nous dit Auché sont détachées prématurément par le frottement ou le grattage, conséquence des vives démangeaisons que détermine la dessication, le fond des pustules saigne, s'agrandit et se transforme parfois en ulcérations à cicatrisation lente. Des complications nombreuses peuvent encore survenir, ce sont des complications cutanées des ANTHRAX, des PHLEGMONS circonscrits ou diffus, superficiels ou sous-aponévrotiques, parfois des phlegmons gangréneux. LA GANGRÈNE CUTANÉE siège surtout sur les bras, les avant bras et la partie antérieure des cuisses.

Elle se localise assez souvent sur les organes GÉNITAUX, dit Auché pour la Variole.

COMPLICATIONS OCULAIRES

D'autres malheureux étaient privaient de la vue.

«Διεξῄει γὰρ διὰ παν-«τὸς τοῦ σώματος ἄνω-«θεν ἀρξάμενον τὸ ἐν «τῇ κεφαλῇ πρῶτον ἱ-«δρυθὲν κακὸν καὶ εἴ «τις ἐκ τῶν μεγίστων «περιγένοιτο, τῶν γε

Les COMPLICATIONS OCULAIRES de la variole sont des plus fréquentes et des plus graves, avant la diffusion de la vaccination elle produisait à elle seule le 35 0)0 du chiffre total des aveugles.

Parmi 1608 cas de Typhus exanthématique soignés à l'Hôpital grec d'Alexandrie aucun trouble de la vision.

«ἀκρωτηρίων ἀντίλη-«ψις αὐτοῦ ἐπεσήμαι-«νε, κατέσκηπτε γὰρ «ἐς αἰδοῖα καὶ ἐς ἄκρας «χεῖρας καὶ πόδας καὶ «πολλοὶ στερισκόμενοι «τούτων διέφευγον, εἰ-«σὶ δ' οἳ καὶ τῶν ὀφ-θαλμῶν.

D'autres présentaient des troubles intellectuels, la perte de la mémoire, ils ne reconnaissaient plus personne.

«Τοὺς δὲ καὶ **λήθη** «ἐλάμβανε παραυτίκα ἀ-«ναστάντας τῶν πάν-«των ὁμοίως καὶ ἠγνό-«ησαν σφᾶς τε αὐτοὺς «καὶ τοὺς «ἐπιτηδείους.»

TROUBLES NERVEUX

Les complications nerveuses sont fréquentes et parmi elles, les troubles intellectuels doivent être divisés en PSYCHOSES FÉBRILES (durant l'accès de fièvre) et en PSYCHOSES ASTHÉNIQUES (1) pendant la convalescence ou à la suite de la variole.

Celles de la convalescence sont caractérisées par l'obnubilation de l'intelligence, l'affaiblissement de la mémoire, la paresse de l'idéation, par des modifications du caractère etc.

(1) Kraepelin-Ueber der einfluss acuter krankheiten auf die Entstehung von geistes, krankheiten (arch für psychiatrie 1881-1882.)

EXANTHÈME

Le point surtout caractéristique sur lequel peut se baser le diagnostic différentiel des trois maladies c'est l'*exanthème,* voilà pourquoi nous allons y insister plus particulièrement.

PARALLÈLE DE L'EXANTHÈME AUX TROIS MALADIES EN QUESTION

Le plus caractéristique des symptômes et la base la plus sûre pour le diagnostic des trois maladies—(Peste d'Athènes —Variole — Typhus Exanthématique) est l'exanthème; par conséquent nous n'avons qu'à comparer la description de l'exanthème de chacune de ces trois intéressantes affections. ***Thucydide*** écrit :

« . . . Τὸ μὲν ἔξωθεν ἁπτομένῳ σῶμα . . . ὑπέρυθρον . . . φλυκταί-«ναις μικραῖς καὶ ἕλκεσιν ἐξηνθηκός . . . »

Ce qui signifie que « . . , la peau était rougeâtre . . . «couverte de petites pustules ulcérées».

Auché décrivant les complications de la peau dans la variole nous dit, que: « . . . les croûtes sont détachées prématurément . . . le fond des pustules saigne . . . et se transforme en ulcérations . . . » par contre *Jeanneret* expose comme suit, ce qui se rapporte à l'exanthème du Typhus:

«Dans cinq pour cent de mes observations l'*exanthème manquait*. . . » Ni Thucydide ni Auché ne rapportent des cas privés d'exanthème. Puis Jeanneret décrit ainsi l'exanthème même:

« . . . La peau se couvre de taches de couleur rose sale «*peu visibles*, disparaissant à la pression. Leurs bords sont *flous* «et *le toucher le plus doux* ne révèle *aucune saillie* à leur niveau «On les voit au début surtout là où la peau est le plus «blanche.»

Et plus bas, parlant toujours de l'exanthème, il nous dit:

«S'il est généralisé on le retrouve sur toute la surface du «corps, mais jamais au visage.»

L'exanthème du typhus exanthématique, comme nous le voyons, ne révèle *aucune saillie* et ne se distingue pas facilement, il *est peu visible*, tandis que l'exanthème de la peste d'Athènes, ainsi que celui de la variole se caractérisent par des *pustules*, qui aboutissent à l'ulcération; c'est juste le contraire, c'est à dire que c'est l'*exanthème à saillie*, qui se remarque très facilement.

Selon Netter l'exanthème du typhique peut faire songer à *la rougeole* et en effet tel nous l'avons remarqué à Alexandrie dans plusieurs cas observés à l'Hôpital Grec, au service du Dr Valassopoulo. Assez souvent même l'exanthème faisait défaut parmi les malades d'Alexandrie.

Danielopolu d'ailleurs décrit l'exanthème des typhiques tout d'abord comme *taches lenticulaires*, qui se transforment en taches pétéchiales, mais il ne parle absolument pas de saillie.

Selon Jeanneret, si l'exanthème du typhus exanthématique est généralisé, on le retrouve *sur toute la surface du corps*, mais jamais au visage. Tout au contraire, selon *Thucydide* :

«. . . διεξῄει γὰρ διὰ παντὸς τοῦ σώματος ἄνωθεν ἀρξάμενον τὸ «ἐν τῇ κεφαλῇ πρῶτον ἱδρυθὲν κακόν.»

C'est à dire, que le mal commençait *par la tête* et s'étendait sur toute *la surface du corps*, et comme pour nous expli-

quer, qu'il s'agit des complications de la peau, il ajoute aussitôt, que le mal se localisait aux *organes génitaux* et aux *extrémités supérieures* et *inférieures,* provoquant sur plusieurs la gangrène de ces parties:

«... Καὶ εἴ τις ἐκ τῶν μεγίστων περιγένοιτο, τῶν γε ἀκρωτη-«ρίων **ἀντίληψις αὐτοῦ ἐπεσήμαινε,** κατάσκηπτε γὰρ ἐς αἰδοῖα καὶ ἐς «ἄκρας χεῖρας καὶ πόδας καὶ πολλοὶ στερισκόμενοι τούτων διέφευγον.

Tout le monde sait et *Auché* nous répète que:

«L'exanthème de la variole commençant par la tête et «plus spécialement par le visage, s'étend sur tout le corps et «provoque souvent la gangrène des extrémités et des organes «génitaux.»

Jeanneret au contraire nous dit, que parmi les gens sains attaqués de *typhus,* il *a rarement vu des gangrènes,* sauf à l'extrémité du gros orteil ou au nez; la gangrène survient, selon Jeanneret, lorsque les soldats ont les pieds gelés. Et même les cas de gangrène cités par les auteurs ne sont pas provoqués par l'exanthème — ainsi que dans la *Peste d'Athènes* et *la variole*—mais sont le résultat d'une acrosphyxie présentant les extrémités *blanches, exsangües,* symptôme nullement cité dans la description minutieuse de Thucydide.

A l'hôpital grec d'Alexandrie parmi plus de mille cas pas un seul cas de gangrène. Danielopolu parmi 608 cas il n'a pas eu aucun cas de gangrène. Dans les formes hypertoxiques il note la cyanose chaude ou froide des extrémités, mais les artères étaient *perméables à l'autopsie.* Cantacuzène en Serbie insiste aussi sur l'influence prédisposante des gelûres des pieds.

SYMPTOMES OCULAIRES

Autre point très intéressant pour le diagnostic différentiel des trois maladies c'est les symptômes oculaires.

Comme *complications oculaires* Thucydide nous raconte, que plusieurs malades étaient privés de la vue, tandis que parmi 1608 cas (Hôpital grec d'Alexandrie) aucun trouble de la vision n'a été signalé et Danielopolu de Bucarest note un seul cas sur 608 d'atrophie du nerf optique, mais pas de kératite.

Auché également dit qu'avant la vaccination le 35 o)o du chiffre total des aveugles était dû à la variole Par contre Jeanneret affirme qu'il n'a observé aucun cas de *troubles de*

la vision après le typhus; il cite seulement la conjonctivite passagère, la contraction des pupilles et le strabisme passager, mais pas de kératite.

Quant à la grande mortalité de la Peste d'Athènes nous n'avons qu'à comparer l'historique de la période prévaccinale de la Variole décrite magistralement par Kelsch: « ... Par «la constance de son règne, par la fréquence et la gravité de «ses épidémies, par nos *lontaines migrations* avec les *courants* «*humains*, elle a joué un rôle néfaste dans la destinée des peu«ples et mêlé son nom redouté aux plus grands évènements «de l'histoire. Elle a dépeuplé de vastes contrées, détruit des «races entières et jusqu'au siècle dernier, elle a été l'obstacle «le plus sérieux à l'accroissement de l'espèce humaine.»

Et plus bas il continue: « ... Son extension fut effectuée «brusquement ou progressivement par les luttes constantes «entre les peuples aux prises les uns avec les autres ... » Il cite même la manifestation de la maladie dans l'armée Abysinienne occupée au siège de la Mecque (572), et son importation au Sud de l'Europe par les Sarasins, qui prirent possession de l'Espagne.

La Peste d'Athènes ne se déclara-t-elle pas quelques jours après l'invasion des Péloponésiens en Attique? (THUCYDIDE, Liv. II § 47):

« ... Πελοποννήσιοι καὶ οἱ ξύμμαχοι ἐσέβαλον εἰς τὴν Ἀττικήν... «καὶ ὄντων αὐτῶν οὐ πολλάς πω ἡμέρας ἐν τῇ Ἀττικῇ ἡ νόσος πρῶ«τον ἤρξατο γενέσθαι τοῖς Ἀθηναίοις ... »

CONCLUSION DU DIAGNOSTIC DIFFÉRENTIEL DES TROIS MALADIES

Après ce parallèle entre les principaux symptômes de ces trois maladies nous croyons pouvoir conclure que la Peste d'Athènes se *rapproche bien plus de la variole* que du Typhus Exanthématique. En ce qui concerne la grande mortalité résultant de la maladie d'Athènes, il faut nous rappeler, ainsi que Kelsch nous enseigne, les immensés ravages causés parmi les populations et surtout les armées, par l'horrible maladie, avant la bienfaisante découverte de Jenner.

Galien parlant d'Hippocrate dit que le maître de Cos relatant les espèces de fièvres néglige celle citée par Thucydide (HIPPOCRATE, «Epidémies ΣΤ' et GALIEN «Commentaire» Α' § ut pag. 882):

« ... ἔτι γὰρ ἠμέλει καὶ τοῦθ' ἕν τι πυρετῶν εἶδος ὅτι δ' ἐν «αὐτῷ φλύκταιναι γίνονται καὶ ὁ Θουκυδίδης μαρτυρεῖ γράφων. οὕτως «φλυκταίναις μικραῖς καὶ ἕλκεσιν ἐξηνθηκός ... »

espèce dont, (selon Galien se rapportant à la description de Thucydide) le symptôme principal était les petites pustules décrites plus haut. Hérodote anssi nous décrit diverses éruptions au cours de fièvres malignes présentant de grandes analogies avec la variole, et Galien, témoin oculaire de la Peste sous Marc-Aurèle, nous a donné une description pathologique de cette épidémie, qui ressemblait à la Peste d'Athènes et présentait les symptômes généraux de la Variole.

La maladie produisait, selon Galien, une éruption purulente, ordinairement noire, qui aboutissait à la desquamation et à la formation de croûtes plusieurs jours après la disparition de la fièvre (symptômes, qui présentent des analogies avec ceux de la variole):

« ... Μετὰ ἐμέτους καὶ διάρροιαν ἐπήρχοντο εἰς ὅλον τὸ σῶμα «συγχρόνως ἐξανθήματα **μέλανα** ἑλκούμενα τὸ πλεῖστον καὶ ξηρά.

Et plus bas Galien note comme étant plus légère et aboutissant toujours à ia guérison, la maladie, qui présentait une desquamation en petites écailles semblables aux péllicules de la tête.

Il s'agissait probablement d'une double épidémie de ***Variole*** et de ***Rougeole.*** Aujourd'hui même la bénignité de la rougeole normale, ainsi que sa desquamation, ne sont elles pas connues de tout le monde ?

EXANTHÈME .

Galien nous apprend aussi qu'il se formait aux poumons des exanthèmes pareils à ceux de la peau. Et la science moderne a observé justement l'*enanthème* (l'éruption interne) dans les différentes maladies éruptives.

ERUPTION DU PALAIS

La bouche, selon Galien, présentait une couleur caractéristique, appelée par l'auteur pestilentielle (λοιμῶδες), couleur, qui aidait même les profanes à reconnaître le début, l'invasion de la maladie. Est-ce que le diagnostic de nos jours ne considère pas comme un des symptômes les plus caractéristiques des maladies éruptives — l'éruption du palais au commencement de la maladie?

La rougeur de la bouche a été notée aussi par Thucydide (THUCYDIDE, Liv. II § 49):

«Ἡ τε φάρυγξ, ἡ γλῶσσα εὐθὺς (τοὐτέστι ἐν ἀρχῇ) αἱματώδη «ἦν καὶ πνεῦμα ἄτοπον καὶ δυσῶδες ἠφίει... » .

D'ailleurs Galien lui-même note l'analogie, que présente avec la Peste d'Athènes celle qu'il a décrite et qui sévit sous Marc-Aurèle. Hippocrate note vaguement une maladie présentant des anthrax et de caractère épidémique (HIPPOCRATE. Liv. Epidém. III pag. 84):

« ... ἄνθρακες πολλοὶ κατὰ θέρος καὶ ἄλλα ἃ σὴψ καλέεται ἐκθύ-«ματα μεγάλα ἕρπητες πολλοῖσι μεγάλοις.

Mais la maladie décrite par Hippocrate et caractérisée par des anthrax et la gangrène était différente, ainsi que Krauze le remarque, de celle que Thucydide a observée

Dans les «Lettres d'Hippocrate» il est fait mention d'une lettre du Roi des Rois Artaxerxes selon laquelle une maladie épidémique attaqua les troupes et malgré tous les efforts, causa la mort de nombreux soldats: «Βασιλεὺς Βασιλέων μέγας «Ἀρταξέρξης Παίτῳ χαίρειν»:

«Νοῦσος προσέβαλεν ἡ καλουμένη λοιμικὴ τοῖς στρατεύμασιν «ἡμῶν πολλὰ πονησάντων ἡμῶν ἔνδοσιν οὐκ ἔδωκεν . . . τέτρωκε πολ-«λούς, δυσιάτους ἐποίησε, πικρὰ βέλη βελῶν καταπέμπει.»

Diodore de Sicile dans sa «Bibliothèque Historique» mentionne une maladie, qui sévit parmi les troupes Cartaginoises devant Syracuse et qui présentait des pustules, provoquait chez quelques malades la perte de la conscience et le 5[e]) ou le 6[e] jour, la mort.

La contagion de la maladie se faisait par le toucher (DIODORE DE SICILE «Liv. XIV § 70):»

«Προεκάλει φλυκταίνας ἐφ' ὅλου τοῦ σώματος, εἰς τινας λήθην «τῶν πάντων, θάνατον τὴν 5ην) ἢ 6ην) ἡμέραν, μετάδοσιν τῆς νόσου «δι' ἐπαφῆς.

Selon certains auteurs l'épidémie des Carthaginois mentionnée par Diodore, celle qu'a décrite Galien et qui sévit sous Marc-Aurèle et la *peste d'Athènes*, dont Thucydide nous a donné une description fidèle, seraient une même maladie analogue à la *variole* de nos jours.

OPHTALMIE ÉPIDÉMIQUE

Hippocrate dans son œuvre «Sur la vue» mentionne

l'ophtalmie épidémique (HIPPOCRATE, «Sur la vue» § 9):

«Ὀφθαλμίης τῆς ἐπετείου καὶ ἐπιδημίου ξυμφέρει... »

Posidonius décrit l'Egypte comme un pays infecté de maladies pestilentielles.

«λοιμικὰ ἐμπίπτειν... »

Théophraste parle d'une propriété nocive des eaux du Nil au temps des grandes chaleurs de l'été, propriété, qui cause la mort de bien des Egyptiens. Et Pline (31,4) cite le même fait.

Peste

Hippocrate dans ses aphorismes cite des fièvres avec bubons (HIPPOCRATE, «Aphorismes» 4, 54):

«Οἱ ἐπὶ βουβῶσι πυρετοί, πάντες κακοὶ πλὴν τῶν ἐφημέρων.

Ruffus écrit sur ce sujet de la «peste», que les bubons infectieux sont excessivement mortels et très aigus; qu'on les observe en Lybie, en Egypte et en Syrie (RUFFUS, «Sur la peste»):

«Οἱ δὲ λοιμώδεις καλούμενοι βουβῶνες θανατωδέστατοι καὶ ὀξύ-«τατοι. Οἱ μάλιστα περὶ Λιβύην καὶ Αἴγυπτον καὶ Συρίαν ὁρῶνται «γιγνόμενοι, ὧν μνημονεύκασιν οἱ περὶ τὸν Διονύσιον τὸν κυρτόν. «Διοσκορίδης δὲ καὶ Ποσειδώνιος πλεῖστα διειλήλυθασιν ἐν τῷ περὶ «τοῦ κατ' αὐτοὺς γενομένῳ λοιμῷ ἐν Λιβύῃ... »

Dysenterie

Dans le (Livre VIII) d'Hérodote il est dit que les troupes étaient décimées par une maladie pestilentielle et par la dysenterie (HERODOTE, «Liv. VIII § 115):

« ... ἐπιλαβὼν δὲ λοιμός τε τὸν στρατὸν καὶ δυσεντερίη καθ' «ὁδὸν διέφθειρε... »

Erysipèle

Hippocrate, dans les épidémies, décrit une épidémie d'erysipèle; le mal se développait sur des blessures de très petites dimensions, en toute partie du corps et à la tête, surtout chez les sexagénaires. Il ajoute que chez quelques malades, par négligence de traitement, chez d'autres malgré un traitement attentif de grands phlegmons se développaient et l'érysipèle s'étendait très vite par tout le corps (HIPPOCRATE, «Épidémies» Liv. III § 3):

«Πρωῒ δὲ τοῦ ἦρος ἅμα τοῖσι γενομένοισι ψύχεσιν, ἐρυσιπέλατα «πολλά, τοῖσι μὲν κατὰ προφάσιος, τοῖσι δ' οὔ, κακοήθεα, πολλοὺς

«ἔκτεινεν... Πολλοῖσι μὲν τὸ ἐρυσίπελας μετὰ προφάσιος, ἐπὶ τοῖσι «τυχοῦσι καὶ πάνυ ἐπὶ σμικροῖσι τρωματίοισιν, ἐφ' ὅλῳ τῷ σώματι, «μάλιστα δὲ τοῖσι περὶ ἑξήκοντα ἔτεα, καὶ περὶ κεφαλήν, εἰ καὶ σμι- «κρὸν ἀμεληθείη, πολλοῖσι δὲ καὶ ἐν θεραπείῃ ἐοῦσιν, μεγάλαι φλεγ- «μοναὶ ἐγίγνοντο καὶ τὸ ἐρυσίπελας πουλὺ ταχὺ πάντοθεν ἐπενέμετο· «Τοῖσι μέν οὖν πλείστοισιν αὐτέων ἀποστάσιες μεγάλαι. Ἦν δὲ καὶ τὸ «ῥεῦμα τὸ ξυνιστάμενον οὐ πύῳ ἴκελον, ἀλλὰ σηπεδών τις ἄλλη καὶ «ῥεῦμα πολὺ καὶ ποικίλον. Οἷσι μὲν οὖν περὶ κεφαλὴν τουτέων τι «ξυμπίπτοι γίγνεσθαι, μαδήσιές τε ὅλης τῆς κεφαλῆς ἐγίγνοντο καὶ «τοῦ γενείου καὶ ὀστέων ψηλώματα καὶ ἐκπτώσιες καὶ πουλλὰ ῥεύ- «ματα... »

Solution de continuité des tissus et infection

La grande importance de la solution de continuité des tissus sur le développement de cette maladie contagieuse, l'érysipèle, est aujourd'hui reconnue par tous les hommes de science.

Hippocrate mentionne clairement ces blessures comme point de début de l'érysipèle: «ἐπὶ σμικροῖσι τρωματίοισιν», la nature maligne de la maladie est aussi citée: «πολλοὺς ἔκτεινεν», la tendance de l'inflammation à s'étendre: «ταχὺ πάντοθεν ἐπενέμετο...», la fréquence du siège de la maladie à la tête; «περὶ κεφαλήν... » la chute de la chevelure et de la barbe, et les nécroses des chairs; tout cela est minutieusement décrit par la plume immortelle du maître de Cos.

Anthrax

Dans «Épidémies» Hippocrate mentionne encore des *Anthrax* malins, qui se développaient en été à Cranona, et faisaient éprouver aux malades un sentiment de brûlure sous la peau; (HIPPOCRATE, «Épidémies» Liv. II § I):

Ἄνθρακες ἐν Κρανῶνι θερινοί... καὶ ὑπεγίνοντο μὲν ἐν τῷ δέρματι ἰχῶρες καὶ ὑπὸ τὸ δέρμα καίεσθαι ἐδόκεον.

Et Oribase dans le chapitre «d'après Hérodote» mentionne encore des épidémies d'anthrax (ORIBASE, chap d'après Hérodote):

«Γίνονται δὲ καὶ (ἄνθρακες), κατά τινας ἐπιδήμους αἰτίας κατὰ «τοὺς πλείστους, καὶ ἀπὸ ἐθνῶν εἰς ἔθνη μεθίστανται.»

Revenant au divin clinicien de l'æsculapium de Cos, nous notons, que dans ses livres sur les «Epidémies» il décrit aussi non seulement l'état atmosphérique et les maladies, que

prédominènt sous l'influence de l'atmosphère, mais encore les maladies épidémiques suivantes):

OREILLONS

Dans «Liv. I» il est fait mention d'une épidémie d'Oreillons (HIPPOCRATE, «Liv. I» § 1):

«Ἐπάρματα δὲ παρὰ τὰ ὦτα, πολλοῖσιν ἑτερόρροπα καὶ ἐξ ἀμφο-«τέρων τοῖσι πλείστοισιν ἀπύροισιν ὀρθοστάδην, ἔστι δὲ οἷ καὶ σμικρὰ «ἐπεθερμαίνοντο... »

C'est à dire: que plusieurs malades avaient une des parotides gonflée, un plus grand nombre présentaient les parotides gonflées des deux côtés, sans fièvre, qui les oblige à se coucher, quelques uns avec une légère fièvre.

Dans le «Liv. IV» des «Epidémies» il nous dit qu'après les neiges il y eut le vent du Sud et des pluies; alors des rhumes sont survenus avec fièvre et sans fièvre et aussi des bronchites, des pharyngites, des amygdalites, des parotides avec fièvre (HIPPOCRATE, «Epidémies» Liv. IV § 7):

«... Μετὰ δὲ χιόνας νότια ἐπεγένετο καὶ ὑέτια κόρυζαι κατερρά-«γησαν καὶ ξὺν πυρετοῖσι καὶ ἄνευ πυρετῶν... Ἦσαν δὲ καὶ βραγχώ-«δεες καὶ φάρυγγες φλεγμένουσαι, καὶ οἱ σπόγγοι καλεόμενοι ἀνεῖχον, «καὶ τὰ παρὰ τὰ ὦτα καὶ γνάθον ἐπάρματα μαλθακὰ καὶ ξὺν πυρετῷ «καθίστατο... »

LARYNGITE

Dans les «Pronostics Coaques» (Liv. XIX 357) il décrit une espèce de laryngite, qui causait de l'étouffement, une forte dyspnée, puis, le jour même ou le troisième jour, la mort:

«Τὰ κυναγχικὰ τὰ μήτε ἐν τῷ τραχήλῳ μήτε ἐν τῷ φάρυγγι μηδὲν «ἔκδηλον ποιέοντα, πνιγμὸν δὲ νεανικὸν καὶ δύσπνοιαν παρέχοντα αὐ-«θημέρους καὶ τριταίους κτείνει... »

CHOLÉRA

Dans le (Liv. V des «Epidém.» § 79) il cite le cas d'un cholérique, qui fut pris de contractions tétaniques des jambes:

«Εὐτυχίδης ἐκ χολερικῶν ἐπὶ τῶν σκελέων ἐς τετανώδεα ἔληξεν...»

La science d'aujourd'hui ne considère-t-elle pas précisément comme un des symptômes apparents de la maladie les contractures douloureuses des muscles de la jambe?

Et dans le (Liv. I. des «Epidémies» Chap. b' § 4) il men-

tionne des ophtalmies catarrhales et douloureuses et en été et en automne; des dysenteries, des ténesmes et des entérites:

«... Ἤρξαντο μὲν οὖν τὸ πρῶτον ὀφθαλμίαι ῥοώδεες, ὀδυνώ-«δεες...» «Κατὰ δὲ θέρος καὶ φθινόπωρον, δυσεντεριώδεες καὶ τει-«νεσμοὶ καὶ λειεντεριώδεες..., »

Dans le («Liv. VII» des «Epidémies» § 3) il cite un cas *de dysenterie.*

«Ὁ Ἐρατολάου περὶ φθινοπωρινὴν ἰσημερίην δυσεντερικὸς ἐγέ-«νετο καὶ πυρετὸς εἶχε, τὰ ὑποχωρήματα ἦν χολώδεα, λεπτά, πουλλὰ «καὶ ὕφαιμα μετρίως, ἡ δὲ ὀδύνη τῆς γαστρὸς σφοδρή... »

TÉTANOS

Dans (le Liv. V des «Epidémies» § 75) il fait mention d'un cas de tétanos mortel, causé par le traumatisme du pouce, traumatisme suivi d'inflammation et de douleur, de contractions des mâchoires durant la nuit, de raideur de la nuque et de mort. Eh bien, la science de nos jours ne considère-t-elle pas la *blessure* comme la principale cause prédisposant au tétanos, cette maladie, qui était considérée comme un des fléaux les plus terribles de la guerre actuelle, mais qui grâce à la science Française pourra être subjuguée par la thérapeutique? Voilà la description du cas :

«Ὁ δὲ Ἁρπάλου ἐκ τῆς ἀπελευθέρης Τηλεφάνης στρέμμα κάτω «μεγάλου δακτύλου ἔλαβεν, ἐφλέγμηνε, καὶ ἐπώδυνος ἦν· καὶ ἐπεὶ «ἀνῆκεν, ᾤχετο ἐς ἀγρόν. Ἀναχωρέων, ὀσφὺν ἤλγησεν· ἐλούσατο· αἱ «γένυες ξυνήπτοντο ἐς νύκτα, καὶ ὀπισθότονος παρῆν. Τὸ σίελον ἀ-«φρῶδες μόλις διὰ τῶν ὀδόντων ἔξω διῄει, τριταῖος ἔθανεν.»

RAGE

Quoique certains auteurs ont cru, que la rage n'était pas connue des anciens, cette terrible maladie contagieuse est citée par bon nombre d'auteurs Grecs. Démocrite contemporain d'Hippocrate, selon Cœlius aurelianus, a cité la maladie et a noté les convulsions qu'il avait remarquées chez les malades. Hippocrate dit, que les malades boivent peu, ne peuvent supporter le bruit, et sont sujets à des tremblements (HIPPOCRATE, «Prorrhétique» A § 16):

«Οἱ φρενητικοὶ βραχυπόται, ψόφου καθαπτόμενοι, τρομώδεες.»

L'auteur Polybe aussi est cité par Pline comme ayant observé le mal. (H.N. XXXI), § 45, et disant que les malades,

qui ont peur de l'eau meurent vite, et il les appelle «Φευγύδρους», c'est à dire, qui fuient l'eau. Homère cite Teucer disant qu'Hector n'a pas pu abattre le chien enragé :

(HOMÈRE, «Iliade» Θ. v. 299):

«κῦνα λυσσητῆρα» (α)

Le savant Français Littré est d'avis que le supplice même de Tantale peut être considéré comme une métaphore de ce mal terrible. Aristote nous dit, que, les chiens sont sujets à la rage (ARISTOTE, «Histoire des animaux» IX 22):

«ἀτὰρ καὶ ἀπὸ γλώσσης κυνὸς εἰσπνεύσαντος μοῦνον ἐς τὴν ἀνα«πνοὴν οὔ τι μὴν ἐνδακόντος λυσσᾷ ὁ ἄνθρωπος.»

Arétée constate, que la langue d'un chien enragé dont on inhale la respiration peut donner la rage, sans morsure.

Les apôtres de la science moderne n'admettent-ils pas que le toucher seul de la langue de l'animal malade peut communiquer la maladie quand la surface de la peau présente une solution de continuité?

Epidémie de Périnthe. (*«Encéphalite épidémique»* probable)

Hippocrate, ce grand observateur, décrit une maladie épidémique sans dénomination spéciale, désignée seulement sous le nom de *«toux»*, Littré l'appelle *«Epidémie de Périnthe»*, parcequ'elle fut observée à Périnthe, ville de Thrace. En voici la description (HIPPOCRATE, Liv. VII «Epidémies» 7. 1):

«Βῆχας ἤρξατο περὶ ἡλίου τροπὰς τὰς χειμερινὰς ἢ πέμπτῃ καὶ «δεκάτῃ ἢ εἰκοστῇ ἡμέρᾳ ἐκ μεταβολῆς πυκνῆς νοτίων καὶ βορείων καὶ «χιονωδέων, ἐκ τούτων τὰ μὲν βραχύτερα, τὰ δὲ μακρότερα ἐγένετο, καὶ «περιπλευμονικὰ συχνὰ μετὰ ταῦτα. Πρὸ ἰσημερίης αὖτις ὑπέστρεφε «τοὺς πλείστους ὡς ἐπὶ τὸ πουλὺ τεσσαρακοσταίους ἀπὸ τῆς ἀρχῆς καὶ «τοῖσι μὲν βραχέα πάνυ καὶ εὔκριτα ἐγίνετο. Τοῖσι δὲ φάρυγγες ἐφλέγ«μηναν, τοῖσι δὲ κυνάγχαι, τοῖσι δὲ παραπληγικά, τοῖσι δὲ νυκτάλωπες «μᾶλλον δὲ παιδίοισιν, περιπλευμονικὰ δὲ πάνυ βραχέα, ἐγένετο . . . «Οἱ μὲν οὖν ἢ φωνῇσι πλέον ταλαιπωρήσαντες, ἢ ριγώσαντες, ἐς κυ«νάγχας μᾶλλον ἐτελεύτων. Οἱ δὲ τῇ χειρὶ πονήσαντες, ἐς χεῖρας μοῦνον «παραπληγικοί, οἱ δ' ἱππεύσαντες ἢ πλείω ὁδοιπορήσαντες, ἢ ἄλλο τι

(a) Le mot «λυσσητῆρα» veut dire FRAPPÉ DE RAGE, c'est de là que provient même la nomination de la maladie en Grec. «Λύσσα» ça veut dire «Rage.»

«τοῖσι σκέλεσι ταλαιπωρήσαντες, τοὐτέστι δὲ ἐς ὀσφὺν ἢ σκέλεα ἀκρα-«σίαι παραπληγικαί . . . Γυναῖκες δὲ οὐχ' ὁμοίως ἐπόνησαν ὑπὸ τῆς «βηχός, ἀλλ' ὀλίγας τε ἐπυρέτησαν, καὶ τουτέων πάνυ ὀλίγας ἐς τὸ «περιπνευμονικὸν ἦλθον . . . Ἠτιώμην τοῦτο καὶ τὸ μὴ ἐξιέναι ὁμοίως «ἀνδράσι . . . Κυνάγχαι δὲ ἐγίνοντο μὲν καὶ ἐλευθέρῃσι διοσῇσι... περισσοτέρως δὲ δούλῃσιν . . . »

Selon les observations modernes de la science est-ce que cette épidémie avec des phénomènes si variant et les prémices pathologiques du côté de l'appareil respiratoire ne pourrait-elle pas être rapprochée de l'*«Encéphalite épidémique»?* et les paralysies, les paraplégies et les troubles oculaires ne pourraient-ils pas nous rappeler cette maladie camaléonienne, si savamment étudiée par le Professeur Netter ?

Or l'auteur note comme contribuant au développement de l'épidémie l'époque de l'année et l'état climatologique: il dit en effet que *la toux* commençait 20 jours après le Solstice d'hiver et après de fréquents vents neigeux du Nord alternant avec des vents du Midi. La *toux* ainsi formait la manifestation principale de l'épidémie. Est-ce qu'aujourd'hui la *toux* n'a pas été remarquée comme le seul symptôme de l'*«Encéphalite épidémique»* dans certains cas, qui parfois surviennent *«par groupes»* même?

L'auteur a remarqué durant l'épidémie de nombreuses *pneumonies,* des rechutes en général le 40e) jour, et des complications telles que: *angines, paralysies, nyctalopies.*

Les complications des angines attaquaient ceux, qui avaient la voix fatiguée ou, qui avaient souffert de refroidissement. Ceux, qui avaient les bras affaiblis, présentaient la paralysie des bras, ceux, qui montant à cheval ou marchant beaucoup avaient les membres inférieurs fatigués présentaient la paralysie de ces membres.

Diminution de la résistance

Cette observation de l'écrivain-médecin est remarquable, car elle se rapporte à la *diminution de la résistance (Locus Minoris resistentiæ)* à laquelle la science moderne accorde une très grande importance pour la manifestation des états morbides.

Le divin grec nous apprend aussi, que les femmes étaient moins souvent attaquées par l'épidémie et qu'un petit nom-

bre d'entre-elles seulement ont souffert de pneumonie, car elles étaient moins exposées que les hommes aux changements atmosphériques. Le même fait est noté aujourd'hui dans la plupart des manifestations épidémiques: en général les femmes sont bien moins exposées à l'infection que les hommes, continuellement occupés au dehors.

Pendant l'épidémie de Périnthe, les femmes libres ont été bien moins éprouvées que les esclaves, toujours pour la même raison.

Il faut admirer que Hippocrate, il y a vingt siècles ait noté dans ce chapitre des cas de nyctalopies et de paralysies toxiques, survenues conséquemment à une maladie aigüe.

Cette observation est restée ensevelie pendant des siècles, jusqu'à ce que les hommes de science moderne, parmi lesquels Trousseau et Maingol aient les premiers décrit les mêmes phénomènes, qui suivirent une *infection diphtérique*, tandis que Gübler, d'autre part, exposait dans une étude très intéressante les paralysies de convalescence dans différentes maladies aigües. (1)

Aujourd'hui les paralysies par suite de maladies infectieuses sont universellement admises par les hommes de science et surtout dernièrement, l'*«encéphalite épidémique»* a présenté plusieurs cas de formes variantes et intéressantes.

L'Anglais Eade (2) en 1860 déjà décrit un cas de paralysie conséquent à la convalescence d'une grippe, et aujourd'hui, les paralysies au cours de cette maladie sont scientifiquemment connues. Cependant depuis l'immortel Hippocrate, jusqu'aux auteurs modernes, que nous citons plus haut, il n'y a pas eu d'observateur, qui sût analyser la relation entre les causes et les conséquences des paralysies toxiques; cette observation est due tout d'abord au génie d'Hippocrate.

LÉTHARGUS *(Encéphalite léthargique* probable*)*

Dans le Livre III des «Epidémies» Hippocrate décrit sous le nom de *«Léthargus»* la maladie suivante, qui peut être rapprochée de l'*«Encéphalite léthargique»*, voilà la description:

---

(1) Des paralysies dans leurs rapports avec les maladies aigües et spécialement des paralysies asthéniques, diffuses des convalescents par Gübler. Paris 1860.

(2) Cases of paralysis as a sequela of Diphteria—Eade—in the Lancet 1859 T. II p. 56.

» Ἤρξαντο μὲν οὖν οἱ καῦσοι καὶ τὰ φρενητικὰ πρωΐ τοῦ ἦρος·
» καὶ πλεῖστοι τηνικαῦτα διενόσησαν· ὀξέα δὲ τούτοισι καὶ θανατώ-
» δεα ξυνέπιπτεν. Ἦν δὲ ἡ κατάστασις τῶν γενομένων καύσων ὧδε·
» ἀρχόμενοι κωματώδεες, ἀσώδεες, φρικώδεες· πυρετὸς οὐκ ὀξύς· οὐ
» διψώδεες λίαν· οὐ παράληροι· οἱ παροξυσμοὶ τοῖσι πλείστοισιν ἐν
» ἀρτίῃσι, περὶ δὲ τοὺς παροξυσμοὺς λήθη καὶ ἄφεσις καὶ ἀφωνίη
» καὶ πάλιν κατενόουν καὶ διελέγοντο· κατεῖχε δὲ ἢ τὸ κῶμα ξυνε-
» χές, οὐχ ὑπνῶδες ἢ μετὰ πόνων ἄγρυπνοι· ἔθνησκόν τε ἕκαστος ὡς
» τύχοι, πεπλανημένως, ἐκ πολλοῦ δέ τινες ἄφωνοι, ἱδρῶντες πουλ-
» λοί. Τοῖσι μὲν οὖν ὀλεθρίως ἔχουσι ξυνέπιπτε ταῦτα· παραπλήσια
» δὲ καὶ τοῖσι φρενητικοῖσιν· ἄδιψοι δὲ πάνυ οὗτοι ἦσαν· οὐδ' ἐξε-
» μάνη τῶν φρενητικῶν οὐδεὶς, ὥσπερ ἐπὶ ἄλλοισιν, ἀλλ' ἄλλῃ τινὶ
» καταφορῇ κακῇ, νωθρᾷ, βαρέως ἀπώλλυντο.... »

C'est à dire: «Les fièvres et les phénomènes cérébraux apparurent au commencement de l'été. Plusieurs sont tom-«bés malades, la maladie était aigüe et mortelle. Maladie «fébrile, qui commençait par le coma et des frissons, la fièvre «pas aigüe, la soif pas très forte, pas de délire, perte de «forces, aphonie alternative à l'envie de causer, tantôt le «coma persistait tantôt la veillée avec douleurs, certains «mourraient dans l'aphonie et dans une forte transpiration.»

Voilà la séméïologie de la maladie décrite par Hippocrate. Et il ajoute comme pour éviter tout malentendu: «de ces «malades encéphaliques personne ne présenta des phénomènes «de manie, ainsi qu'à d'autres maladies, mais ils mourraient «dans un abattement lourd»; ainsi c'était pas une maladie mentale à vrai dire, une maladie maniaque, mais une entité morbide épidémique, qui se caractérisait surtout par le *«Coma»*, ainsi que cela a été remarqué à la forme ***encéphalique*** de ***«l'encéphalite épidémique»***.

D'autres auteurs anciens parmi lesquels Gallien, Oribase, Celse, Pline etc. font mention de *«malades léthargiques»*, ce qui prouve, que même les constatations les plus récentes de la science avaient été remarquées par les anciens pionniers de la pathologie médicale.

Phtisie

La phtisie est aussi mentionnée par le médecin de Cos, comme étant la plus grave, la plus complexe de toutes les maladies, celle, qui dès les premiers jours du printemps

cause le plus grand nombre de cas fatals (HIPPOCRATE, «Liv III des Epidémies» chap. P' § 13):

» Μέγιστον δὲ καὶ χαλεπώτατον, καὶ πλείστους ἔκτεινε τὸ φθινῶδες, πρωΐ δὲ τοῦ ἦρος ἔθνησκον οἱ πλεῖστοι τῶν κατακλιθέντων...»

FIÈVRES PALUDÉENNES

Et les «Fièvres Paludéennes», ce fléau de l'humanité et spécialement de la Grèce, qui forme un Chapitre des plus importants et des plus intéressants de l'épidémiologie, n'ont elles pas été si bien décrites par le divin Hippocrate, que le médecin Français Maillot aux débuts de son activité en Algérie déclare que *«la lecture des observations d'Hippocrate équivaut «à l'exercice de la médecine dans un pays chaud?»* Oui, l'auteur Français considère comme très exacte la description du savant Grec.

Voici, par exemple, ce qu'Hippocrate nous dit d'une fièvre pernicieuse rémittante avec tendance à l'accès algide (κρυμώδης κατάστασις) (HIPPOCRATE, «Epidémies» Liv. III Chap. Γ' § 6):

» Ἤρξαντο μὲν οὖν οἱ καῦσοι καὶ τὰ φρενητικὰ πρωΐ τοῦ ἦρος,
» μετὰ τὰ γενόμενα ψύχεα· καὶ πλεῖστοι τηνικαῦτα διενόσησαν, ὀξέα
» δὲ τούτοισι καὶ θανατώδεα ξυνέπιπτον. Ἦν δὲ ἡ κατάστασις τῶν
» γενομένων καύσων, ὧδε ἀρχόμενοι κωματώδεες, ἀσώδεες, φρικώδεες,
» πυρετὸς οὐκ ὀξὺς οὐ διψώδεες λίαν· οὐ παράληροι, ἀπὸ ῥινῶν
» ἔσταξε σμικρά· οἱ παροξυσμοὶ τοῖσι πλείστοισι ἐν ἀρτίῃσι, περὶ
» δὲ τοὺς παροξυσμοὺς λήθη καὶ ἄφεσις καὶ ἀφωνίη· ἄκρεά τε τού-
» τοισιν, αἰεὶ μὲν ψυχρότερα ποδῶν καὶ χειρῶν, πουλὺ δὲ περὶ τοὺς
» παροξυσμοὺς μάλιστα...»

PROPHYLAXIE CONTRE LES PIQURES DES MOUSTIQUES

Au sujet des «Fièvres Paludéennes» nous devons mentionner qu'Hérodote dans son Livr B' § 95, note parmi les mœurs égyptiennes, certains usages, qui sont considérés même aujourd'hui comme prophylactiques contre les piqûres des moustiques.

Il y a tant de siècles aussi bien qu'aujourd'hui, on considérait comme prophylactique de résider sur les hauteurs, où les moustiques arrivent difficilement, tandis que ceux, qui habitaient les bas quartiers employaient un filet remplaçant la moustiquaire de nos jours (HERODOTE, Liv. B' § 95):

» . . . Πρὸς δὲ τοὺς κώνωπας ἀφθόνους ἐόντας τάδε σφὶ ἐστὶ με-
» μηχανημένα. Τοὺς μὲν τὰ ἄνω τῶν ἑλέων οἰκέοντας οἱ πύργοι ὠφε-
» λέουσι, εἰς τοὺς ἀναβαίνοντας κοιμῶνται, οἱ γάρ, κώνωπες ὑπὸ τῶν
» ἀνέμων οἷοί τε εἰσὶ ὑψοῦ πέτεσθαι. Τοῖσι δὲ περὶ τὰ ἕλεα οἰκέουσι
» τάδε ἀντὶ τῶν πύργων ἄλλα μεμηχάνηται· πᾶς ἀνὴρ αὐτῶν ἀμφί-
» βληστρον κέκτηται, τῷ τῆς μὲν ἡμέρης ἰχθῦς ἀγρεύει, τὴν δὲ νύκτα
» τάδε αὐτῷ χρᾶται, ἐν τῇ ἀναπαύεται κοίτῃ περὶ ταύτην ἵστησι τὸ
» ἀμφίβληστρον, καὶ ἔπειτα ἐσδὺς ὑπ' αὐτῇ καθεύδει· οἱ δὲ κώνωπες,
» ἂν μὲν ἐν ἱματίῳ ἐνελιξάμενοι εὕδῃ ἢ σινδόνι διὰ τούτων δάκνουσι,
» διὰ δὲ τοῦ δικτύου οὐδέ πειρῶνται ἀρχήν.»

Dans le (§ 94) le même auteur nous dit que ceux des Egyptiens, qui habitaient tout autour des marais s'enduisaient le corps d'une matière graisseuse à odeur forte :

« Ἀλείφατι χρέονται . . . ἔστι δὲ πῖον καὶ οὐδὲν ἔσσον τοῦ ἐλαίου
« τῷ λύχνῳ προσηνές ; ὀδμὴν δὲ βαρέαν παρέχεται.»

Aujourd'hui même on enduit le corps de lanoline pour le protéger contre la piqûre gênante des moustiques.

INTERDICTION D'INFECTER L'EAU

« Dans les «Mœurs Persanes» (HÉRODOTE Liv. A'. § 138) il est fait mention d'une autre mesure hygiénique : il n'était pas permis d'*infecter l'eau des fleuves* en s'y baignant, en y crachant ou en y urinant Il est vrai, que les Perses considéraient l'eau comme sacrée et HÉRODOTE relate dans (§ 131), que ce peuple sacrifiait au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents.

« Θύουσι δὲ ἡλίῳ τε καὶ σελήνῃ καὶ γῇ καὶ πυρὶ καὶ ὕδατι καὶ
« ἀνέμοισι».

Cependant ne peut-on entrevoir dans beaucoup de règlements religieux des anciens un principe hygiénique ? Même en considérant ce règlement, comme d'essence religieuse ne renferme-t-il pas *une interdiction d'infecter l'eau,* interdiction certainement hygiénique ?

Cette infection, selon les recherches de l'Epidémiologie moderne, peut provoquer, nous le savons, bien d'Epidémies destructives.

C'est à cause de ces épidémies fatales, que de nos jours on a strictement défendu d'infecter l'eau et que l'on a chargé

des gardiens spéciaux de veiller à ce que la défense soit observée. Voici le texte (HERODOTE, «Liv A.'» § 138) :

« Ἐς ποταμὸν δὲ οὔτε ἐνουρέουσι, οὔτε ἐμπτύουσι, οὐδὲ ἄλλον « οὐδένα περιορῶσι, ἀλλὰ σέβονται ποταμοὺς μάλιστα».

Démocrite a écrit trois livres «sur les épidémies», malheureusement ces livres ont été perdus.

Ainsi par leurs œuvres et leurs pensées scientifiques, à cette lointaine époque, où la nation grecque tenait le sceptre de la civilisation, nos ancêtres sont devenus les précurseurs éternels de la science. Et même dans cette branche si compliquée et parfois si obscure de l'Epidémiologie, que l'on considère aujourd'hui comme un des chapitres les plus importants, les plus vastes, et les plus philosophiques peut-être de la science médicale, ils ont légué à l'humanité des bases solides, des dogmes lumineux, qui nous paraissent même aujourd'hui de grande et réelle importance scientifique.

Si les vainqueurs des jeux Olympiques et autres, auprès des rives de l'Alphée et sous la protection de Jupiter dans cet âge d'or de l'humanité étaient glorifiés par les chants majestueux de l'aigle de Béotie, dans ce même siècle ont aussi vécu ces hommes de génie à la pensée immortelle chantée par des grands philhellènes modernes, tel Mr Léon Bourgeois l'incarnation d'un suprême idéaliste, qui en 1919 dit :
» Lorsque nous voulons d'un point élevé, voir l'ensemble
» du monde et, par son passé définir son avenir, c'est sur
» l'Acropole que l'humanité tout entière fait son ascension.»

Tel un écrivain Français distingué Mr le Dr Helme, selon lequel l'Europe doit à la Grèce: «l'idée de la science».

Tel enfin le grand philosophe Renan, qui écrit: «Il y a
» dans l'histoire un miracle (j'appelle miracle, ce qui n'est
» arrivé qu'une fois), c'est la Grèce antique.»

———— ✕ ————

BIBLIOGRAPHIE

ΑΡΕΤΑΙΟΥ, «Περὶ λύσσης»

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Πρόβλημα 7, 8». «Ἱστορία Ζώων IX, 22»

ΓΑΛΗΝΟΥ, «Ὑπόμνημα Α΄. παράγρ. κθ΄. σελ. 882»

ΔΗΜΟΚΡΙΤΟΥ, «Περὶ Ἐπιδημιῶν»

ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ, «Ἱστορικὴ Βιβλιοθήκη. Βιβλ. XIV παρ. 70»

EADE, «Cases of paralysies as a sequela of Diphteria». Lancet 1859 II p. 56

GUBLER, «Paralysies des maladies aigües. Paris 1860»

ΗΡΟΔΟΤΟΥ, «Βιβλ. Α΄. 131, 138 — Βιβλ. Β΄. 94, 95 — Βιβλ. Η΄. παράγρ. 115»

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΥ, «Περὶ Αἰγύπτου».

ΘΟΥΚΥΔΙΔΟΥ, «Περὶ λοιμοῦ Ἀθ. Βιβλ, Β΄. 47, 48, 49-50, 52, 54, 55»

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Δόγμα Ἀθηναίων» παρ. 25.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ φύσιος Ἀνθρώπου παρ. 9».

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Ἐπιδημιῶν Βιβλ. Ι. Τμ Β΄. παρ. 1,4— Βιβλ. II παρ. 1—Βιβλ. III παρ. 84—Βιβλ. IV παρ. 7—Βιβλ. V παρ. 79».

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Ἐπιστολαί».

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Ὄψιος παρ. 9—»Ἀφορισμοὶ 4, 54.»

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Κφακαὶ προγνώσεις παρ. XIX, 357» καὶ Προρρητικὸν Α΄. παρ. 16.

LANDSBERG, «Die in Attica Pest zur Zeit des Pelopon. Krieges. Breslau»

ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλιὰς» Α΄. στ. 10, 50, 52—Η στ. 299, 428, 430.

ΟΡΕΙΒΑΣΙΟΥ, «Ἐκ τοῦ Ἡροδότου».

ΠΑΥΛΟΥ ΑΙΓΙΝΗΤΟΥ, «IV 25»

ΠΟΣΕΙΔΩΝΕΙΟΥ, «Περὶ Αἰγύπτου».

ΠΛΙΝΙΟΥ, «Περὶ Αἰγύπτου»

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίοι Παράλληλοι, Ἀλέξανδρος, Κεφ. 5».

ΡΟΥΦΟΥ, «Περὶ πανώλους»

ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ, «Οἰδ. Τύραν. στ. 27 καὶ Χοροῦ Ἀντιστροφὴ β΄. στ. 180.

ΣΟΦΟΚΛΕΟΣΣ, «Ἀντιγόνη» στ. 1015. 1201.

TITI LUCRETII, «De rerum naturæ Lib. VI».

TRILLAT, «Académie de Méd. Paris 23 Juillet 1912».

TROISIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

(Ce chapitre a été communiqué à la Société royale de Londres, le 21 Avril 1920).

LIVRE Γ'

L'Hygiène et le Bain chez les Anciens Grecs

Il est connu, que l'Hygiène de nos jours considère comme élément indispensable du bien-être de l'organisme le fréquent bain corporel. Il est aussi admis, que la vigueur et la pleine santé de certains peuples, de nos jours, est en grande partie attribuée à l'habitude enracinée chez ces peuples du nettoyage régulier et indispensable de leur corps par le bain. Cette habitude est-elle un produit de la civilisation moderne? Cette interrogation nous transporte pour un moment au berceau primitif de la civilisation hellène découvert par le fameux Evans, parmi ces ruines historiques au sein desquelles les légendes réunissent autour du nom de Minos un rang illustre de grands rois et de souverains moins glorieux. Pour un court instant, nous portons pieusement nos pas devant les monuments immortels et somptueux de Cnossos et notre pensée s'étend sur les précieux trésors de Minos autrefois très puissant et qui même en Enfer tenait le sceptre d'or ***«χρύσεον σκῆπτρον ἔχοντα θεμιστεύοντα νέκυσσιν.»***

Considérons ce berceau d'une civilisation avancée dans laquelle l'ordre, la bonne législation et l'admirable arrangement du gouvernement florissait, à laquelle appartiennent les fameuses lois de Gortyne, ainsi que le code le plus étendu de l'antiquité, civilisation à laquelle on attribue la découverte de la métallurgie et qui vit naître, en même temps que l'écriture appelée ***grammique*** tous les joyaux de Cnossos entre autre le fameux ***Palais*** aux belles fresques, aux inoubliables ornements graphiques et tant d'autres souvenirs précieux.

Ce palais, qui représente par son admirable splendeur le siècle d'or de la Crète, présentait une superficie de 22,500

mètres. Les plaques d'or, les vases inachevés, les pierres à demi-gravées, et les morceaux d'ivoire retrouvés dans ce monument nous attestent l'existence d'une section industrielle formée de graveurs, de potiers, de sculpteurs et de peintres, qui exécutaient de véritables chefs-d'œuvre à cette époque lointaine.

Mais ce qui dans le fameux palais intéresse surtout notre présente étude, ce qui retient en ce moment notre pensée, notre admiration, devant les immortels joyaux de la glorieuse troisième période Minoïque du 15e) siècle avant J.C. selon Evans, c'est la présence *de bains* dans une chambre spéciale du Palais, bains dont le sol est pavé avec la forte terre Théraïque pareille au ciment employé de nos jours.

A cette époque lointaine, couverte jusqu'à ces derniers temps par le voile épais du mystère et que ressuscitèrent les fables et les légendes Crétoises, recueillies par Evans, ainsi que les monuments très importants de l'ancienne civilisation crétoise, conservés sur l'île trempée de sang depuis l'année 1600 avant J.C., à cette époque, disons-nous l'usage des bains chez les anciens Grecs est déjà établi.

D'ailleurs le pavage de la chambre de bain composé d'un mélange solide de terre Théraïque pour faciliter l'écoulement des eaux, ainsi que le *système parfait* des *égouts*, transportant les eaux sales et les eaux pluviales dans la fosse centrale, nous prouvent non seulement l'*usage du bain* très hygiénique pour le nettoyage du corps à cette époque très lointaine, mais aussi *la dérivation des eaux sales par les égouts.*

Il est connu, que l'Hygiène moderne conseille comme un élément indispensable et très précieux de l'hygiène la canalisation des eaux sales. La réflexion, qui s'impose, c'est que les villes du XXe siècle privées de bains particuliers et d'égouts ne peuvent songer sans honte à ce progrès d'il y a tant de siècles.

A une époque postérieure à la civilisation crétoise, c'est à dire au temps de Mycènes, durant la guerre de Troie (1194-1184 av. J.C.) le divin poète, qui chanta si admirablement «la gloire des hommes» *«κλέη τῶν ἀνδρῶν»*, dit ce qui suit concernant notre sujet. («Iliade» A. v. 313—314):

» Λαοὺς δ' Ἀτρείδης ἀπολυμαίνεσθαι ἄνωγεν»
» οἱ δ' ἀπελυμαίνοντο καὶ εἰς ἅλα λύματ' ἔβαλλον.»

Ce qui signifie, qu' Agamemnon exhortait les peuples à la désinfection et ceux-ci se purifiaient en se baignant près du rivage historique de Troie; l'eau de mer nettoyait leurs corps de la souillure infectieuse et ils jetaient les eaux ainsi salies à la mer.

Ainsi onze siècles avant J.C. l'admirable intelligence hellénique, non seulement employait le bain pour nettoyer le corps, mais aussi avait compris l'utilité pour l'hygiène de l'écoulement des eaux sales à la mer.

L'hygiène moderne ne considère-t-elle pas le système du «*Tout à la mer*» comme le plus hygiénique des moyens de canalisation, celui auquel on attribue même le peu de propagation sur les bateaux des maladies les plus infectieuses telles que «le Choléra»? (1)

Dans les «Iatrœa» et «Asclipiœa» des anciens, les malades «***ἱκέται***», qui y avaient recours étaient baignés avec l'eau de mer préférablement, ainsi que nous l'apprennent les plaques de guérison, qu'on a découvertes et les citations des anciens auteurs (ARISTOPHANE, «Ploutos» 656—657):

« . . . πρῶτον μὲν αὐτὸν ἐπὶ θάλατταν ἤγομεν ἔπειτ' ἐλοῦμεν.»

L'image conservée sur une coupe du Musée Brittanique prouve de même, que les anciens Grecs faisaient usage des bains. L'image nous conduit au bain de Thétis au bord de la mer. Un dauphin jouant aux pieds de la servante, qui présente le linge à la baigneuse, caractérise la scène du bain de mer.

D'autres fois on se baignait dans les fleuves,

Nausica fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, se rend au bord du fleuve avec ses servantes pour laver son linge, puis elle prend son bain elle-même («Odyssée» Z' v. 85—88, 93 et 96):

» αἱ δ' ὅτε δὴ ποταμοῖο ῥόον περικαλλε' εἵκοντο,
» ἔνθ' ἤτοι πλυνοὶ ἦσαν ἐπηετανοί, πολὺ δ' ὕδωρ
» καλὸν ὑπεκπρόρεει μάλα περ ῥυπόωντα καθῆραι,

---

(1) «Hygième Internationale« Frontières et prophylaxie» par Chantemesse et Borel pag. 69. Paris 1907.

. . . .

» αὐτὰρ ἐπεὶ πλῦνάν τε κάθηράν τε ῥύπα πάντα,

. . . .

» αἱ δὲ λοεσσάμεναι καὶ χρισάμεναι λίπ' ἐλαίῳ.»

Ulysse se baigne à la même place après l'éloignement des femmes, et il brille de beauté et de charme après le bain («Odyssée» L. 224-28):

» αὐτὰρ ὁ ἐκ ποταμοῦ χρόα νίζετο δῖος Ὀδυσσεὺς
» ἅλμην, ἥ οἱ νῶτα καὶ εὐρέας ἄμπεχεν ὤμους·
» ἐκ κεφαλῆς σ' ἔσμιχεν ἀλὸς χνόον ἀτρυγέτοιο,
» αὐτὰρ ἐπεὶ πάντα λοέσσατο καὶ λίπ' ἄλειψεν,
» κάλλεϊ καὶ χάρισι στίλβων . . . »

Europe se baigne dans le fleuve Anavros et Hélène avec ses enfants dans l'Evrotas (THEOCRITE Ζ'. 22)

Souvent les anciens se baignaient dans les eaux de sources chaudes. Les poètes vantent les bains indiqués à Hercule par Vulcain et Minerve. Pindare cite des bains chauds (PINDARE, «Olympia» ΙΒ' v. 27):

» Θερμὰ νυμφᾶν λουτρά . . . »

Homère vante une des sources de Scamandre pour son eau tiède, et l'autre pour son eau froide («Iliade» X 147-152):

. . . .

» κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιρρόω, ἔνθα τε πηγαὶ
» δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος·
» ἡ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει ἀμφὶ δὲ καπνὸς
» γίγνεται ἐξ αὐτῆς ὡς εἰ πυρὸς αἰθομένοιο·
» ἡ δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ
» ἢ χιόνι ψυχρῇ ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ.»

En général les bains étaient très communs et jouaient un grand rôle dans la vie des anciens Grecs. Leur influence pour le renforcement du corps, duquel les anciens Grecs se souciaient tant, les fit pénétrer et les conserva dans les mœurs populaires.

Comme nous venons de le voir, à l'époque Homérique les bains étaient en grand usage et on les attribuait même aux Dieux («Iliade» E. v. 905):

....

» τὸν δ' Ἥβη λοῦσεν, χαρίεντα δὲ εἵματα ἕσσεν
» πὰρ δὲ Διὶ Κρονίωνι καθέζετο κύδεϊ γαίων. »

Les nombreux ustensiles existant dans les anciennes maisons nous prouvent aussi le grand usage des bains.

Dans chaque maison quelque peu aisée il y avait une chambre de bain contenant une ou plusieurs ***baignoires***, c'est à dire des récipients dans lesquels on se baignait; cette chambre à bain était placée dehors et près de la terrasse. A l'époque homérique on se baignait dans les ***assaminthes***, grands bassins de marbre ou d'argent. Plus tard, lorsque l'***Assaminthe*** disparut, les Grecs se plongeaient dans de vastes récipients supportés par un ou plusieurs piédestaux et qui s'appelaient «*loutires*» ou «*loutiria*». De plus grands bassins en pierre dans les maisons particulières et plus tard dans les établissements de bain prirent les noms de «*colymvithrae*», «*pyelæ*» et «*mactra*». (POLYDEUKIS 7, 167 et 10, 46) et (ATHENEE, «Dipnosophistæ,» E' 207):

» ... ἦν δὲ καὶ βαλανεῖον τρίκλινον πυρίας χαλκᾶς ἔχον τρεῖς
» λουτῆρας πέντε μετρητὰς δεχόμενον ποικίλον τοῦ Ταυρομενίτου
» λίθου ... »

Cet établissement de bain se trouvait dans un bateau construit par Hiéron, le roi de Syracuse.

Selon l'opinion d'Athénée citée dans «Scoliastis d'Aristophane» le ***pyelos*** est noté comme ustensile à l'usage du bain (SCOLIASTIS d'ARISTOPHANE, «Ippis» v. 1060):

» **τὰς πυέλους:** Ἤγουν τὰς ἐμβάσεις, πύελος γὰρ ὄρυγμα, ἐμ-
» βατή, ἔνθα ἀπολούονται.»

Les salles de bain des maisons particulières servaient ordinairement aux habitants; cependant elles étaient tenues à la disposition de tout étranger à son arrivée, ainsi qu'à celle du chef de la maison revenant de quelque marche. Non seulement après la marche, mais aussi après toute espèce de fatigue on prenait un bain en général chaud, pour le recouvrement des forces corporelles et le repos des membres fatigués, ainsi que le prouve la phrase du poète au (K) d'Odyssée, selon laquelle, le bain enleva la fatigue aux membres d'Ulysse («Odyssée» K. v. 361-64):

» ἐς ῥ' ἀσάμινθον ἔσασα λό' ἐκ τρίποδος μεγάλοιο,
» θυμῆρες κεράσασα κατὰ κράτος τε καὶ ὤμων
» ὄφρα μοι ἐκ κάματον θυμοφθόρον εἵλετο γυίων,
» αὐτὰρ ἐπεὶ λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ.»

Et dans «Iliade» (K) il est dit qu'Ulysse et Diomède après une expédition nocturne se baignèrent dans la salle de bain, avant de prendre part au dîner («Iliade» K v. 576):

» ἐς ῥ' ἀσαμίνθους βάντες ἐΰξέστας λούσαντο·
» τὼ δὲ λοεσσαμένω καὶ ἀλειψαμένω λίπ' ἐλαίῳ
» δείπνῳ ἐφιζανέτην . . . »

Aujourd'hui même les bains tièdes ne sont-ils pas considérés comme utiles pour reçouvrer les forces corporelles après une grande fatigue? Ainsi, selon l'opinion très juste des anciens, les bains contribuent à la force et au bien être du corps.

Les bains froids étaient considérés comme toniques, et les bains chauds comme propices au repos et au bien-être.

A cette époque ancienne médecins et philosophes louaient les bains comme donnant la santé et la force aux baigneurs.

Les Grecs faisaient aussi usage des bains pour la décence du corps et ils se baignaient surtout avant dîner: «τὼ δὲ λοεσσαμένω . . . δείπνῳ ἐφιζανέτην»; la personne privée de bain était qualifiée de *sale* et de *pauvre* (ARISTOPHANE, «Lysistrate» v. 278-280):

«σμικρὸν ἔχων πάνυ τριβώνιον. πινῶν, ῥυπῶν . . . ἄλουτος.»

La personne déguenillée et affamée est citée comme étant privée de bain.

Homère dit, que Télémaque fut baigné et oint avec de l'huile parfumée dans le palais de Nestor où il recevait l'hospitalité, et que Télémaque sortit du bain «pareil aux Dieux.» Il est d'ailleurs connu, que les anciens considéraient comme un modèle de beauté le corps florissant de santé et nous devons admettre l'influence hygiénique du bain indiscutable selon leur opinion («Odysée» Γ. v. 468-69):

» Ἔκ ῥ' ἀσαμίνθου βῆ, δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος,
» πὰρ δ' ὅ γε Νέστορ' ἰὼν κατ' ἄρ ἕζετο, ποιμένα λαῶν.»

Et dans («Odyssée» D. v. 47) nous voyons, que les premières prévenances envers les étrangers arrivés au palais de Ménélas—les étrangers Télémaque et Péristrate fils de Nestor —ce fut le bain pris dans de belles salles de bain. Aujourd' hui même chacun reconnait le soulagement et le recouvrement de la force accordés par le bain après la marche. Il est aussi digne de remarque, qu'avant de servir le repas aux étrangers la servante leur versait de l'eau, afin qu'ils pussent se laver les mains. L'Hygiène moderne considère comme une arme hygiénique réelle et de résultat certain le nettoyage des mains avant le repas, car on prévient ainsi l'infection de la nourriture par les mains sales de poussière ou d'autres substances, («Odyssée» D. v. 47):

» Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὁρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν
» ἔς ῥ' ἀσαμίνθους βάντες ἐϋξέστας λούσαντο.
» Τοὺς δ' ἐπεὶ οὖν δμῳαὶ λοῦσαν καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ,
» ἀμφὶ δ' ἄρα χλαίνας οὔλας βάλο ἠδὲ χιτῶνας,
» ἔς ρα θρόνους ἕζοντο παρ' Ἀτρεΐδην Μενέλαον·
» χέρηδα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
» καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
» νίψασθαι, παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάννυσε τράπεζαν»

Les anciens paraissaient aussi accorder une qualité ***ennoblissante*** au bain, puisque après le bain l'étranger était placé sur un trône près du chef de la famille hospitalière; aujourd' hui même les bains et la propreté en général ne sont-ils pas considérés comme ennoblissant les mœurs et le caractère des individus ?

Plus loin le poète relate encore plus clairement l'action de se laver les mains avant de toucher à la nourriture, en disant, que Asfalion le domestique fidèle de Ménélas leur versa de l'eau pour se laver les mains après quoi ils étendirent les mains vers les aliments se trouvant devant eux («Odyssée» D. v. 216):

» Ὣς ἔφατ' Ἀσφαλίων δ' ἄρ' ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευεν
» ὀτρηρὸς θεράπων Μενελάου κυδαλίμοιο.
» Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.

Ainsi à l'époque homérique le bain était en grand usage et

avait lieu dans une baignoire appelée *assaminthos* par Homère et *Emvassis* par Athénée. La description du bain d'Ulysse dans les chambres de Circé nous montre («Odyssée» K), que celui qui prenait le bain était assis dans l'assaminthe vide ; l'eau agréablement mélangée était versée sur sa tête et ses épaules avec l'arytaine, après avoir été chauffée d'ailleurs sur le grand trépier ou chaudron sous lequel on posait le feu. Telle était l'occupation de la quatrième servante de Circé : cette servante *apporter l'eau* et *allumait le feu* («Odyssée» K. v. 358-59) :

» . . . ὕδωρ ἐφόρει καὶ πῦρ ἀνέκαιεν·
» πολλὸν ὑπὸ τρίποδι μεγάλῳ, ἰαίνετο δ' ὕδωρ.»

L'assaminthe était fait en pierre polie, ainsi que les bassins trouvés dans les bains Romains et quelquefois en argent. La matière employée par les anciens grecs pour construire la baignoire nous enseigne deux choses : d'une part la grande signification qu'ils accordaient à l'ustensile, puisqu'ils employaient pour sa fabrication les substances les plus précieuses— la pierre polie ou l'argent— et d'autre part le souci qu'ils prenaient de la propreté parfaite de la baignoire, propreté, qui s'obtient facilement avec la pierre ou l'argent, tandis qu'elle eût été difficile à conserver dans une baignoire construite de brique ou de quelque autre substance analogue.

Non seulement l'inépuisable trésor des poèmes épiques homériques, mais aussi d'autres textes des anciens auteurs nous montrent le grand usage du bain chez les anciens grecs. Ainsi dans (ARISTOPHANE, «Ippis» 1087) et (THEOPHRASTE «Charactères» chap. Θ') et dans (SCOLIASTIS d'Aristophane «Ippis» 1055) et dans (Hissychios au mot «Pyelos») et (POLYDEUKIS Z 160, 168). Théophraste cite comme caractéristique de l'impudent— qu'il est capable de venir dans les baignoires en cuivre et de prendre de l'eau pour se la verser sur tout le corps et de déclarer en partant qu'il s'est baigné et qu'il ne reconnaît aucune obligeance (THEOPHRASTE «Caractères» chap. Θ' «sur l'effronterie») :

» . . . Δεινὸς δὲ καὶ πρὸς τὰ χαλκεῖα τὰ ἐν τῷ Βαλανείῳ προ-
» σελθών, καὶ βάψας ἀρύταιναν, βοῶντος τοῦ βαλανέως, αὐτὸς αὑτοῦ

» καταχέασθαι καὶ εἰπεῖν, ὅτι λέλουται, ἀπιὼν κἀκεῖ, οὐδεμία σου » χάρις.»

Et l'orateur Isée dans son discours sur «Δικαιογένους Κλήρου» Témoin § 28):

» Περὶ δὲ ἐπισκευῆς τοῦ **βαλανείου** καὶ οἰκοδομίας καὶ πρότερον » εἴρηκε Δικαιογένης καὶ νῦν ἴσως ἐρεῖ ... »

Ainsi les anciens auteurs nous citent des bains privés et publics. Les Lacédémoniens considéraient aussi le lavage fréquent du corps comme indispensable. Ils se baignaient tous les jours dans l'Evrotas (XENOPHON «Histoire Hellénique» chap. E' § IV— 28):

» ...ἐπεὶ ἀπὸ τοῦ Εὐρώτα ἀπιὼν ὁ Ἀγησίλαος εἰσῆλθεν οἴκαδε...»

Plutarque note qu'Alcibiade demeurant à Sparte, charmait les Spartiates en imitant leur genre de vie (PLUTARQUE «Vies Parallèles» «Alcibiade» 23):

» ... κατεγοήτευε τῇ διαίτῃ λακωνίζων, ὥσθ' ὁρῶντας ἐν χρῷ » κουριῶντα, καὶ ψυχρολουτοῦντα ... »

Nous savons, que le bain froid est mentionné comme un des éléments du régime Lacédémonien.

Athénée dans le chap. A' cite les bains comme remède thérapeutique contre les douleurs, et comme moyen efficace pour relâcher la tention des muscles et par conséquent neutraliser la fatigue (ATHENEE, chap, A' § 44):

» ... ἴσασις δὲ καὶ λουτρὰ **ἄκη** πόνων παντοῖα, κόπον μὲν θα- » λάττῃ λύοντες, ἣ μάλιστα τοῖς νεύροις ἐστὶ πρόσφορος, ἀναχαλῶντες » δὲ ταῖς ἐμβάσεσι τὰς τῶν μυῶν συντάσεις ... »

Les anciens grecs employaient aussi les bains d'air chaud, dans une chambre chauffée artificiellement par dessous (DION KASSIOS Nγ. 515). De pareils bains chauds artificiels sont déjà cités par Hérodote (HERODOTE, Liv. Δ' § 75):...

» ... οἱ δὲ Σκύθαι ἀγάμενοι τῇ πυρίῃ ὠρύονται· τοῦτό σφι ἀντὶ » λουτροῦ ἐστί.»

D'autres auteurs en font aussi mention (POLYDEUKIS, chap. Z' § 168), et (ATHENEE, chap. E' § 207-18):

« ... ἦν δὲ καὶ βαλανεῖον τρίκλινον **πυρίας** χαλκᾶς ἔχον τρεῖς ...»

Et dans (chap. IB') il cite des bains froids et chauds

dans lesquels se complaisaient les Sybarites (ATHENEE, chap. IB') § 519-14 et 5):

« ... εἰς τὰ τῶν Νυμφῶν λουτρὰ τῶν Λουσιάδων ἀποδημοῦντες
» διετέλουν μετὰ πάσης τρυφῆς ... »

....

» παρὰ Συβαρίταις δ' εὑρέθησαν καὶ πύελοι, ἐν αἷς κατακείμενοι ἐ-
» πυριῶντο ...

Et dans (PLUTARQUE, «Vies Parallèles» Cimon, § 1):

» ... κατελθόντα δὲ γυμνασίαρχον κατέστησαν, εἶτ' ἀλειφόμενον
» ἐν τῷ πυριατηρίῳ ... »

Ces bains artificiels à air chaud étaient appelés «Pyriatiria» ou «pyria».

Plus tard la chambre de bain, qui servait à cet usage fut appellée par les Romains «*Laconicon*», parce que cette espèce de bain était en usage chez les Lacédémoniens (STRABON, Chap. Γ. § 154):

» ... ἐνίους δὲ τῶν προσοικούντων τῷ Δουρίῳ ποταμῷ λακω-
» νικῶς διάγειν φασίν, ἀλειπτηρίοις χρωμένους δὶς καὶ πυρίαις
» ἐκ λίθων διαπύρων, **ψυχρολουτοῦντας** καὶ μονοτροφοῦντας καθα-
» ρείως καὶ λιτῶς».

Et dans le (Chap. I') Strabon cite en Eubée, des sources thermales, utilisées pour les bains thérapeutiques (STRABON, Chap. I' § 447-9):

« ... ἐν δὲ τούτῳ θερμῶν τε ὑδάτων εἰσὶν ἐκβολαὶ πρὸς θερα-
» πείαν νόσων εὐφυεῖς, οἷς ἐχρήσατο καὶ Σύλλας Κορνήλιος ὁ τῶν
» Ρωμαίων ἡγεμών...»

Dans le (Chap. I' § 488) il fait mention des sources d'eau chaude de Nissyros, qui servent aujourd'hui même en thérapeutique (STRABON, Chap. I' § 488-20):

«Νίσυρος δὲ πρὸς ἄρκτον μὲν ἐστι Τήλου... ἔχει δὲ καὶ πόλιν
» ὁμώνυμον καὶ λιμένα καὶ **θερμὰ** καὶ Ποσειδῶνος ἱερόν...»

De ce qui précède nous voyons, que les anciens Grecs faisaient usage des bains de mer froids, des bains de fleuve plus froids encore, ainsi que nous l'avons dit plus haut pour les Lacédémoniens endurcis, les Phéaciens et autres, des bains tièdes pris à la maison, tel celui préparé par Circé à Ulysse, des bains artificiels d'air chaud tels ceux mentionnés par Plutarque, Athénée et autres auteurs, et enfin des sources

chaudes utilisées en thérapeutique et citées par Strabon.

En examinant les différents vases *Kylikes* et *Lekythæ* des anciens Grecs, ce trésor précieux et instructif, que le Prof. Süddof de Leipzig a examiné et étudié si consciencieusement, on voit l'usage du bain (partiel on général) remontant aux temps les plus éloignés de la glorieuse période hellénique, ce flambeau brillant, que tant de siècles n'ont pu éteindre,

Les bains partiels, tel p. ex: «le lavage des pieds» étaient très communs dès l'époque homérique, et souvent remplaçaient le bain entier, plus difficile à préparer. En effet dans «Odyssée» Ulisse dit qu'après ses terribles misères, il ne désire même plus un bain de pieds («Odyssée» T. v. 343):

» οὐδέ τί μοι ποδάνιπτρα ποδῶν ἐπιήρανα θυμῷ
» γίγνεται· οὐδὲ γυνὴ ποδὸς ἅψεται ἡμετέροιο
» τάων . . . . . . »

Plus loin le poète nous dit, que la vieille nourrice Euriclée mélangea de l'eau chaude et de l'eau froide dans un brillant bassin, pour laver les pieds du respectable étranger («Odyssée» T. v. 368-89 et 392):

» ὣς ἄρ' ἔφη, γρηῦς δὲ λέβηθ' ἕλε παμφανόωντα,
» τῷ πόδας ἐξαπένιζεν, ὕδωρ δ' ἐνεχεύατο πουλὺ
» ψυχρόν, ἔπειτα δὲ θερμὸν ἐπήφυσεν . . .
. . . .
» νίζε δ' ἄρ' ἄσσον ἰοῦσα ἄναχθ' ἑόν . . . »

Le devoir du lavage des pieds ou du bain général des étrangers incombait surtout aux servantes; c'est exceptionnellement, comme marque de respect envers un étranger vieux et sage, que Pénélope confie ce soin à la vieille nourrice.

Les ustensiles employés étaient ordinairement de cuivre ou de bronze et s'appelaient «Podoniptæ».

L'image d'un tel «Podonipte» représentant un Kylike d'Hermée existe dans la collection du Musée Britannique; ce dessin est une reproduction tirée de l'étude de Süddof: Une femme élégante emploie toute la force de ses bras à soulever de dessus le trépied un récipient de bronze à quatre anses. La nudité complète de la femme et le bonnet, qui enserré sa

chevelure fait supposer selon Süddof, qu'un bain général a précédé, ou bien qu'après le nouveau remplissage, l'ustensile servira non seulement au lavage des pieds, mais à un bain général du corps. Ce dessin nous enseigne donc, que les différentes grandeurs et de diverses formes pouvaient servir également pour le lavage du reste du corps.

Sur d'autres anciens Kylikes, dont le Dessin artistique a immortalisé les mœurs et les usages des anciens Grecs nous voyons des images de femmes nues accroupies et tenant souvent une éponge à la main, ainsi que sur l'image de la collection de Munich (IIe siècle av. J.C.)

Quelquefois le baigneur se plaçait sous un conduit libre, affectant la forme d'une tête d'animal. D'autres dessins, par exemple celui ornant un vase de St Pétersbourg, représentent une femme accroupie sur le sol, tandis qu'audessus de sa chevelure dénouée, une aide généralement habillée verse de l'eau avec l'*arytena.*

Sur les admirables *Kylikes* figure toute une série d'applications et de dispositions des baignoires de différentes formes. Plus souvent le récipient en marbre ou en métal repose sur un gracieux piédestal.

Une autre baignoire présente l'élégante particularité architecturale d'un piédestal cannelé. Dans le creux de la baignoire peu profonde, coule un filet d'eau provenant d'une tête d'animal fixée au mur.

La plupart des baignoires lourdes étaient fixées au sol au-dessous de la source; on transportait les autres, au moment de l'emploi sous la conduite d'eau, ainsi que le montre une image du Musée de Naples: une femme nue transporte le podonipte sous la tête d'une panthère, dont l'eau coule sur les mains de la baigneuse, tandis que le linge de bain gît sur le sol derrière elle.

Sur d'autres vases, sont représentées des baignoires, qui reçoivent l'eau de plusieurs conduites (Musée de Naples).

Une autre série d'images nous fait supposer, que l'eau etait transportée dans des vases plus ou moins grands pour être versée dans la baignoire. Le peintre Brygus représente élégamment une jeune fille nue, la chevelure nouée d'un ruban étroit, le linge tordu sur le bras gauche, tandis que de

la main droite elle porte une grande cuve d'eau, qu'elle va verser dans le podonipte.

Nous avons déjà parlé plus haut de la quatrième servante de Circé, *qui porte de l'eau à chauffer* pour le bain d'Ulysse.

Une autre gracieuse image de bain particulier nous est fournie par la riche collection du Louvre.

Près de la grande et profonde baignoire du gynécée deux jeunes filles nues paraissent très occupées. Les linges sont suspendus derrière chacune d'elles sur le mur; entre ces deux linges et à la même hauteur sont accrochés l'éponge et l'indispensable vase de parfums — l'*Aryballus*. Les cheveux des deux jeunes filles flottent librement en riches tresses sur les épaules et le dos; le sujet de gauche nettoie ses pieds avec l'éponge.

Une autre ancienne image ornant un vase peint par Antomenés représente un bain d'hommes de la fin du VI°) Siècle av. J.C.

Au milieu d'un plant d'arbres, espèce de petite forêt près de la Palèstre, se trouvait un bâtiment pareil à un temple, qu'entourait une colonnade élégante, ouverte, sur les murs delaquelle, à la hautenr de deux mètres, l'eau coulait d'une tête de Panthère.

Après les jeux, les Athlètes venaient se placer sous la fontaine pour se nettoyer de la poussière et de la transpiration, après quoi iis sortaient à l'air libre pour se sécher et s'oindre d'huile parfumée. Un Portique à douche fut le début des bains grecs et romains si bien construits et si élégamment disposés; près de la colonnade du bain, ainsi qu'il est représenté sur des images, les vêtements et l'indispensable vase des parfums étaient accrochés aux branches des arbres.

Les plus anciens bains-douches d'Athènes étaient formés d'une seule colonnade ne contenant ni compartiment pour se déshabiller, ni endroit pour placer l'huile pour s'oindre, ni domestique particulier *(Valaneus, Parachytis, Loutrochoos)* préposé au bain et au massage. Ces commodités se rencontrent dans les maisons de bain postérieures; cependant il est à remarquer au sujet de ce type plus ancien de bains, que les Grecs appliquaient ce que l'Hygièrie préconise encore aujourd'hui:—*la Douche*—exempte de l'infection possible du bain par

immersion et que recommande l'Hygiène moderne comme le moyen le mieux indiqué pour les établissements de bains publics.

Aux 6e) et 5e) siècles avant J.C. il y avait aussi à Athènes des bains publics pour les femmes, ainsi que le démontre un vase du Musée de Berlin.

Dans différents compartiments constitués par une colonnade fermée, des fontaines sont placées à la même hauteur et représentent des têtes de panthère, de lion et de sanglier; elles versent leur eau sur des femmes nues, qui s'occupent vivement à nettoyer leur peau et leur chevelure flottante. Il paraît que le fond de ces chambres pouvait se transformer en une espèce de piscine, dont le tuyau d'écoulement se fermait à volonté, car les quatre femmes de l'image de Berlin paraissent avoir la moitié de la jambe dans l'eau.

Un plus grand et plus important bain de femmes est représenté sur un vase de Louvre. Le peintre Audokides représente un bain approprié pour la nage; c'est un grand bassin à eau coulante, assez vaste et assez profond pour que l'on puisse y nager et y plonger en sautant.

Les femmes dépeintes sont nues; les unes portent des colliers, d' autres des boucles d' oreille; l' une est occupée à nager, l' autre est prête à sauter dans l' eau. De pareils bassins sont aujourd'hui trés en vogue dans les bains publics des différentes villes d'Europe, ainsi que dans les multiples stations balnéaires, minérales ou thermales.

En général les anciens Grecs s'adonnaient beaucoup à la nage, qu'ils considéraient, ainsi que le fait l'Hygiène d'aujourd'hui, comme un excellent exercice Hygiénique, car le nageur profite de l'air pur inspiré, du nettoyage de la peau et de l'exercice des membres; celui, qui ne savait ni nager, ni écrire *«μήτε νεῖν μήτε γράμματα»* était appellé *ignorant* et *barbare* (Διογένους 6, 56 et Athénée A 44).

Les fouilles faites par les allemands à Pergamos nous ont fait connaître la chambre de bain d'un gymnase supérieur.

On voit sur le sol deux petits bassins pour le nettoyage des pieds, et tout autour de la salle, contre le mur, de grandes baignoires. Ailleurs on remarque des fontaines sur le mur, mais sans baignoire, pour recueillir l'eau courante.

L'eau, qui ruisselle sur le corps ou les mains du baigneur, coule simplement sur le sol.

L'antiquité hellénique, ainsi que nous l'enseignent d'une part les textes anciens, de l'autre la peinture des vases, si florissante en Attique, possedait donc nombreuses salles de bain dans les grandes et somptueuses maisons particulières, dans la Palèstre, dans les gymnases, dans les bâtiments publics de bains, où d'élégantes piscines servaient à se baigner, ainsi que le représente l'image d'un vase portant l'inscription: «*Publics*».

Dans les établissements de bains publics, ceux qui se baignaient devaient payer une petite pièce de monnaie, qui aux temps de Lucien, représentait deux oboles (LUCIEN, «Lexiphanes» § 2) :

» . . . σὺ δέ, ὦ παῖ, στλεγγίδα μοι καὶ βύρσαν καὶ φωσώνια
» καὶ ῥύμματα ναυστολεῖν ἐς τὸ βαλανεῖον καὶ **τούπιλουτρον** κομί-
» ζειν· ἔχεις δὲ χαμᾶζε παρὰ τὴν ἐγγυθήκην δύ' ὀβολώ . . .

Les bains publics accessibles à tous, moyennant un prix d'entrée modique, bains, que l'on rencontre dans les grandes villes Européennes, ne sont donc pas une invention moderne, puisqu'il y a tant de siècles de pareils établissements étaient mis en usage par la civilisation hellénique.

Les bains privés sont aussi cités par différents auteurs. Plutarque en cite un; il dit d'un certain Démoclée, qu'il allait se baigner *dans uu bain privé* (PLUTARQUE «Vies Parallèles» «Demétrius Poliorcète» § 24):

» . . . Εἴς τι βαλανεῖον ἰδιωτικὸν ἐφοίτα λουόμενος . . . »

Isée dans un de ses discours dit, qu'un bain privé fut rendu au prix de 3000 drachmes. (ISÉE, «Φιλοκτήμονος Κλήρου» § 33) :

» . . . λῦσαι αὐτὸν ἔπεισαν . . . τὸ ἐν Σηραγγίῳ βαλανεῖον τρισ-
» χιλίων (μνῶν) ἀριστολόχῳ . . . »

Xenophon rapporte, qu'un tel bain était à l'usage exclusif des amis du propriétaire. L'auteur nous fait connaître aussi, que certains parmi les riches avaient des gymnases et des bains privés, tandis que la commune *(Δῆμος)* construisait des palèstres et des bains publics, dont juissaient surtout les

gens du peuple et non les riches et les heureux (XENOPHON) «République d'Athènes» Chap II § 10) :

» Καὶ γυμνάσια καὶ λουτρὰ καὶ ἀποδυτήρια τοῖς μὲν πλουσίοις
» ἐστὶν ἴδια ἐνίοις· ὁ δὲ δῆμος αὐτὸς αὐτῷ οἰκοδομεῖται ἰδίᾳ παλαί-
» στρας πολλάς, ἀποδυτήρια, λουτρῶνας· καὶ πλείω τούτων ἀπολαύει ὁ
» ὄχλος, ἢ οἱ ὀλίγοι καὶ οἱ εὐδαίμονες ... »

A une époque postérieure le Bain Public présenta différentes parties : *les baignoires* (οἱ λουτῆρες), c'est à dire des bassins où les gens se baignaient, le compartiment à *onction* (τὸ ἀλειπτήριον), où ils étaient oints d'huile, et le compartiment de *déshabillage* (ἀποδυτήριον). D'abord ils se baignaient à l'eau chaude pour se nettoyer, après quoi les gens de service (*Valanæs* ἢ *Parachytae)* versaient au moyen de *l'arytena* de l'eau froide sur les épaules du baigneur, ainsi que nous l'enseignent Hésiode («fragnents» § 44), Platon («République» Chap. II § 344), Lucien (Éloge à Demosthène» § 16):

» ... κατηχεῖν μου τῶν ὤτων ὥσπερ βαλανεύς ...»

et Plutarque (PLUTARQUE. «Sur l'Envie» § 6-538) :

» ... Τοὺς γοῦν Σωκράτη συκοφαντήσαντας ... οὕτως ἐμίσησαν
» οἱ πολῖται καὶ ἀπεστράφησαν, ὡς μήτε πῦρ αὔειν μήτ' ἀποκρίνεσθαι
» πυνθανομένοις **μήτε λουομένοις κοινωνεῖν ὕδατος,** ἀλλ' ἀναγκά-
» ζειν ἐκχεῖν ἐκεῖνο τοὺς **παραχύτας** ὡς μεμιασμένον ...»

Cette manière de se baigner, l'Hygiène moderne même la considère comme très hygiénique, car l'eau chaude sert à nettoyer et l'eau froide à fortifier le corps.

Les baigneurs apportaient avec eux des strigiles de fer ou d'autre matière (PLATON, «Professions des Lacédémoniens» 31), (LUCIEN, «Lexiphanes» 2), de l'huile et divers ustensiles de bain *(loutrika)*. Les Grecs employaient anssi pour le nettoyage du corps différentes matières appelées *(rymmata)*, que le préposé au bain leur fournissait (ARISTOPHANE, «Lysistrate» v. 377) :

Χορ. Γυν. «εἰ ῥύμμα τυγχάνεις ἔχων, λουτρόν γ' ἐγὼ παρέξω».

Les anciens prenaient en général leur bain, ainsi qu'il a été dit plus haut, peu avant le dîner; le bain servait donc non seulement à l'entretien de la santé mais aussi, lorsque arrivait l'heure du dîner, à la décence et à l'embellissement du corps, à une époque où l'on savait si bien apprécier le

charme de la beauté. Cela est cité par Lucien dans (LUCIEN, «Lexiphanes» § 2):

» . . . λουσαμένους ἀρτοσιτεῖν . . . »

Et par Plutarque (PLUTARQUE, «Sur l'âme» I. § 9):

» . . . τὸ σῶμα τοῖς ὀργάνοις καθαροῖς καὶ ἀκραιφνέσιν ἐμ-
» μελὲς ἀεί . . . »

Pausanias cite aussi des bains chauds (PAUSANIAS, Chap. II § XXXIV-2):

» τοῦ δὲ πολίσματος τριάκοντά που στάδια ἀπέχει λουτρὰ θερμά. . .»

Même dans les «Sanatoria des Temples» (Ἰατρεῖα τῶν Ναῶν), cités plus haut en passant, dans les fameux «Asclépiœa», considérés comme les premières et les plus lointaines *Stations de Santé*, les *bains généraux* étaient une des plus importantes et des plus usuelles mesures hygiéniques, ainsi que cela est clairement prouvé par l'étude des mesures prises dans ces Sanotoria sacrés, mesures, qui, pour un médecin observateur et intelligent d'aujourd'hui, constituent un traitement hygiénique de premier ordre.

Les études savantes de Keller, Girard, Coumanoudis, Cavadias, Defrasse, Kaïl et Hertzog ont exhumé des entrailles de la terre helléniqne le mystère brillant de ces Sanatoria sacrés.

Notre collègue d'Athènes, le Dr Aravantinos ayant étudié sur place ces ruines sacrées, nous en donne aussi une description minutieuse dans son ouvrage «Asclépios et Asclépiœa».

Visitons d'abord par la pensée, au hasard, de ces anciennes stations hygiéniques, le «Temple d'Amphiaraüs», situé entre l'Attique et la Béotie (où se trouve aujourd'hui Oropos). A cet endroit le héros Amphiaraüs, un des *sept contre Thèbes* fut englouti par la terre avec son char à quatre chevaux. Mais il fut rejeté de nouveau en qualité de Dieu possédant le pouvoir *divinatoire* et *guerisseur*. Telle est l'origine, dans cet endroit admirablement situé, du Temple et de l'Oracle somptueux, qui portent son nom.

Dans les excavations de cet Oracle les accessoires caractéristiques suivants ont été découverts: (l'Autel, le Temple, la Colonnade, des Gradins sur lesquels les malades se reposaient, un Théâtre, et — ce qui nous intéresse spécialement

dans ce chapitre — *un bain avec source*, possédant des eaux chaudes et froides, selon une inscription faisant présumer qu'il existait, des bains *d'hommes* et de *femmes*. Une autre inscription découverte dans le Temple nous montre les Athéniens reconnaissants envers le Dieu dispensateur de *la Sante*, ornant sa statue d'une couronne d'or :

» . . . τὰ ἐψηφισμένα τῷ Δήμῳ ἐν Ναῷ ἱερῷ ἀναθεῖναι τὸν στέ-
» φανον τῷ Θεῷ ***ἐφ' ὑγείᾳ*** καὶ ***σωτηρίᾳ τοῦ Δήμου*** τῶν 'Αθηναίων
» καὶ παίδων καὶ γυναικῶν καὶ τῶν ἐν τῇ χώρᾳ πάντων».

A l'entrée centrale du Temple d'Amphiaraüs coule encore aujourd'hui une source d'eau claire et murmurante, analysée autrefois par feu Prof. Christomanos et reconnue comme étant de qualité excellente.

Visitons maintenant un autre temple mystérieux celui de l'«Antre Trophonius» placé dans un site magique près d'une rivière coulant majestueusement au milieu de la verdure et se nommant *Erkyna*.

Des fouilles systématiques n'y ont pas encore eu lieu jusqu'à ce jour; elles jetteraient un nouveau jour sur tout, ce qui se passait à cette époque lointaine. Un voile de mystère couvre encore aujourd'hui les coins cachés de cette grotte admirable et les rites, qui s'y accomplirent. La description de Pausanias nous fait connaître, que les «Iketae» à peine arrivés étaient placés dans un petit bâtiment dédié à la Bonne Chance et là ils étaient astreints à des *bains chauds* tous les jours, à une *propreté austère* et à une *diète tout à fait hygiénique*.

Avant, que le malade *(ἱκέτης)* fût descendu dans la grotte mystérieuse, des prêtres le conduisaient à la rivière où ils le *baignaient* convenablement, après l'avoir oiont d'huile.

Il était ensuite conduit par les prêtres à deux autres sources d'eau, la source de Léthé et celle de la Mémoire où il buvait de l'eau en abondance. Nous voyons ainsi, que, partout dans les *«Iatroea»* renommés, *les bains* et l'*hydrothérapie* occupaient une place importante, comme moyen principal de thérapeutique hygiénique; en effet le nettoyage extérieur et intérieur de l'organisme par le bain et la boisson abondante constituait un moyen thérapeutique d'Hygiène, sans préjudice de la signification symbolique, que l'on accordait aux

deux sources d'eau existant dans la grotte de Trophonius. Un autre «Temple d'Hygiène» admirable était l'«Asclepiœon d'Athènes», dont les fouilles ont commencé en 1876 par les soins de la Société Archéologique d'Athènes.

L'emplacement de ce temple sur la pente Sud de l'Acropole, entre les Deux Théâtres—de Dionyse et d'Hérode d'Attique—, ouissant d'une vue magique sur le golfe Saronique au loin, prouve le soin, que mettaient les anciens Grecs à la disposition hygiénique de ces sanctuaires.

Ce temple fut élevé au 5e Siècle avant J.C. et il a été admirablement décrit par Keller, Girard, (1) Coumanoudis et autres.

Keller croit reconnaître *la source sacrée d'Esculape* (Mitteilung d. D. Archæolog. Instit. in Athen II pag. 253), de laquelle jaillit encore une eau saumâtre.

Selon Aravantinos le peuple d'Athènes accorde même aujourd'hui à cette eau des qualités thérapeutiques. L'eau jaillit d'une grotte excavée dans la colline de l'Acropole, sur le mur nord de l'Asclépiœon. Ainsi, ce temple avait sa source thérapeutique indispensable à l'Hydrothérapie; et journellement on y baignait des malades («Ἱκέτας»), à leur arrivée, ainsi qu'Aristophane nous le dit au sujet de «Plouton» (ARISTOPHANE, «Ploutos» 656-657):

» . . . πρῶτον μὲν αὐτὸν ἐπὶ θάλατταν ἤγομεν ἔπειτ' ἐλοῦμεν.»

Le fameux temple d'Epidaure exhumé par la Société Archéologique hellénique (1886) d'après l'initiative du Prof. Castorchis et sous la direction de l'éphore général Mr Cavadias, présente 2500 ans après sa période d'activité un matériel très riche, garnissant des bâtiments d'une somptuosité et d'une élégance admirables.

Parmi les principaux accessoires du Temple, fort bien décrits par Defrasse, (2) le ***bain d'Esculape*** nous intéresse particulièrement. Ce ***bâtiment de bain*** est de l'époque postérieure Romaine, mais il est construit sur les bases d'un bâtiment hellénique plus ancien, affecté au même usage.

Dans la première galerie de ***l'Avaton***, bâtiment oblong,

---

(1) Girard «L'Asclépiœon d'Athènes» Paris 1882.
(2) Defrasse et Lechat—«Epidaure»—Paris.

placé à côté du Temple vers le nord, et appelé *lieu de sommeil* (ἐγκοιμητήριον) par Cavadias et *lieu de repos* (κατακλιντήριον) par Aravantinos, à l'angle sud-est de cette galerie, se trouvait un *ancien puits* toujours plein d'eau, conservé jusqu'à nos jours et appelé par Cavadias—*puits d'Esculape*.

L'eau de ce puits sacré a été analysée par le Prof[r] Danverghis, ainsi que celle de la source *Relia* et de la source *St. Anne*.

Ces deux dernières jaillissent autour du temple. L'analyse démontre, que ces trois eaux sont de même composition chimique, ce qui les classe, suivant leurs éléments, parmi *les eaux légèrement alcalines;* bues abondamment, elles peuvent agir thérapeutiquement sur les malades souffrant de la gravelle, de lithiase et de maladies d'estomac. Il est très probable d'ailleurs, que dans le Temple d'Esculape à Epidaure on faisait un usage thérapeutique de l'eau du puits situé dans son enceinte. Cette eau fut reconnue par l'analyse chimique comme ayant un indéniable pouvoir thérapeutique, car elle contient le plus grand nombre d'éléments.

Les résultats de l'analyse chimique faite par M[rs] Danverghis et Comninos sont les suivants:

Constitutifs en gr: contenus dans un litre d'eau ($1000\ cm^3$).	Eau du Puits d'Esculape	Eau de la Source Relia	Eau de la Source S[te] Anne
Bicarbonate de Calcium....	0,395	0,346	0,458
Bicarbonate de Magnésium..	0,033	0,036	0,025
Bicarbonate de Sodium....	0,132	0,075	0,075
Chlorure de Calcium.......	0,037	0,039	0,004
Chlorure de Magnésium....	0,007	0,005	0,005
Chlorure de Potassium....	0,001	0,001	0,002
Sulfate de Calcium........	0,014	0,014	0,022
Oxyde de fer et d'argile....	0,003	0,002	0,003
Acide Silicique............	0,043	0,040	0,034
Ammoniaque	Traces	Traces	Traces
Matiéres organiques........	»	»	»
Acide phosphorique.......	»	»	»
Acide Nitrique	»	»	»
Total des éléments solides..	0, gr665	0, gr558	0, gr628

En effet l'analyse montre, que les eaux de ces sources sont d'une utilité thérapeutique remarquable.

Derrière ce puits se voient encore aujourd'hui des gradins de marbre ; c'est près de ceux-ci et des murs, qu'ont été trouvées par Mr Cavadias les plaques connues portant les inscriptions des médicaments. Ces plaques démontrent par leurs inscriptions, que le puits servait de rafraîchissement aux promeneurs et aux malades, qu'avaient certainement besoin de son emploi.

Nous devons aussi noter, que sur le mur Est on distingue encore l'embrasure d'une porte communiquant sans doute avec *le bain*, qui était donc en relation très intime avec le puits sacré, dont l'eau avait un pouvoir thérapeutique.

Dans ce temple, ainsi que dans l'«Asclépiœon d'Athènes» et dans le plus ancien «Antre de Trophonius» se dressait une statue d'*Esculape* et *d'Hygiae* inséparablement liées. Cette statue de *l'Hygiae* outre sa signification religieuse démontre certainement le but et l'utilité hygiénique des moyens thérapeutiques.

Des points les plus éloignés de la Grèce les Grecs accouraient par milliers pour faire appel aux remèdes miraculeux, parmi lesquels les *Bains* occupaient la plus grande place, ainsi que le démontre le produit des fouilles.

En effet dans ces temples sacrés de l'Hygiae élevés dans des sites pittoresques d'immenses et belles forêts, parmi de riches beautés naturelles, fertiles en rivières et en sources fraîches et chantantes, le principal moyen désinfectant et hygiénique imposé aux arrivants était le *Bain général*.

C'est ce que nous voulions démontrer par cette courte excursion imaginaire au sein des trésors helléniques.

Le grand maître de la médecine et de l'Hygiène Hippocrate, sur lequel Strabon écrit (STRABON, ID' § 25. c. 657 pag. 917).

» Φασὶ δ' Ἱπποκράτην μάλιστα ἐκ τῶν ἐνταῦθα (ἐν Κῷ δηλ.)
» ἀνακειμένων θεραπειῶν γυμνάσασθαι τὰ περὶ τὰς διαίτας».

C'est à dire : «Hippocrate parmi les moyens thérapeuti-» ques il exerça surtout, la diététique» ce que signifie aussi «la manière de vivre». Né, en 460 avant J.C. et contemporain de l'épanouissement des différents Esculapœon et (ainsi que Stra-

bon l'avoue) vivant au milieu du grand mouvement du Temple sacré de Cos, Hippocrate disons-nous, dans son ouvrage sur la «Diète» des maladies aigües» parle des *Bains*, qu'il considère comme fort utiles dans les maladies aigües, s'ils sont employés méthodiquement. Il nous enseigne aussi qu'il y avait des bains particuliers, quoique n'étaient pas construits suivant les règles admises (HIPPOCRATE, «Diète des maladies aigües» § 18) :

« Λουτρὸν δὲ συχνοῖσι τῶν νοσημάτων ἀρήγοι ἂν χρεομένοισιν,
» εἰς τὰ μὲν ξυνεχέως, εἰς τὰ δ' οὔ. Ἔστι δὲ ὅτε ἧσσον χρηστέον
» διὰ τὴν ἀπαρασκευασίην τῶν ἀνθρώπων, ἐν ὀλίγῃσι γὰρ οἰκίῃσι πα-
» ρεσκεύασται τὰ ἄρμενα καὶ οἱ θεραπεύοντες ὡς δεῖ, εἰ δέ μὴ παγ-
» κάλως λούοιτο' βλάπτοιτ' ἂν οὐ σμικρά . . .».

C'est donc la loi particulièrement respectée par l'Hygiène moderne, suivant laquelle le bain administré au malade est nuisible, s'il n'est pas employé convenablement. C'est la même loi, qui prescrit des bains appropriés à chaque constitution et à chacun des différents états maladifs.

A une époque bien postérieure, le philosophe Lucien, que la causticité de son esprit a fait surnommer le «Voltaire de l'antiquité Hellénique», dans ses «Apanta» (Liv. III) au Chapitre «Hippias ou Valanion» nous donne une description d'admirable bain à eaux chaude et froide, bain, que les hygieinologues modernes pourraient considérer aussi bien comme modèle d'établissement de santé, que comme monument de somptuosité artistique (LUCIEN, «Hippias ou Valanion» § 4) :

» . . . Τὰ δὲ ἐποικοδομηθέντα . . . τὸν τῶν φώτων λόγον φυ-
» λάττοντα' πυλὼν μὲν ὑψηλὸς ἀναβάσεις πλατείας ἔχων, ὕπτιος μᾶλ-
» λον ἢ ὄρθιος πρὸς τὴν τῶν ἀνιόντων εὐμάρειαν' εἰσιόντα δὲ τοῦ-
» τον ἐκδέχεται κοινὸς οἶκος εὐμεγέθης, ἱκανὴν ἔχων ὑπηρέταις καὶ
» ἀκολούθοις διατριβήν, . . . βαλαντίῳ δ' οὖν καὶ ταῦτα πρεπωδέστατα
» χαρίεσσαι καὶ **φωτὶ πολλῷ καταλαμπόμεναι ὑποχωρήσεις . . .**
» καὶ μέσος οἶκος ὕψει τε ὑψηλότατος καὶ **φωτὶ φαιδρότατος,** ψυ-
» χροῦ ὕδατος ἔχων τρεῖς κολυμβήθρας. Λακαίνῃ λίθῳ κεκοσμημένος
» καὶ εἰκόνες ἐν αὐτῷ λίθου λευκοῦ τῆς ἀρχαίας ἐργασίας, ἡ μὲν **'Υ-**
» **γείας,** ἡ δὲ **'Ασκληπιοῦ'** εἰσελθόντες δὲ ὑποδέχεται ἠρέμα καὶ χλιαι-
» νόμενος οἶκος οὐκ ἀπηνεῖ τῇ θέρμῃ προαπαντῶν, ἐπιμήκης, ἀμφι-
» στρόγγυλος, μεθ' ὃν ἐν δεξιᾷ οἶκος εὖ μάλα φαιδρός, ἀλείψασθαι

» προσηνῶς παρεχόμενος, ἑκατέρωθεν εἰσόδους ἔχων Φρυγίῳ λίθῳ
» κεκαλλωπισμένας, τοὺς ἀπὸ παλαίστρας εἰσιόντας δεχόμενος, εἶτ' ἐπὶ
» τούτῳ ἄλλος οἶκος οἴκων ἁπάντων κάλλιστος . . . ἑξῆς δὲ ὁ θερμὸς
» ὑποδέχεται διάδρομος Νομάδι λίθῳ διακεκολλημένος· ὁ δὲ ἔνδον οἶ-
» κος κάλλιστος, *φωτός τε πολλοῦ ἀνάμεστος* καὶ ὡς πορφύρα διην-
» θισμένος. Τρεῖς καὶ οὗτος θερμὰς πυέλους παρέχεται· λουσαμένῳ δὲ
» ἔνεστί σοι μὴ τὴν διὰ τῶν αὐτῶν οἴκων αὖθις ἐπανιέναι, ἀλλὰ τα-
» χεῖαν τὴν ἐπὶ τὸ ψυχρὸν δι' ἠρέμα θερμοῦ οἰκήματος καὶ ταῦτα
» πάντα ὑπὸ *φωτὶ μεγάλῳ* καὶ πολλῇ τῇ ἔνδον ἡμέρᾳ· ὕψη πρός τού-
» τοις ἀνάλογα καὶ πλάτος τοῖς μήκεσι σύμμετρα καὶ πανταχοῦ πολλὴ
» χάρις καὶ Ἀφροδίτη ἐπανθεῖ. κατὰ γὰρ τὸν καλὸν Πίνδαρον—ἀρχο-
» μένου ἔργου πρόσωπον χρὴ θέμεν τηλαυγές.— Τοῦτο δ' ἂν εἴη ἐκ τῆς
» *αὐγῆς* μάλιστα καὶ τοῦ *φέγγους* καὶ τῶν *φωταγωγῶν* μεμηχανη-
» μένον· ὁ γὰρ σοφὸς ὡς ἀληθῶς Ἱππίας τὸν μὲν ψυχροδόχον οἶκον
» εἰς βορρᾶν προκεχωρηκότα ἐποίησεν, οὐκ ἄμοιρον οὐδὲ τοῦ μεσημ-
» βρινοῦ ἀέρος· τοὺς δὲ πολλοῦ τοῦ θάλπους δεομένους νότῳ καὶ εὔρῳ
» καὶ ζεφύρῳ ὑπέθηκε. Τί ἄν σοι τὸ ἐπὶ τούτῳ λέγοιμι παλαίστρας
» καὶ τὰς κοινὰς τῶν ἱματιοφυλακούντων κατασκευὰς ταχεῖαν τὴν ἐπὶ
» τὸ λουτρὸν καὶ μὴ διὰ μακροῦ τὴν ὁδὸν ἐχούσας τοῦ χρησίμου τε
» καὶ ἀβλαβοῦς ἕνεκα ; . . . καὶ τότε τὸ ἔργον ὁ θαυμάσιος ἡμῖν
» Ἱππίας ἐπεδείξατο πάσας ἔχων τὰς βαλανείου ἀρετάς, τὸ χρήσιμον, τὸ
» *εὔκαιρον*, τὸ *εὐφεγγές*, τὸ σύμμετρον, τὸ τόπῳ ἡρμοσμένον, τὸ τὴν
» χρείαν ἀσφαλῆ παρεχόμενον, καὶ προσέτι τῇ ἄλλῃ περινοίᾳ κεκοσμη-
» μένον, ἀφόδων μὲν ἀναγκαίων δυσὶν ἀναχωρήσασιν ἐξόδοις τε πολ-
» λαῖς τεθυρωμένον, ὡρῶν δὲ διττὰς δηλώσεις τὴν μὲν δι' ὕδατος καὶ
» μυκήματος, τὴν δὲ δι' ἡλίου ἐπιδεικνύμενον . . . ».

Ainsi d'après la description du charmant auteur— le *Valanion* (Bâtiment de Bain) était à cette époque non seulement confortable—«οἶκος εὐμεγέθης ἱκανὴν ἔχων διατριβὴν»—, d'aspect agréable et esthétique—«χάρις καὶ Ἀφροδίτη ἐπανθεῖ»—, mais aussi construit conformément aux lois modernes de l'Hygiène.

La lumière abondante désinfectait les lieux d'aisance—«φωτὶ πολλῷ καταλαμπόμεναι ὑποχωρήσεις» — en même temps, qu'elle emplissait tous les compartiments de joie et de santé—«μέσος οἶκος φωτὶ φαιδρότατος»—«πάντα ὑπὸ φωτὶ μεγάλῳ.»

D'ailleurs la symétrie, la proportion gardée entre la largeur et la hauteur, ainsi que l'orientation convenable—«τὰ μὲ » ψυχρὸν ὕδωρ διαμερίσματα πρὸς βορρᾶν, τὰ δὲ μὲ θερμὸν πρὸς » νότον διατεθειμένα»—, enfin la présence de la statue d'Hy-

giae démontre clairement la relation étroite entre le bâtiment et la cure hygiénique des baigneurs; et la disposition générale du bain nous le représente aujourd'hui même comme un modèle d'Hygiène.

Ainsi notre courte et imparfaite étude, basée sur les images des anciens vases, les écrits immortels, et les joyaux sacrés des Temples, démontre que même sur la question du Bain, si important pour l'hygiène, le XX[e] siècle ne fait, que suivre l'époque brillante des anciens Grecs.

En effet les bâtiments de bain d'une disposition hygiénique et d'une somptuosité esthétique comparables à celle du bain décrit par Lucien, ne se voient que chez les peuples de notre époque très avancés en civilisation.

De tels bâtiments ne se rencontrent aujourd'hui, que chez les nations, qui durant ces dernières années ont donné un vigoureux essor, un raffermissement du corps humain par la Gymnastique, les Bains et les autres moyens hygiéniques.

Nous sommes donc en droit de conclure, que cette époque de l'ancienne Grèce, placée à l'aube des siècles, illumina tous les éléments forgés par l'humanité, durant la marche et le développement du grand mystère de l'existence humaine.

BIBLIOGRAPHIE

ΑΘΗΝΑΙΟΥ, Α. § 44.
ΑΘΗΝΑΙΟΥ, Κεφ. Ε' § 207 καὶ ΙΒ' § 519.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ, «Λυσιστράτη» στ. 280 καὶ 377.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ, «Πλοῦτος» 656—657.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ, «Ἱππεῖς» 1087.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ, «Σχόλια» εἰς «Ἱππεῖς» 1059 καὶ 1060.
CHANTEMESSE ET BOREL, «Hygiène Internationale»—«Frontières et Prophylaxie»—Paris 1907.
ΔΙΩΝΟΣ ΚΑΣΣΙΟΥ, Νγ. 515.
ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ, ΣΤ', 56.
DEFRASSE ET LECHAT, «Epidaure» Paris.
GIRARD, «L'Asclépiœon d'Athènes», Paris 1907.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Β.Κ.Δ. § 75
ΗΣΙΟΔΟΥ, «Ἀποσπάσμ.» § 44.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Δίαιτα ὀξέων» § 18.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλίας» Α.Τ. 313—314.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλίας» Ε. στ. 905.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλίας» Κ.Λ. 572.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλίας» Χ.Λ. 149.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδύσσεια» Γ.Λ. 468—469.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδύσσεια» VII L. 85—88, 93 καὶ 96, 224—228.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδύσσεια» Κ.Λ. 359—365.
ΙΣΑΙΟΥ, «Δικαιογένους Κλήρου» Μάρτυς 528.
ΙΣΑΙΟΥ, «Φιλοκτήμονος Κλήρου» 140.
KŒLER, Mitteilung d. D. Archaeolog. Instit. in Athen II § 253.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Λεξιφάνης» § 2.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Δημοσθένους Ἐγκώμιον» § 16.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Ἅπαντα» Β.Κ. ΙΙΙ «Ἱππίας».
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ, Β, 34 § 2.
ΠΙΝΔΑΡΟΥ, «Ὀλύμπια» ΙΒ' 27.
ΠΟΛΥΔΕΥΚΟΥΣ, Ζ. 106, 166, 168 καὶ Ι' 46.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίοι Παράλληλοι» (Ἀλκηβιάδης, § 33), (Κίμων, § 1), (Δημήτριος Πολιορκητὴς» § 24).
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Περὶ φθόνου» 6.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Λακεδαιμονίων Ἀποφθέγματα» § 49.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Λακεδαιμονίων Ἐπαγγέλματα» § 31.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Περὶ ψυχῆς» § 10.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Ἀθηναίων Πολιτεία» Κεφ. ΙΙ § 344.
ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ, Β § 14.
ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ, Γ. § 413.
ΘΕΟΚΡΙΤΟΥ, Ζ. § 22.
ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΥ, «Χαρακτῆρες» § 9.
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, «Ἑλληνικὴ Ἱστορία» Ε. 4,28.
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, «Ἀθηναίων Πολιτεία» Β. § 10.

QUATRIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

(Ce Chapitre a été communiqué au (III) Congrès International d'Histoire de la Médecine à Londres et présenté par Mr le Dr Fosseyeux le 21 Juillet 1922)

LIVRE Δ'

L'Hygiène et la Danse chez les Anciens Grecs

L'esthétique si développée des anciens Grecs ne pouvait méconnaître la grâce et l'harmonie accordées aux mouvements corporels par la Danse, ainsi que l'éducation hygiénique, non seulement du corps mais aussi de l'âme.

En effet la Danse apparaît au berceau même de la civilisation préhistorique de l' Hellade, c'est à dire dans la renommée Cnossos. Dans la salle du palais historique Crétois découvert par le fameux archéologue Evans on remarque l'image de jeunes filles, qui dansent, avec des vêtements diaphanes et la chevelure flottante. Le culte même de la grande Déesse de la Nature en Crète, le culte de la Déité femelle préhellénique, comporte une danse *cyclique* exécutée autour de son autel, par des prêtresses tenant les vases pour les libations et la double hache.

Les mouvements de la Danse ancienne paraissent présenter la grâce et la vivacité des belles danses crétoises modernes.

Pendant les fêtes et les célébrations de Cnossos, des danseurs gracieux ne dansaient-ils pas le «Pyrrichi», tandis que des rapsodes divins chantaient et accompagnaient de leur lyre les mouvements harmonieux et pleins de charme des Crétois souples? (Strabon Chap. I' § 468 C—2) :

« Ὠνόμαζον Κουρῆτας, νέους τινὰς ἐνόπλιον κίνησιν μετ' ὀρχή
» σεως ἀποδιδόντας . . . »

et Euripide dans «Bacchantes» relate :

» ματρός τεΡέας ἐς χέρα θῆκαν
» κτύπον εὐάσμασι Βακχᾶν,

....

» εἰς δὲ χορεύματα προσῆψαν τριετηρίδων,
» αἷς χαίρει Διόνυσος».

Hésiode cite les Courites comme danseurs. (Hésiode «Théogonie» v. 630).

» . . . Κουρῆτες τε Θεοὶ φιλοπαίγμονες ὀρχηστῆρες».

Il est mentionné, que Rhéa fut la première, charmée par l' art de la danse ; elle institua, pour danser, en Frygie les Corybantes et les Courites en Crète. On dit, que grâce à la danse, elle parvint à sauver Jupiter des dents de son père Saturne, car les Courites dansant et sautant autour du berceau de Jupiter, frappaient de leurs épées les boucliers, couvrant ainsi les vagissements de l'enfant. (Strabon Chap. I C. 468–6) :

» . . . Τὴν δὲ Ρέαν πειρωμένην . . . τὸ γεννηθὲν βρέφος . . . περισώζειν . . . πρὸς δὲ τοῦτο συνεργοὺς λαβεῖν τοὺς Κουρῆτας, οἳ μετὰ τυμπάνων. . . καὶ **ἐνοπλίου** χορείας . . . περιέποντες τὴν Θεὸν ἐκπλήξειν ἔμελλον τὸν Κρόνον καὶ λήσειν ὑποσπάσαντες αὐτοῦ τὸν παῖδα . . . »

Ceci est l'aspect fabuleux de la question, mais en examinant plus profondément le sens de la fable, on entrevoit le pouvoir moralisateur et bienfaisant de la danse, tel que les anciens Grecs l'ont entrevu et symbolisé dans la fable.

Le héros Thésée lui-même, celui qui anéantit la puissante dynastie de Cnossos,, en quittant Crète— ainsi que Plutarque nons le dit —arriva à Délos et, ayant sacrifié aux dieux et consacré la statue de Vénus, qu'Ariadne lui avait offerte, il dansa avec les enfants, qu'il avait ramenés sains et saufs de Crète, une danse que les habitants de Délos dansent encore aujourd'hui. Les Déliens appellent cette espèce de danse «Geranos» parce qu'elle imite les mouvements d'un vol de grues. Des jeunes-gens et des jeunes-filles dansaient en se tenant par la main, reproduisant par diverses figures la course errante de Thésée dans le Labyrinthe. (Plutarque. «Vies Parallèles» Tom I «Thésée» § ΚΑ) :

» ....'Εκ δὲ τῆς Κρήτης ἀποπλέων εἰς Δῆλον κατέσχε, καὶ τῷ
» Θεῷ θύσας, καὶ ἀναθεὶς τὸ 'Αφροδίσιον, ὃ παρὰ τῆς 'Αριάδνης ἔλα-
» βεν, ἐχόρευσε μετὰ τῶν ἠϊθέων χορείαν ἣν ἔτι νῦν· ἐπιτελεῖν Δηλίους
» λέγουσι, μίμημα τῶν ἐν τῷ Λαβυρίνθῳ περιόδων καὶ διεξόδων, ἔν
» τινι ρυθμῷ περιελίξεις καὶ ἀνελίξεις ἔχοντι, γιγνομένην. Καλεῖται δὲ
» τὸ γένος τοῦτο τῆς χορείας ὑπὸ Δηλίων Γέρανος, ὡς ἱστορεῖ Δι-
» καίαρχος».

Cette danse a été conservée jusqu'à nos jours ; elle est exécutée par les Grecs modernes, surtout en Épire, sous le nom de «Gerani».

On rencontre donc la danse chez les anciens Grecs, depuis l'époque la plus reculée.

La Danse constituait une des principales et des plus amusantes parties de diverses fêtes. Par des Hymnes, des *danses*, et des jeux de pugilat et de lutte, les Ioniens, se réunissant avec leurs femmes et leurs enfants célébraient Apollon dans son temple de Délos, ainsi que le chante un ancien hymne d'Homère (*Homère*, Hymne à Apollon v. 149—150).

» Οἱ δέ σε πυγμαχίῃ τε καὶ ὀρχηθμῷ καὶ ἀοιδῇ
» Μνησάμενοι τέρπουσιν, ὅταν στήσωνται ἀγῶνα».

et le même Hymne § 194-196 cite les Grâces, les Heures, l'Harmonie, et Vénus la fille de Jupiter, qui dansent en se tenant par les mains :

» αὐτὰρ ἐϋπλόκαμοι χάριτες καὶ ἄφρονες ὧραι,
» ἁρμονίη θ' Ἥβη τε, Διὸς θυγάτηρ τ' 'Αφροδίτη,
» 'Ορχοῦντ' ἀλλήλων ἐπὶ καρπῷ χεῖρας ἔχουσαι».
» Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιο καὶ ἐδητύο ἐξ ἔρον ἔντο,
» Βὰν ῥ' ἴμεν· ἦρχε δ' ἄρά σφιν ἄναξ Διὸς υἱὸς 'Απόλλων,
» φόρμιγγ' ἐν χειρέουσιν ἔχων, ἀς ατ κιθαρίζων,
» Καλὰ καὶ ὕψι βιβάς, οἱ καὶ φρίσσοντες ἕποντο
» Κρῆτες πρὸς Πυθὼ καὶ 'Ιηπαίηον· ἄειδον».

au cours du même Hymne, s'adressant à Apollon Pythien, Dieu lui-même est représenté comme conducteur de la danse (ἡγεμὼν τοῦ χοροῦ), jouant du luth, tandis qu'un chœur de Crétois chantant un péan, le suivent d'un pas rythmé § 513—517 :

Au temps de l'adoration d'Apollon en Crète, les danses étaient de même en usage (*Hésiode*, fragments 94).

Dans différentes fêtes de la Grèce, des danses spéciales étaient exécutées par des enfants, des jeunes gens et des vieillards (*Plutarque*, Lucurgue 20, Pollux Δ' 107).

La Danse formait donc à l'origine une partie inséparable des cérémonies religieuses, puis des fêtes profanes et des jeux nombreux, auxquels les anciens Grecs accordaient une telle importance, que leur célébration dans des lieux fixes était considérée comme une fête *nationale* par excellence, à laquelle accouraient en Olympie, à Delphes, en Némée et à l'Isthme, non seulement les habitants de la Grèce, mais aussi les Grecs d'Asie, de Thrace, de Macédoine, du Pont, d'Italie, de Sicile et des côtes du nord de l'Afrique.

La formation du corps chez les anciens Grecs, par les *Exercices* comprenant, entre autres, *la Danse,* avait un double but: d'abord de rendre le corps *robuste*, *fort*, *vigoureux* et *souple* pour pouvoir résister aux courses, au froid, à la chaleur et à toute autre souffrance physique — l'hygiène d'aujourd'hui ne vise-t-elle pas surtout la force et la vigueur de l'organisme ?—le second but de l'exercice était plus idéaliste, car il visait à la formation des corps parfaits en eux-mêmes, sans autre intérêt, tout simplement pour satisfaire le sentiment du beau, enraciné si profondément dans chaque âme hellénique.

Ainsi que nous le verrons plus loin, la Danse contribuait énormément au développement harmonieux et à la beauté des lignes du corps; par conséquent elle pouvait satisfaire pleinement le sentiment du beau, c'est-à-dire le principal caractère, qui distinguait les anciens Grecs des autres Nations.

En effet aucune race de l'antiquité ne fut aussi fervente adoratrice du beau en général, et spécialement de la beauté humaine, que la race hellénique; ancune race n'immortalisa la beauté poétique de l'adolescent avec un ciseau égal à celui de Praxitèle. Les Grecs adorèrent le beau non seulement depuis l'époque où de grands artistes purent créer des images de dieux d'une perfection inaccessible à la nature humaine, mais depuis les temps anciens, les temps où l'art se trouvait encore dans ses langes.

Il est caractéristique, que la littérature hellénique à sa première apparition adresse un hymne grandiose à la beauté. En effet les poèmes d'Homère chantent les malheurs causés

par la beauté d'une femme, Hélène, dont le poète, par ses vers célèbres, représente la beauté comme un pouvoir indomptable. Selon les vers d'Homère, les vieillards d'Ilion assiégée, assis sur les murs de la ville, devant laquelle leurs enfants tombent en combattant et tandis que la catastrophe est imminente et complète, à peine voient-ils apparaître Hélène, la cause de leur malheur, qu'au lieu de la maudire, aveuglés par sa beauté, ils s'écrient, ainsi que le poète le relate—«n'est-il pas dommage que les Grecs et les Troyens «souffrent tant de maux, causés par une femme, qui res-«semble tellement aux Dieux!» *(Homère,* Iliade Γ' v. 156-158):

» Οὐ νέμεσις Τρῶας καὶ ἐϋκνήμιδας ἀχαιούς.
» Τοιῇδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν
» αἰνῶς ἀθανάτῃσι θεῇς εἰς ὦπα ἔοικεν.»

Ce n'est pas seulement la beauté de la femme, qui enthousiasmait les anciens Grecs. Agamemnon, Ajax, Patrocle, Hector et plusieurs autres sont qualifiés de ***beaux*** par Homère et le plus beau de tous, Achille, est le type parfait du héros, ainsi que les anciens Grecs se l'imaginaient. Le vieux Priame se rendant pendant la nuit à la tante d'Achille pour racheter le cadavre d'Hector, oubliant ses malheurs, admire en silence la beauté et la grandeur du terrible ennemi, lequel lui avait tué tant d'enfants superbes. (Iliade Ω v. 629):

» Ἤτοι Δαρδανίδης Πρίαμος θαύμαζ' Ἀχιλῆα,
» ὅσσος ἔην οἷός τε· θεοῖσι γὰρ ἄντα ἐῴκειν.»

La joie que ces hommes homériques éprouvaient à se livrer au sentiment du beau, ne pouvait être représentée d'une manière plus poétique.

Même parmi les auteurs postérieurs plusieurs poètes et prosateurs ont chanté la divine qualité de la beauté parmi lesquels Xénophon dans son banquet (XENOPHON «Banquet» Chap. A' § 9):

» .... ὥσπερ, ὅταν φέγγος τι ἐν νυκτὶ φανῇ, πάντων προσά-
» γεται τὰ ὄμματα, οὕτω καὶ τότε τοῦ Αὐτολύκου τὸ κάλλος πάντων
» εἷλκε τὰς ὄψεις πρὸς αὐτόν .... »

Xénophon compare à un point lumineux dans la nuit profonde l'impression causée par la beauté d'Autolycus. Mais

qui contribua à l'expression de cette beauté inaccessible chantée par les poètes et ciselée par les artistes, si ce n'est avant tout l'influence des exercices hygiéniques parmi lesquels la Danse occupait une place importante et même indispensable?

Il est à remarquer aussi que les Danses, en ces temps éloignés étaient exécutées par amour de l'Art; un besoin esthétique de l'âme les faisait naître, ainsi que les œuvres des poètes, des peintres, des sculpteurs, qui avaient pour but de servir l'art lui-même.

La Danse des anciens Grecs représentait l'incarnation de l'Idée, reproduisait fidèlement l'image de la passion, du plaisir, de la douleur, du bonheur, sous la plastique des formes et des lignes. En effet telle est l'apparition symbolique des vierges des mystères d'Eleusis, et des initiations de Dionysos, sous leur plastique éthérée. Voilà pourquoi l'ancien monde hellénique respectait ces conceptions raffinées et s'inclinait pieusement devant leur somptueux et imposant défilé à la fête des Panathénées. L'impression des Danses antiques inspirait les sculpteurs, les peintres et les architectes de l'ancienne Grèce.

Nous avons noté ci-dessus que la Danse formait une partie inséparable des fêtes et des cérémonies anciennes. Dans les «Idylles» de Théocrite et plus particulièrement dans celle intitulée «Epithalamion» (Idylle 18) le poète plein de charme nous donne une description graphique et poétique du mariage de la célèbre Hélène avec Menelas. Selon cette idylle douze des premières et des plus belles jeunes filles de Laconie ornées de jacinthes fleuries dansaient devant la chambre nouvellement peinte; elles chantaient toutes le même chant, en frappant du pied et en enlaçant leurs jambes (THEOCRITE, Idylle 18):

» Ἐν πόκ' ἄρα Σπάρτα ξανθότριχι πάρ Μενελάῳ
» παρθενικαὶ θάλλονθ ὑακίνθῳ κόσμον ἔχουσαι,
» πρόσθε νεογράπτῳ θαλάμῳ **χορὸν ἐστάσαντο,**
» δώδεκα ταὶ πρᾶται πόλιος, μέγα χρῆμα Λακαινῶν,
....
» ἄειδον δ' ἄρα πᾶσαι εἰς ἓν μέλος ἐγκροτέοισαν
» ποσσὶ περιπλέκτοις· περὶ δ' ἴαχε δῶμ' ὑμεναίῳ.»

De même dans l'épopée Homérique, dans ces vers gra-

cieux pleins d'une beauté incomparable, le Troyen Myrionis est cité comme danseur célèbre pour son habileté à la danse, grâce à la pratique de laquelle, il se distingue dans les combats par son *agilité* et son *élasticité*. Les anciens étaient donc d'avis, que la Danse contribue à la flexibilité et à la souplesse des muscles, la souplesse étant un signe de Santé, car un corps exténué, malade ne peut être souple.

Le poète cite Enée disant à Myrionis «Quoique tu sois «danseur ma flèche va te coucher par terre»; il n'y parvint pas cependant, car Myrionis échappa au danger par son agilité. Voici les vers homériques:

» Μυριόνη, τάχα κένσε καὶ ὀρχηστήν
» περ ἐόντα ἔγχος ἐμὸν κατέπαυσε. »

Le bouclier fameux d'Achille était orné par trois scènes de danse. Le fils d'Achille Néoptolème est cité avec éloge pour sa grande habileté à la danse, c'est à lui, selon certains auteurs, qu'est due la danse guerrière «Pyrrichi», car Néoptolème était surnommé «πυρρὸς», c'est à dire *le roux*.

Les habitants de la Crète et du Péloponèse considéraient la Danse comme essentielle; elle formait une partie indispensable de l'éducation—l'éducation si hygiénique des anciens—se liant étroitement avec la gymnastique.

On attribue à la danse les succès guerriers des Doriens, qu'elle rendait souples, ainsi qu'il est dit plus haut. Socrate, le très sage, dit (dans ATHENEE, ID. 620):

» οἱ δὲ χοροῖς κάλλιστα θεοὺς τιμῶσιν, ἄριστοι ἐν πολέμῳ»

Homère (Iliade L. 49, M 77) appelle les guerriers «*Pryléas*» du nom d'une danse guerrière, appelée par les Crétois «Prylis».

Parmi les danses guerrières, la plus renommée était la «Pyrrichi», qui paraît provenir de Crète ou de Sparte, en tout cas des Doriens.

La Pyrrichi était dansée non seulement chez les Doriens, mais aussi dans d'autres contrées et en d'autres temps. Elle est décrite par (PLATON «Lois» 815):

« .... ταῖς τῶν τόξων βολαῖς καὶ ἀκοντίων καὶ πασῶν πληγῶν
» μιμήματα ἐπιχειρούσας μιμεῖσθαι. »

Dans les contrées non Doriennes, on dansait une espèce d'imitation de la «Pyrrichi». (XENOPHON «Banquet» ΣΤ'. Ι. 12) :

» Ὀρχηστρίς τις ὠρχήσατο πυρρίχην πρὸς ψυχαγωγίαν εὐωχου-
» μένων.»

A Sparte avait lieu une variété de Danses et d'exercices gymnastiques—«les gymnopediæ» au cours desquels les fils des Spartiates pour *renforcer* et *relever* leur corps, exécutaient, tout nus et sans armes, des danses guerrières, en l'honneur d'Apollon Pythien (PAUSANIAS Γ'. 11. 9):

» Σπαρτιάταις δὲ ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς Πυθαέως τέ ἐστιν Ἀπόλλωνος
» καὶ Ἀρτέμιδος καὶ Λητοῦς ἀγάλματα. Χορὸς δὲ οὗτος ὁ τόπος κα-
» λεῖται πᾶς, ὅτι ἐν ταῖς **γυμνοπαιδίαις**, ἑορτῇ δὲ εἴ τις ἄλλη καὶ αἱ
» γυμνοπαιδίαι διὰ **σπουδῆς** Λακεδαιμονίοις εἰσίν, ἐν ταύταις οὖν οἱ
» ἔφηβοι χοροὺς ἱστᾶσι τῷ Ἀπόλλωνι. »

Athénée déclare que la danse Pyrrichi était un produit de la nature guerrière des Lacédémoniens. (ATHENEE Chap. ΙΔ' § 630—c. 20):

» .... Λακωνικὸν δ' εἶναι μέχρι καὶ νῦν ὄνομα τὸν Πύρριχον·
» ἐμφανίζει δ' ἡ ὄρχησις πολεμικὴ οὖσα ὡς Λακεδαιμονίων τὸ εὕρημα,
» πολεμικοὶ δ' εἰσὶν οἱ Λάκωνες, ὧν καὶ οἱ υἱοὶ τὰ ἐμβατήρια μέλη
» ἀναλαμβάνουσιν, ἅπερ καὶ ἐνόπλια καλεῖται .... »

Et plus bas Athénée nous dit que, selon le Thespien Amphion, à Hélicon avaient lieu des danses d'enfants; selon son épigramme, les hommes même s'exerçaient à la danse et aux muses (ATHENEE. Chap. ΙΔ' § 629—26 a):

» Ἀμφίων δ' ὁ Θεσπιεὺς ἐν δευτέρῳ περὶ τοῦ ἐν Ἑλικῶνι Μου-
» σείου ἄγεσθαί φησιν ἐν Ἑλικῶνι παίδων ὀρχήσεις μετὰ σπουδῆς,
» παρατιθέμενος ἀρχαῖον ἐπίγραμμα τόδε :
» ἀμφότερ', ὠρχεύμην τε καὶ ἐν Μούσαις ἐδίδασκον
» ἄνδρας· ὁ δ' αὐλητὴς ἦν ἄνακος Φιαλεύς. »

Les fils des Spartiates, tout en exécutant ces exercices gymnastiques, chantaient les odes de Thalite et d'Alamane, alternant avec des péans, où les Spartiates tombés pour la patrie étaient évoqués et glorifiés. Ce sont des danses et des exercices gymnastiques semblables, que *présentèrent Mme Füller et ses élèves.*

En Attique la danse fut considérée comme un élément d'importance.

A Athènes aux grands et aux petits Panathénées, des jeunes-gens appelés pyrrichistes dansaient la danse «Pyrrichi» (SCOLIASTE d'Aristophane «Nuées» 988): *ὀρχεῖσθαι:*

» Ὠρχοῦντο τοῖς Παναθηναίοις ἐν ὅπλοις οἱ παῖδες.»

Dans le paragraphe suivant on cite une autre espèce de danse en l'honneur de Minerve (§ 989)—*Τριτογενείης :*

» Εἶδος ὀρχήσεως, ἣ καλεῖται ἐνόπλιος· διὰ δὲ τὸ εἰς Ἀθηνᾶν
» ταύτην τελεῖσθαι Τριτογένεια κέκληται· τριτὼ γὰρ ἡ κεφαλὴ παρ'
» Αἰολεῦσιν, ἐγεννήθη δὲ Ἀθηνᾶ ἐκ τῆς κεφαλῆς τοῦ Διός.»

Platon considère la Danse comme un élément faisant partie de la Gymnastique et indispensable à l'éducation des enfants (PLATON «Lois» J'. 795 § VI):

«Τὰ δὲ μαθήματά που διττά, ὥς γ' εἰπεῖν, χρήσασθαι ξυμβαίνοι
» ἄν, τὰ μὲν ὅσα περὶ τὸ σῶμα γυμναστικῆς, τὰ δ' εὐψυχίας χάριν
» μουσικῆς, τὰ δὲ γυμναστικῆς αὖ δύο, τὸ μὲν ὄρχησις, τὸ δὲ πάλη.»

Il cite aussi «Pyrrichi» comme représentant toutes les danses guerrières (PLATON, «Lois» Z § VI 796) :

» .... κατὰ μὲν τὸν τόπον τόνδε Κουρήτων ἐνόπλια παίγνια,
» κατὰ δὲ Λακεδαίμονα Διοσκόρων .... »

Il y avait aussi la *pyrrichi Dionysiaque,* différant de la guerrière, en ce que les danseurs tenaient des thyrses au lieu de javelots (ARISTOPHANE. «Danse» 153) ATHENEE, ΙΔ'. § 631—a 11):

» .... ἡ δὲ καθ' ἡμᾶς πυρρίχη Διονυσιακή τις εἶναι, δοκεῖ,
» ἐπιεικεστέρα οὖσα τῆς ἀρχαίας· ἔχουσι γὰρ οἱ ὀρχούμενοι θύρσους
» ἀντὶ δοράτων .... »

Athénée écrit d'autre part que Pyrrichi avait disparu des usages des autres Grecs, mais persistait encore chez les Lacédémoniens (ATHENEE, ΙΔ' 631):

» .... Παρὰ μόνοις δὲ Λακεδαιμονίοις διαμένει προγύμνασμα
» οὖσα τοῦ πολέμου, ἐκμανθάνουσί τε πάντες ἐν τῇ Σπάρτῃ ἀπὸ πέντε
» ἐτῶν πυρριχίζειν .... »

La danse armée se propagea de Sparte à Athènes au VIe siècle, sous ses différents aspects, elle forma de très

bonne heure un élément des cérémonies et des fêtes cultuelles.

Chez les anciens la danse était de grande importance pour l'éducation; le sentiment de Platon là-dessus est très caractéristique.

Par la bouche d'Athénée, Platon nous dit «que celui qui » est bien élevé doit connaître à fond le chant et la danse». (PLATON, «Lois» Dial B' § II):

» Ὁ καλῶς ἄρα πεπαιδευμένος ᾄδειν τε καὶ ὀρχεῖσθαι δυνατόν » ἂν εἴη καλῶς. »

Et plus bas, mettant en rapport la Danse avec les éléments de la Musique, il dit «que l'ordre du mouvement peut » être appelé *rythme* et l'ordre de la voix *harmonie* » :

» τῇ δὲ τῆς κινήσεως τάξει ῥυθμὸς ὄνομα εἴη, τῇ δ' αὖ τῆς » φωνῆς ἁρμονία. »

Il nous dit aussi que la partie de la danse, qui se rapporte aux tons, est formée par les rythmes et les harmonies . . . l'autre partie, qui se rapporte aux mouvements du corps, a comme élément particulier la forme, ainsi que le mouvement de la voix est caractérisé par la mélodie; dans cette citation se trouve de nouveau noté le rapport de la danse avec l'harmonie et la mélodie (§ XIII):

» .... τούτου δ' αὖ τὸ μὲν ῥυθμοί τε καὶ ἁρμονίαι, τὸ κατὰ » τὴν φωνήν» ....«Τό δέ γε κατὰ τὴν τοῦ σώματος κίνησιν ῥυθμόν μεν » κοινὸν τῇ τῆς φωνῆς ἔχει κινήσει, σχῆμα δὲ ἴδιον, ἐκεῖ δὲ μέλος ἡ » τῆς φωνῆς κίνησις. »

En effet la beauté exceptionnelle des danses antiques consiste surtout dans le rythme, car les anciens Grecs, par le terme «Danse» entendaient aussi la musique. Partant de ce principe, Jacques-Dalcroz créa en suisse la Gymnastique rythmique, c'est à dire le mouvement subordonné à un rythme spécial.

Aux Dialogues Θ' et Z' Platon énonce clairement, que la Danse est l'autre élément de la gymnastique, qui contribue à la *vigueur, l'agilité* et *la beauté* des membres (PLATON, «Dial.» Θ & Z, «Lois» § VI):

» .... τῆς ὀρχήσεως δὲ ἄλλη μὲν Μούσης λέξιν μιμουμένων.... » ἄλλη δὲ εὐεξίας ἐλαφρότητός τε ἕνεκα καὶ κάλλους τῶν τοῦ σώματος

» αὐτοῦ μελῶν καὶ μερῶν, τὸ προσῆκον καμπῆς τε καὶ ἐκτάσεως [καὶ]
» ἀποδιδοῦσα ἑκάστοις αὐτοῖς αὐτῶν, εὐρύθμου κινήσεως διασπειρομέ-
» νης ἅμα καὶ ξυνακολουθούσης εἰς πᾶσαν τὴν ὄρχησιν ἱκανῶς.... »

La danse était donc en rapport tant avec le culte qu'avec la Gymnastique et en général avec l'athlétisme. Le peuple, qui divinisa le grand mystère de la Beauté — l'harmonie et l'eurythmie—ne pouvait que considérer la danse comme le couronnement de la gymnastique.

Voilà pourquoi tous les jeux gymnastiques étaient scellés par la danse à laquelle, exceptionnellement, les vierges prenaient part.

Le charme mystérieux de nos anciennes danses, reflétant la chaste et noble grâce, nos ancêtres l'ont cherché dans les champs fleuris, sur les molles ondulations des pays montagneux, dans les îles qu'environne de bleu la mer chantante, sur les cimes blanches, dans les demeures des dieux beaux et forts. Et c'est pourquoi la danse des anciens Grecs est une pluie d'images plastiques passant à une vitesse, qui défie le temps. La danse est l'exercice le plus complet, tant pour la santé de l'âme, que pour celle du corps. Une des plus sublimes parmi les danses, est la danse grecque. Selon l'auteur néogrec Xénopoulos—«avec ses longues chaînes, ses
» mouvements cycliques, son doux rythme et sa charmante
» monotonie, elle représente le mouvement vibratoire de la
» matière sous l'esprit de la création, elle contient quelque
» chose d'éternel et de sacré; en même temps, elle repré-
» sente une vigueur et une joie d'âme, qu'ennoblit la chas-
» teté».

Dans les fêtes publiques aussi bien que privées, la danse occupait une grande place. Au (Liv. VI d'Hérodote § 129) on cite, un des prétendants de la fille de Clisthène, Hippoclides, qui, après dîner, *dansa*, après avoir ordonné au flûtiste de jouer une mélodie (HERODOTE, Liv. II § 129) :

» .... ὁ Ἱπποκλείδης ἐκέλευσέ οἱ τὸν αὐλητὴν αὐλῆσαι ἐμμε-
» λείην, πειθομένου δὲ τοῦ αὐλητοῦ ὠρχήσατο .... »

En Grèce il y avait d'ailleurs des maîtres de danse officiels pour l'éducation systématique, et les précepteurs enseignaient aux enfants les mouvements rythmiques, la danse

mentaire, la pyrrichi, le geste, les exercices gymniques et orchestriques.

Selon Richepin, auteur Français distingué, la Grèce est le pays, qui donna le rythme à la danse, le pays dont, selon le même écrivain—«les héros savaient mourir avec le rythme » de la danse.

En effet selon le rapport deLucien («Apanta». Tom. 5.) les Lacédémoniens, considérés comme les plus braves parmi les Grecs, marchaient à la guerre avec *rythme* et réglaient leur pas sur le son de la flûte, qui donnait le premier signal du combat. Ils parvenaient à vaincre, toujours menés par la Musique et l'Eurythmie, et leurs ephèbes apprenaient de même à danser et à se battre avec les armes (LUCIEN, Sur la Danse) :

» .... πολεμεῖν πρὸς αὐλὸν καὶ ῥυθμὸν καὶ εὔτακτον ἔμβασιν
» τοῦ ποδός· καὶ τὸ πρῶτον σύνθημα Λακεδαιμονίοις πρὸς τὴν μάχην
» ὁ αὐλὸς ἐνδίδωσι· τοιγαροῦν γὰρ ἐκράτουν ἁπάντων μουσικῆς αὐ-
» τοῖς καὶ εὐρυθμίας ἡγουμένης .... καὶ τοὺς ἐφήβους αὐτῶν οὐ
» μεῖον ὀρχεῖσθαι ἢ ὁπλομαχεῖν μανθάνοντας .... »

Plutarque, dans «Vies Parallèles», cite les Lacédémoniens, qui marchaient au combat au rythme de la flûte (PLUTARQUE, «Vies Parallèles», «Lycurque» § KB'):

« .... ῥυθμῷ τε πρὸς τὸν αὐλὸν ἐμβαινόντων .... »

Par ces termes, les anciens auteurs Grecs, laissent entendre que la danse, c'est à dire les mouvements rythmiques, l'eurythmie, relève la pensée et cultive l'âme, avantages que ces hommes supérieurs n'oublient jamais, quand il s'agit de la formation du corps. Ceci est vérifié aussi par (ATHENEE, Chap. ID' § 628--10):

» .... οὐ κακῶς δ' ἔλεγον οἱ περὶ Δάμωνα τὸν Ἀθηναῖον, ὅτι
» καὶ τὰς ᾠδὰς καὶ τὰς ὀρχήσεις ἀνάγκη γίνεσθαι κινουμένης πως τῆς
» ψυχῆς· καὶ αἱ μὲν ἐλευθέριοι καὶ καλαὶ ποιοῦσι τοιαύτας, αἱ δ' ἐναν-
» τίαι τὰς ἐναντίας .... »

où, de nouveau la danse est citée comme cultivant les qualités de l'âme.

Une fable de Bithynie dit, que Priape, dieu guerrier enlevant à Junonson fils Mars, avant de lui enseigner à se battre avec les armes, fit de lui un danseur distingué, unissant ainsi étroi-

tement dans la personne du Dieu de la guerre l'habileté pour la danse avec l'habileté et l'agilité au combat. L'inscription, que porte une statue, nous dit, que la commune éleva ce monument au défunt, parce qu'il ***dansa bien au combat :***

» Ελλατίωνι τὴν εἰκόνα ὁ δᾶμος εὖ ὀρχησαμένῳ τὰν μάχαν.»

Grâce à l'art de la danse, dit Lucien, Dionysos soumit les Tyrrhéniens, les Indiens et les Lydiens, et avec une armée de danseurs il vainquit des races si béliqueuses.

Les Grecs accordaient, nous insistons là-dessus, une grande importance à la danse. Les danses anciennes Grecques renferment dans leurs poses et leurs mouvements tout le rythme de l'***euplastie,*** toutes les palpitations de l'***eumélie,*** toute la grâce des lignes desquelles l'homme altéré fut abreuvé par le courant de la fraîcheur (ATHENEE, Chap. ID' § 629, 8 b) :

» .... καὶ τὰ σχήματα μετέφερον ἐντεῦθεν (ἐκ τῆς χειρονομίας)
» εἰς τοὺς χορούς, ἐκ δὲ τῶν χορῶν εἰς τὰς παλαίστρας .... »

Et un peu plus haut le même auteur appelle les statues des ***reliques de la danse,*** rappelant ainsi la relation intime de la beauté, de l'euplastie, de l'harmonie des lignes du corps avec la danse :

» .... ἐστὶ δὲ καὶ τὰ τῶν ἀρχαίων δημιουργῶν ἀγάλματα τῆς
» παλαιᾶς ὀρχήσεως λείψανα .... »

Nous ne saurions trop répéter, que seul le corps parfaitement sain peut être harmonieux et bien proportionné.

Les danses Grecques anciennes nous donnent des scènes vraiment sublimes de beauté. Les mouvements de la danse grecque révèlent la richesse et la liberté d'expression du danseur.

L'étude des différents reliefs et surtout des vases peints prouve, que rien de ce qui est en relation avec les danses modernes n'était inconnu aux anciens Grecs. Toutes les danses modernes ne sont que des danses anciennes avec quelques changements apportés par le temps. La diversité des danses grecques était innombrable.

Environ deux cents appellations se sont conservées jusqu'à nous, relativement à l'espèce, au pays, au lieu, aux

dieux, aux héros et aux fêtes auxquelles ces danses étaient consacrées. (ATHENÉE, Chap. ΙΔ' 629 - β 13) :

» .... αἱ καλούμεναι πυρρίχαι....πολλαὶ γὰρ αἱ ὀνομασίαι αὐ-
» τῶν, ὡς παρὰ Κρησὶν ὀρσίτης καὶ ἐπικρήδιος τὴν δ' ἀπόκινον κα-
» λουμένην ὄρχησιν, ἧς μνημονεύει Κρατῖνος ἐν Νεμέσει....τὰ δὲ
» στασιμώτερα καὶ πυκνότερα καὶ τὴν ὄρχησιν ἁπλουστέραν ἔχοντα
» καλεῖται·δάκτυλοι, ἰαμβικοί, Μολοσσικὴ ἐμμέλεια, κόρδαξ, σίκιννις,
» Περσική.... ἦν δὲ καὶ παρὰ τοῖς ἰδιώταις ἡ καλουμένη ἄνθεμα·
» ταύτην δὲ ὠρχοῦντο μετὰ λέξεως τοιαύτης μιμούμενοι καὶ λέγοντες·
» πού μοι τὰ ῥόδα, πού μοι τὰ ἴα, πού μοι τὰ καλὰ σέλινα;
» ταδί τὰ ῥόδα, ταδί τὰ ἴα, ταδί τὰ καλὰ σέλινα.»

(et POLLUX, Chap. ST', 95—111).

En Théssalie on estimait tellement l'exercice de la danse, que les habitants appellaient leurs chefs *conducteurs de danse.*

L'inscription ornant la statue d'un brave nous dit, que la ville le choisit comme conducteur de la danse :

«Προὔκρινε προορχηστῆρα ἡ πόλις».

ainsi que les danseurs habiles étaient très honorés et leur mémoire célébrée par des inscriptions ; des couronnes d'or leur étaient offertes et des statues s'élevaient en leur honneur.

Homère représente Ulysse admirant les Phéaciens pour la vivacité avec laquelle leurs pieds éxécutaient les mouvements de la danse (ODYSSEE, Θ. v. 382) :

» Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
» ἠμὲν ἀπείλησας βητάρμονας εἶναι ἀρίστους,
« ἠδ' ἄρ' ἑτοῖμα τέτυκτο· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.

et dans (ODYSSEE, Θ. v. 262) ;

» .... ἀμφὶ δὲ κοῦροι
» πρωθῆβαι ἵσταντο, δαήμονες ὀρχηθμοῖο,
» πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσίν. αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
» μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ».

Les frères de Nausicaa, ainsi qu'Homère le relate, étaient d'habiles danseurs (ODYSSEE, Θ. v. 370) :

» Ἀλκίνοος δ' Ἅλιον καὶ Λαοδάμαντα κέλευσεν
» μουνὰξ ὀρχήσασθαι, ἐπεί σφισιν οὔτις ἔριζεν».

Les prétendants de Pénélope dansaient (ODYSSEE, A. v. 150 et 421) ;

» Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο
» μνηστῆρες, τοῖσιν μὲν ἐνὶ φρεσὶν ἄλλα μεμήλει
» μολπή δ' ὀρχηστύς τε τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός».

et dans (ODYSSEE, A. v. 421) :

» Οἱ δ' εἰς ὀρχηστύν τε καὶ ἱμερόεσσαν ἀοιδὴν
» τρεψάμενοι τέρποντο, μένον δ' ἐπὶ ἕσπερον ἐλθεῖν. »

Et dans Θ de l'Odyssée au v. 378, Homère décrit le **bal** au cours duquel Alios et Laodamas d'après l'ordre d'Alcinoüs, dansèrent les deux seuls devant Odysseus, car personne ne pouvait se présenter comme leur antagoniste:

» Ὠρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
» ταρφέ' ἀμειβομένω-κοῦροι δ' ἐπελήκεον ἄλλοι,
» ἑσταότες κατ' ἀγῶνα, πολὺς δ' ὑπὸ κόμπος ὀρώρει. »

Dans l'Iliade Homère décrit la danse exécutée par de jeunes danseurs devant les chambres nuptiales, au son des flûtes, et des luttes (ILIADE, S. v. 493):

» .... πολὺς δ' ὑμέναιος ὀρώρειν,
» κοῦροι δ' **ὀρχηστῆρες ἐδίνεον,** ἐν δ' ἄρα τοῖσιν
» αὐλοὶ φόρμιγγές τε βοὴν ἔχον, αἳ δὲ γυναῖκες
» ἱστάμεναι ἐθαύμαζον ἐπὶ προθύροισιν ἑκάστη.»

Plus loin le divin poète décrit la danse que Vulcain dansa, pareille à celle exécutéé à Cnossos par Dédale en l'honneur d'«Ariadne à la belle chevelure». Des jeunes-gens et des vierges pleines de grâce dansaient, se tenant par la main (chacun ayant la main sur le poignet de son voisin).

....

Tantôt ils tournaient en cercle avec leurs pieds exercés et agiles telle la roue du potier, lorsqu'assis à son tour, il veut éprouver son habileté au travail, tantôt ils couraient en face les uns des autres. Une grande foule les environnait s'amusant à suivre la danse, tandis que le divin chantre chantait en jouant du luth, et que deux coryphées dansaient au milieu, lorsque le chantre commençait à chanter (ILIADE, S. 590-606):

» ἐν δὲ χορὸν ποίκιλλε περικλυτὸς ἀμφιγυήεις
» τῷ ἴκελον, οἷόν ποτ' ἐνὶ Κνωσῷ εὐρείῃ
» Δαίδαλος ἤσκησεν καλλιπλοκάμῳ Ἀριάδνῃ,
» ἔνθα μὲν ἠΐθεοι καὶ παρθένοι ἀλφεσίβοιαι
» ὠρχεῦντ' ἀλλήλων ἐπὶ καρπῷ χεῖρας ἔχοντες.

....

» οἱ δ' ὅτε μὲν θρέξασκον ἐπισταμένοισι πόδεσσιν
» ῥεῖα μάλ' ὡς ὅτε τις τροχὸν ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν
» ἑζόμενος κεραμεὺς πειρήσεται, αἴ κε θέῃσιν,
» ἄλλοτε δ' αὖ θρέξασκον ἐπὶ στίχας ἀλλήλοισιν·
» πολλὸς δ' ἱμερόεντα χορὸν περιίσταθ' ὅμιλος
» τερπόμενοι· μετὰ δέ σφιν ἐμέλπετο θεῖος ἀοιδὸς
» φορμίζων· δοιὼ δὲ κυβιστητῆρε κατ' αὐτοὺς.
» μολπῆς ἐξάρχοντος ἐδίνευον κατὰ μέσσους.»

Les Grecs accordaient donc à *l'origine* et à *la nature* de la Danse une place supérieure.

Le sentiment du rythme et de l'harmonie est divin; c'est pourquoi les Grecs attribuaient aux Dieux l'origine de la danse.

Mars et Apollon sont souvent appelés *danseurs*, et Minerve pour sa prédilection envers la danse armée s'appelait *Pallas*. Pindare nous présente les Nymphes dansant avec les Grâces à l'apparition du Printemps.

Les *M*uses et les Néréïdes se groupent Diane danse avec ses compagnons et l'austère Junon prend part avec Jupiter aux fêtes de la danse.

La danse étant la favorite des Dieux, pénétra naturellement dans leur culte et servit à les honorer et à les amuser. Aucune célébration ancienne n'avait lieu sans la danse. Orphée et Mousée, deux des plus célèbres danseurs et fondateurs de célébrations mystiques instituèrent des lois, afin que l'initiation aux cérémonies fût faite avec la danse et le rythme. Les principales espèces de Danses étaient les suivantes.

α) les ***Danses religieuses*** en l'honneur des Dieux et de leurs enfants, constituant une partie du culte.

β) les ***Danses dramatiques*** dansées au Théâtre durant l'enseignement des drames. Il y en avait trois sortes: – *L'em-*

mélie pour la tragédie, *tordax* pour la comédie, et *sikinnis* danse comique des satyres pour le drame satyrique.

γ') les *Danses guerrières avec armes*, que l'on dansait en frappant des épées sur les boucliers et en sautant sur un rythme guerrier. Une pareille danse a été dansée par les Courites, suivant ce que d'anciennes inscriptions nous enseignent. *Pyrrichi* était un exercice guerrier des Lacédémoniens, des Athéniens et autres Grecs, décrit par Platon (PLATON, «Lois» 7, 815):

» Τὴν πολεμικὴν δὲ δὴ τούτων, ἄλλην οὖσαν τῆς εἰρηνικῆς πυρ-
» ρίχην ἄν τις ὀρθῶς προσαγορεύοι .... »

et (ATHENEE, Chap. ID' § 631-a 9):

» .... παρὰ μόνοις δὲ Λακεδαιμονίοις διαμένει προγύμνασμα
» οὖσα τοῦ πολέμου· ἐκμανθάνουσί τε πάντες ἐν τῇ Σπάρτῃ ἀπὸ πέντε
» ἐτῶν πυρριχίζειν .... »

γ') les *Danses solennelles* dansées depuis l'époque d'Homère aux fêtes, aux mariages et aux banquets sous le commandement du «φιλοπαίγμονος ὀρχηθμοῖο», c'est à dire «du chantre qui jouait la lyre ou le luth» (ODYSSEE, Y v. 133):

» αὐτὰρ θεῖος ἀοιδὸς ἔχων φόρμιγγα λίγειαν
» ἡμῖν ἡγείσθω φιλοπαίγμονος ὀρχηθμοῖο.»

(ODYSSEE, Θ. § 261-264):

» Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων φόρμιγγα λίγειαν
» Δημοδόκῳ· ὁ δ' ἔπειτα κι' ἐς μέσον ἀμφὶ καὶ κοῦροι
» Πρωθῆβαι ἵσταντο, δαήμονες ὀρχηθμοῖο.»

(ILIADE, S.v. 590-594): «ἐν δὲ χορὸν ποίκιλλε .... »

Parmi ces danses, la plus fameuse était le *Hormos* (ὅρμος), danse commune de jeunes gens et de jeunes filles, qui formaient une espèce de tresse d'où sa dénomination (Hormos, veut dire-collier).

Ces différentes espèces de danses se distinguaient par la diversité des mouvements et les différentes formes de Danse, de Rythme et de Mélodie.

Dans toutes leurs occupations, même la danse, les anciens Grecs visaient à l'agrément et à l'utilité en même

temps; en effet, la danse rendait les corps *forts*, *légers* et *agiles*, tout en donnant le plaisir et le rythme aux âmes (LUCIEN, «Apanta» — «Sur la Danse») :

» καλλίστοις θεάμασι ἐγγυμνάζουσα, καὶ ἀρίστοις ἀκούσμασιν ἐν-
» διατρίβουσα καὶ κοινόν τι ψυχῆς καὶ σώματος κάλλος ἐπιδεικνυμένη.»

et Xénophon (XENOPHON, «Banquet» 2,16):

Cite la danse comme exercice de tous les membres du corps. Or, le mouvement que procure l'exercice corporel, d'après ce que nous connaissons, est un facteur précieux pour la *floraison de la santé*. La danse chez les anciens Grecs était donc de grande importance pour l'éducation, attendu qu'elle avait des rapports très étroits avec l'Hygiène de ces temps-là.

Les anciens Grecs ont compris de très bonne heure, que la Danse, se basant *sur le mouvement*, développe les forces du corps; c'est à cause de ses qualités que Socrate déjà vieux apprenait à danser. Comme exercice harmonieux et modéré de l'organisme elle convenait à tous sans distinction de sexe ou d'âge.

Voilà pourquoi même les plus savants parmi les Grecs ne dédaignaient pas l'exercice de la danse. Le grand tragédien Eschyle, qui scruta d'un regard si profond la douleur de l'âme humaine, était un excellent danseur et souvent il enseignait lui-même *le chœur* de ses drames. (ATHENEE, A. 21).

Autrefois c'étaient les maîtres de danse qui enseignaient au lieu des tragédiens et des poètes. La seconde variété des Isthmiques de Pindare fut enseignée par le maître de danse Nikissippe, la sixième des Olympiens par Enée le Bœotien, qui emmena le chœur avec lui (SCOLIASTE PINDARE, Isthm. B. 6 Olymp. ΣΤ' 148).

En général les anciens Grecs professaient que la danse accorde la *Santé* utile à l'homme, ainsi que la *force nécessaire* aux guerriers; et comme les mouvements de la danse sont soumis à l'ordre et à l'eurythmie, on considérait la danse comme développant aussi la Beauté. D'ailleurs, étroitement liée avec la Musique et la Poésie, elle n'intéresse pas moins l'esprit que le corps; elle instruit en contribuant à l'adoucissement des mœurs, suivant la charmante expression de Lucien au Chap. sur la «Danse», voilà ce que Lucien nous dit: «en d'autres termes, tandis que parmi les diverses œu-

» vres, les unes promettent l'agréable, les autres l'utile, seule
» la danse offre les deux avantages, en ce sens que la danse
» offre *le plaisir* aux spectateurs et *la santé* aux danseurs;
» elle raffine l'âme et exerce le corps; elle éduque les mœurs
» comme spectacle, elle donne l'agilité et la force aux
» membres» (ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ «Περὶ Ὀρχήσεως» § 71):

» ἔτι δὲ τῶν ἄλλων ἐπιτηδευμάτων τῶν μὲν τὸ τερπνόν, τῶν δε
» τὸ χρήσιμον ὑπισχνουμένων, μόνη ἡ ὄρχησις ἄμφω ἔχει»....«τὴν
» μὲν οὖν γε σύντονον κίνησιν τῆς ὀρχηστικῆς καὶ στροφὰς αὐτῆς
» καὶ περιαγωγὰς καὶ πηδήματα καὶ ὑπτιασμοὺς τοῖς μὲν ἄλλοις τερπνὰ
» εἶναι συμβέβηκεν ὁρῶσι, τοῖς δὲ ἐνεργοῦσιν αὐτοῖς ***ὑγιεινότατα***·
» γυμνασίων γὰρ τὸ κάλλιστόν τε ἅμα καὶ εὐρυθμότατον τοῦτο φαίην
» ἂν ἔγωγε εἶναι, μαλάττον μὲν τὸ σῶμα καὶ κάμπτον καὶ κουφίζον
» καὶ εὐχερὲς εἶναι πρὸς μεταβολὴν διδάσκον ἰσχύν τε οὐ μικρὰν
» περιποιοῦν τοῖς σώμασι· πῶς οὖν οὐ παναρμόνιόν τι χρῆμα ἡ ὄρχη-
» σις, θήγουσα μὲν τὴν ψυχήν, ἀσκοῦσα δὲ τὸ σῶμα, τέρπουσα δὲ
» τοὺς ὁρῶντας, διδάσκουσα δὲ πολλὰ τῶν πάλαι ἐπ' αὐλοῖς καὶ κυμ-
» βάλοις· καὶ μελῶν εὐρυθμίᾳ καὶ κηλήσει διά τε ὀφθαλμῶν καὶ
» ἀκοῆς;»

Et plus bas il ajoute :

» καὶ ὅλως τὰ ἤθη τῶν ὁρώντων παιδαγωγοῦν· ὃ δὲ ἐστι μάλιστα
» ἐπὶ τῶν ὀρχηστῶν ἐπαινέσαι, τοῦτο ἤδη ἐρῶ· τὸ γὰρ ἰσχύν τε ἅμα
» καὶ ὑγρότητα τῶν μελῶν ἐπιτηδεύειν ὁμοίως παράδοξον εἶναί μοι
» δοκεῖ ὡς εἴτις ἐν τῷ αὐτῷ καὶ Ἡρακλέους τὸ κρατερὸν καὶ Ἀφρο-
» δίτης τὸ ἁβρὸν δεικνύσι.»

Ce qui signifie, que la Danse offre aux corps la force d'Hercule et la grâce de Venus. Ainsi les paroles du charmant Lucien, du savant Platon et du poète Hésiode—qui, au début de ses poèmes épiques adresse le plus grand éloge aux Muses, en disant «qu'elles dansent avec de doux pieds tout
» autour de la source.»

» περὶ κρήνην ἰοειδέα πόσσ' ἁπαλοῖσιν ὀρχεῦνται.»

nous enseignent, que la danse, selon les anciens Grecs, contribuait non seulement à *la santé*, au *renforcement* et à l'*agilité* des membres, mais aussi à la formation morale de l'âme.

Aujourd'hui même l'Hygiène n'impose-t elle pas la danse dans les écoles, comme un exercice servant à former le corps

et à réjouir l'âme en harmonie rythmique? Les *danses grecques de plein air*, offrant le plaisir joint aux propriétés toniques du grand air, sont encore les plus utiles au point de vue Hygiénique; accompagnées par le chant, elles servent aussi pour la respiration, un exercice fortifiant, exigeant l'inspiration profonde et le travail régulier de l'un des plus importants éléments de l'organisme: les Poumons.

Il est connu, qu'aujourd'hui, la gymnastique des Poumons pour fortifier les enfants maladifs, prédisposés au terrible fléau de la Tuberculose, consiste surtout dans la respiration rythmique au grand air, accompagnée de chant.

Actuellement l'archéologie — cette science, qui nous montre l'étroite parenté entre l'homme d'aujourd'hui et celui des générations passées, entre l'être vivant et ceux dont le souvenir se perd dans l'abîme des siècles—, nous offre des découvertes scientifiques d'un grand intérêt concernant la danse. Selon les archéologues, qui ont étudié les anciens reliefs et les peintures des vases, les danses grecques modernes émanent des anciennes.

L'archéologue Mr Kéramopoulos nous donne une information d'intérêt vraiment national. Guidé par une ancienne épigraphe, trouvée à Ptoon de Bœotie (dans le temple d'Apollon) Mr Kéramopoulos nous en déduit, que la danse Syrtos, qui forme la base des danses grecques modernes s'appelait même dans l'antiquité *Syrtos*. Plusieurs siècles avant J.C. nos ancêtres exécutaient une danse, dont le nom se conserve tel quel à travers les siècles pour arriver jusqu'à notre époque! Les danses «Sirti» sont donc des danses très anciennes; c'est pourquoi elles sont appelées «*Paternelles*» (πάτριοι).

Dans le palais de Sparte, l'élite des belles Laconiennes a dansé le «Syrtos». Thésée retournant de Crète dansa le «Syrtos» à Délos. Car «Géranos» ainsi que«Hormos» ne sont que des danses «Syrti».

Il y avait aussi les «Syrti pétulants», les syrti des chants héroïques et des montagnes, qui ont survécu sous d'autres noms (c'est ce que nous appelons «clephtiki»), ils ont le pas alerte et souple, tandis que ceux des villes et surtout des salons ont le pas «ralenti» et un peu «traînant». Les danses des fêtes chez les anciens étaient les «Syrti». Homère dans Iliade (590) décrit le syrtos.

Un Professeur de l'Université d'Athènes démontra, que toutes les danses Grecques dansées aujourd'hui se basent sur d'anciennes mesures: iambes, anapestes etc, prouvant ainsi, que les danses d'aujourd'hui sont adaptées sur la mesure et le rythme des anciennes. Ajoutons, que le résultat de cette remarque scientifique n'intéresse pas seulement celui qui fait une communication à l'Académie, mais elle intéresse tous les Hellènes.

Dans chaque nation, les danses nationales forment une relique sacrée, que la tradition conserve pieusement, comme témoignage de leur origine.

Mme Anne Crestenitou, qui étudia et fit renaître nos belles danses nationales à Athènes, raconte, qu'une étudiante roumaine se trouvant avec elle dans une villa à Kifissia lui fit remarquer, que les danses nationales Grecques n'avaient pas eu lieu à la fête, alors que dans les fêtes roumaines les danses nationales sont toujours de circonstance. Mme Crestenitou fut si peinée de la remarque, que de retour chez elle, elle pria son mari de lui enseigner les danses Grecques pour contribuer, si possible, à leur régénération, résultat, qui couronna ses efforts.

Mme Crestenitou était «Ephore des Danses» au «Lycée des dames Héllènes» fondé à Athènes par sa présidente et apôtre du Féminisme en Grèce, Mme Parren.

Selon les archéologues il n'y a pas de doute, que nos danses d'aujourd'hui rappellent celles de l'époque glorieuse de Périclés et des vierges, qui allaient renouveler le voile de Minerve.

Les danses modernes Grecques, selon Mme Parren, Mrs Hadjidaki, Danverghi et autres, ne sont que la copie des anciennes. On retrouve les danses — Calamatianos, Ballos, Pentozali, Trata, Sousta sur les anciens vases Grecs et les reliefs des musées d'archéologie; pourtant la modification du vêtement et le manque de souplesse du corps ont de beaucoup diminué leur ancienne beauté.

Le «Ballos», qui est considéré comme provenant de la danse des Phœaciens, est une idylle sans paroles; c'est une rapsodie dans laquelle le langage est suppléé par le mouvement, le rythme et la grâce. La danse crétoise «Pentozali» (le «pas» s'appelle «zalos» de l'ancien mot «σάλος» en Crète)

est un pentagramme de Musique d'une inspiration forte, illustré de mouvements pittoresques; c'est la danse vive, qui fait paraître les danseuses si légères, que l'on se demande s'il s'agit d'une danse moderne ou d'une ancienne, menée par la prêtresse de quelque déesse portant le bouclier; elle est considérée comme provenant de la «Pyrrichi.»

Pour revenir à l'époque immortelle des anciens Grecs, disons que dans les palestres, le maître d'escrime enseignait aux enfants la «Pyrrichi»; dans les gymnases, les ephèbes et les athlètes exerçaient la *gesticulation*, consistant de l'exécution rythmée des mouvements des mains et des bras, mouvements propres à la lutte et au combat. Gesticuler était pris dans le sens de: remuer les mains avec rythme :

«τὸ ταῖς χερσὶν ἐν ῥυθμῷ κινηθῆναι».

Et ces mouvements étaient les principaux facteurs de la mimique inhérente à l'ancien art de la danse, qui justifiait la phrase:

«ταῖς χερσὶν ὀρχεῖσθαι, ταῖς χερσὶν λαλεῖν»,

c'est à dire la danse des mains est le discours des mains.

L'ancien danseur Grec s'adressant aux spectateurs, parlait avec tout son corps, de sorte qu'en divertissant, il enseignait, car il offrait la représentation d'une action, il mimait les sujets de l'histoire ancienne, il tâchait d'exprimer les sentiments et les idées, non seulement par les mouvements de la physionomie, mais aussi par ceux de tout le corps.

Ainsi la danse formait l'allégorie de l'Idée, et contribuait, avec la Musique et la Poésie, à la perfection de l'art cher aux Muses.

Les danses modernes, même les plus compliquées, aussi bien que les danseuses renommées telles que Duncan et Füller doivent être considérées comme une suite de l'art parfait des anciens Grecs. Voilà pourquoi les publicistes Européens pour célébrer l'art de Füller p.ex. emploient des phrases de cette époque unique, disant que: la danse est, selon l'expression de Simonidis : «Ποίησις ἄνευ λόγων.» «une poésie sans paroles.» ou comme le dit Athénée: «δεικνύει διὰ

τοῦ ῥυθμοῦ τῶν κινήσεων τὸ κάλλος τῆς ψυχῆς.» «qu'elle montre par le rythme des mouvements la beauté de l'âme.»

Cette phrase a été employée aussi par un fils distingué de la Grèce moderne, le Prof. de Néogrec à Oxford, Mr Menardos, dans sa conférence sur «la poésie Néogrecque» au King's College de Londres. En parlant de notre grand poète Palamas il dit, que son art ne peut pas être facilement défini, qu'il ne ressemble pas tellement à la «Peinture», mais surtout à la «Musique» et peut être à la Danse «qui exprime par les poses et les mouvements du corps la beauté de l'âme.»

D'ailleurs il est connu, que Duncan doit la perfection de son art aux peintures des anciens vases Grecs.

Lucien appelle justement la Danse «πολύμορφον καὶ παναρμόνιον καὶ πολύμουσον ἀγαθόν.» c'est à dire «un bien polymorphe de toute Musique et de toute Harmonie» et il la considère comme démontrant une grande harmonie entre l'âme et le corps. Et en étendant le cercle de sa pensée il ajoute que la danse n'est pas un art facile, mais qui a besoin d'une éducation parfaite non seulement de la musique, mais aussi de la philosophie, de la physique et de la morale. Voici ce que Lucien écrit. (ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Apanta» «Sur la Danse § 35»):

» .... οὐ τῶν ῥαδίων καὶ τῶν εὐμεταχειρίστων οὖσαν τὴν
» τέχνην, ἀλλὰ πάσης παιδεύσεως ἐς τὸ ἀκρότατον ἀφικνουμένην, οὐ
» μουσικῆς μόνον, ἀλλὰ καὶ ῥυθμικῆς καὶ μετρικῆς καὶ τῆς σῆς φιλο-
» σοφίας μάλιστα, τῆς τε φυσικῆς καὶ τῆς ἠθικῆς....οὐκ ἀπήλλακται
» δὲ καὶ γραφικῆς καὶ πλαστικῆς, ἀλλὰ καὶ τὴν ἐν ταύταις εὐρυθμίαν
» μάλιστα μιμουμένη φαίνεται, ὡς μηδὲν ἀμείνω μήτε Φειδίαν αὐτῆς
» μήτε Ἀπελλῆν εἶναι δοκεῖν.

comparant, dans sa dernière phrase, la Danse à l'art de Phidias et d'Apellis.

Et plus loin il déclare, que le danseur doit connaître les règles nécessaires et pouvoir les exprimer avec l'aide des mouvements (§ 36):

» .... καὶ ὅπερ ὁ Θουκυδίδης περὶ τοῦ Περικλέους ἔφη ἐπαινῶν
» τὸν ἄνδρα, τοῦτο καὶ τὸ τοῦ ὀρχηστοῦ ἀκρότατον ἐγκώμιον ἂν εἴη,
» γνῶναί τε τὰ δέοντα καὶ ἑρμηνεῦσαι αὐτά· ἑρμηνείαν δὲ νῦν τὴν
» σαφήνειαν τῶν σχημάτων λέγω.»

Nous voyons que la danse chez les anciens occupait une place très grande comme ***moyen d'Hygiène très important*** et pour la culture de l'âme à laquelle s'intéressaient tellement nos ancêtres.

Socrate non seulement s'exprimait favorablement en faveur de la danse, mais il voulait l'apprendre, accordant une grande estime à l'eurythmie et au charme de la Musique, à la grâce des mouvements et des poses du danseur, et il la considérait comme une des leçons principales.

L'ancienne danse Grecque consistait en deux éléments principaux—les mouvements et le geste. Presque tous les mouvements gymnastiques du corps se référaient à la danse, c'est pourquoi elle était considérée comme un exercice excessivement Hygiénique. Démétrius le Cynique critiquait l'art de la danse comme un inutile accessoire de la musique des flûtes. Alors un danseur renommé de ce temps offrit de danser sans accompagnement de flûte ni de chant.

Le Cynique accepta et le danseur se mit à danser. Alors Démétrius, en admiration, s'écria: «ἀκούω ἄνθρωπε, ἃ ποιεῖς, » οὐχὶ ὁρῶ μόνον, ἀλλά μοι δοκεῖς ταῖς χερσὶν αὐταῖς λαλεῖν.» C'est à dire, non seulement je vois, mais aussi j'entends ce que tu fais, et je crois que tu me parles de tes mains. Lesbonax de Mytilène, homme savant et vertueux, appelait les danseurs ***cheirosophes***; il allait les voir, persuadé qu'il s'en retournait ***meilleur***. Ce fait souligne la vraisemblance de ***la culture des mœurs par la danse.***

Telle était la haute position et l'estime, que nos ancêtres accordaient à l'exercice rythmique de la danse; nous ne faisons que les imiter, lorsque nous imposons à la jeunesse du XXe siècle la danse comme *Exercice Hygiénique.*

Et maintenant? Les danses, les chansons, les costumes Grecs, tous ces signes caractéristiques de notre vie nationale antérieure doivent, soutenus par notre amour, contribuer à la résurréction de la civilisation Néohellénique. Puisse le destin, ce «haut décorateur de la vie» rendre à notre patrie agrandie son ancienne gloire, ainsi que l'affection et le respect pour tout ce qui se rattache à notre vie nationale, nos mœurs, nos usages sacrés, notre charmant costume grec dans ses multiples variétés, l'harmonie pleine de douleur de nos chansons populaires évoquant les jours glorieux où elles

sortaient de la flûte magique de Pan. Gardons avec tendresse, que dis-je, avec passion, nos beautés et nos harmonies, qui de la plus lointaine antiquité ont résisté aux siècles. Soyons justement fiers de la gloire, qui émane des entrailles de la race, pour la révélation du plus beau et du plus rythmique des exercices: le génie de la danse et de la chanson grecques, deux choses étroitement et essentiellement liées à l'âme nationale, à la tradition grecque, laquelle défie l'injure du temps.

Aucune des beautés Grecques n'est morte pour le peuple, la grande masse populaire à l'âme simple, mais grande et au sentiment d'amour profond pour les traditions «du passé», qui forment l'âme même de la Nation.

A ceux qui ont des doutes sur la possibilité de créer une civilisation Néogrecque digne du grand nom Hellénique, nous allons répondre, d'accord avec le Prof. de l'Université d'Oxford Mr Menardos: Oui, il serait possible de créer une civilisation Néohellène, de nos mœurs et de nos usages sacrés, de notre charmante chanson Grecque, de notre riche poésie populaire, de *l'âme même du peuple*, source intarissable de toute création, de toute civilisation, que la poétesse roumaine Hélène Vacaresco définit: «le centre de la sensibilité d'une race»—de l'âme même du peuple Grec, l'héritière de «deux grandes civilisations, l'ancienne que nous avons à «peine touchée et la civilisation Byzantine, qui nous est «inconnue», de l'âme héritière d'une si belle langue, d'un ciel bleu, d'une patrie, dont les beautés sont vraiment dignes de notre amour. Tous les Grecs d'aujourd'hui sont fiers non seulement de la gloire ancestrale, mais aussi de nos soldats héroïques, de ces modernes «*pallicares*», rougissant la terre de leur sang en holocauste à la gloire de leur Patrie.

BIBLIOGRAPHIE

ΑΘΗΝΑΙΟΣ, ΙΔ', 620, 627, 630, 631. Α 6 καὶ 21.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΗΣ, Ὀρχ. 153.
ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΚΥΝΙΚΟΥ, Περὶ Χοροῦ.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Βιβλ. VI § 129.
ΗΣΙΟΔΟΥ, Ἀπόσπασμα 94.
ΘΕΟΚΡΙΤΟΥ, Εἰδύλλιον 18 (ἐπιθαλάμιον.)
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, Ἅπαντα. Τομ. 5. «Περὶ Ὀρχήσεως, § 35, 36, 71.
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, Ἀνάβασις ΣΤ' 1, 12.
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, Συμπόσιον Β' 16.
ΟΜΗΡΟΥ, Ὕμνος πρὸς Πύθιον Ἀπόλλωνα.
ΟΜΗΡΟΥ, Ὕμνος πρὸς Δήλιον Ἀπόλλωνα 149.
ΟΜΗΡΟΥ, Ἰλίας Λ. 49—Μ. 77—Σ. 493, 590- 606—Ω 629.
ΟΜΗΡΟΥ, Ὀδύσσεια Α 150, 421, Θ 262—370, 378, 382 Υ 133.
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ, Γ' 11, 7.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, Νόμοι. Διάλογος Ζ' § ΙΙ, § XIII. Διάλογος Ζ' 6, 631, 715, 815. Διάλογος Α' 21.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίοι Παράλληλοι» Τομ. Ι. Θησεὺς § 21.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίοι Παράλληλοι» Λυκοῦργος § 21.
ΠΟΛΥΔΕΥΚΟΥΣ, Δ' 107—ΙΔ' 95—111,
ΡΙΣΠΕΝ, Περὶ Χοροῦ.
ΣΙΜΩΝΙΔΟΥ, Ἐπίγραμμα 58.

CINQUIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

(Ce Chapitre a été communiqué par l'auteur à l'"Institut Egyptien" du Caire Année 1916)

LIVRE E'

L'Hygiène et la Musique chez les Anciens Grecs

Le savant latin, qui formula la maxime classique : ***Mens sana in corpore sano*** (*Satires,* X, 512) est bien connu.

Permettez-moi, cependant, honorables Messieurs, quoique bien, bien loin du savant, de mettre comme devise à ma communication la maxime justement contraire : ***corpus sanum sub mente sana.***

Car je crois, qu'il est impossible, que le corps puisse jouir d'une vraie santé et d'une constitution forte et alerte, si l'âme et l'esprit eux aussi ne jouissent de cette même santé.

En effet, la santé, la vivacité de l'âme suppose nécessairement la santé parallèle du corps. Étant donné, que la musique était considérée chez les anciens Grecs et par excellence comme la génératrice de l'âme, comme un des moyens d'accorder la force et la vivacité à l'esprit, nous admettons qu'elle contribuait à la floraison de la vigueur et de la force corporelle et c'est précisément ce que nous allons traiter aussi brièvement que possible dans la présente étude.

D'ailleurs, le divin Platon, dans le livre III de sa ***République,*** dit que ce n'est pas la bonne constitution du corps qui rend l'âme meilleure, mais au contraire la supériorité de l'âme vertueuse qui rend le corps mieux constitué :

«....ἐμοὶ μὲν γὰρ οὐ φαίνεται. ὃ ἂν χρηστὸν ᾖ σῶμα, τοῦτο τῇ
» αὐτοῦ ἀρετῇ ψυχὴν ἀγαθὴν ποιεῖν. ἀλλὰ τοὐναντίον, ψυχὴ ἀγαθὴ
» τῇ αὐτῆς ἀρετῇ σῶμα παρέχειν ὡς οἷον τε βέλτιστυν».

Dans la contrée merveilleuse de l'ancienne Grèce, où la nature entière était une énorme lyre d'une vie belle et joyeuse, où les ailes du vent portaient des frissons à chaque branche d'arbre ainsi qu'à une corde métallique, où les oiseaux réglaient leurs chants sur le murmure des branches, où les flots de lumière s'étendaient sur les gazouillements des nids et sur les pensées des hommes, où la nature entière formait une toute-puissante invitation d'harmonie, la race privilégiée des Hellènes ne pouvait méconnaître le grand *Pouvoir hygiénique de la Musique* sur l'âme et le corps. Un grand professeur en théorie musicale, qui écrivit aussi une savante étude sur la musique grecque, dit que, «la musique «était pour les Grecs un morceau du ciel, qui descendait «pour les élever au-dessus de l'existence limitée de l'homme. «Elle consolait la douleur, encourageait à la guerre, exhor«tait au travail et excitait l'enthousiasme poétique».

En effet, les légendes de la mythologie grecque, les noms de tout un Parnasse de Musiciens durant l'époque préhistorique de la Grèce, les noms d'Orphée, de Linus, d'Amphion, de Jalème, d'Arion et de Musée, qui, par des sons mélodieux émotionnaient les fauves, charmaient les pierres, bâtissaient les villes, vivifiaient le monde inanimé et vainquaient la mort, cela suffirait pour nous faire comprendre la puissance surnaturelle, merveilleuse, divine, que les anciens Grecs accordaient à la musique.

Elle fut la première manifestation artistique de l'esprit grec, l'œuvre principale des Muses et du musigète Apollon.

Les Grecs, même aux temps historiques, croyaient à la divine provenance de l'art des sons et en parlaient avec grand enthousiasme, comme nous allons le voir par des citations de différents auteurs.

Des dieux étaient considérés comme inventeurs de la flûte et de la lyre, les deux principaux instruments de musique. Pan, dit-on, fut l'inventeur du chalumeau et de la flûte, et Hermès celui de la lyre (HOMERE, *Hymne à Hermès* ; APOLLODORE, chap. III, § 10, 2 ; liv. V, 75). La philosophie et la théologie des anciens Grecs sont inspirées par la musique.

Pour eux les corps célestes se meuvent selon les lois musicales du rythme. Les pythagoriciens comparaient les sept

planètes aux sept cordes vibrantes de la lyre céleste, et l'âme était définie par le terme d'*Harmonie*. Chez les Grecs, pas de culte, pas de fête, pas de cérémonie, pas d'enseignement au théâtre ou à l'école sans musique.

Au culte de Cybèle on employait la flûte, et l'air était appelé l'air maternel: «Τὸ μητρῷον αὔλημα» (PAUSANIAS, chap. 1, § 30, 5).

La flûte agrémentait les danses et les sacrifices, les fêtes et les festins particuliers (HERODOTE, liv. VI', § 129).

C'étaient surtout des hommes qui jouaient de la flûte chez les anciens Grecs, mais on cite aussi des femmes flûtistes (XENOPHON, *Convivum,* liv. III, § 1):

» ἔρχεταί τις αὐτοῖς .... ἔχων τε αὐλητρίδα ἀγαθὴν .... τῶν
» τὰ θαύματα δυναμένων ποιεῖν .... »

Horace cite Clio jouant tantôt de la flûte, tantôt de la lyre.

Sur les manuscrits préhistoriques découverts dans la ville d'Héraclion en Crète nous voyons de flûtes maniées par des doigts agiles.

La poésie lyrique a reçu son nom de la lyre.

Cette poésie n'était d'abord jamais déclamée ou chantée sans l'accompagnement de la lyre.

Dans les banquets renommés le chant était considéré comme indispensable, et l'aède occupait une place honorable parmi les convives, ainsi l'aède d'Alcinoüs (*Odyssée,* Θ. 66):

« .... Ποντόνοος θῆκε θρόνον ἀργυρόηλον
» μέσσῳ δαιτυμόνων, πρὸς κίονα μακρὸν ἐρίσας. »

Aujourd'hui même la musique, qui excite la circulation et le fonctionnement des organes, n'est-elle pas considérée comme un aide puissant de la digestion ?

Et les Grecs, précurseurs des siècles par leur puissante divination, n'employaient-ils pas la musique dans les festins avec une telle régularité non seulement comme un agrément, mais aussi parce qu'elle excite l'appétit et facilite la digestion?

Un médecin français de notre époque, le Dr Veron, fréquentait chaque soir l'Opéra (dont il avait été aussi le directeur). Un de ses confrères lui en ayant demandé la raison, il répondit: «C'est mon estomac qui l'exige».

Et le Dr Récamier prescrivit à une duchesse dyspepsique l'ordonnance suivante: «l'estomac aime le rythme» et en fait de médicament il lui ordonna de manger au son du tambour; à tous ses dyspepsiques il ordonnait de suivre pendant deux mois la retraite militaire, qui s'exécutait tous les soirs sur la place Vendôme.

D'ailleurs Athénée rapporte clairement que les odes magiques avaient la puissance de remèdes (ATHÉNÉE, liv. XIV, § 4 et 10):

« .... ὁ δὲ μαγῳδὸς καλούμενος τύμπανα ἔχει καὶ κύμβαλα....
» ἔσχεν δὲ τοὔνομα ἡ μαγῳδία ἀπὸ τοῦ οἱονεὶ μαγικὰ προφέρεσθαι
» καί φαρμάκων ἐμφανίζειν δυνάμεις .... »

Chez les anciens Grecs au berceau même de la plus tendre enfance, à l'aube de la vie les mères chantaient, pour endormir leurs bébés, des odes appelées «βαυκαλήματα» ἢ «καταβαυκαλήσεις» (PLATON *Les Lois*, liv. III, § 790) :

» ....κατακοιμίζειν τὰ δυσυπνοῦντα τῶν παιδίων.... οὐ σιγήν,
» ἀλλά τινα μελῳδίαν....».

Parmi ces odes nous citerons celle qu'Alcmène chantait en endormant ses enfants jumeaux (THÉOCRITE, 24, 6) :

» ἁπτομένα δὲ γυνὰ κεφαλᾶς μυθήσατο παίδων
» εὕδετ' ἐμὰ βρέφεα γλυκερὸν κ' ἐγέρσιμον ὕπνον
» εὕδετ' ἐμὰ ψυχά, δι' ἀδελφεώ, εὔσοα τέκνα.
» ὄλβιοι εὐνάζοισθε καὶ ὄλβιοι ἀῶ ἵκοισθε».

Aristote même affirme que toutes les personnes tristes ou joyeuses désirent entendre la musique, afin de devenir les unes moins tristes et les autres plus gaies (ARISTOTE, *Problèmes*, XIX, § 1) :

» Διατὶ οἱ πονοῦντες καὶ οἱ ἀπολαύοντες αὐλοῦνται ; Ἢ ἵνα οἱ
» μὲν ἧττον λυπῶνται, οἱ δὲ μᾶλλον χαίρωσι».

Et plus loin il demande: Pourquoi tout le monde se plaît-il au rythme et à la mélodie, même les enfants ?

Il donne lui-même la réponse : Parce que le mouvement harmonique est le plus naturel (*Problèmes*, XIX, § 38) :

» Διὰ τὶ ῥυθμῷ καὶ μέλει καὶ ὅλως ταῖς συμφωνίαις χαίρουσι
» πάντες;.... τὸ τὰ παιδία εὐθὺς γενόμενα, χαίρειν αὐτοῖς.... οἰ-

» κρειοτέρα γὰρ ἡ τεταγμένη κίνησις φύσει τῆς ἀτάκτου, ὥστε καὶ
» κατὰ φύσιν μᾶλλον».

Ensuite il nous apprend que l'ordre sauve et accroît la force, tandis que le désordre la détruit. Il considère les maladies comme des mouvements du corps qui ne suivent pas l'ordre naturel :

» .... τεταγμένα, σώζομεν καὶ αὔξομεν τὴν φύσιν καὶ τὴν δύ-
» ναμιν. ἄτακτα δέ, φθείρομεν καὶ ἐξίσταμεν αὐτήν· αἱ γὰρ νόσοι τῆς
« τοῦ σώματος οὐ κατὰ φύσιν τάξεως κινήσεις εἰσί....».

La maladie est donc une désharmonie, elle est privée de l'élément le plus important de la musique.

L'art musical était un des deux éléments essentiels de l'instruction chez les anciens Grecs, l'autre étant la gymnastique.

Les anciens Grecs avaient compris que ces deux éléments, séparés l'un de l'autre, n'étaient pas seulement insuffisants, mais nuisibles. L'exercice du corps par la gymnastique seule élève la pensée et donne de la force, mais rend le caractère dur et sauvage. La musique seule rend les mœurs plus douces, mais donne de la mollesse à l'âme et aux nerfs. Voilà pourquoi on employait simultanément ces deux moyens d'éducation.

Les éphèbes historiques, après avoir lutté au pancrace, se livraient à la danse, qui était accompagnée de musique.

Ainsi que Lucien nous le décrit, des joueurs de flûte étaient assis au centre, tandis que les jeunes gens dansaient en se mouvant avec rythme (LUCIEN, *Apanta*, t. V, *Sur la danse*, § 274) :

» .... καὶ αὐλητὴς μὲν ἐν τῷ μέσῳ κάθηται ἐπαυλῶν καὶ κτυ-
» πῶν τῷ ποδί, οἱ δὲ κατὰ στοῖχον ἀλλήλοις ἑπόμενοι σχήματα παν-
» τοῖα ἐπιδείκνυνται πρὸς ῥυθμὸν ἐμβαίνοντες....».

Les chœurs d'Euripide, les chansons de Sapho et les odes de Pindare étaient accompagnées d'une musique qui s'accordait avec l'imagination poétique et créatrice des Hellènes.

L'immortelle effigie de l'âme grecque, la langue dans laquelle ont été écrites les magnificences de la création spiri-

tuelle grecque n'est elle pas vraiment musicale ? La langue qui présente toute la clarté et la lumière du ciel grec, toute la souplesse et la grâce des anciennes statues, toute la plasticité, la mollesse et la douceur d'une harmonie élégante, la langue dans laquelle se mirent tous les sourires des rivages du Phalère, la langue dans laquelle fleurit toute la grâce que le ciseau de Praxitèle a gravée sur les joues d'Hermès Olympien, la langue qui présente toute la beauté et la sérénité des Muses, ne chante-t-elle pas comme une lyre ? La langue dans laquelle le Titan du Théâtre, auteur tragique et combattant de Marathon, a pu rendre par des mots sensibles le monde infini des passions et des sentiments, cette langue n'est-elle pas inépuisable en harmonie ?

Et le style de Platon, le grand philosophe de l'antiquité, n'a-t-il pas une grâce, une élégance, une mélodie qui justifie l'expression des anciens citée par Cicéron : «Jupiter doit parler la langue de Platon, s'il parle en grec».

Et la langue du Péonien, de l'orateur sans rival ; la langue à l'harmonie sonore et vigoureuse, semblable aux mugissements de Borée soufflant à travers les hautes branches des platanes aux troncs élancés ; la langue qui lançait la foudre contre les traîtres et les ennemis de la patrie, ne bouleversait-elle pas comme un ouragan de sons les masses du peuple agité ?

Denys d'Halicarnasse ne compare-t-il pas la magnificence et l'harmonie de la rhétorique d'Isocrate à l'art de Polyclète et de Phidias ?

Or, la parole étant la plus haute expression des sentiments artistiques d'un peuple, nous devons en conclure que l'âme des anciens Grecs n'était que chant et harmonie, n'était que l'image même de la musique.

Les Grecs, qui avaient l'harmonie innée, ne pouvaient méconnaître l'influence hygiénique de la musique sur l'âme, et sur l'organisme humain.

Sur un beau vase qui provient des fouilles préhistoriques de Cnossos est représenté un bataillon qui s'exerce en chantant, comme on le voit par les physionomies.

Et tout le monde sait combien l'hygiène d'aujourd'hui recommande l'exercice vocal au grand air pour fortifier les poumons, l'organe le plus précieux pour la santé du corps.

Les fouilles abondantes de cette civilisation ancienne nous montrent que des chanteurs divins jouaient de la lyre, tandis que les jeunes gens dansaient.

La musique était en effet d'une grande application dans la vie privée comme dans la vie officielle des anciens Grecs.

Le glorieux Achille chantait, en s'accompagnant de la lyre, les trophées de la guerre de Troie.

Le célèbre flûtiste Démodocus, la tradition nous l'apprend, retenait dans l'abstinence par la musique la femme d'Agamemnon Clytemnestre, de même que Fimius y retenait Pénélope, la fidèle épouse d'Ulysse. La tradition nous dit aussi qu'Égisthe, pour séduire Clytemnestre, dut d'abbord tuer le musicien, gardien de son honneur.

Tel fut le pouvoir éthoplastique que les anciens Grecs accordaient à l'art divin de la musique.

Esculape, le grand demi-dieu de la médecine grecque, dont l'image lumineuse a été profondément gravée par l'antiquité hellène sur l'horizon obscur des siècles lointains, était le fils d'Apollon conducteur des Muses. Et cette origine du guérisseur «τοῦ 'Ιητῆρος» confirmait la relation étroite qui unit la musique et l'hygiène, puisque l'image idéale d'Esculape est considérée comme la créatrice des fameux Temples de la Santé, nommés de par son nom *Asclépiœa*.

Dans ces temples sacrés la musique était tout spécialement employée pour guérir les malades qui y accouraient.

Pindare, le plus illustre des poètes lyriques, dans une de ses odes immortelles, chante les merveilleuses guérisons obtenues par Esculape grâce à des chants pleins de mélodie et de douceur, chants peu tumultueux, qui convenaient aux malades et ne fatiguaient pas l'organisme déjà affaibli par la maladie.

Orphée, dans un de ses hymnes, apprécie Esculape en disant qu'il charmait les souffrances les plus pénibles (ORPHÉE, Hymne 67):

» 'Ιητὴρ πάντων 'Ασκληπιέ, δέσποτα Παιάν,
» θέλγων ἀνθρώπων πολυάλγεα πήματα νούσων».

Et Clément d'Alexandrie appelle Esculape *Charmeur* des maux et des douleurs humains (CLÉMENT, *Stromates*, disc, A, 21, 105):

» Ἰητῆρα νόσων Ἀσκληπιὸν ἄρχομ' ἀείδειν,
» υἱὸν Ἀπόλλωνος τὸν ἐγείνατο δῖα Κορωνὶς
» Δωτίῳ ἐν πεδίῳ, κούρη Φλεγύου Βασιλῆος,
» χάρμα μέγ' ἀνθρώποισι κ[illegible]ῶν θελκτῆρ' ὀδυνάων »

Plutarque, dans son traité sur la *Musique*, fait ressortir l'utilité de cet art dans les festins et nous apprend qu'elle rendait *l'ordre et l'harmonie spirituelle* à ceux dont l'esprit était troublé par l'abus du vin.

Les anciens Grecs accordaient donc à juste titre à la musique une influence agréable sur l'âme et sur le système nerveux, douce et calmante, provoquant la guérison et l'oubli de la douleur.

D'ailleurs l'influence que peut avoir l'oubli de la douleur sur l'état hygiénique du corps et sur la force morale, n'est-elle pas admise aujourd'hui indubitablement ?

Dans différentes maisons de santé n'emploie-t-on pas la musique pour calmer les maladies du système nerveux ? N'est-elle pas employée comme anesthésique ou plutôt comme auxiliaire de l'anesthésie dans quelques-uns de nos sanatoriums (1) ?

On doit donc considérer Esculape, le père de la médecine grecque, comme précurseur de tous nos thérapeutistes et hygiénistes contemporains, car c'est lui qui le premier employa le chant pour la guérison des affections corporelles.

Vous savez que de nos jours dans les différentes villes d'eau, où tous les malades dyscrasiques accourent chercher le soulagement de leurs souffrances, les concerts musicaux sont considérés comme indispensables et sont employés pour ainsi dire comme un secours de l'âme, comme un tonique de l'organisme malade.

Homère, décrivant la colère d'Achille, nous rapporte que le héros, se tenant loin des batailles, calmait par la musique sa propre colère. Les représentants des Achéens trouvèrent l'invulnérable dans son camp s'amusant à jouer de la flûte (*Iliade*, I, 186):

---

(1) Dr Chomet, Effets et influence de la musique sur la santé et sur la maladie, Paris, 1874.

» .... τὸν δ' εὗρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ,
» καλῇ, δαιδαλέῃ· περὶ δ' ἀργύρεον ζυγὸν ἦεν ·
» τὴν ἄρετ' ἐξ ἐνάρων, πόλιν Ἠετίωνος ὀλέσσας·
» τῇ ὅ γε θυμὸν ἔτερπε, δε δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν. »

Par conséquent chez le héros courroucé la musique calmait la passion et le trouble de l'âme et apaisait l'irritation du système nerveux.

Homère nous cite aussi les Achéens offrant de sacrifices et chantant des hymnes (παιᾶνας) pour apaiser le Dieu courroucé. Selon les anciens, le chant calmait donc la colère de l'âme divine et dissipait l'indignation. (*Iliade* A, 472) :

» .... οἱ δὲ πανημέριοι μολπῇ Θεὸν ἱλάσκοντο,
» καλὸν ἀείδοντες παιήονα, κοῦροι ἀχαιῶν,
» μέλποντες ἑκάεργον· ὁ δὲ φρένα τέρπετ' ἀκούων».

Homère nous dit également que le chant fut employé pour calmer la douleur causée à Ulysse par la morsure d'un sanglier.

Mais c'est surtout comme moyen d'agrément que les anciens Grecs employaient le noble art des sons, dans les festins et dans les fêtes. A la lettre Θ de l'*Odyssée*, Alcinoüs appelle la lyre camarade des riches festins (*Odyssée*, Θ, 98) :

» Ἤδη μὲν δαιτὸς κεκορήμεθα θυμὸν ἐΐσης
» φόρμιγγος θ' ἣ δαιτὶ συνήορός ἐστι θαλείῃ».

Plus loin au même chapitre, Homère nous apprend qu' aux jeux donnés dans l'île des Phéaciens en l'honneur d'Ulysse le poète Démodocus descendit au milieu du stade et, accompagné de sa lyre, commença à chanter sur un air plein de grâce les amours de Mars et de la belle Vénus (*Odyssée*, Θ, 266) :

» Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων φόρμιγγα λιγεῖαν
» Δημοδόκῳ....
» ....
» αὐτὰρ ὁ φορμίζων ἀνεβάλλετο καλὸν ἀείδειν,
» ἀμφ' Ἄρεος φιλότητος ἐϋστεφάνου τ' Ἀφροδίτης».

Et il nous décrit encore l'influence attendrissante et l'émotion charmante qu'exerça le chanteur quand il célébra les péripéties de la prise de Troie ; ce qui nous fait bien com-

prendre l'effet de la musique sur le système nerveux, selon les observations des anciens. En effet, Homère cite Ulysse profondément émotionné. Des larmes s'échappaient de ses paupières et inondaient son visage (*Odyssée*, Θ, 521) :

» Ταῦτ' ἄρ ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτὸς αὐτὰρ 'Οδυσσεὺς
« τήκετο, δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς».

Enfin les Ioniens réunis au temple de Délos charmaient Apollon par des hymnes, des danses et des jeux, ainsi qu' Homère nous l'apprend dans un de ses anciens hymnes. Plutarque aussi, dans un de ses ouvrages, raconte que Lycurgue envoya de Crète à Sparte le poète Thalitas, qui par ses odes calmait les passions et exhortait à l'obéissance et à la concorde (PLUTARQUE, *Vies parallèles*, «Lycurgue», § Δ') ;

» .... Λόγοι γὰρ ἦσαν αἱ ᾠδαὶ πρὸς εὐπείθειαν καὶ ὁμόνοιαν
» ἀνακλητικοὶ διὰ μελῶν ἅμα καὶ ρυθμῶν, πολὺ τὸ κόσμιον ἐχόντων
» καὶ καταστατικόν· ὧν ἀκροώμενοι κατεπραΰνοντο λεληθότως τὰ ἤθη
» καὶ συνῳκειοῦντο τῷ ζήλῳ τῶν καλῶν ἐκ τῆς ἐπιχωριαζούσης τότε
» πρὸς ἀλλήλους κακοθυμίας....».

La musique est ici clairement désignée comme accordant à l'âme la santé et la modestie. Chacun comprend, d'ailleurs, l'étroite liaison qui unit la santé corporelle et la santé de l'âme, comme la loi inverse était bien connue des anciens.

Plutarque, dans la vie de Lycurgue, nous apprend aussi que chez les Lacédémoniens on instruisait la jeunesse avec le même soin dans la musique et les odes qu'au laconisme et à l'énergie de la parole; et il ajoute que les chants de la jeunesse avaient pour but la formation des bonnes mœurs La plupart de ces chants étaient des louanges aux héros tombés pour l'honneur de Sparte et des malédictions aux lâches (PLUTARQUE, *Vies parallèles*, «Lycurgue», § ΚΑ').

» Ἡ δὲ περὶ τὰς ᾠδὰς παίδευσις καὶ τὰ μέλη οὐχ ἧττον ἐσπου-
» δάζετο τῆς ἐν τοῖς λόγοις εὐτελείας καὶ καθαριότητος· ἀλλὰ καὶ τὰ
» μέλη κέντρον εἶχεν ἐγερτικὸν θυμοῦ, καὶ παραστατικὸν ὁρμῆς ἐν-
» θουσιώδους καὶ πραγματικῆς.... Ἔπαινοι γὰρ ἦσαν ὡς τὰ πολλὰ
» τῶν τεθνηκότων ὑπὲρ τῆς Σπάρτης, εὐδαιμονιζομένων· καὶ ψόγοι
» τῶν τρεσάντων.... Ἐπαγγελία τε καὶ μεγαλαυχία πρὸς ἀρετήν,
» πρέπουσα ταῖς ἡλικίαις. »

Aux fêtes solennelles de Sparte il se formait, en corrélation avec les trois périodes de la vie, trois chœurs, qui chantaient les odes immortelles. Le chœur des vieillards commençait, celui des hommes mûrs répondait, puis venait celui des enfants.

Chœur des vieillards :

» Ἄμμες πόκ᾽ ἦμες ἄλκιμοι νεανίαι».

Chœur des hommes mûrs :

» Ἄμμες δὲ γ᾽ εἰμές· αἲ δὲ λῇς, πεῖραν λαβέ».

Chœur des enfants :

» Ἄμμες δέ γ᾽ ἐσσόμεθα πολλῷ κάρρονες».

En général, si l'on examine avec attention les poèmes laconiens, dont quelques-uns subsistent encore, ou les rythmes des marches militaires, dont les Lacédémoniens faisaient usage en marchant contre l'ennemi aux sons de la flûte, on comprendra que Terpandre (1) et Pindare aient pu affirmer avec raison qu'un lien unit la vaillance et la musique.

Terpandre nous dit en effet dans ses poèmes sur le pays des Lacédémoniens que la pointe des lances et la Muse rythmée y donnaient la victoire grandiose :

» ἔνθ᾽ αἰχμά τε νέων θάλλει καὶ μοῦσα λίγεια,
» καὶ δίκα εὐρυάγυια . . . »

et Pindare nous dit que la volonté des vieillards, la lance des jeunes hommes, les Muses, la danse et la joie y étaient maîtres tout-puissants :

» . . . ἔνθα βουλαὶ γερόντων καὶ νέων ἀνδρῶν ἀριστεύοντι αἰχμαί,
» καὶ χοροί, καὶ Μοῦσα, καὶ ἀγλαΐα».

A l'heure des combats le roi sacrifiait tout d'abord aux Muses et faisait appel pour l'éducation des citoyens aux odes qu'on leur avait enseignées. C'est par ces odes susceptibles de réveiller leurs pensées devant le danger que les guerriers

---

(1) Célèbre poète lyrique de Lesbos en 660 avant J.-C., inventeur de la lyre à sept cordes.

étaient exhortés à des actions dignes d'être chantées plus tard.

Au paragraphe KB' du même ouvrage Plutarque décrit comme suit la préparation à la guerre : lorsque la phalange était rangée devant les guerriers le roi sacrifiait, puis commandait à tous de se couronner et aux flûtistes de jouer le chant de Castor (1). En même temps le roi commençait le chant de guerre. Le spectacle était solennel, lorsque tous, au rythme de la flûte, sans laisser d'intervalles dans la phalange, sans que les âmes fussent troublées, marchaient à la mort avec sérénité, aux sons de la musique. Cette dernière phrase nous indique bien l'idée suprêmement élevée que se faisaient de la musique les anciens Grecs ; sous son influence ils marchaient à la mort calmes et joyeux et l'auteur ajoute : «Il est tout naturel que de tels guerriers ne soient sujets ni à «la peur ni à la fureur. Ils ont la pensée ferme, l'espérance «et le courage».

Le roi avançait contre l'ennemi ayant près de lui un jeune vainqueur couronné à quelque jeu (PLUTARQUE, *Lycurgue*, § KB') :

» Ἤδη δὲ συντεταγμένης ἅμα τῆς φάλαγγος αὐτῶν, καὶ τῶν πο-
» λεμίων παρόντων, ὁ βασιλεὺς ἅμα τήν τε χίμαιραν ἐσφαγιάζετο, καὶ
» στεφανοῦσθαι παρήγγελλε πᾶσι, καὶ τοὺς αὐλητὰς αὐλεῖν ἐκέλευε τὸ
» Καστόρειον μέλος· ἅμα δ' ἐξῆρχεν ἐμβατηρίου παιᾶνος, ὥστε σε-
» μνὴν ἅμα καὶ καταπληκτικὴν τὴν ὄψιν εἶναι, ῥυθμῷ τε πρὸς τὸν
» αὐλὸν ἐμβαινόντων, καὶ μήτε διάσπασμα ποιούντων ἐν τῇ φάλαγγι,
» μήτε ταῖς ψυχαῖς θορυβουμένων, ἀλλὰ πρᾴως καὶ ἱλαρῶς ὑπὸ τοῦ
» μέλους ἀγομένων ἐπὶ τὸν κίνδυνον.

» Οὔτε γὰρ φόβον οὔτε θυμὸν ἐγγίνεσθαι πλεονάζοντα τοῖς οὕτω
» διακειμένοις εἰκός ἐστιν, ἀλλ' εὐσταθὲς φρόνημα μετ' ἐλπίδος καὶ
» θάρσους. Ἐχώρει δὲ ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τοὺς πολεμίους, ἔχων μεθ' ἑαυ-
» τοῦ στεφανίτην ἀγῶνα νενικηκότα».

Alcman de Lydie, le fondateur de la poésie des chœurs qui vécut vers 660 avant J.-C., dit que les braves guerriers étaient aussi des guitaristes fameux.

» Ἕρπει γὰρ ἄντα τῷ σιδάρῳ τὸ καλῶς κιθαρίσδειν».

---

(1) Chant guerrier d'un des Dioscures.

Dans son ouvrage sur la *Musique,* Plutarque nous donne le renseignement suivant, digne d'être noté : le pas rythmique faisait reconnaître les vaillants des lâches, ce qui nous fait voir la liaison étroite du courage de l'âme avec l'harmonie musicale.

Voici les paroles de Plutarque :

» Ἐπιζητοῦντος τινὸς διὰ τί Σπαρτιᾶται μετ' αὐλῶν ἀγωνίζονται,
» ἔφη· ἵνα ὅταν πρὸς ῥυθμὸν βαίνωσιν, οἵτε δειλοὶ καὶ ἀνδρεῖοι
» φανεροὶ ὦσιν. »

Et dans le même ouvrage l'auteur (§ XLI et XLII) affirme que celui qui a reçu une bonne éducation, une bonne instruction musicale peut être utile à lui-même et à la cité :

» Διὰ μουσικῆς ὠφέλειαν καρπωσάμενος, ὄφελος ἂν μέγα γένοιτο
» αὐτῷ τε καὶ πόλει, μηθενὶ μήτ' ἔργῳ μήτε λόγῳ χρώμενος ἀναρ-
» μόστῳ, σώζων αἰεὶ καὶ πανταχοῦ τὸ πρέπον καὶ σῶφρον καὶ κόσμιον.»

On voit ici de nouveau l'opinion des anciens sur le pouvoir de la musique dans la formation des mœurs, puisque, selon Plutarque, elle donne la sobriété et la bienséance.

Et le Chéronéen ajoute que dans les villes bien policées on prend grand soin de l'instruction musicale et il cite en témoignage le lesbien Terpandre, poète et musicien, qui, par la musique, dissipa une révolution qui avait éclaté parmi les Lacédémoniens, en calmant par ses airs mélodieux les passions du peuple exalté; et il cite encore Thalita (poète et musicien, environ 700 avant J.-C.), qui avait été invité à Sparte pour apaiser par des hymnes expiatoires les dieux courroucés et qui parvint à délivrer Sparte de la peste qui la ravageait.

Comme nous le voyons par la citation de Plutarque, la grande idée moralisatrice que les anciens Grecs se faisaient de la musique lui faisait attribuer aussi une puissance surnaturelle et miraculeuse.

Diodore de Sicile, dans sa *Bibliothèque historique* (livre XVII), décrivant la vie d'Alexandre le Grand nous apprend que les trompettes sonnaient un air qui excitait l'enthousiasme des guerriers. Voici ce qu'il nous écrit :

» .... Τῶν δὲ σαλπιγκτῶν .... τὸ πολεμικὸν σημαινόντων οἱ
» Μακεδόνες πρῶτοι συναλαλάξαντες βοὴν ἐξαίσιον ἐποίησαν . . .

Et le divin Platon, dans son ouvrage sur *Criton*, § XII, par la bouche de Socrate appelle *bienfaisante* l'éducation des enfants que les lois imposent aux parents, éducation concernant la *musique* et la *gymnastique*:

» . . . οἱ ἐπὶ τούτοις τεταγμένοι νόμοι, παραγγέλλοντες τῷ πατρὶ
» τῷ σῷ σὲ ἐν μουσικῇ καὶ γυμναστικῇ παιδεύειν. »

Et dans l'œuvre de Platon *Ion* Socrate interroge Ion, qui arrive de l'Asclépiæon d'Épidaure :

» Μῶν καὶ ῥαψῳδῶν ἀγῶνα τιθέασι τῷ Θεῷ οἱ Ἐπιδαύριοι ; »

Et Ion répond :

» Πάνυ γε καὶ τῆς ἄλλης γε Μουσικῆς. »

Ce qui nous apprend que dans les Temples de Santé (Ἀσκληπιεῖα) avaient lieu des concours de chant et de musique. Et dans *Menexenos* Platon (§ XXI) nous dit que la ville organisait des concours de gymnastique, d'équitation et de toutes sortes de musique en l'honneur de ceux qui mouraient.

» . . . πρὸς δὲ τούτοις ἀγῶνας γυμνικοὺς καὶ ἱππικοὺς τιθεῖσα
» καὶ μουσικῆς πάσης. »

Le poète Théognis chante comme suit son amour pour la musique:

» αἰεί μοι φίλον ἦτορ ἰαίνεται, ὁππότ' ἀκούσω
» αὐλῶν φθεγγομένων ἱερόεσσαν ὄπα.
. . . .
» χαίρω δ'εὔφθογγον χερσὶ λύρην ὀχέων. »

Et dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Hercule souffrant des douleurs causées par la tunique empoisonnée invoque le chanteur, qui guérissait le mal par des chants magiques (SOPHOCLE, *Trachiniennes*, v. 1000):

» Τὶς γὰρ ἀοιδός, τὶς ὁ χειροτέχνης
» ἰατορίας, ὅς τὴν δ' ἄτην
» χωρὶς Ζηνὸς κατακηλήσει ; »

Cette thérapeutique par le chant renferme dans son sens surnaturel, magique et miraculeux, toute l'allégorie admirable de l'apaisement, de l'assoupissement, de l'anesthésie de la douleur par les sons harmonieux.

Platon considère la musique comme un élément idéal de pédagogie pour perfectionner ceux qui, par l'inclination naturelle de l'esprit et du caractère, sont destinés à former la classe administrative.

Au livre III de la *République* de Platon, Socrate dit à Glaucon : «L' éducation par la musique n' est-elle pas de la plus grande importance ? Car le rythme et l'harmonie descendent au plus profond de l'âme et y exercent leur puissance, y faisant pénétrer la beauté, si l'éducation est saine, car, celui qui a été élevé par la musique pourra sentir avec finesse les défauts, les imperfections des créations de l'art et de la nature et il en éprouvera naturellement une impression désagréable ; c'est à cause de cela qu'il s'enthousiasmera pour le beau, qu'il ouvrira son âme pour le recevoir, qu'il s'en nourrira toujours, et ainsi il se perfectionnera en toute vertu. Au contraire il haïra avec raison tout ce qui est infâme. Et ces sentiments il les éprouvera dès l'âge le plus tendre avant de pouvoir même les expliquer par la logique, qu'il recevra à son heure comme un ami et une ancienne connaissance grâce à son éducation musicale. Et c'est justement pour toutes ces raisons que la musique est enseignée». (PLATON, *République*, liv. III).

» Ἆρ' οὖν, ἦν δ' ἐγώ, ὦ Γλαύκων, τούτων ἕνεκα κυριωτάτη ἐν
» μουσικῇ τροφή, ὅτι μάλιστα καταδύεται εἰς τὸ ἐντὸς τῆς ψυχῆς ὅτε
» ῥυθμὸς καὶ ἁρμονία, καὶ ἐρρωμενέστατα ἅπτεται αὐτῆς φέροντα τὴν
» εὐσχημοσύνην ; καὶ ποιεῖ εὐσχήμονα, ἐάν τις ὀρθῶς τραφῇ ; εἰδὲ μὴ
» τοὐναντίον ; καὶ ὅτι αὖ τῶν παραλειπομένων καὶ μὴ καλῶς δημιουρ-
» γηθέντων, ἢ μὴ καλῶς φύντων, ὀξύτατ' ἂν αἰσθάνοιτο ὁ ἐκεῖ τρα-
» φεὶς ὡς ἔδει, καὶ ὀρθῶς δὴ δυσχεραίνων, τὰ μὲν καλὰ ἐπαινοῖ, καὶ
» χαίρων καὶ καταδεχόμενος εἰς τὴν ψυχήν, τρέφοιτ' ἂν ἀπ' αὐτῶν,
» καὶ γίγνοιτο καλός τε κἀγαθός· τὰ δ' αἰσχρὰ ψέγει τ' ἂν ὀρθῶς καὶ
» μισοῖ, ἔτι νέος ὤν, πρὶν καὶ λόγον δυνατὸς εἶναι λαβεῖν· ἐλθόντος δὲ
» τοῦ λόγου, ἀσπάζοιτ' ἂν αὐτόν, γνωρίζων δι' οἰκειότητα μάλιστα, ὁ
» οὕτω τραφείς. Ἐμοὶ γοῦν δοκεῖ, ἔφη, τῶν τοιούτων ἕνεκα ἐν μουσικῇ
» εἶναι ἡ τροφή».

Dans les savantes paroles de Socrate, la musique est citée comme ayant le pouvoir de former, de développer, de renforcer le bon sens, c'est-à-dire la plus haute qualité spirituelle de l'homme, ainsi que d'élever au plus haut degré

le sentiment du beau, sentiment qui caractérise par excellence l'homme instruit et supérieur. »

Et Socrate continue à s'exprimer comme suit :

» . . . καὶ οἱ καθιστάντες μουσικῇ καὶ γυμναστικῇ παιδεύειν, οὐχ
» οὗ ἕνεκα τινὲς οἴονται καθιστᾶσιν, ἵνα τῇ μὲν τὸ σῶμα θεραπεύ-
» οιντο, τῷ δὲ τὴν ψυχήν· ἀλλ' . . . ἀμφότερα τῆς ψυχῆς ἕνεκα τὸ μέγι-
» στον καθιστάναι... ἐπὶ τὸ θυμοειδὲς καὶ τὸ φιλόσοφον· οὐκ ἐπὶ ψυχὴν
» καὶ σῶμα, εἰ μὴ εἴη πάρεργον· ἀλλ' ἐπ' ἐκεῖνο, ὅπως ἂν ἀλλήλοιν ξυναρ-
» μοσθῆτον, ἐπιτεινομένω καὶ ἀνιεμένω μέχρι τοῦ προσήκοντος . . . »

C'est-à-dire que ces deux arts, la *musique* et la *gymnastique,* ont été désignés pour l'éducation des hommes, non pas, comme l'on dit communément, l'un pour l'âme et l'autre pour le corps, mais tous deux exclusivement pour l'âme, afin qu'elle soit harmoniquement accouplée avec la *Vaillance* et la *Sagesse.* Et les paroles savantes de Socrate nous font voir de nouveau en une liaison très étroite la musique et la gymnastique, et nous font connaître que par cette liaison l'âme devient toute harmonie dans les plus hautes vertus.

Plus loin, en parlant de l'instruction morale et de la volonté des jeunes gens, il cite la musique comme leur accordant la sobriété et la modération des sens par le rythme et l'harmonie, c'est-a dire comme perfectionnant et vivifiant non seulement les plus hautes vertus morales, mais aussi la garantie la plus sérieuse et l'arme la plus forte de la santé : la sobriété. Si la musique peut accorder seulement la sobriété à celui qu'elle instruit, elle peut être considérée comme réalisant le plus grand but de l'Hygiène.

Voici les paroles apophtegmatiques de Socrate (PLATON *République,* liv. III, p. 120) :

» . . . . εἰ δυσγοήτευτος καὶ εὐσχήμων ἐν πᾶσι φαίνεται, φύλαξ
» αὐτοῦ ὢν ἀγαθός, καὶ **μουσικῆς ἧς ἐμάνθανεν,** εὔρυθμόν τε καὶ εὐάρ-
» μοστον ἑαυτὸν ἐν πᾶσι τούτοις παρέχων· οἷος δὴ ἂν ὤν, καὶ ἑαυτῷ
» καὶ πόλει χρησιμώτατος εἴη . . . »

C'est à dire, s'ils peuvent être sobres, comme la musique le leur a enseigné, et si en général ils prouvent que leur conduite est conforme aux lois *du rythme et de l'harmonie,* ils seront très utiles à eux-mêmes et à leur cité ; car d'après Socrate, s'ils commencent dès leurs jeux d'enfance à recevoir

l'amour de la loi et de l'ordre, ce sentiment les accompagnera pendant toute leur vie. Tout le monde sait quelle importance a pour la vie de l'homme l'ordre harmonieux, la discipline et l'adaptation à la loi. Et le savant Aristote, dans son ouvrage sur la *République d'Athènes* (§ 60), dit que les distributeurs des prix aux concours de musique étaient choisis par la voie du sort, de même que pour le jeu gymnique.

» . . . Κληροῦσι δὲ καὶ ἀθλοθέτας δέκα ἄνδρας . . . οὗτοι δὲ » δοκιμασθέντες ἄρχουσι τέτταρα ἔτη, καὶ διοικοῦσι τήν τε πομπὴν τῶν » Παναθηναίων καὶ τὸν ἀγῶνα τῆς μουσικῆς καὶ τὸν γυμνικὸν » ἀγῶνα . . . »

A la fête d'Apollon à Delphes avaient lieu d'abord des concours de musique; les jeux gymniques y sont ajoutés bien plus tard et, à ce qu'il paraît, par imitation de ceux qui étaient célébrés en Olympie.

Enfin, dans l'expédition d'Alexandre le Grand les armées étaient accompagnées des poètes et des musiciens les plus célèbres, parmi lesquels le fameux musicien Timothée a certainement beaucoup aidé à la lutte civilisatrice et humanitaire des Grecs. Ces artistes, durant les marches militaires, enthousiasmaient les soldats et soulageaient leurs maux par des chants appropriés. La Grèce possédait dans ce but des chants guerriers et patriotiques, qui savaient exalter le sentiment et stimuler l'ardeur.

Les Spartiates surtout avaient *des rythmes de marche* qui inspiraient le mépris de la mort et excitaient à la vaillance:

» Ὁ γὰρ Λυκοῦργος παρέζευξε τῇ κατὰ πόλεμον ἀσκήσει τὴν » φιλομουσίαν, ὅπως τὸ ἄγαν πολεμικὸν τῷ ἐμμελεῖ κερασθέν, συμ- » φωνίαν καὶ ἁρμονίαν ἔχῃ» (PLUTARQUE, *Anciennes professions des Lacédémoniens*)

L'histoire nous apprend même que plusieurs guitaristes sont tombés en combattant vaillamment au milieu des dangers de la bataille et ont prouvé ainsi effectivement la force virile (ἀνδροποιὸν) de la musique, ainsi que Plutarque le dit. Ainsi l'héroïsme du guitariste Aristonique fut tel qu'Alexandre le Grand ordonna qu'une statue d'airain fût élevée en son honneur à Delphes. Cette statue tenait d'une main la guitare et de l'autre, tendue, le javelot.

» Κιθαρῳδοὶ δ' ἄλλοι τε καὶ Ἀριστόνικος, ὃς ἐν μάχῃ τινὶ προ-
» σβοηθήσας ἔπεσε λαμπρῶς ἀγωνισάμενος· ἐκέλευσεν οὖν (Ἀλέξαν-
» δρος) αὐτοῦ γενέσθαι καὶ στηθῆναι χαλκοῦν ἀνδριάντα Πυθοῖ, κιθά-
» ραν ἔχοντα καὶ δόρυ προβεβλημένον, οὐ τὸν ἄνδρα τιμῶν μόνον,
» ἀλλὰ καὶ μουσικὴν κοσμῶν ὡς ἀνδροποιόν, καὶ μάλιστα δὴ πληροῦσαν
» ἐνθουσιασμοῦ καὶ ὁρμῆς τοὺς γνησίως ἐντρεφομένους» (PLUTARQUE, *Sur le sort et la vertu d'Alexandre*)

Ainsi la musique est de nouveau désignée comme éducatrice des hommes, c'est-à-dire créatrice des mœurs viriles, des mâles vertus et comme remplissant l'âme d'un noble enthousiasme de courage et d'élan.

Les musiciens et les poètes des armées macédoniennes accomplissaient donc merveilleusement leur œuvre civilisatrice par les lettres et la musique grecques, qui élevaient les mœurs et la pensée en rendant la santé et la vigueur à l'âme et au corps.

Les places et les édifices publics des villes d'Asie furent changés en écoles, qui développaient l'esprit, et en odéons, qui formaient l'âme des peuples soumis. La poésie d'Homère et des tragiques grecs était comprise non seulement en traduction, mais aussi dans l'original. Grâce à la force de la mélodie hellène les vers doux et élevés d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide étaient devenus familiers même aux enfants des Perses et des Gédrosiens.

Le philosophe Chéronéen célèbre l'avènement civilisateur du conquérant macédonien avec une vraie fierté nationale (PLUTARQUE, *Sur le sort et la vertu d'Alexandre*) :

» Ἀλεξάνδρου τὴν Ἀσίαν ἐξημεροῦντος Ὅμηρος ἦν ἀνάγνωσμα,
» καὶ Περσῶν καὶ Σουσιανῶν καὶ Γεδρωσίων παῖδες τὰς Εὐριπίδου
» καὶ Σοφοκλέους τραγῳδίας ᾖδον».

Et cet adoucissement des mœurs s'est accompli surtout par les lettres et par la musique grecques et non pas à la pointe des armes et par la force brutale.

Voilà pourquoi les différents peuples de l'Asie se soumettaient avec docilité au conquérant grec ; ils comprenaient la supériorité vertueuse d'une vraie civilisation, qui avait comme couronnement l'art divin de la musique.

Le conquérant et civilisateur grec était tellement aimé

et respecté même par les satrapes des pays conquis que Darius mourant souhaite que les dieux donnent la victoire aux armes du vainqueur et le rendent monarque de l'univers :

» ηὔχετο τοῖς Θεοῖς νὰ δίδωσιν εἰς τὰ ὅπλα του τὴν νίκην, ἵνα » καταστήσωσιν αὐτὸν μονάρχην τῆς οἰκουμένης ».

Et Darius avait raison, puisque les armes grecques ne portaient pas la destruction et l'incendie, mais l'éducation, la civilisation et l'humanité.

Oui, les armes de la Grèce offraient la santé aux âmes et aux corps, par le moyen le plus noble, le plus plastique—par l'éducation—et surtout par l'harmonie et le chant, inséparables de ses généreux soldats.

BIBLIOGRAPHIE

ΑΘΗΝΑΙΟΥ, 14, 10, 618.
ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ, Γ, 10, 2.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Ἀθηναίων Πολιτεία», § 60.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Προβλήματα», 19, 38.
ΑΛΚΜΑΝΟΣ, «Ἀποσπάσματα ποιημάτων.»
Dr CHOMET, *Effets et influence de la musique sur la santé et sur la maladie* (Paris, 1874).
ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ, «Βιβλιοθήκη Ἱστορική», βιβλ. ε' § 75.
ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ, «Βιβλιοθήκη Ἱστορική», βιβλ. ιζ'.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, βιβλίον στ' § 129.
ΘΕΟΓΝΙΔΟΣ, ποιήματος (ὁ πρὸς τὴν μουσικὴν ἔρως τοῦ ποιητοῦ).
ΘΕΟΚΡΙΤΟΥ, 24, 6.
ΚΛΗΜΕΝΤΟΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΩΣ, «Στρώματα» λογ. Α, 21, 105.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Περὶ Ὀρχήσεως», τόμ. 5, § 274.
ΜΑΓΓΙΝΑ ΣΠ. ΚΑΘΗΓ. «Εἰ Ὅμηρος τυφλός».
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, «Συμπόσιον», β. γ'.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὕμνος εἰς Ἑρμῆν».
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδυσσείας» θ, στ. 66 καὶ στ. 98, στ. 261, στ. 521.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλιάδος» Α, στ. 472 καὶ Ι, στ. 186.
ΟΡΦΕΩΣ, «Ὕμνος», 67.
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ, Ι. 30, 5.
ΠΙΝΔΑΡΟΥ, «Ὠδὴ πρὸς Ἀσκληπιόν».
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Νόμοι», βιβλ. ζ' § 790.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Κρίτων, Ἴων, Μενέξενος».
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Πολιτεία» βιβλ γ'.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίοι Παράλληλοι», (Λυκοῦργος).
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Τὰ παλαιὰ τῶν Λακεδαιμονίων ἐπιτηδεύματα».
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Περὶ μουσικῆς».
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Περὶ Ἀλεξάνδρου τύχης καὶ ἀρετῆς».
ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ, «Τραχινίαι».
ΤΕΡΠΑΝΔΡΟΥ, «Ἀποσπάσματα ποιημάτων».

SIXIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

LIVRE ΣΤ'

L'Hygiène du Milieu chez les Anciens Grecs

DEMEURE, VILLE, CLIMAT, SOL.

La race hellénique qui fut dès l'époque préhistorique la source de toute culture, de toute connaissance, de toute instruction, prenait en considération non seulement l'état hygiénique et le bien-être physique de l'individu, mais aussi l'hygiène tout aussi indispensable du milieu, c'est à dire celle de la demeure et plus généralement de la ville, ainsi que l'influence hygiénique du climat.

Même dans la Cnossos préhistorique nous voyons le fameux palais disposé en amphithéâtre ; ce qui d'une part donnait un aspect somptueux et imposant au bâtiment, et d'autre part offrait une vue incomparablement plus belle sur le fleuve ; et ce qui est de la plus grande importance, toutes les chambres étaient mieux aérées et mieux éclairées, que si elles se fussent trouvées sur le même plan.

Le palais possédait aussi des cours découvertes, afin que les chambres qui n'étaient pas sur la façade pussent recevoir l'air et la lumière, car le palais avait plusieurs compartiments; et ceci nous prouve que ces précurseurs de toute civilisation s'efforçaient de rendre la demeure suffisamment claire et aérée pour la vie et le bien être de ses habitants. ***Air*** et ***lumière***, tels sont les deux éléments considérés même aujourd'hui comme indispensables à l'organisme humain.

On connait les statistiques établies en France et en Angleterre concernat le développement de l'organisme infantile

par rapport à l'éclairage et à l'aérage de la demeure où l'enfant se développe.

Et si nous remontons à la demeure de l'époque homérique et à la civilisation mycénienne, ainsi qu'à l'époque allant de la guerre du Péloponèse à Alexandre le Grand, nous voyons le même soin accordé à l'aérage de la maison.

Les différentes cours disposées tout autour des habitations, les colonnades et les terrasses avaient pour but l'aérage abondant de la demeure, permettant l'accès de l'air libre aussi longtemps que possible.

Dans la maison de l'époque homérique *la cour* est citée par Athénée, comme étant un bien *en plein air*, placé devant le bâtiment principal et formant une partie importante de la demeure («Iliade» Z. 316) :

» Οἵ οἱ ἐποίησαν θάλαμον, καὶ δῶμα, καὶ αὐλήν.

Dans ce vers Homère cite *la cour* comme une des trois principales parties de la maison de Pâris.

Des *galeries*, compartiments ouverts sont également cités par le poète dans la demeure Homérique. Ainsi devant le bâtiment principal il y avait des galeries couvertes, soutenues, selon Cléon Rangavis, très probablement par des colonnes. Sous ces portiques couchaient souvent les étrangers hospitalisés.

Selon Friedreich il s'agissait là de chambres ouvrant sur la galerie, parcequ'il trouve peu croyable que des gens puissent dormir en plein vent; mais il oublie Elpinore, qui nous apparaît couché sur la terrasse («Odyssée» K 552) (1). La toiture même de la maison était plate, car parfois les habitants se promenaient sur le toit et s'y couchaient («Odyssée» K 554). Par conséquent l'utilisation des toits par les Américains comme demeures et écoles de plein air n'est pas une invention moderne.

La mesure hygiénique par excellence, de garder pour dormir les fenêtres ouvertes, n'est donc pas appliquée aujourd'hui pour la première fios. Cette mesure est considérée dans les différents sanatoriums comme une arme très forte d'Hygiène, quoique la température dans certains d'entre eux,

(1) Aujourd'hui même en été plusieurs Athéniens dorment sur les terrasses.

sur les montagnes suisses p. ex., est incomparablement plus froide que celle de la Grèce.

Homère décrivant le rythme et la disposition des demeures royales, surtout de celle d'Ulysse («Odyssée» B 126) cite l'*Herkos* (ἕρκος), c'est à dire la cour avec l'autel dédié à Jupiter Herkios, puis le *salon* ou colonnade devant la maison, et derrière le *megaron* une salle vaste soutenue par des colonnes, autour de laquelle s'étendaient les différentes chambres et ayant au-dessus, le compartiment des femmes.

Les demeures royales étaient très somptueuses, témoin celle d'Alcinoüs des Phéaciens, qui avait les portes en or et les murs en cuivre :

» Χάλκεοι μὲν τοῖχοι ἐληλήδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα
» ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ. Περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο.
» Χρύσεαι δὲ θύραι πυκνὸν δόμον ἐντὸς ἔεργον.

L'immortel poète cite aussi à côté des maisons, d'admirables jardins servant à la culture des arbres fruitiers et des légumes, à l'amusement et au séjour hygiénique des habitants. Le poète cite trois exemples très connus : le jardin d'Alcinoüs, celui de Laërte et la plantation plutôt naturelle qu' artificielle autour de l'antre de Calypso.

Le paradis d'Alcinoüs est décrit avec une telle vivacité par le poète qu'il est resté proverbial («Odyssée» H. 115».

» Ἔκτοσθεν δ' αὐλῆς μέγας ὄρχατος ἄγχι θυράων
» τετράγυος· περὶ δ' ἕρκος ἐλήλαται ἀμφοτέρωθεν.
» Ἔνθα δὲ δένδρεα μακρὰ πεφύκει τηλεθόωντα
» ὄγχναι καὶ ῥοιαὶ καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,
» συκέαι τε γλυκεραὶ καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι».

Le jardin était placé dans les murs de la cour et les arbres disposés en allées artistiques (ὄρχατος).

Des parterres de fleurs s'étendaient tout à fait en haut du jardin («Odyssée» H 127) :

» Ἔνθα δὲ κοσμηταὶ πρασιαὶ παρὰ νείατον ὄρχον
» παντοῖαι πεφύασιν ἐπηετανὸν γανόωσαι».

Les plate-bandes et les parterres étaient arrosés par des sources d'eau claire, joyeux présent des Dieux envers Alcinoüs («Odyssée» H 132).

Aujourd'hui encore l'eau est considérée comme un précieux élément d'hygiène pour les besoins de la maison ; c'est pourquoi le poète appelle les sources-joyeux présent des Dieux : «ἀγλάον τῶν Θεῶν δῶρον».

Ulysse de retour chez lui, trouve son vieux père soignant le jardin, où selon le poète, toute espèce de plante était cultivée («Odysée» Ω 247) :

» οὐ φυτόν, οὐ συκέη, οὐκ ἄμπελος, οὐ μὲν ἐλαίη
» οὐκ ὄγχνη, οὐ πρασίη τοι ἄνευ κομιδῆς κατὰ κῆπον».

Enfin le jardin de Calypso renfermait des arbres destinés à charmer la déesse et qui formaient des groupes charmants («Odyssée» T. 75) :

» ...... καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν
» θηήσαιτο ἰδὼν καὶ τερφθείη φρεσὶν ᾗσιν».

Le Palais de la civilisation mycénienne découvert par la pioche de Schlieman, présente une grande analogie avec celui de l'époque homérique. Ce palais était composé des mêmes parties principales : la cour, le palais des hommes et le gynécée. La cour était entourée de colonnades, *salons de la cour*, ainsi que les appelle le poète. Près du Palais des hommes se trouvait la *salle de bains*, dans laquelle, selon l'usage, les étrangers étaient conduits à leur arrivée.

Une *maison particulière* découverte sur le côté ouest de l'Acropole de Mycènes, se composait de même que le palais, de deux compartiments celui des hommes et celui des femmes, de dimensions plus petites, possédant chacun une cour séparée; il y avait aussi une cour commune aux deux compartiments.

Les maisons d'Athènes, depuis la guerre du Péloponèse jusqu'à Alexandre le Grand ne différaient pas beaucoup, quand à leur disposition, de celles de l'époque homérique. La cour du compartiment des hommes était appelée *peristylè* à cause des colonnades qui en formaient le pourtour, parmi lesquelles celle de l'entrée et celle de face étaient appelées *Prostoon*, ainsi que Platon le dit dans Protagoras (PLATON, «Protagoras» 314):

» Ἐπειδὴ δὲ εἰσήλθομεν κατελάβομεν Πρωταγόραν ἐν τῷ προ-
» στόῳ περιπατοῦντα».

Tout autour de la cour du gynécée sur les trois côtés se dressaient des *colonnades* et derrière les chambres où les femmes tissaient ou exécutaient d'autres travaux, se trouvait la *porte du jardin*, c'est-à dire celle qui y conduisait (Rép. I, 76). Le toit de la maison était plat la plupart du temps (Lys. II. Sym. 142). Ces toits plats des maisons Athéniennes, appelés par les auteurs *hêliastiria* (ἡλιαστήρια) servaient, pendant la journée, de lieux de séjour, et pendant la nuit, de dortoirs frais.

A une époque bien certainement postérieure Lucien nous donne en quelques lignes très condensées une parfaite image de l'Hygiène de la maison, image non seulement conforme aux exigences de l'Hygiène moderne, mais qui renferme en même temps le type de la phrase philosophique de Périclés: «Φιλοκαλοῦμεν μετ' εὐτελείας». (1) phrase si parfaitement développée il y a quelques années par le savant maître en Médecine, feu Professeur à l'Université Nationale d'Athènes Mr Spiridion Manghinas. Voici ce que Lucien écrit (LUCIEN, «Apanta» Tome 5, § 193 «Sur la Maison»):

» . . . τούτου δὲ τοῦ οἴκου τὸ κάλλος οὐ κατὰ βαρβαρικούς
» τινας ὀφθαλμοὺς οὐδὲ κατὰ Περσικὴν ἀλαζονείαν ἢ βασιλικὴν με-
» γαλαυχίαν, οὐδὲ πένητος μόνον, ἀλλὰ εὐφυοῦς θεατοῦ δεόμενον καὶ
» ὅτῳ μὴ ἐν τῇ ὄψει ἡ κρίσις, ἀλλά τις καὶ λογισμὸς ἐπακολουθεῖ
» τοῖς βλεπομένοις· τὸ γὰρ τῆς ἡμέρας πρὸς τὸ κάλλιστον ἀποβλέπειν —
» κάλλιστον δὲ αὐτῆς καὶ ποθεινότατον ἡ ἀρχὴ καὶ τὸν ἥλιον ὑπερκύ-
» ψαντα εὐθὺς ὑποδέχεσθαι καὶ τοῦ φωτὸς ἐμπίπλασθαι εἰς κόρον
» ἀναπεπταμένων τῶν θυρῶν, καθ' ὃ καὶ τὸν ἱερὸν βλέποντα ἐποίουν
» οἱ παλαιοί, καὶ τὸ τοῦ μήκους πρὸς τὸ πλάτος καὶ ἀμφοῖν πρὸς τὸ
» ὕψος εὔρυθμον καὶ τῶν φωταγωγῶν τὸ ἐλεύθερον καὶ πρὸς ὥραν
» ἑκάστην εὖ ἔχον πῶς οὐχ ἡδέα ταῦτα πάντα καὶ ἐπαίνων ἄξια; »

Dans ces quelques phrases Lucien nous démontre que la maison des anciens Grecs quoique dépourvue de la mollesse voluptueuse et de la somptuosité vaine des Persans, assurait le *bien être* sans avoir l'aspect de la pauvreté; c'est à dire qu'elle réalisait la phrase immortelle sur l'élégance formulée par le grand maître d'Athènes. Selon laquelle: «*On*

(1) Ἐπιτάφιος Περικλέους, παρὰ Θουκυδίδῃ. (Thucydide. Oraison funèbre, de Périclès).

était élégant sans dépenser beaucoup. Lucien nous dit d'abord, que l'élégance de la maison grecque ancienne a besoin d'un *spectateur intelligent,* pour la distinguer. En effet seule la pensée intelligente et cultivée peut créer une œuvre de bon goût; toute autre production aura l'élégance fausse des barbares, qui aiment uniquement les objets fastueux, les ornements multicolores privés de la moindre parcelle d'esthétique et de finesse artistique.

Selon Lucien, chez les anciens Grecs, la direction de la maison vers l'Est était considérée comme la meilleure (cela est du reste admis par les hygiénistes modernes), afin que le soleil à peine levé pût réjouir la maison de ses rayons vivifiants, détruire les germes de contagion et donner la santé et le bien-être aux habitants. Les Grecs voulaient aussi que les fenêtres fussent ouvertes sur tous les points de l'horizon, afin que l'intérieur de la maison restât éclairé et baigné par les bienfaisants rayons solaires durant toute la journée, tandis que l'aérage se faisait dans toutes les directions; il se formait des courants d'air précieux pour le nettoyage parfait de l'atmosphère des chambres. Homère appelle la chambre d'Hélène «ὑψώροφον», c'est à dire de *haut toit;* il est connu que les chambres à haut plafond étant les plus aérées sont aussi les plus hygiéniques.

Les savants créateurs de l'ancienne Grèce ne se souciaient pas moins de l'*Hygiène de la ville* en général.

Certains ouvrages hydrauliques, d'origine lointaine, en Grèce étaient attribués à des artisans fabuleux ou du moins trés anciens. Hercule, dit-on, creusa le canal à travers Feneos et Dédalos construisit en Sicile la piscine par laquelle passait le fleuve Alabon. On bâtissait aussi des ports à cette époque, car il y avait des villes grecques possédant une force navale. Le port en fonte de Kyzike était considéré comme un ouvrage de la première antiquité, renommé pour avoir été fondé par des géants et des Pelasges (Schol. Apol. A, 387).

Dans la ville préhistorique de «Mycènes» les archéologues ont identifié des *sources*, des *aqueducs* pour amener l'eau à la ville, ainsi que des *égouts.* Sur le versant Est de l'Acropole on a retrouvé une *source* d'où jaillit une eau abondante. Ce serait, paraît-il la source «Persia», que le voyageur Pau-

sanias prétend avoir vue dans les ruines de Mycènes. L'Acropole avait aussi des réservoirs, qui l'approvisionnaient d'eau. On prenait grand soin de l'éloignement des eaux sales ; la preuve en résulte des divers *égouts* découverts dans les Palais de Mycènes et de Térinthe, ainsi que sous les routes et des maisons de l'Acropole de Mycènes. Le fameux Aristote nous enseigne qu'il y avait à Athènes aussi bien qu'au Pirée cinq commissaires de police, qui surveillaient la propreté de la ville et la construction des maisons (ARISTOTE, République d'Athènes § 50) :

» . . . καὶ ἀστυνόμοι δέκα, τούτων δὲ πέντε (μὲν) ἄρχουσιν ἐν
» Πειραιεῖ, πέντε δ' ἐν ἄστει, . . . καὶ ὅπως τῶν κοπρολόγων μηδεὶς
» ἐν τοῖς παρὰ τοῦ τείχους καταβαλεῖ κόπρον ἐπιμελοῦνται, καὶ τὰς
» ὁδοὺς κωλύουσι κατοικοδομεῖν καὶ δρυφράκτους ὑπὲρ τῶν ὁδῶν
» ὑπερτείνειν καὶ ὀχετοὺς μετεώρους εἰς τὴν ὁδὸν ἔκρουν ἐχομ(ένους)
» ποιεῖν . . .».

De nos jours l'Hygiène Publique considère comme un de ses principaux devoirs le transport à un endroit fixé hors de la ville, des immondices ramassées dans les rues. Aristote ajoute, que les commissaires de police — qui pourraient être assimilés à nos inspecteurs sanitaires—prenaient soin aussi de la largeur et du dégagement des routes, empêchant toute construction qui aurait rendu la rue plus étroite ou empêché un tant soit peu son éclairage ou son aérage.

Ils s'occupaient aussi très sérieusement de la canalisation des eaux sales, défendant la construction d'égouts libres (μετεώρους), qui, se déversant dans les rues, auraient infecté la ville par les matières septiques des eaux contaminées.

Dans les «Lois» de Platon les soins à prendre concernant l'Hygiène de la ville, sont exposés, comme suit (PLATON, «Lois» Liv. ΣΤ' § VII 758) :

» . . . τῆς πόλεως αὐτῆς ὁδῶν καὶ οἰκήσεων καὶ οἰκοδομῶν καὶ
» λιμένων καὶ ἀγορᾶς καὶ κρηνῶν καὶ δὴ καὶ τεμενῶν καὶ ἱερῶν καὶ
» πάντων τῶν τοιούτων ἐπιμελητάς δεῖ τινας ἀποδεδειγμένους εἶναι».

et dans (§ VIII 761) :

» . . . καὶ τῶν ἐκ Διὸς ὑδάτων, ἵνα τὴν χώραν μὴ κακουργῇ
» μᾶλλον δ' ὠφελῇ ῥέοντα . . . τὰς ἐκροὰς αὐτῶν εἴργοντας οἰκοδο-

» μήμασί τε καὶ ταφρεύμασιν . . . τοῖς ὑποκάτωθεν ἀγροῖς τε καὶ
« τόποις πᾶσι νάματα καὶ κρήνας ποιοῦσαι . . . καὶ συνάγοντες με-
» ταλλείαις νάματα πάντα ἄφθονα ποιῶσιν ὑδρείαις τε καθ' ἑκάστας
» τὰς ὥρας . . . γυμνάσια χρὴ κατασκευάζειν τοὺς νέους αὐτοῖς τε καὶ
» τοῖς γέρουσι γεροντικὰ λουτρὰ θερμὰ παρέχοντας . . . καμνόντων
» τε νόσους καὶ πόνους τετρυμένα . . . σώματα δεχομένους . . .».

et dans (§ IX.) :

» Ταῦτα μὲν οὖν καὶ τὰ τοιαῦτα πάντα κόσμος τε καὶ ὠφέλεια
» τοῖς τόποις γίγνοιτ' ἄν . . . »

D'après les écrits de Platon nous voyons l'attention que les anciens grecs accordaient à l'approvisionnement des villes et des champs en eau abondante et propre.

Si maintenent nous prenons en considération l'eau comme élément précieux, indispensable de l'Hygiène, tant pour les personnes que pour les villes, tant pour les nécessités domestiques que pour les besoins civiques, nous comprendrons facilement la grande importance du souhait exprimé par Platon concernant la canalisation d'eau abondante et propre.

Les établissements de gymnastique (*gymnases*, γυμναστήρια) et ceux de *bains chauds* qu'il cite, sont aujourd'hui même considérés après tant de siècles comme des moyens de premier ordre concernant l'état hygiénique d'une ville.

Dans un autre chapitre de la présente étude nous examinons amplement l'importance capitale des gymnases et des jeux, au point de vue du bien être individuel et de la vigueur des anciens grecs, aussi croyons nous superflu de nous en occuper pour l'instant.

Quant aux bains chauds, personne ne met plus en doute leur influence hygiénique sur certains états de l'organisme, ainsi que le soulagement procuré par leur usage. Il faut ajouter que *les bains*, dont Platon nous parle, sont *publics* ; par conséquent la tendance des contemporains à construire des bains publics n'est que l'imitation de ce qui fut fait durant cette grande époque de l'antiquité.

Le divin Platon nous dit aussi (PLATON, «les Lois» Liv X § 763):

» . . . ἕποιντο δ' ἂν ἀγρονόμοις (re) ἀστυνόμοι . . . τῶν τε
» ὁδῶν ἐπιμελούμενοι τῶν κατὰ τὸ ἄστυ καὶ τῶν ἐκ τῆς χώρας λεω-

» φόρων . . . ἵνα κατὰ νόμους γίγνωνται πᾶσαι, καὶ δὴ καὶ τῶν
» ὑδάτων, ὁπόσ' ἂν αὐτοῖς πέμπωσι καὶ παραδιδῶσιν οἱ φρουροῦντες
» τεθεραπευμένα, ὅπως εἰς τὰς κρήνας ἱκανὰ καὶ καθαρὰ πορευόμενα
» κοσμῇ τε ἅμα καὶ ὠφελῇ τὴν πόλιν . . . »

Où de nouveau l'approvisionnement d'une ville, en eau abondante et propre, est clairement cité pour son ornement et son utilité. Et plus loin il recommande (§ XX 778):

» . . . καὶ τὴν πόλιν ὅλην ἐν κύκλῳ πρὸς τοῖς ὑψηλοῖς τόπων,
» εὐερκείας τε καὶ καθαρότητος χάριν . . . »

Cette phrase est aussi un vrai précepte d'Hygiène, car on connait la grande importance des *«localités haut placées»* concernant l'Hygiène et la vigueur des personnes, localités qui fournissent par leur position un air plus pur (c'est à dire la principale nourriture de l'homme), une lumière plus abondante, facilitent l'influence hygiénique des rayons solaires, en même temps que la décharge des eaux sales, qui s'écoulent vers les lieux plus bas. Ces localités jouissent d'ailleurs d'un sol sec, hygiénique et propre, d'une atmosphère claire, transparente et pure, tout cela formant des éléments hygiéniques très importants. Platon condamne aussi l'existence des murs tout autour de la ville existence préjudiciable tant à *la santé corporelle*, car elle *empêche l'aérage de la ville*, ainsi que l'hygiène moderne le reconnaît, qu'*à la vigueur psychique*, car selon l'auteur, les murailles *amollissent la diathèse de l'âme des habitants*, qui ont recours aux murs plutôt que de garder la ville nuit et jour. Il ajoute que le vrai repos se crée par la fatigue et qu'en revanche les fatigues se créent par le repos honteux et la paresse; nous donnant ainsi non seulement le précepte le plus savant et le plus moral, mais aussi la meilleure définition du repos.

Selon le grand historien Anglais, Grote, il existe des preuves nous permettant de conclure que le sol de l'ancienne Hellade était beaucoup plus hygiénique que celui de la Grèce moderne, car la contrée était plus assidûment cultivée, les villes dirigées avec plus de soin et la provision d'eau beaucoup plus abondante. Cette remarque du savant historien est très juste, si on la rapproche des passages de différents auteurs anciens Ainsi l'ouvrage de Thucydide nous

démontre que la contrée entourant la ville d'Athènes était toute couverte de plantations (1). L'armée des Péloponésiens arrivée en Attique détruisait et incendiait la contrée, coupant les arbres et arrachant les céréales, d'où l'indignation des Athéniens pour l'incendie.

Plutarque aussi dans la vie de Sylla dit, que, lorsque Athènes fut assiégée, Sylla coupait les arbres au moyen de plusieurs machines, afin d'accélérer la reddition de la ville ; les forêts ayant été brûlées par l'ennemi et le bois n'étant pas abondant, Sylla coupait même les arbres des forêts sacrées, de l'Académie et du Lycée (PLUTARQUE, «Vies Parallèles», «Sylla» ιβ') :

» . . . ἐπεχείρησε τοῖς ἱεροῖς ἄλσεσι, καὶ τὴν τ' Ακαδήμειαν ἔκειρε, » δενδροφορωτάτην προαστείων οὖσαν, καὶ τὸ Λύκειον· »

Ainsi les environs d'Athènes étaient couverts de plantations ; voilà d'où provenait l'égalité de température — «ἡ τῶν ψυχρῶν καὶ θερμῶν ἁρμονία»—la douceur du climat, le bien être des habitants et le grand développement de l'esprit.

Selon feu Bœckh, l'ancienne Attique était toute couverte de forêts, et aucune contrée de nos jours n'est si richement arrosée qu'elle l'était alors.

Mais, comme nous l'avons dit tout à l'heure, les forêts sacrées des dieux, les bois des nymphes et les forêts des Dryades subirent des pertes irréparables depuis les temps de Sylla jusqu'aux jours terribles de l'expédition d'Ibrahim, sans parler des bergers de nos jours, qui, par ignorance, livrent au feu destructeur les trésors champêtres de la chère Patrie. Espérons que des comités de Néogrecs cultivés, se souciant des plantations, rendront peu à peu l'Attique moderne digne de l'Attique renommée des anciens.

D'ailleurs depuis l'époque où Grote composait son histoire, plusieurs contrées insalubres de la Grèce se sont améliorées au point de vue de l'Hygiène, par l'agriculture, l'arboriculture et la distribution bien comprise des eaux abondantes; tout fait prévoir pour l'avenir, qu'on fera plus et mieux encore et que toute une forêt de verdure, formera

(1) Thucydide, Chap. β' 18, 19, 20, 21, 22.

un verdoyant encadrement au ciel magique et bleu.

L'Hygiène moderne, d'après ce qui est généralement admis, considère les plantations comme bienfaisantes pour la santé et le bien être de l'organisme, puisqu'elles nous procurent l'Oxygène, c'est à dire la nourriture par excellence de l'organisme humain. Il est aussi connu que la verdure donne non seulement le bien-être corporel, mais aussi la vigueur et la force créatrice de l'esprit, témoin Beethoven, dont les sublimes compositions prirent naissance dans les forêts ; la grande voix de la Nature parlait à son esprit et à son âme, dont la perception était supérieure à celle des sens,

Au (Dial. E) des «Lois de Platon» nous rencontrons les expressions générales suivantes sur l'influence hygiénique du climat (PLATON, «les Lois» § XVI, 747) :

» . . . μηδὲ τοῦθ' ἡμᾶς λανθανέτω περὶ τόπων, ὡς οὐκ εἰσὶν
» ἄλλοι τινὲς διαφέροντες ἄλλων τόπων πρὸς τὸ γεννᾷν ἀνθρώπους
» ἀμείνους καὶ χείρους, οἷς οὐκ ἐναντία νομοθετητέον. Οἱ μὲν γέ που
» διὰ πνεύματα παντοῖα καὶ δι' εἱλήσεις ἀλλόκοτοί τ' εἰσὶ καὶ ἐναίσιοι
» αὐτῶν, οἱ δὲ δι' ὕδατα, οἱ δὲ καὶ διὰ ταύτην τὴν ἐκ τῆς γῆς τρο-
» φὴν ἀναδιδοῦσαν, οὐ μόνον τοῖς σώμασιν ἀμείνω καὶ χείρω, ταῖς
» δὲ ψυχαῖς οὐχ ἧττον δυναμένην πάντα τοιαῦτα ἐμποιεῖν . . . οἷς ὅ
» γε νοῦν ἔχων νομοθέτης ἐπισκεψάμενος, ὡς ἄνθρωπον οἷόν τ' ἐστὶ
» σκοπεῖν τὰ τοιαῦτα, οὕτω πειρῷτ' ἂν τιθέναι τοὺς νόμους . . . »

Nous voyons, que Platon accordait de l'importance à l'influence du climat, non seulement sur l'organisme corporel par l'humidité plus ou moins grande et la fertilité du sol, mais aussi sur l'état de l'âme et la formation des mœurs ; il conseillait au législateur de prendre cela en considération.

Lucien dans «Apanta» parle du sol comme d'un facteur de bien-être et de longévité, et s'exprime comme suit (LUCIEN, «Apanta», Tome V § 211) :

» . . . ἤδη δὲ καὶ ἔθνη ὅλα μακροβιώτατα, ὥσπερ Σῆρας μὲν
» ἱστοροῦσι μέχρι τριακοσίων ζῆν ἐτῶν, οἱ μὲν τῷ ἀέρι, οἱ δὲ τῇ γῇ
» τὴν αἰτίαν τοῦ μακροῦ γήρως προστιθέντες, οἱ δὲ καὶ τῇ διαίτῃ·
» ὑδροποτεῖν γάρ φασι τὸ ἔθνος τοῦτο σύμπαν . . , »

(6) — » Ἀλλὰ ταῦτα μὲν περί τε τῶν μακροβίων γενῶν καὶ τῶν
» ἐθνῶν ἅτινά φασιν ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον διαγίγνεσθαι χρόνον, οἱ μὲν
» διὰ τὴν γῆν καὶ τὸν ἀέρα, οἱ δὲ διὰ τὴν δίαιταν, οἱ δὲ καὶ δι' ἄμφω . . . »

Le philosophe-médecin de Cos, ne constate-t-il pas la très grande influence hygiénique du climat, du sol, suivant son degré de salubrité, sur le bien-être, la vivacité ou la paresse de l'esprit? Cette théorie est savamment exposée dans son œuvre «Sur l'air, les eaux et les lieux». Cette remarque du grand maître est encore admise comme indiscutable. On sait que le sol humide et marécageux rend l'esprit lourd et l'organisme maladif, tandis que le sol sec et hygiénique renforce le corps, aiguise l'esprit et rend la conception spirituelle et esthétique de l'homme vive et prompte.

En effet le dogme hippocratique exposé dans l'œuvre sur «l'air, les eaux et les lieux» est le plus bel héritage légué à l'Hygiène moderne. La conservation de la santé, dit-il, le développement des différentes maladies sous l'influence du soleil, des vents, de la qualité des eaux en usage, des saisons, des climats, ainsi que de la formation physique de la personne et de la diathèse morale forment un ensemble très instructif au point de vue Hygiénique. Ce dogme est dû à l'observation profonde et à la philosophie austère de la pensée d'Hippocrate, qui entrevit l'influence du sol, de l'atmosphère et de la température sur le corps de l'homme, en apparence indépendant, et a pu distinguer les liens invincibles de l'esprit humain avec le milieu matériel. Hippocrate attribuait à la constitution des saisons de l'année le fait que les Asiatiques sont plus lourds et moins guerriers que les Européens. Dans les immenses plaines de l'Asie les saisons de l'année ne présentent pas de grands changements de température, mais se ressemblent entre elles. C'est pourquoi la colère ne se témoigne pas facilement chez les habitants, et l'âme guerrière ne s'y développe pas (n'oublions pas qu'une poignée d'anciens Grecs vainquit les Perses et prit d'innombrables prisonniers de guerre).

Ainsi Hippocrate est d'avis que les brusques changements des saisons et la fréquente irrégularité des éléments contribuent à l'endurcissement du corps et à la plus grande vivacité de conception de l'esprit, tandis que l'état contraire présente une influence opposée (HIPPOCRATE, «Sur l'air, les eaux et les lieux § 23) :

« . . . αἱ γὰρ ἐκπλήξιες πυκναὶ γιγνόμεναι τῆς γνώμης τὴν ἀγριό-

» τητα ἐντιθέασιν· τὸ δὲ ἥμερόν τε καὶ ἤπιον ἀμαυροῦσι, διότι εὐψυχοτέρους νομίζω τοὺς τὴν Εὐρώπην οἰκέοντας εἶναι ἢ τοὺς τὴν
» Ἀσίαν. Ἐν μὲν γὰρ τῷ αἰεὶ παραπλησίῳ αἱ ῥᾳθυμίαι ἔνεισιν, ἐν
» δὲ τῷ μεταβαλλομένῳ αἱ ταλαιπωρίαι τῷ σώματι καὶ τῇ ψυχῇ· καὶ
» ἀπὸ μὲν ἡσυχίης καὶ ῥαθυμίης ἡ δειλίη αὔξεται, ἀπὸ δὲ τῆς ταλαιπωρίης καὶ τῶν πόνων αἱ ἀνδρεῖαι. Διὰ τοῦτό εἰσι μαχιμώτεροι οἱ
» τὴν Εὐρώπην οἰκέοντες καὶ διὰ τοὺς νόμους . . .».

Certes quelques restrictions pourraient être formulées au sujet de cette opinion, qui attribue au climat le courage guerrier des Européens puisque Hippocrate même dit ailleurs que «l'Etat peut changer l'état moral du peuple», et aujourd'hui même les évènements prouvent, que les vertus militaires sont dues spécialement à la discipline et à la connaissance de l'art militaire.

Mais ces restrictions ne peuvent amoindrir la valeur de la profonde philosophie de l'Hygiène, que l'esprit d'Hippocrate nous laissa comme un héritage scientifique sacré. D'ailleurs lui-même est d'avis que la forme du gouvernement a une grande influence « . . . *καὶ διὰ τοὺς νόμους.*» sur l'individu. Le gouvernement libre de l'ancienne ville d'Athènes contribua selon lui à la floraison des esprits brillants, qui illuminèrent le ciel hellénique, tandis que la servitude et la barbarie engendrent l'oppression de la pensée, la paresse de l'esprit et la lâcheté de l'âme.

L'influence de l'Etat sur les sujets forme l'objet d'un autre Chapitre de cette étude.

Hippocrate fut ainsi le premier à remarquer l'influence du climat sur le caractère des peuples· après lui Aristote (ARISTOTE, «République» VII, 6) exposa ses pensées philosophiques sur les peuples de l'Asie et de l'Europe. La gloire de Polybe est basée sur le fait que l'auteur accorde au climat la formation des caractères et le développement spirituel des peuples.

Il remarquait cependant que l'art peut contrebalancer la nature (POLYBE, «Histoire»IV, 21).

Le philosophe de la scène d'Euripide, dans le but de prouver que la cause de développement de l'intelligence Athénienne fut l'*eucrasie* des saisons de l'année, créa la fable selon laquelle la divine harmonie a enfanté en Attique les neuf Muses. Selon le tragédien, à Athènes l'air n'est pas lourd, mais

fluide comme l'éther (EURIPIDE, «Médée» 830), ainsi que le dit Ciceron : «Athenis tenue cocelum, ex quoacutiores etiam putantur Attici».

et dans (§ 1) du Chap. «Sur l'air, les eaux et les lieux» Hippocrate déclare ce qui suit concernant l'influence du milieu (HIPPOCRATE, «Sur l'air, les eaux et les lieux» § 1) :

» . . . ὥστε ἐς πόλιν, ἐπειδὰν ἀφίκηταί τις, ἧς ἄπειρός ἐστι, δια-
» φροντίσαι χρὴ τὴν θέσιν αὐτέης. . . καὶ τῶν ὑδάτων πέρι ὡς ἔχουσι
» καὶ τὴν δίαιταν τῶν ἀνθρώπων».

L'Hygiène d'aujourd'hui ne s'intéresse-t-elle pas tout spécialement à ces Chapitres? Les saisons de l'année, la qualité du sol, les conditions de vie, tout cela ne cause-t-il pas chez les diverses personnes la grande différence de résistance physique ?

Les divers degrés d'immunité contre les infections ont été notés et sont en relation avec les climats plus ou moins tempérés ou tropicaux.

Dans (§ 2) du même Chapitre Hippocrate dit ;

» . . . Περὶ ἑκάστου δὲ χρόνου προϊόντος καὶ τοῦ ἐνιαυτοῦ, λέγοι
» ἂν ὁπόσα τις νοσήματα μέλλει πάγκοινα τὴν πόλιν κατασχήσειν ἢ
» θέρεος ἢ χειμῶνος, ὁπόσα τε ἴδια ἑκάστῳ κίνδυνος γίγνεσθαι ἐκ με-
» ταβολῆς τῆς διαίτης».

C'est à dire qu' au fur et à mesure que l'époque de l'année s'avance, le médecin doit prédire les maladies générales, qui attaqueront la ville en été ou en hiver, et celles qui peuvent survenir par le changement de la diète. Dans l'œuvre hippocratique «Sur la Diète» l'auteur considère le sol des lieux hauts et secs comme plus hygiénique et s'exprime ainsi (HIPPOCRATE, «Sur la Diète» Liv. B' § 37) :

» . . . Αἱ χῶραι ὧδε ἔχουσι· τὰ ὑψηλὰ καὶ αὐχμηρὰ καὶ πρὸς με-
» σημβρίαν κείμενα ξηρότερα τῶν πεδίων τῶν ὁμοίως κειμένων, διότι
» ἐλάσσους ἰκμάδας ἔχει· τὰ μὲν γὰρ οὐκ ἔχει στάσιν τῷ ὀμβρίῳ ὕδατι,
» τὰ δὲ ἔχει . . .»

Dans les «Aphorismes», il déclare (HIPPOCRATE, «Aphorismes» Part. III, § 15) :

» Τῶν δὲ καταστασίων τοῦ ἐνιαυτοῦ τὸ μὲν ὅλον οἱ αὐχμοὶ τῶν
» ἐπομβρίων εἰσὶν ὑγιεινότεροι, ὡς ἧσσον θανατώδεες».

C'est à dire que parmi les saisons de l'année les temps secs sont généralement plus hygiéniques que les temps humides et la mortalité y est moindre.

Hippocrate considère ainsi très justement comme cause de différantes maladies les changements climatériques et atmosphériques. Ces changements aiguisent l'esprit en renforçant le corps, mais deviennent nuisibles à des organismes délicats. En effet l'augmentation de la mortalité à Athènes et ailleurs correspond aux époques les plus inconstantes de l'année. Hippocrate considère, que la diète doit être différemment imposée d'après la saison, car les organismes, suivant leur constitution, ne réagissent pas de la même façon selon les époques de l'année; et l'âge aussi de la personne la dispose différemment d'après le milieu.

Ainsi au Chapitre sur «les Humeurs» il nous enseigne que les changements de climat provoquent des maladies plus graves, s'ils sont eux mêmes plus grands (HIPPOCRATE, «Sur les humeurs» § 15)

» Αἱ μεταβολαὶ μάλιστα τίκτουσι νοσήματα, καὶ αἱ μέγισται μά-
» λιστα, καὶ ἐν τῇσιν ὥρῃσιν καὶ ἐν τοῖσιν ἄλλοισιν . . .»

et dans (§ 16) :

» . . . καὶ ἐν τῇσιν ὥρῃσι, δίαιται, καὶ σιτία, ποτά . . .»

C'est à dire que, la variété des époques doit régler le genre de vie, la nourriture et les boissons.

Plus loin dans (§ 16) :

» Φύσιες δὲ ὡς πρὸς τὰς ὥρας, αἱ μὲν πρὸς θέρος, αἱ δὲ πρὸς
» χειμῶνα εὖ καὶ κακῶς πεφύκασιν . . .»

Et encore dans (§ 16):

» . . . εὖ καὶ κακῶς πεφύκασι, καὶ ἡλικίαι πρὸς ὥρας καὶ χώρας
» καὶ δίαιται καὶ πρὸς καταστάσιας νούσων . . .»

Ainsi la forte pensée d'Hippocrate accorde une grande importance à l'influence du milieu, et spécialement au Chapitre «Sur l'air, les eaux et les lieux», où il exprime l'opinion, que le lieu et le climat exercent une influence capitale sur les dispositions morales des habitants. Et ceci est une question sérieuse, qui concerne les plus hautes découvertes

de la Physiologie, *l'influence du milieu sur les êtres organisés* question qui, depuis lors a été souvent discutée pour aboutir, en somme, à l'opinion d'Hippocrate, question, qui incomplètement résolue jusqu'ici, réserve bien des choses à la science de l'avenir.

Et la *forêt sacrée* entourant les Asclépiœa, c'est à dire les sanatoria des anciens, quel but avait elle sous le symbole mystérieux, si non l'assainissement du milieu ?

Spécialement dans l'Asclépiœon de Cos la *forêt sacrée* était formée de hauts arbres, qui permirent à Turullius, gouverneur sous Antoine, de construire la flotte, (ORIBASE, liv.2),

Dans la «Bibliothèque historique de Diodore», à l'endroit où est décrite l'expédition des Athéniens contre Syracuse, il est dit que l'armée Athénienne fut attaquée par une maladie contagieuse provoquée par les marécages du sol voisin· ainsi l'état hygiénique du camp était en relation, selon Diodore, avec la nature du sol. (DIODORE, «Bibliothéque Historique» Liv. 13) :

» . . . Ἀθηναῖοι δὲ τῶν πραγμάτων αὐτοῖς ἐπὶ τὸ χεῖρον ἐκβάντων καὶ διὰ τὸ τὸν περικείμενον τόπον ὑπάρχειν ἑλώδη λοιμικῆς καταστάσεως εἰς τὸ στρατόπεδον ἐμπεσούσης . . .»

Plus loin il note l'intensité de la maladie, causant la mort à un grand nombre de soldats.

» . . . τῆς δὲ νόσου μεγάλην ἐπίτασιν λαμβανούσης, πολλοὶ τῶν στρατιωτῶν ἀπέθνησκον . . .»

Hérodote écrit que les Egyptiens étaient robustes à cause de l'influence des saisons de l'année, variant très peu dans ce pays, et il ajoute que la diète aussi contribuait à cette santé florissante (Hérodote Liv. B' § 77) :

» . . . Εἰσὶ μὲν γὰρ καὶ ἄλλως Αἰγύπτιοι μετὰ Λίβυας ὑγιηρέστατοι πάντων ἀνθρώπων, τῶν ὡρέων δοκέειν ἐμοὶ εἵνεκεν, ὅτι οὐ μεταλλάσσουσι αἱ ὧραι· ἐν γὰρ τῇσι μεταβολῇσι τοῖσι ἀνθρώποισι αἱ νοῦσοι μάλιστα γίνονται, τῶν τε ἄλλων πάντων καὶ δὴ καὶ τῶν ὡρέων μάλιστα· ἀρτοφαγέουσι δὲ ἐκ τῶν ὀλυρέων ποιεῦντες ἄρτους».

Selon Hérodote les Ioniens, qui fondèrent le Panionion (Πανιώνιον), habitaient la meilleure contrée au point de vue du ciel et des saisons de l'année (HERODOTE, I, 142) :

» Οἱ δὲ Ἴωνες οὗτοι τῶν καὶ τὸ Πανιώνιόν ἐστι, τοῦ μὲν οὐρανοῦ
» καὶ τῶν ὡρέων ἐν τῷ καλλίστῳ ἐτύγχανον ἱδρυσάμενοι πόλιας πάν-
» των ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν . . .»

Euripide admirant la limpidité de l'atmosphère sous le ciel d'Attique dit que les Athéniens *ne marchent pas dans l'air, mais dans l'éther* limpide, d'où leur sagesse renommée. (EURIPIDE, «Médée» 824):

» Ἐρεχθεΐδαι τὸ παλαιὸν ὄλβιοι
» καὶ θεῶν παῖδες μακάρων, ἱερᾶς
» χώρας ἀπορθήτου τ' ἀποφερβόμενοι
» κλεινοτάταν σοφίαν, ἀεὶ διὰ λαμπροτάτου
» βαίνοντες ἁβρῶς αἰθέρος, ἔνθα πόθ' ἁγνὰς
» ἐννέα Πιερίδας μούσας λέγουσι
» ξανθὰν ἁρμονίαν φυτεῦσαι.

Euripide inventa d'ailleurs la fable poétique des neuf muses voulant prouver que la nature des saisons de l'année, faisant alterner sagement la sécheresse et l'humidité, l'harmonie du froid et de la chaleur ainsi que le climat tempéré activaient le développement intellectuel des Athéniens. Le tragédien fabuliste *(mythoplokos)*, qui fut en même temps poète et philosophe, ajoutait que la déesse de la Beauté puisant les eaux du limpide Kifissos donnait à la contrée de douces brises et, se couronnant elle-même d'une guirlande de roses odorantes, elle envoyait siéger auprès de la sagesse, les Amours qui étaient les coopérateurs de toute vertu.

Le Stagirite à la pensée profonde remarqua que les nations habitant les contrées froides et celles du continent européen étaient plus fougueuses, mais plus pauvres en esprit et en art, tandis que les nations de l'Asie possédaient l'esprit et l'art, mais elles manquaient d'énergie.

Il en conclut que la nation Hellène, placée au milieu des deux contrées, possédait ainsi les deux qualités à la fois (ARISTOTE, «République, VII, 6):

» . . . Τὸ δὲ τῶν Ἑλλήνων γένος, ὥσπερ μεσεύει κατὰ τοὺς
» τόπους, οὕτως ἀμφοῖν μετέχει· καὶ γὰρ εὔθυμον καὶ διανοητικόν
» ἐστι· διόπερ ἐλεύθερόν τε διατελεῖ καὶ βέλτιστα πολιτευόμενον καὶ
» δυνάμενον ἄρχειν πάντων μιᾶς τυγχάνον πολιτείας. »

Toute la méthode historique de Polybe, ainsi que nous

l'avons dit, se base sur l'étude du sol sur lequel vivent les peuples, dont il expose l'histoire. Ainsi l'influence indéniable du climat sur le peuple hellénique, fut remarquée et étudiée par les anciens auteurs. Il est cependant probable, que la race qui habita notre pittoresque patrie, fut dès le début, en quelque sorte privilégiée, d'essence supérieure; ce qui le prouve, c'est que d'autres peuples, qui postérieurement ont habité pendant des siècles la même contrée, se sont améliorés quelque peu, mais sans atteindre jamais le type hellénique classique. Nous ne pouvons pas non plus considérer comme accidentel le fait que les peuples voisins des anciens Grecs sont restés barbares jusqu'au jour où la civilisation hellénique put les influencer. Ajoutons que les crânes des anciens Grecs, accusant un angle frontal droit, démontrent une race supérieure.

Nous remarquons aussi que la mythologie des anciennes fables Grecques alliant à la beauté et à la richesse de la forme les sentiments les plus délicats, l'intelligence de l'esprit et un pouvoir créateur merveilleux, cette mythologie poétique, disons-nous, créée à l'âge enfantin du peuple hellénique, prouve dès le début la supériorité de notre race dans l'antiquité. Ces quelques lignes sur la race ne sont pas étrangères à notre sujet, car une nation maladive et affaiblie ne peut développer ni vigueur, ni civilisation; c'est donc à juste titre que les Romains disaient : «*mens sana in corpore sano*».

L'état résultant de quelques imperfections climatériques peut-être corrigé par de savants legislateurs, tels qu'il y en avait parmi les anciens.

En Arcadie, par exemple, où la contrée froide eût pu créer des habitants rudes, les législateurs imposèrent la musique pour adoucir les mœurs; et lorsque les Cynéthiens négligèrent cet élément moralisateur ils redevinrent sauvages (POLYBE, IV, 21).

Ainsi non seulement les anciens philosophes, mais aussi les législateurs prenaient en considération la nature du pays.

Lycurgue et Solon législateurs, rédigèrent des lois différentes selon la nature de leur contrée et les mœurs des habitants. Sparte était *terrestre,* Athènes presque *maritime.*

Les habitants des contrées centrales conservent les traditions et rejettent avec force les mœurs étrangères, tandis

que ceux des contrées maritimes sont des innovateurs reniant facilement les usages paternels; c'est pourquoi Platon dit que la mer est une voisine *très salée* et *très amère* (PLATON, «les Lois» IV 705):

» ὄντως μάλα ἁλμυρὸν καὶ πικρὸν γειτόνημα «.

Il est connu que l'Hygiène moderne accorde une grande importance au climat et au sol de la contrée que nous habitons. Le sol sec, le pays central ou maritime, la contrée montagneuse ou plate, forment autant de variétés au point de vue Hygiène et Biologie, variétés qui présentent aussi diverses images nosologiques et donnent aux habitants des coutumes et usages différents.

Le climat tempéré, l'état hygiénique de l'air et les plantations abondantes, grâce auxquelles les éléments maladifs se détruisent et l'atmosphère s'emplit d'oxygène vivifiant, non seulement donnent au corps le bien être désiré, la vigueur de l'organisme, mais aussi raniment et aiguisent l'esprit, ainsi qu'on le remarque durant l'époque hellénique supérieure.

La Mythologie de l'ancienne Grèce reconnut Esculape, le grand demi-Dieu de la Médecine, comme fils d'Apollon, symbole de l'astre bienfaisant qui, pour la terre, constitue la source de toute lumière et de toute chaleur. Cette opinion nous montre combien l'antiquité hellénique apprécia dès le début, la grande valeur hygiénique des rayons solaires. Nous savons d'autre part que l'utilité de ce grand foyer lumineux, au point de vue *«existence des organismes tant végétaux qu' animaux»* ne fut reconnue que durant ces derniers siècles, par l'hygiène et la science modernes en général. Le congrès de Thalassothérapie tennu en 1914 à Cannes tenta de lever quelques-uns des voiles, qui couvrent aujourd'hui encore l'action de la radiation solaire sur la vie terrestre. Cette radiation est actuellement étudiée avec persévérance par des savants de la valeur d'un D'Arsonval, d'un Berthelot, d'un Vallot.

Ces hommes de science distingués ont signalé la précieuse contribution de l'héliothérapie dans la cure de différentes maladies et le grand pouvoir thérapeutique de l'Apollon fabuleux, duquel l'humanité peut espérer un soulagement à nombre de ses peines.

Ainsi c'est au soleil que les anciens Grecs avec leur acuité d'observation et la justesse de leurs déductions, offrirent leur première adoration, au Soleil sauveur de la Terre; c'est pourquoi ils rattachèrent à l'astre du jour l'origine même de la médecine.

Des passages d'anciens auteurs et des poètes Grecs nous prouvent l'admiration particulière que les anciens Grecs ressentaient pour le Soleil; ces passages chantent, exaltent les qualités du *Soleil-vivifiant.*

Ainsi dans Antigone de Sophocle (v. 100) le chœur chante la lumière solaire comme supérieure à toute autre (SOPHOCLE, «Antigone», v. 100) :

» ἀκτὶς ἀελίου τὸ κάλλιστον ἑπταπύλῳ φανὲν
» Θήβᾳ τῶν προτέρων φάος. »

Et Homère compare le voile de l'épouse de Jupiter à la blancheur et à la magnificence du Soleil, (HOMERE, «Iliade Ξ v. 185):

» Λευκὸν δ' ἦν ἠέλιος ὥς,

Junon l'épouse de Jupiter, la plus grande des déesses devait avoir la *coiffure,* c'est à dire le voile, qui couvrait la tête, cachait en partie la figure et descendait jusqu'aux épaules. La couleur du Soleil n'est pas à proprement parler blanche, mais le poète veut démontrer la splendeur de l'astre.

Et dans «Odyssée» le poète écrit : «Si encore l'on vit sur la terre *sous* la lumière du soleil» (Odyssée» O, v. 349) :

» ἤπου ἔτι ζώουσιν ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο·

Ici le mot *sous* a le sens de protection, démontrant l'influence bienfaisante du soleil, qui vient d'en haut. L'expression *aube du soleil* montre la lumière bienfaisante, illuminant et réchauffant les hommes de ses rayons. Dans («Odyssée» D, v. 45):

» Ὥστε ἠελίου αἴγλη πέλεν ἠὲ σελήνης· »

Ici le mot *αἴγλη* (splendeur) signifie l'éclat, que présente le soleil, magnificence à laquelle est comparée la splendeur de l'habitation de Menelas.

Enfin le poète appelle le Soleil «*φαέθοντα*», c'est à dire *resplendissant* («Iliade» v. 735):

» Εὖτε γὰρ ἠέλιος φαέθων ὑπερέσχεθε γαίης. »

et dans («Odyssée, E', v. 479) :

» Οὐδέπ' Ἠέλιος φαέθων ἀκτῖσιν ἔβαλλεν. »

Dans les poèmes tragiques d'Eschylos on rencontre aussi des épithètes glorifiant le soleil. Ainsi dans (ESCHYLOS, «Agamemnon» v. 668):

» Λευκὸν κατ' ἦμαρ. »

et dans (ESCHYLOS, «Perses» 306):

» Λευκὸν ἦμαρ νυκτὸς ἐκ μελαγχίμου. »

Autrement dit : le jour blanc après la nuit noiré, ce qui signifie le bonheur après le malheur. Et dans (ESCHYLOS, «Perses» v. 386):

» Λευκόπωλος ἡμέρα
» πᾶσαν κατέσχε γαῖαν.

C'est-à-dire le jour chevauchant des poulains blancs, s'empara de toute la terre.

Dans la tragédie de Sophocle («Αἴας», v. 673) :

» Λευκοπώλῳ ἡμέρᾳ»

Le tragédien appelle le jour «Λευκόπωλος» car, selon la mythologie ancienne, la déesse Aube montait sur un char traîné par deux poulains blancs (SOPHOCLE, «Αἴας», v.708) :

» Λευκὸν εὐάμερον φάος»

C'est-à-dire blanche, éclatante lumière, au lieu de blanc jour éclatant.

Dans les fragments des tragédies de Sophocle édition August Nauck 1889 (Athamas) :

» Λευκὴν ἡμέραν».

C'est-à-dire bon, doux et serein ; ces qualités sont surtout attribuées à la lumière du jour, c'est-à-dire à la lumière solaire.

Et dans (EURIPIDE, «Troyens» 847).

» Λευκοπτέρου ἡμέρας . . . φέγγος».

en d'autres termes : la lumière du *jour blanc*, par antithèse avec l'obscurité de la nuit.

La relation étroite établie par les savants Grecs entre Esculape et Apollon, n'était pas simplement une création de l'imagination, mais le résultat d'une profonde observation, qui, dans toutes les branches de la Science et de l'Art, caractérise l'ancien et immortel monde hellénique.

Voici par exemple ce qu'écrit Pausanias concernant le soleil : (PAUSANIAS, VIII Chap. 21, 8-9):

» 'Ασκληπιὸν μὲν γὰρ ἀέρα γένει τε ἀνθρώπων εἶναι καὶ πᾶσιν
» ὁμοίοις ζῴοις ἐπιτήδειον πρὸς ὑγίειαν, 'Απόλλωνα δὲ Ἥλιον, καὶ
» αὐτὸν ὀρθότατα 'Ασκληπιῷ πατέρα ἐπονομάζεσθαι, ὅτι εἰς τὸ ἁρμόζον
» ταῖς ὥραις ποιούμενος ὁ Ἥλιος τὸν δρόμον μεταδίδωσι καὶ τῷ
» ἀέρι ὑγιείας. 'Εγὼ δὲ ἀποδέχεσθαι μὲν τὰ εἰρημένα, οὐδὲν δέ τι
» Φοινίκων μᾶλλον ἢ καὶ 'Ελλήνων ἔφην τὸν λόγον, ἐπεὶ καὶ ἐν
» Τιτάνῃ τῆς Σικυωνίων τὸ αὐτὸ ἄγαλμα 'Υγίειάν τε ὀνομάζεσθαι,
» καὶ πεδὶ εἶναι δῆλα ὡς τὸν 'Ηλιακὸν δρόμον ἐπὶ Γῆς ὑγιείαν
» ποιοῦνται ἀνθρώποις. »

C'est à dire «qu'il règle le changement des saisons et donne la santé à l'air.»

Orphée glorifie Esculape fils du Soleil comme dispensateur de la santé et ennemi des maladies (ORPHEE, «Hymne» 67) :

» Φοίβου 'Απόλλωνος κρατερὸν θάλος ἀγλαότιμον
« ἐχθρὲ νόσων, 'Υγίειαν ἔχων σύλλεκτρον ἀμεμφῆ κλ ».

Sophocle dans «Œdipe Roi» appelle le soleil : «le chef suprême des dieux» (SOPHOCLE, «Œdipe Roi» pag. 660):

Chœur.—Οὐ τῶν πάντων Θεῶν Θεὸν πρόμον Ἅλιον.

Dans les idylles de Théocrite l'*Aube* aux bras rosés est citée par la mythologie comme surgie des flots. (THEOCRITE, «Idylles» B′ 148):

» 'Αῶ τὰν ῥοδόπαχυν ἀπ' ὠκεανοῖο φέροισαι. »

D'ailleurs nos ancêtres avaient comme *«milieu par excellence»* le grand air, où s'écoulait la plus grande partie de leur vie, ainsi que le prouvent: l'ancien théâtre, dont les tragédies étaient enseignées en plein air, les assemblées et

les tribunaux, qui fonctionnaient sous le ciel clair de l'Hellade, et même l'enseignement des philosophes, qui avait lieu sous un platane renommé. C'est, en effet, sur le gazon épais, près de la source limpide et à l'ombre du platane célèbre, aux environs d'Ilissos, que Socrate trouvait l'ironie dont il cinglait Phèdre et qui lui servait à critiquer les défauts de rhétorique de Lysias.

C'est là que Socrate développa ces maximes immortelles de la philosophie, qui fixées par la plûme sublime de Platon devaient dominer les siècles. Aujourd'hui nous vivons dans des maisons à plusieurs étages; nous nous étiolons dans l'atmosphère restreinte des villes. Nos écoles très malsaines sont souvent meurtrières pour la jeunesse. Ce n'est qu'il y a quelques années que les peuples civilisés de l'Europe commencent à montrer quelque souci de l'hygiène scolaire.

Non seulement les écoles modernes, sont inférieures au point de vue hygiénique en comparaison de celles des anciens Grecs, mais aussi notre manière de vivre, notre alimentation et notre habillement, qui sont comparativement fort peu hygiéniques. En un mot la vie privée des modernes est de beaucoup inférieure à celle des contemporains de Socrate. Et, ceux qui, en Europe, se font les bienfaisants défenseurs de la santé, les apôtres des écoles en plein air, ne font, en somme, que suivre l'antique race hellénique.

Espérons que la résurrection des races et la réformation des Nations contribueront à orienter la vie particulière moderne vers une direction encore plus hygiénique. Dans ce court recueil glané dans la riche, et, éternellement florissante forêt de l'antique pensée hellénique, nous avons voulu donner simplement l'*idée* d'une étude très intéressante et très lumineuse de laquelle il ressort, que même à ce point de vue si important de l'Hygiène, la pensée infatigable des anciens Grecs posa la base des conclusions hygiéniques modernes. L'hygiène de l'ancienne Grèce ne néglige rien; rien ne lui échappe de tout ce que l'Hygiène moderne professe. Cela nous permet aussi d'évoquer le grand, l'admirable développement spirituel de l'ancienne ville d'Athènes, qui, sous Périclés surtout, se distingua comme prytanée de sagesse, école artistique incomparable et base scientifique immor-

telle. Dans cette ville brillante accouraient les philosophes et les sophistes, les hommes de science, les poètes et les auteurs; les artistes distingués y développaient leur art, et tous ces artisans de la pensée formèrent le noyau lumineux de l'astre appelé à éclairer toute évolution spirituelle, toute culture, et toute gloire scientifique à l'aube des siècles.

BIBLIOGRAPHIE

ΑΙΣΧΥΛΟΥ, «Ἀγαμέμνων» στ. 668.
ΑΙΣΧΥΛΟΥ, «Πέρσαι» στ. 301 καὶ στ. 386.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Πολιτεία» § VII, 6.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Ἀθηναίων Πολιτεία» Κεφ. Κ.
ΑΣΚΛΗΠΙΕΙΩΝ, «Ἱερὸν Δάσος».
BERTHELOT, «Action biologique de l'héliothérapie». Congrès de thalassothérapie, tennu à Cannes, Mai 1914.
BŒCK, ἀρχαία Ἀττική.
ΔΙΟΔΩΡΟΥ, «Βιβλιοθήκη ἱστορική». Βιβλ. 13.
D'ARSONVAL, «Sur la radioactivité solaire». Congrès de Thalassothérapie tenu à Cannes, Mai 1914.
ΕΥΡΥΠΙΔΟΥ, «Μήδεια» στ. 830 καὶ στ. 824.
ΕΥΡΥΠΙΔΟΥ, ἀποσπάσματα τραγῳδιῶν, «Τρῳάδες» στ. 847.
GROTE, «Περὶ ἀρχαίας Ἑλλάδος».
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Βιβλ. Β', § 77.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Βιβλ. Α', § 142.
ΘΟΥΚΥΔΙΔΟΥ, Συγγρ. β', 18, 19, 20. 21, 22.
Ἐκ τοῦ παρὰ Θουκυδίδῃ «Ἐπιταφίου τοῦ Περικλέους» : «Φιλοκαλοῦμεν μετ' εὐτελείας».
ΘΕΟΚΡΙΤΟΥ, «Εἰδύλλια» Β', 148.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ ἀέρων, ὑδάτων καὶ τόπων» § 23, 1, 2.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ διαίτης» Βιβλ. Β' § 37.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Ἀφορισμοὶ «Τμῆμα Γ' § 15.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Χυμῶν» § 15, 16.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Ἅπαντα» Τομ. 5.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Περὶ οἴκου».
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Μακρόβιοι».
ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλιὰς Ξ» στ. 185.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδυσσείας Ε.» στ. 479.
ΟΡΕΙΒΑΣΙΟΥ, «Βιβλ. Β'», «Ἱερὸν Δάσος Ἀσκληπιοῦ τῆς Κῶ.»
ΟΡΦΕΩΣ, «Ὕμνος» 67».
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ, Βιβλ. VII, Κεφ. 21, 8-9.
ΠΟΛΥΒΙΟΥ, «Ἱστορία« IV, 21.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Νόμοι» Βιβλ. Δ' 705.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Διάλ Ε' καὶ Βιβλ. ΣΤ'».
ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ, «Οἰδίπους Τύραννος».
ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ, «Ἀντιγόνη» στ. 100.
ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ, «Αἴας» 673, 708.
ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ, ἀποσπάσματα τραγῳδιῶν, «Ἀθάμας» ἔκδοσις Auguste Nauck.
VALLOT, «L'actinométrie dans son rapport avec l'héliothérapie et la Climatothérapie marine (Clinique, 15 Mai 1914).

SEPTIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

LIVRE Z′

L'Hygiène et la Morale chez les Anciens Grecs

Durant le cours des siècles lointains aucun régime, aucune éducation n'atteignit le degré de sollicitude des anciens Grecs pour le relèvement de l'esprit au point de vue «Hygiène morale de l'homme, hygiène morale de l'âme, perfection hygiénique harmonieuse du corps et de l'esprit».

Le régime Hellénique, sous ce rapport, domina l'évolution de toutes les autres nations anciennes. L'antique gouvernement Hellénique s'affirme, à l'aube des siècles, comme un exemple parfait, un modèle incomparable pour tous les peuples de l'antiquité.

En effet, la noblesse de l'ancienne âme grecque, cette noblesse enseignée par des philosophes de la valeur d'un Platon, d'un Aristote, chantée par des poètes sublimes et des tragédiens immortels, forme la couronne idéale de l'hygiène morale des anciens siècles.

Courtius dit que lorsque les Perses campèrent devant les Thermopyles, la suite de Xerxés ayant appris que les Grecs s'étaient réunis en Olympie pour fêter les jeux, s'étonna non seulement de ce que les Grecs s'occupassent de jeux, en des jours si critiques, mais surtout de ce qu'ils les voyaient lutter pour un prix de si peu de valeur, une simple couronne de laurier, ainsi qu'Hérodote l'avoue (HERODOTE Liv. H′ § 26):

» . . . ὁ Ἀρταβάνου . . . πυνθανόμενος γὰρ τὸ ἄεθλον ἐὸν
» στέφανον . . . εἶπέ τε ἐς πάντας τάδε· Παπαί, Μαρδόνιε, κοίους ἐπ'

» ἄνδρας ἤγαγες μαχησομένους ἡμέας, οἳ οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα
» ποιοῦνται ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς. »

La mentalité grossière des Asiatiques ne pouvait certainement pas comprendre la noblesse de l'âme grecque. Les Asiatiques chargés d'or et de pierres précieuses, considérant la richesse et le faste comme les plus grands biens de ce monde, ne pouvaient ni s'imaginer ni expliquer l'existence d'une Nation, dans laquelle on accordait comme une marque de supériorité un rameau de laurier. Les barbares ne pouvaient comprendre ce relèvement des jeux de toutes sortes, cette idéalisation, cette transformation morale des jeux, dont le but était dégagé de tout avantage matériel. C'est donc avec justice, que le peuple Hellène appelait les autres peuples «barbares».

En effet chez le peuple Hellène tout était art et noblesse: le groupe des grâces conduisait chacun de ses pas, la Muse berçait sur ses genoux les nouveaux-nés, ses œuvres les moins parfaites étaient encore artistiques, et la pédagogie du corps et de l'esprit y était rendue harmonieuse par la gymnastique plastique.

L'histoire n'a pas à citer un exemple pareil au bonheur inexprimable découlant de la sainte apothéose réalisée par la piété des fils de Diagora; et la harangue du Laconien présent en Olympie, citée par Plutarque, est unique au monde :

» Κάτθανε, Διαγόρα, ἐς τὸν Ὄλυμπον ἀναβήσῃ», c'est à dire:
» Meurs, Diagora, tu vas monter dans l'Olympe»

lorsque selon la description de Aulu Gelle («Nuits d'Attique» Liv. III, Chap. XV):

» Les trois fils de Diagora, vainqueurs couronnés d'O-
» lympie, posèrent sur la tête de leur père leurs couronnes
» en l'embrassant, et la foule présente dans le stade le cou-
» vrait de fleurs. C'est donc au milieu des caresses et entre
» les bras de ses fils que mourut Diagora» (in osculus atque in manibus filiorum ammam efflavit).

Car l'amour envers les parents chez les anciens Grecs suivant leur éducation sociale tenait du culte religieux, de même que les parents étaient les tendres gardiens, les protecteurs et les pédagogues de leurs enfants.

Seul le sentiment, c'est à dire le plus noble témoignage de l'âme, constituait les liens de la famille en Grèce.

L'adoration des parents suivait de près l'adoration plus immatérielle de la Patrie chez ce peuple de demi-dieux, réalisant l'idéal d'une noblesse à laquelle l'âme humaine d'aucun peuple ancien ne put arriver.

Ces sentiments supérieurs sont aussi manifestés au Chap. «Criton» de Platon où Socrate cite la patrie comme un bien plus haut et plus saint que le bien précieux des parents (PLATON «Criton» § XII) :

» . . . ὅτι μητρός τε καὶ πατρὸς καὶ τῶν ἄλλων προγόνων ἁπάν-
» των τιμιώτερόν ἐστιν ἡ πατρὶς καὶ σεμνότερον καὶ ἁγιώτερον . . . »

La grandeur d'affection que les fils de Diagora nous présentent se retrouve chez Antigone, dans une autre image de la vie familiale, pénible mais aussi noble. L'affection paternelle, dit Saint-Victor, 'pousse tout ce qui est vivant dans le martyre du malheur.

Cette compagne tendre, dans la calamité, ne vit que pour le père aveugle, ruine animée couverte de haillons, se traînant dans la forêt des Euménides. Chacun comprend certainement la force morale, la grandeur de l'Hygiène d'âme devant un pareil sacrifice. Ce type d'âme forte et saine dans l'antiquité appartient seulement à la race grecque si harmonieusement élevée. Et le noble sacrifice dicté par la nature supérieure est simple et sans bruit. L'affection de la fille déborde, telle une source fraîche, entoure le vieux père, et rafraîchit le cœur de l'exilé, brûlé par la douleur. L'affection dévouée illumine tel un astre brillant les ténèbres interminables de l'aveugle. Et les mains du sacrifice semblables aux ailes de l'ange protecteur, soutiennent le malheureux vieillard. En effet, tel est le culte des anciens Grecs envers les parents, que le fils qui n'est pas respectueux, devient un objet d'horreur. Œdipe mourant dans la forêt sacrée des Euménides ne peut pardonner à Polynice, le fils qui a chassé son père. Et Polynice banni entend retentir du fond de l'enfer la malédiction des dieux par la bouche de son propre père, au milieu du Chœur, qui ne ressent pour le maudit aucune sympathie, aucune émotion, mais au contraire, approuve

pour ainsi dire la malédiction (SOPHOCLE, «Œdipe Roi» v. 1389) :

» τοιαῦτ' ἀρῶμαι καὶ καλῶ τὸ Ταρτάρου
» στυγνὸν πατρῷον ἔρεβος, ὥς σ'ἀποικίσῃ,
» καλῶ δέ τάς τε δαίμονας, καλῶ δ' Ἄρη
» τὸν σφῷν τὸ δεινὸν μῖσος ἐμβεβληκότα.

Dans les savants enseignements du divin Platon est-ce que l'inaccessible théorie de l'Hygiène morale sur celui qui commet ou reçoit l'injustice, ne se déploie pas avec une force et une grâce admirables ?

Seule la noblesse de l'âme Grecque a pu s'approprier la théorie selon laquelle celui qui commet l'injustice est beaucoup plus malheureux que celui qui la subit; car l'injustice est la plus laide et la plus déshonnête des choses. Cette théorie montre une fois de plus l'éducation artistique et la formation hygiénique de l'âme Grecque, le développement harmonieux de l'âme dans un corps sain et beau, l'éducation parfaite qui considérait comme laid tout ce qui était contraire à la morale et à la vertu de cette race supérieure.

Et le divin philosophe à la dialectique superbe déploie les plus nobles idées sur la *justice* et la *vertu;* il s'élève de ses ailes d'aigle jusqu'aux principes les plus hauts de la Morale, sur la *sobriété*, la *sagesse*, la *vaillance* et *la justice,* nous donnant une admirable image du vrai bonheur consistant dans l'*Hygiène de la Morale* et formulant l'Hymne le plus sublime de la *Vertu.*

Ainsi dans l'œuvre «*Gorgias*» de Platon l'immortel Socrate donne le principal commandement de la vertu en disant que, *commettre l'injustice est le plus grand des maux* (PLATON, «Gorgias» § XXIV):

Σ. « Οὕτως, ὡς μέγιστον τῶν κακῶν τυγχάνει ὂν τό ἀδικεῖν.

Il continue en disant que, si je devais choisir entre les deux, commettre ou subir l'injustice j'aurais préféré plutôt le second :

» . . . εἰ δ' ἀναγκαῖον εἴη ἀδικεῖν ἢ ἀδικεῖσθαι, ἑλοίμην ἂν
» μᾶλλον ἀδικεῖσθαι ἢ ἀδικεῖν. »

renfermant dans cette phrase toute la noblesse et l'idéal de l'ancien Grec.

Plus bas, en discutant avec Polos, élève du sophiste Gorgias, il lui dit—Vous croyez qu'on peut être heureux, tout en étant injuste et en commettant l'injustice, tandis que moi je considère cela comme tout-à-fait impossible («Gorgias» § XXVII):

« . . . σὺ ἡγεῖ οἷόν τε εἶναι μακάριον ἄνδρα ἀδικοῦντα τε καὶ ἄδικον ὄντα . . . » «ἐγὼ δέ φημι ἀδύνατον . . . »

Et encore plus loin Socrate met en parallèle les imperfections de l'âme avec les maladies du corps et, les comparant, dit à Polos, qu'en ce qui concerne la constitution du corps, il aurait appelé maladie la laideur, de même que pour l'âme il existe des maladies s'appelant injustice, ignorance, lâcheté etc. et que de toutes les maladies l'injustice, maladie de l'âme, est la pire, car elle surpasse toutes les autres par le mal qu'elle fait, le préjudice qu'elle cause. («Gorgias» § XXXIII) :

Σ » Τί δ' ἐν σώματος κατασκευῇ ; κακίαν ἂν φήσαις ἀσθένειαν » εἶναι καὶ νόσον καὶ αἶσχος καὶ τὰ τοιαῦτα ; » . . . .

» Οὐκοῦν καὶ ἐν ψυχῇ πονηρίαν ἡγεῖ τινα εἶναι ; » . . . .

» Ταύτην οὖν οὐκ ἀδικίαν καλεῖς καὶ ἀμαθίαν καὶ δειλίαν καὶ τὰ τοιαῦτα ;

» Τίς οὖν τούτων τῶν πονηριῶν αἰσχίστη ; οὐχ ἡ ἀδικία καὶ συλλήβδην ἡ τῆς ψυχῆς πονηρία ; » . . . .

» . . . Ὡς μεγάλῃ βλάβῃ καὶ κακῷ θαυμασίῳ ὑπερβάλλουσα » τἆλλα ἡ τῆς ψυχῆς πονηρία αἴσχιστόν ἐστι πάντων . . . »

Par ces mots le grand philosophe compare les maladies du corps aux imperfections et aux perversités de l'âme, et sous-entend certainement le parallélisme contraire de la santé et de la floraison corporelle avec l'harmonieuse éducation et la vigueur morale de l'âme.

Dans un autre paragraphe du même ouvrage toute la puissance morale, toute la grandeur de la morale psychique du plus savant des savants se manifeste par ces mots d'une beauté incomparable—«méprisant les honneurs de la foule et » ne visant qu'à la vérité je tâcherai de vivre et de mourir » à l'heure propice, aussi amélioré que possible» (§ LXXXII):

» . . . χαίρειν οὖν ἐάσας τὰς τιμὰς τὰς τῶν πολλῶν ἀνθρώπων,
» τὴν ἀλήθειαν σκοπῶν πειράσομαι τῷ ὄντι ὡς ἂν δύνωμαι βέλτιστος
» ὢν καὶ ζῆν καὶ ἐπειδὰν ἀποθνήσκω ἀποθνήσκειν . . . »

Le divin Platon, qui crystallisa dans son œuvre «Criton» la plus haute philosophie des siècles cite Socrate, disant qu'il ne faut pas considérer comme précieuse «la vie», mais le «bien vivre» et plus bas il explique le mot «bien» par le mot «justement», ce qui veut dire qu'il ne faut pas s'occuper seulement de vivre, mais surtout d'exercer le bien et le juste dans la vie (PLATON, «Criton» § VIII):

Σ. » . . . οὐ τὸ ζῆν περὶ πλείστου ποιητέον, ἀλλὰ τὸ εὖ ζῆν . . . »
Σ, » . . . Τὸ δὲ εὖ καὶ καλῶς καὶ δικαίως, ὅτι ταὐτόν ἐστίν,
» μένει ἢ οὐ μένει ; »

Dans (§ X) du même Dialogue le savant est également cité, disant que l'injustice est *mauvaise* et *malhonnête* à l'égard de celui qui la commet. Et plus bas il s'exprime en disant que même celui qui subit l'injustice ne doit pas la rendre, car on ne doit d'aucune manière être injuste («Criton» § X):

Σ. » . . . τό γε ἀδικεῖν τῷ ἀδικοῦντι καὶ κακὸν καὶ αἰσχρὸν
» τυγχάνει ὂν παντὶ τρόπῳ; φαμὲν ἢ οὔ; »
Σ. » . . . Οὐδὲ ἀδικούμενον ἄρα καταδικεῖν, ὡς οἱ πολλοὶ
» οἴονται, ἐπειδή γε οὐδαμῶς δεῖ ἀδικεῖν. »

Et plus bas il place la justice au-dessus de la vie, des parents et des enfants. («Criton» § XVI):

» . . . μήτε παῖδας περὶ πλείονος ποιοῦ μήτε τὸ ζῆν μήτε ἄλλο
μηδὲν πρὸ τοῦ δικαίου. »

Dans «Hippias inférieur» de Platon, Socrate est cité, disant à Hippias, qu'il lui sera bien plus salutaire de soigner son âme de l'ignorance que son corps de la maladie («PLATON» Hippias inférieur § XV):

» . . . πολὺ γάρ τοι μεῖζον ἀγαθὸν ἐργάσει ἀμαθίας παύσας τὴν
» ψυχὴν ἢ νόσου τὸ σῶμα. »

dans ce paragraphe manifestement l'Hygiène morale de l'âme est considérée comme supérieure à l'Hygiène du corps.

Et dans «Menexenos» de Platon Socrate appelle «hommes

de bien» ceux qui, dans la vie, ont réjoui les personnes de leur entourage par leur vertu, et sont morts pour le salut des autres (PLATON, «Menexenos» § V):

Σ. » . . . ἢ πόθεν ἂν ὀρθῶς ἀρξαίμεθα ἄνδρας ἀγαθοὺς ἐπαι-
» νοῦντες, οἳ ζῶντες τε τοὺς ἑαυτῶν εὔφραινον δι'» ἀρετήν, καὶ τὴν
» τελευτήν, ἀντὶ τῆς τῶν ζώντων σωτηρίας ἠλλάξαντο ; »

Plus loin il attribue surtout la bonne nature à la naissance, c'est à dire à l'hérédité, qu'il appelle *eugénie* (εὐγένειαν); il vante d'abord la naissance, puis l'éducation et enfin les *bonnes actions* qui en dérivent («Menexenos») :

» . . . ἀγαθοὶ δ' ἐγένοντο διὰ τὸ **φῦναι ἐξ ἀγαθῶν**. Τὴν εὐγένειαν
» οὖν πρῶτον αὐτῶν ἐγκωμιάζωμεν, δεύτερον δὲ τροφήν τε καὶ παι-
» δείαν, ἐπὶ δὲ τούτοις τὴν τῶν ἔργων πρᾶξιν ἐπιδείξωμεν, ὡς καλὴν
» καὶ ἀξίαν τούτων ἀπεφήναντο. »

Et dans «Phædon» de Platon, Socrate dit que les paroles injustes ne sont pas seulement fausses en elles-mêmes, mais aussi qu'elles introduisent dans l'âme de mauvaises images (PLATON, «Phædon» § LXIV):

» . . . εὖ γὰρ ἴσθι, ἢ δ' ὅς, ὦ ἄριστε Κρίτων, τὸ μὴ καλῶς λέγειν
» οὐ μόνον εἰς αὐτὸ τοῦτο πλημμελές, ἀλλὰ καὶ κακόν τι ἐμποιεῖ ταῖς
» ψυχαῖς. »

Et la grande vérité philosophique contenue dans ces lignes s'explique par les progrès contemporains de la physiologie au sujet des images gravées dans l'âme et du modelage psychique, qui en résulte.

Le mensonge est non seulement immoral de par lui-même, non seulement objectivement nuisible, mais aussi subjectivement destructif, car il ruine l'âme en lui donnant des impressions et des perceptions fausses.

L'idéaliste par excellence, Platon n'est pas le seul des auteurs Grecs qui nous montre des exemples pareils d'Hygiène morale, c'est à dire de Force d'Hygiène Psychique.

Xenophon cite Thiramènes qui, devant la mort, conserva la même sérénité et la même lucidité d'esprit. (XENOPHON, «Helléniques» Liv. II § 56):

» . . . ἐκεῖνο δὲ κρίνω τοῦ ἀνδρὸς ἀγαστόν, τὸ τοῦ θανάτου
» παρεστηκότος μήτε τὸ φρόνιμον μήτε τὸ παιγνιῶδες ἀπολιπεῖν ἐκ
» τῆς ψυχῆς. »

L'exemple de Xenophon lui-même, prêt à sacrifier aux Dieux, et recevant la nouvelle de la mort de son fils Gryllos, tué en l'an 362 à Mantinée, n'est-il pas admirable? Tout d'abord il ôta la couronne de sa tête, mais apprenant que son fils était tombé glorieusement, il remit la couronne et dit, qu'il savait avoir donné le jour à un mortel :

» ᾔδειν θνητὸν γεγεννηκώς ! »

L'histoire de l'ancienne race Grecque est pleine de pareils exemples de grandeur d'âme et de force d'Hygiène Morale.

La phrase pleine de fierté :

» Μωλὸν λαβὲ»

et l'épigramme des Thermopyles brillant à travers les siècles :

» Ὦ ξεῖν' ἀγγέλλειν Λακεδαιμονίοις,
» ὅτι τῇδε κείμεθα τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι. »

ne forment-il pas de vrais diamants d'Hygiène Morale tels que très rarement l'histoire des siècles nous en présente ?

Même dans l'antiquité la plus reculée, l'histoire de l'expédition de la guerre de Troie, qui dura dix années entières et groupa tous les peuples de la Grèce sous leurs chefs en un effort réuni pour venger l'honneur des Atrides, ne constitue-t-elle pas l'exemple grandiose d'une force morale psychique, que seule l'imagination d'Homère, imagination riche et touffue, a pn dignement nous peindre ?

L'exemple de Pénélope, citée après tant de siècles, comme un modèle de vertu, filant sa quenouille durant des années entières, gardienne fidèle du foyer désert, cet exemple n'est-il pas vraiment une manifestation admirable de force psychique morale ?

Examinons maintenant les «Lois» de Platon. Nous y voyons (Liv. Z') que l'éducation de l'âme commençait dès les trois premières années de la vie, c'est à dire dès la première enfance.

Il nous apprend que la gymnastique des tout petits enfants contribue à la vertu d'une partie de l'âme, rapprochant ainsi la vigueur du corps par la gymnastique de l'Hygiène de l'âme c'est à dire de l'Hygiène morale (PLATON, «Les Lois» Chap. Z' § II 791 G):

Et il prétend qu'en ce bas âge *les mœurs* se gravent plus fortement, car l'âme enfantine est facilement impressionnable, ce que Platon lui-même affirme au (Chap. B') qualifiant l'âme des enfants de «jeune et tendre» (PLATON, «les Lois» Chap. B' § 664 VIIIB):

» . . . νέαις οὔσαις ταῖς ψυχαῖς καὶ ἁπαλαῖς τῶν παίδων . . . »

Il fait remonter le moral de la constitution au germe même de la vie dans l'organisme maternel, disant qu'il faut surtout prendre soin des femmes durant la grossesse, afin qu'elles ne s'adonnent pas aux plaisirs immodérés et n'éprouvent pas de grandes douleurs, mais qu'elles soient de bonne humeur et affables durant cette période critique (PLATON, «les Lois» Chap Z' § 792 IIIE) :

» . . . φαίην ἂν δεῖν καὶ τὰς φερούσας ἐν γαστρὶ πασῶν τῶν
» γυναικῶν μάλιστα θεραπεύειν ἐκεῖνον τὸν ἐνιαυτόν, ὅπως μήτε ἡδο-
» ναῖς τισὶ πολλαῖς ἅμα καὶ μάργοις προσχρήσεται ἡ κύουσα μήτε αὖ
» λύπαις, τὸ δὲ ἵλεων καὶ εὐμενὲς πρᾷόν τε τιμῶσα διαζήσει τὸν
» τότε χρόνον. »

Par ces considérations Platon ne rend-il pas authentique l'empreinte pour ainsi dire de l'état psychique de la mère sur l'organisme du fœtus en développement ? Au (Dial. ΣΤ') il recommande aux parents de ne pas mener durant la fécondation une vie de débauche et d'injustice, car l'état maladif aussi bien que la conduite immorale des parents ont leur repercussion sur l'âme et le corps des fœtus; c'est ainsi qu'a été formulée il y a tant de siècles, la plus grande *loi de l'hérédité* (PLATON, «Dialogue ΣΤ'» § XVIII D) :

» . . . διὸ μᾶλλον μὲν ὅλον τὸν ἐνιαυτὸν καὶ βίον χρή, μάλιστα
» δὲ ὁπόσον ἂν γεννᾷ χρόνον, εὐλαβεῖσθαι καὶ μὴ πράττειν μήτε ὅσα
» νοσώδη ἑκόντα εἶναι μήτε ὅσα ὕβρεως ἢ ἀδικίας ἐχόμενα· εἰς γὰρ
» τὰς τῶν γεννωμένων ψυχὰς καὶ σώματα ἀναγκαῖον ἐξομοργνύμενον
» ἐκτυποῦσθαι καὶ τίκτειν πάντη φαυλότερα . . . »

Par conséquent le fameux Schröder ne nous enseigne rien de nouveau sur «l'Hygiène de l'esprit des femmes enceintes», lorsqu'il dit qu'il faut leur procurer la gaieté et le calme et les préserver de toute émotion exaltante (Carl SCHRODER, «Manuel des accouchements» 1875).

Le Professeur Pinard par conséquent suit les règles de l'antique Hellade en soutenant au Xe Congrès International d'Hygiène de Paris (Compte rendu du Xe Congrès International...) le droit de la femme au repos durant les trois derniers mois de la grossesse, puisqu'il y a tant de siècles que le savant Platon recommandait de prendre soin de la femme, qui traverse cette période critique plus que de toute autre femme.

Il conseille de punir les enfants pour les garder de la volupté sans toutefois les traiter brutalement, ni exciter leur colère, et de ne pas leur permettre l'abus du plaisir (PLATON, «les Lois» Chap. Z' § 793 IV E):

» . . . τρυφῆς δ' ἤδη παραλυτέον κολάζοντα, μὴ ἀτίμως . . . »

La base principale de la «République» de Platon, cet élève digne de Socrate n'est-elle pas la parfaite identification du bonheur et de la justice ?

Platon dans cette œuvre renommée entreprend de prouver en même temps le besoin moral de la personne, ainsi que plus généralement de l'Etat, de régler sa conduite sur la Justice, qui est le Dieu de Platon, l'Idée même du Bien, la Source du bonheur parfait pour les individus et les sociétés.

Si loin de la réalité que l'on puisse considérer l'exaltation de la pensée idéaliste du philosophe, elle contient en elle-même une vérité : c'est que, pour *ceux qui ont un Idéal* il existe des jouissances morales auxquelles aucun plaisir ne peut être comparé et qui sont considérées comme illimitées.

Tel est le cri sentimental de tout être qui possède une éducation morale.

A cette époque lointaine de l'antiquité l'éducation et l'instruction étaient accordées à la personne par l'Etat, par la Société. Certainement l'éducation dépendait beaucoup de la nature et de l'inclination de l'individu, sans lesquelles l'effort de la société resterait infructueux; mais d'autre part sans l'effort de la Société et de l'Etat, l'inclination innée dans les natures distinguées de l'ancienne Grèce ne se serait pas développée, tandis qu'au contraire ce développement fut proportionné à l'*Etat* supérieur des habitants privilégiés de la Grèce antique et au *milieu* dans lequel ils étaient placés.

L'Etat contribuait donc beaucoup au développement des

anciens Grecs ; aucune Nation ne put saisir plus profondément que l'ancienne Grèce la haute signification de l'Etat.

Les anciens Grecs, comprenant l'influence de l'Etat sur la vie et les actions des hommes, ils l'entourèrent de la protection des lois divines et humaines, dont l'infraction était considérée comme le plus grand sacrilège.

Partant de ce principe idéal concernant l'Etat, Platon écrivit ces phrases de très grande importance :

» Μητρός τε καὶ πατρὸς καὶ τῶν ἄλλων προγόνων ἁπάντων τι-
» μιώτερόν ἐστιν ἡ πατρὶς καὶ σεμνότερον καὶ ἁγιώτερον καὶ ἐν
» μείζονι μοίρᾳ καὶ παρὰ Θεοῖς καὶ παρ' ἀνθρώποις τοῖς νοῦν ἔχουσιν».

C'est à dire : «Que la Patrie est plus précieuse plus
» respectueuse et plus sainte, que la mère, le père et tous
» les ancêtres et plus haut placée parmi les Dieux et les
«Hommes qui ont de l'esprit.»

Et lorsque Périandre, le roi de Corinthe (512 av. J.C.), qui par son érudition et sa sagesse fut rangé parmi les sept sages de l'ancienne Grèce, fut pris d'un grand intérêt pour l'Etat, il invita à sa cour ses confrères savants et leur donna à discuter le thème suivant: «Quel est le meilleur Etat ? »

Toutes les réponses furent de vrais chefs d'œuvre d'hygiène morale; nous citons la suivante, de Solon, considérée comme la meilleure: «Le meilleur Etat serait celui dans
» lequel l'insulte faite au moindre de ses citoyens, serait
» considérée comme adressée à la Société entière.»

C'est à dire que, suivant Solon, l'Etat doit se défendre lui-même et préserver le citoyen contre l'injustice et l'insulte d'autrui.

La phrase de l'immortel savant contient toute la pensée aristocratique de la Justice et, en même temps, la perception démocratique des droits de tout citoyen sur la protection et la défense accordée par la Société.

Les Grecs avaient la plus haute conçeption de l'Etat libre et de la liberté personnelle.

La République de Périclés fut l'Idéal de l'Etat.

L'esprit hellène rejetait de l'État tout moyen de restriction ou d'empêchement, et les remplaçait l'un et l'autre par l'équilibre moral, le «Connais-toi-toi-même».

Dans «Ménéxenos» de Platon Socrate dit à Ménéxenos (PLATON, «Ménéxenos» § VIII):

» . . . πολιτεία γὰρ τροφὴ ἀνθρώπων ἐστί, καλὴ μὲν ἀγαθῶν,
» ἡ δὲ ἐναντία κακῶν. »

c'est à dire— L'état est la nourriture des hommes, le *bon état* nourrit les bons citoyens, et le *mauvais* nourrit les mauvais.

Et plus loin il explique que: l'homme savant et vertueux doit avoir la puissance et doit gouverner:

» . . . ὁ δόξας σοφὸς ἢ ἀγαθὸς εἶναι κρατεῖ καὶ ἄρχει. »

Puis par esprit contraire aux tyrannies et aux oligarchies, qu'il appelle *irrégulières*, il dit :

» . . . Οὐκ ἀξιοῦμεν δοῦλοι οὐδὲ δεσπόται ἀλλήλων εἶναι, ἀλλ' ἡ
» ἰσογονία ἡμᾶς ἡ κατὰ φύσιν ἰσονομίαν ἀναγκάζει ζητεῖν κατὰ νό-
» μον καὶ μηδενὶ ἄλλῳ ὑπείκειν ἀλλήλοις καὶ ἀρετῆς δόξῃ καὶ
» φρονήσεως. »

Ainsi Socrate cite l'Etat correct comme une *bonne nourriture pour les hommes,* et il prétend que l'isonomie est dûe à la naissance noble de tous les citoyens également.

En effet l'isonomie et la liberté prospèrent chez les peuples avancés par leur noblesse d'âme et leur éducation, tandis que chez les barbares, insuffisamment développés, elles deviennent au contraire une cause de malheurs.

Dans l'atmosphère de l'antiquité hellène, aristocrate et démocrate en même temps, la personne se développait virilement. Là tout talent, toute inclination, toute tendance particulière naturelle se développait à l'aise, sans aucun empêchement et se perfectionnait sous les rayons vivifiants du soleil de la Liberté.

Les anciens Grecs s'abreuvaient du nectar de la Liberté avec la modération, qui forme l'immuable, l'éternelle base de toute action et de toute œuvre Grecque.

La phrase comme ;

» Μηδὲν ἄγαν ἄσχαλλε. μέσην δ' ἔρχου τὴν ὁδόν. »

C'est à dire—«ne suis pas l'hyperbole, suis la voie du milieu», est un axiome que nos ancêtres ont admirablement

suivi et maintes fois appliqué. Et pour nous faire une idée de la haute place qu'ils accordaient à la liberté et du mépris qu'au contraire ils ressentaient pour l'esclavage, il suffit de citer les paroles de Platon selon lesquelles l'âme esclave n'a rien de sain (PLATON, «les Lois» Dial. ΣΤ' § XIX):

» . . . ὡς ὑγιὲς οὐδὲν ψυχῆς δούλης . . . »

La phrase du philosophe nous fait voir le mépris, que l'âme Hellène sentait envers tout ce qui était privé de liberté.

Nous pourrions citer d'autres auteurs parmi lesquels le charmant Lucien qui, dans son ouvrage «Sur les exercices», au dialogue entre Solon et le Scythe, démontre clairement la supériorité de l'éducation morale des Grecs et la haute place qu'occupait chez eux l'Idéal, formé surtout par la Liberté de l'Etat.

Lorsque Solon raconte au Scythe que les Grecs reçoivent comme prix aux jeux Olympiques la couronne d'olivier sauvage, aux jeux Isthmiques la couronne de pin, aux jeux Néméens celle de céleri, aux jeux Pythiques quelques pommes des arbres sacrés d'Apollon et aux Panathénées l'huile de l'olivier sacré, le Scythe grossier rit de ce que, pour des «*Prix ridicules*», ainsi qu'il les appelle, les Grecs se soumettent à tant de fatigues et risquent de s'étrangler (LUCIEN, «Apanta» Tom. III «Anacharsis») :

» . . . ὥστε μήλων ἕνεκα καὶ σελίνων τοσαῦτα προπονεῖν καὶ
» κινδυνεύειν ἀρχομένους πρὸς ἀλλήλων καὶ κατακλωμένους . . . »

Et Solon avec la grandeur morale de l'âme Grecque répond : que les prix accordés sont le *symbole de la Victoire* et que les Grecs luttent grâce à ce symbole moral. La gloire, qui suit l'acquisition des prix ne s'obtient pas sans fatigue; celui qui la désire doit subir plusieurs fatigues, afin d'acquérir l'utile et l'agréable (LUCIEN, «Anacharsis» § 10):

Σολ. » Ἀλλ' ὦ ἄριστε, οὐκ ἐς ψιλὰ τὰ διδόμενα ἡμεῖς ἀποβλέ-
» πομεν· ταῦτα μὲν γάρ ἐστι σημεῖα τῆς νίκης καὶ γνωρίσματα· οἵτινες
» οἱ κρατήσαντες, ἡ δὲ παρακολουθοῦσα τούτοις δόξα τοῦ παντὸς ἀξία
» τοῖς νενικηκόσιν, ὑπὲρ ἧς καὶ λακτίζεσθαι καλῶς ἔχει τοῖς θηρωμένοις
» τὴν εὔκλειαν ἐκ τῶν πόνων . . . »

Et plus loin le législateur Grec dit. Si l'on supprime de la vie humaine l'amour pour la gloire, quel autre bien nous reste-t-il ?

Et qui, sans cela, pourrait désirer faire quelque chose de généreux ? (LUCIEN, «Anacharsis» § 36):

» . . . Εἰ γέ τις, ὦ 'Ανάχαρσι, τὸν τῆς εὐκλείας ἔρωτα ἐκβάλοι
» ἐκ τοῦ βίου, τὶ ἂν ἔτι ἀγαθὸν ἡμῖν γένοιτο ; ἢ τὶς ἄν τι λαμπρὸν
» ἐργάσασθαι ἐπιθυμήσειε ; . . . »

Il nous montre par ces mots que la vie entière des Grecs était consacrée à l'Idéal.

Et dans (§ 20) du même Chapitre Lucien cite Solon disant sans périphrase, que l'Etat prend soin surtout, que les citoyens deviennent nobles d'âme et vigoureux de corps, marquant de nouveau la relation entre l'hygiène morale de l'âme et l'hygiène corporelle. Il ajoute que, suivant l'exemple des laboureurs, qui couvrent et protègent les jeunes plantes l'Etat emploie une éducation grâce à laquelle les méchants deviennent bons et les bons meilleurs («Anacharsis» § 20) :

» . . . μάλιστα δὲ καὶ ἐξ ἅπαντος τοῦτο προνοοῦμεν, ὅπως οἱ
» πολῖται ἀγαθοὶ μὲν τὰς ψυχάς, ἰσχυροὶ δὲ τὰ σώματα γίγνοιντο . . . »
» . . . καὶ παιδεύσεως καὶ μαθημάτων ἐπ' αὐτοὺς δεόμεθα, ὑφ' ὧν
» τά τε εὐφυῶς διακείμενα βελτίω πάρα πολὺ γίγνοιτο ἂν καὶ τὰ φαύ-
» λως ἔχοντα μεταχοσμοῖτο πρὸς τὸ βέλτιον· καὶ τὸ παράδειγμα ἡμῖν
» παρὰ τῶν γεωργῶν, οἱ τὰ φυτὰ μέχρι μὲν πρόσγεια καὶ νήπιά ἐστι,
» σκέπουσι καὶ περιφράττουσιν, ὡς μὴ βλάπτοιντο ὑπὸ τῶν πνευ-
» μάτων . . . »

Et dans (§ 22) Lucien rappelle que Solon exposait, comme suit, tout ce qui concerne l'éducation des jeunes gens («Anacharsis» § 22) :

» . . . ῥυθμίζομεν οὖν τὰς γνώμας αὐτῶν νόμους τε τοὺς κοινοὺς
» ἐκδιδάσκοντες, οἳ δημοσίᾳ πᾶσι πρόκεινται ἀναγινώσκειν μεγάλοις
» γράμμασιν ἀναγεγραμμένοι, κελεύοντες ἅ τε χρὴ ποιεῖν καὶ ὧν ἀπέ-
» χεσθαι, καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν συνουσίαις, παρ' ὧν λέγειν τὰ δέοντα
» ἐκμανθάνουσι καὶ πράττειν τὰ δίκαια καὶ ἐκ τοῦ ἴσου ἀλλήλοις συμ-
» πολιτεύεσθαι καὶ μὴ ἐφίεσθαι τῶν αἰσχρῶν καὶ ὀρέγεσθαι τῶν
» καλῶν, βίαιον δὲ μηδὲν ποιεῖν . . . καὶ ἐς τὸ θέατρον συνάγοντες
» αὐτοὺς δημοσίᾳ παιδεύομεν . . . τοῖς δέ γε κωμῳδοῖς καὶ ἀποσκώ-

» πτειν καὶ λοιδωρεῖσθαι ἐφίεμεν καὶ τοὺς πολίτας οὓς ἂν αἰσχρὰ καὶ
» ἀνάξια τῆς πόλεως ἐπιτηδεύοντας αἴσθωνται . . . τούτοις δ' οὖν
» ἅπασι καὶ τοῖς τοιούτοις παραθηγόμενοι τὰς ψυχὰς ἀμείνους ἡμῖν
» γίγνονται. »

Nous apprenons ainsi que l'Etat, en édictant des lois qu'il exposait publiquement, ainsi qu'en favorisant la fréquentation et le conseil des hommes vertueux, détournait les jeunes gens du vice et les conduisait à la vertu. D'ailleurs dans l'enseignement par le théâtre, on injuriait les choses mauvaises et sans valeur, et on émouvait les âmes, afin qu'elles devinsent *meilleures*.

Ainsi tout acte, tout sacrifice, tout effort noble des Hellènes était consacré à l'autel de l'Idéal.

C'est donc à juste titre que l'Anglais Livingston écrit que : «Le principal, le plus grand, le plus précieux caractère » de l'Hellénisme était sa civilisation.»
et le philosophe anglais ajoute :

» La civilisation Hellénique apparaît : dans la conception » des Grecs au sujet du bonheur, dans les lois de Solon, » les hymnes de Pindare, et la philosophie d'Aristote . . . »

Le grand Aristote écrit que : dès la toute première enfance on doit s'habituer à se réjouir et à s'attrister de *ce qu'il faut*, car telle est l'éducation vraie (ARISTOTE, «Ethiques Nikomachia Liv B' Chap. III § 2):

» . . . διὸ δεῖ ἦχθαί πως εὐθὺς ἐκ νέων, ὡς ὁ Πλάτων φησίν,
» ὥστε χαίρειν τε καὶ λυπεῖσθαι οἷς δεῖ· ἡ γὰρ ὀρθὴ παιδεία αὕτη
» ἐστίν. »

Et dans (Liv. Γ' Chap. IV) il écrit que pour la personne sérieuse, le bon concorde avec le Vrai, tandis que l'homme ordinaire s'accorde avec l'ordinaire ; ainsi qu'il arrive aux corps, pour ceux qui ont une bonne constitution les choses, qui répondent à la vraie hygiène sont considérées comme hygiéniques, tandis qu'il en est autrement pour ceux qui ont une constitution maladive («Ethiques Nikomachia» Liv. Γ' Chap. IV § 4) :

» . . . τῷ μὲν οὖν σπουδαίῳ τὸ κατ' ἀλήθειαν εἶναι, τῷ δὲ
» φαύλῳ τὸ τυχόν, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν σωμάτων τοῖς μὲν εὖ διακειμένοις

» ὑγιεινά ἐστιν τὰ κατ' ἀλήθειαν τοιαῦτα ὄντα, τοῖς δὲ ἐπινόσοις
» ἕτερα . . . »

où de nouveau la défectuosité psychique est comparée à l'inclination maladive corporelle, tandis qu'au contraire la santé et la viguéur psychique, l'hygiène morale, sont parallèles à l'épanouissement du bien être corporel.

Dans le (Liv. H') il nous donne la plus parfaite définition du plaisir, en louant le plaisir spirituel, qui contribue au développement psychique et moral de la personne, à la plus grande évolution de l'esprit et à l'éducation; au contraire, il considère les plaisirs corporels comme des entraves à la pensée et au progrès de l'esprit (ARISTOTE, «Ethiques» Liv. H' Chap. XIII § 4):

» . . . ἔτι ἐμπόδιον τῷ φρονεῖν αἱ ἡδοναί, καὶ ὅσῳ μᾶλλον
» χαίρει, μᾶλλον . . . . . . (Chap, XII § 5) ἐπεὶ αἱ ἀπὸ τοῦ θεω-
» ρεῖν καὶ μανθάνειν (ἡδοναὶ) μᾶλλον ποιήσουσιν θεωρεῖν καὶ
» μανθάνειν . . . »

Il considère aussi comme très importante pour la probité des mœurs l'habitude d'aimer et de haïr sciemment. (Liv. K' Chap. A' § 1) :

» . . . δοκεῖ δὲ καὶ πρὸς τὴν τοῦ ἤθους ἀρετὴν μέγιστον εἶναι
» τὸ χαίρειν οἷς δεῖ καὶ μισεῖν ἃ δεῖ. »

Ces quelques mots sous-entendent toute la bienfaisante sobriété de la jeunesse Grecque pour les plaisirs et les passions, qui détruisent le corps et ruinent l'âme. Plutarque dans la «Vie de Lycurgue» de ses «Vies Parallèles» décrit l'admirable Etat de Sparte, cet Etat modèle dans lequel la richesse était aveugle, immobile et inutile, conception que Sparte seule parmi toutes les villes mondiales avait érigée en principe.

Seul l'admirable Etat de Sparte abolit toute monnaie d'or et d'argent et ordonna l'usage unique du fer, afin que, ainsi que le dit le Chéronéen, faute de monnaie, aucune marchandise, aucun sophiste, aucun devin ou charlatan, aucun entreteneur de courtisanes (hétères), aucun artiste en ornements d'or ou d'argent, n'arrivât dans ses ports; et malgré ces lois de sobriété surhumaine le peuple spartiate

était heureux. (PLUTARQUE, «Lycurgue» «Vies Parallèles») :

» . . . οὐδ' εἰσέπλει φόρτος ἐμπορικὸς εἰς τοὺς λιμένας· οὐδ'
» ἐπέβαινε τῆς Λακωνικῆς οὐ σοφιστὴς λόγων, οὐ μάντις ἀγυρτικός,
» οὐχ ἑταιρῶν τροφεύς, οὐ χρυσῶν τις, οὐκ ἀργυρῶν καλλωπισμάτων
» δημιουργός, ἅτε δὴ νομίσματος οὐκ ὄντος.»

On attribuait donc toute corruption, toute méchanceté, toute dissipation et toute somptuosité au pouvoir attractif de la richesse, et on considérait l'argent comme la seule ressource de la mollesse et de la sensualité, ainsi qu'il résulte d'une phrase, suivant laquelle : peu à peu la volupté privée des moyens, qui la vivifiaient et la nourrissaient finissait par se flétrir et disparaître («Lycurgue») :

» 'Αλλ' οὕτως ἀπερημωθεῖσα κατὰ μικρὸν ἡ τρυφὴ τῶν ζωπυ-
» ρούντων καὶ τρεφόντων αὐτήν, δι' αὐτῆς ἐμαραίνετο . . . »

Plutarque nous dit aussi que Lycurgue fut le fondateur des tables communes, des plats communs et fixes, empêchant les citoyens de manger chez eux, assis sur les lits, autour de tables luxueuses, servies par d'habiles cuisiniers, s'engraissant, tels des animaux gloutons et dépravant leurs mœurs en même temps que leurs corps livrés à tout désir, à toute satiété et ayant besoin, pour se refaire, de long sommeil, de bains chauds et de beaucoup de repos, c'est à dire d'un traitement continuel («Lycurgue»).

» . . . τὴν τῶν συσσιτίων κατασκευήν, ὥστε δειπνεῖν μετ' ἀλλή-
» λων συνιόντας, ἐπὶ κοινοῖς καὶ τεταγμένοις ὄψους καὶ σιτίους, οἴκοι
» δὲ μὴ διαιτᾶσθαι, ἐπὶ στρωμνὰς πολυτελεῖς καὶ τραπέζας, ἐν χερσὶ
» δημιουργῶν καὶ μαγείρων, ὑπὸ σκότος, ὥσπερ ἀδηφάγα ζῷα, πιαι-
» νομένους, καὶ διαφθείροντας ἅμα τοῖς ἤθεσι τὰ σώματα, πρὸς πᾶσαν
» ἐπιθυμίαν ἀνειμένα καὶ πλησμονήν, μακρῶν μὲν ὕπνων, θερμῶν δὲ
» λουτρῶν, πολλῆς δὲ ἡσυχίας, καὶ τρόπον τινὰ νοσηλείας καθημε-
» ρινῆς δεόμενα. »

Ce qui précède nous montre, que le but des lois et des institutions de Lycurgue était la sobriété, c'est à dire la base de l'hygiène morale et corporelle combattant la mollesse, qui abaisse l'homme, jusqu'à en faire, d'après Plutarque, une bête vorace. Et il ajoute, ainsi que nous l'avons vu plus

haut, que la vie voluptueuse donne l'embonpoint à la personne et *déprave en même temps les mœurs* et le corps, aboutissant au marasme corporel en même temps qu'à la corruption morale; il soutenait ce qui aujourd'hui même est connu au point de vue hygiénique : c'est que celui qui s'adonne à la satiété a besoin de *long sommeil*, devient mou, évite le travail, a besoin de *bains chauds* et nécessite en un mot un traitement journalier pour combattre l'entassement des substances nourricières dans l'organisme, substances que la chaleur corporelle n'arrivera que très difficilement à consumer.

En outre il nous apprend, que Lycurgue, pour punir l'injuste et brusque Alcandre, le garda à son service, et lui fit connaître le calme et la douceur de son âme, ainsi que la sévérité de son régime et son infatigable résistance à la fatigue («Lycurgue») :

» . . . ἐν τῷ κατανοεῖν τὴν πρᾳότητα καὶ τὸ πάθος αὐτοῦ τῆς
» ψυχῆς, καὶ τὸ περὶ τὴν δίαιταν αὐστηρόν, καὶ τὸ πρὸς τοὺς πόνους
» ἄκαμπτον . . . »

Il relate ainsi la sévérité du régime jointe au calme et à la douceur de l'humeur psychique, ainsi qu'à l'infatigable résistance au travail, et prouve l'hygiène psychique et la vigueur du système nerveux résultant de la sobriété ; cette dernière donne aussi la résistance à la fatigue, et la supériorité de la personne sobre, pleine de vie, d'action et de pensée sur l'organisme mou, flétri et affaibli par la volupté.

L'évènement suivant, exposé au (§ IB') du même chapitre de Plutarque est très caractéristique: Un certain roi du Pont acheta un cuisinier en Laconie pour lui préparer le «*brouet noir*», mais l'ayant goûté il fut déçu. Alors le cuisinier lui adressa cette réponse mémorable. Ce brouet doit être goûté par ceux qui se sont baignés dans l'Eurotas :

» Ὦ βασιλεῦ, τοῦτον δεῖ τὸν ζωμὸν ἐν τῷ Εὐρώτᾳ λελουμένους
» ἐποψᾶσθαι. »

ce qui nous prouve, que seuls les Spartiates étaient sobres au point d'apprécier un met si peu agréable.

La phrase que seuls les Spartiates pouvaient proférer, suivant laquelle «la ville entourée par des hommes et non par des briques ne doit pas être considérée comme privée de remparts:

» Οὐκ ἂν εἴη ἀτείχιστος πόλις, ἅτις ἀνδράσι, καὶ οὐ πλίνθοις
» ἐστεφάνωται. »

n'est-elle pas restée immortelle et ne contient-elle pas toute la grandeur d'âme, toute la vigueur morale des Laconiens, toute la vaillance et la force des enfants de l'Eurotas ?

A en croire l'Histoire, les anciens Grecs, ayant vaincu et mis en fuite l'ennemi, le chassaient assez loin pour assurer la victoire par sa fuite; après quoi ils rentraient dans leur camp, considérant comme indigne de la générosité hellène l'action de tuer l'ennemi abattu et fuyant. Et cette constatation n'est-elle pas de nature à remplir de fierté l'âme de tout Hellène devant le vandalisme de certains peuples contemporains de la vieille Europe ?

» Τρεψάμενοι δὲ καὶ νικήσαντες ἐδίωκον, ὅσον ἐκβεβαιώσασθαι
» τὸ νίκημα τῇ φυγῇ τῶν πολεμίων, εἶτ' εὐθὺς ἀνεχώρουν, οὔτε γεν-
» ναῖον οὔτε ἑλληνικὸν ἡγούμενοι, κόπτειν καὶ φονεύειν ἀπολεγομέ-
» νους καὶ παρακεχωρηκότας. »

Ce récit nous montre de nouveau étroitement liées la générosité d'âme et les mœurs magnanimes de l'ancienne Grèce, d'ailleurs dans l'histoire glorieuse de nos dernières guerres Balcaniques ne voit-on pas la même générosité d'âme des armées helléniques envers l'ennemi ?

Les armées des Néo-Grecs ne se sont-elles pas montrées les émules des historiques phalanges Spartiates ?

Ne restera-t-elle pas toujours présente dans l'Histoire de la Grèce moderne, la réception enthousiaste du vaillant défenseur de Jeannina, réception qui provoqua l'admiration et l'étonnement du vaincu lui-même pour la généreuse et noble conduite du vainqueur ?

Les anciens Grecs s'occupaient de l'ennoblissement de l'âme et de l'hygiène morale nécessaires à l'individu, non seulement lorsqu'il s'agissait de l'éducation et de l'instruction des jeunes-gens, mais aussi lorsqu'il s'agissait d'amusements, ils visaient à la vigueur et à la force hygiénique de l'âme ; c'est ce que nous enseigne la prose de Lycine concernant le philosophe cynique Cratès, au chapitre traitant de la danse (Lucien «Apanta») Lycine dit à Criton, que son caractère sera amélioré par ce spectacle (c'est à dire la Danse)

lorsqu'il verra les spectateurs montrant leur haine *contre les mauvaises actions* et pleurant sur les injustices.

....

Le résultat de ce spectacle, dit-il c'est l'épigramme delphique «Connais-toi, toi-même». Voilà pourquoi ils s'en retournent du Théâtre, ayant appris ce qu'ils doivent préférer et ce qu'ils doivent éviter et s'étant instruits sur ce qu'ils ne connaissaient pas auparavant (LUCIEN, Τόμ. II «sur la Danse» § 72) :

» . . . ἐῶ λέγειν ὡς ἀμείνων τὸ ἦθος ὁμιλῶν τῇ τοιαύτῃ θέᾳ
» γενήσῃ, ὅταν ὁρᾷς τὸ θέατρον μισοῦν μὲν τὰ κακῶς γιγνόμενα,
» ἐπιδακρῦον δὲ τοῖς ἀδικουμένοις, καὶ ὅλως τὰ ἤθη τῶν ὁρώντων
» παιδαγωγοῦν . . . .

Et dans (§ 81) : « . . . Τὸ Δελφικὸν ἐκεῖνο τὸ Γνῶθι σεαυτὸν
» ἐκ τῆς θέας ἐκείνης αὐτοῖς περιγίγνεται· καὶ ἀπέρχονται ἐκ τοῦ
» θεάτρου ἅ τε χρὴ αἱρεῖσθαι καὶ ἃ φεύγειν μεμαθηκότες καὶ ἃ
» πρότερον ἠγνόουν διδαχθέντες . . . »

Ces mots de Lycine nous indiquent que les anciens Grecs, même dans l'agrément, ne cessaient de projeter, de méditer l'amélioration, l'évolution des éléments psychiques et intellectuels de la personne, démontrant par cela même l'incomparable supériorité de cette race aimée des Dieux.

Revenant au divin Platon qui, mieux que tout autre formula les dogmes de l'Hygiène Morale nous rencontrons dans les «Lois» le plus beau dogme d'Hygiène Morale, selon lequel, *la meilleure victoire est celle remportée sur soi-même*, c'est à-dire sur les passions et les faiblesses auxquelles l'organisme humain est soumis.

Et généralisant cette pensée, par son vaste esprit, il ajoute que parmi les villes aussi, il faut considérer comme supérieure celle au sein de laquelle les meilleurs arrivent à vaincre le peuple et les esprits plus ordinaires.

Par cette opinion il en arrive à distinguer l'aristocratie de l'esprit et de l'âme, qui sous aucun autre ancien régime ne parvint à s'imposer ainsi que dans l'ancienne Grèce (PLATON, «les Lois» Chap. A § E 626):

» Κἀνταῦθα, ὦ ξένε, τὸ νικᾷν αὐτὸν αὐτὸν πασῶν νικῶν πρώτη

» τε καὶ ἀρίστη, τὸ δὲ ἡττᾶσθαι αὐτὸν ὑφ' ἑαυτοῦ πάντων, αἰσχίστη
» τε ἅμα καὶ κάκιστον . . . »

» . . . πάνυ γάρ ἐστι καὶ σφόδρα τὸ τοιοῦτον, οὐχ ἥκιστα ἐν
» ταῖς πόλεσιν· ἐν ὁπόσαις μὲν γὰρ οἱ ἀμείμονες νικῶσι τὸ πλῆθος καὶ
» τοὺς χείρους, ὀρθῶς ἂν αὕτη κρείττων τε αὑτῆς λέγοιθ' ἡ πόλις
» ἐπαινοῖτό τε ἂν δικαιότατα τῇ τοιαύτῃ νίκῃ· τοὐναντίον δέ, ὅπου
» τἀναντία. »

Plus loin il considère la vaillance comme une lutte non seulement contre la peur et la douleur, mais aussi contre les passions et les plaisirs, et il place le voluptueux à un niveau plus bas que celui d'une personne qui souffre (Chap. A § D et E 633 «Les Lois»):

» . . . τὴν ἀνδρείαν δέ, φέρε, τί θῶμεν; πότερον ἁπλῶς οὕτως
» εἶναι πρὸς φόβους καὶ λύπας διαμάχην μόνον, ἢ καὶ πρὸς πόθους
» τε καὶ ἡδονάς . . . ; »

» . . . τὸν ὑπὸ τῶν ἡδονῶν κρατούμενον τοῦτον τὸν ἐπονειδί-
» στως ἥττονα ἑαυτοῦ πρότερον ἢ τὸν ὑπὸ τῶν λυπῶν. »

Et dans (Chap. ΣΤ') du même ouvrage l'opinion exprimée par l'auteur est que l'instruction et l'éducation changent l'homme et le rendent affable et doux, tandis que la privation ou la mauvaise éducation en font la plus sauvage des bêtes terrestres ? (PLATON, «les Lois» Chap. ΣΤ' § E 766) :

» . . . ἄνθρωπος δέ . . . παιδείας μὲν ὀρθῆς τυχὼν καὶ φύσεως
» εὐτυχοῦς θειότατον, ἡμερώτατόν τε ζῷον γίγνεσθαι φιλεῖ, μὴ ἱκανῶς
» δὲ ἢ μὴ καλῶς τραφὲν ἀγριώτατον ὁπόσα φύει ἡ γῆ· ὧν ἕνεκα οὐ
» ***δεύτερον οὐδὲ πάρεργον*** δεῖ τὴν παίδων τροφὴν τὸν νομοθέτην
» ἐᾶν γίγνεσθαι . . . »

Platon s'intéresse même à l'état moral du germe humain, et, se prononçant sur les liens du mariage, dit que chacun doit contracter le mariage le plus utile à la cité et non pas le plus agréable pour les conjoints, c'est à dire le mariage qui offrira à l'Etat la plus parfaite procréation, les enfants les plus vigoureux, tant au point de vue corporel que moral («Les Lois» Chap. ΣΤ' § B 773):

» . . . τὸν γὰρ τῇ πόλει δεῖ συμφέροντα μνηστεύειν γάμον ἕκα-
» στον, οὐ τὸν ἥδιστον αὑτῷ . . . »

Il conseille en outre, durant le reste de l'année et surtout durant la procréation, de prendre garde de ne faire ni de choses contraires à la santé, autant que cela dépend de sa propre volonté, ni des choses ayant des relations avec l'irrégularité et l'injustice. Car cela s'incarne forcément dans les âmes et les corps des fœtus et ne sert qu'à créer des vils rejetons, tandis qu'il faut créer et éduquer des enfants qui puissent continuer la vie, semblables à une lumière qui se rallume (PLATON, «les Lois» Chap. ΣΤ′ § 775 D′):

» . . . διό μᾶλλον μὲν ὅλον τὸν ἐνιαυτὸν καὶ βίον χρή, μάλιστα
» δὲ ὁπόσον ἂν γεννᾷ χρόνον, εὐλαβεῖσθαι καὶ μὴ πράττειν μήτε ὅσα
» νοσώδη ἑκόντα εἶναι μήτε ὅσα ὕβρεως ἢ ἀδικίας ἐχόμενα· εἰς γὰρ
» τὰς τῶν γεννωμένων ψυχὰς καὶ σώματα ἀναγκαῖον ἐξομοργνύμενον
» ἐκτυποῦσθαι καὶ τίκτειν πάντη φαυλότερα . . . » et dans (§
» 776 B′) :

» . . . γεννῶντας τε καὶ ἐκτρέφοντας παῖδας, καθάπερ λαμπάδα
» τὸν βίον παραδιδόντας ἄλλους ἐξ ἄλλων, θεραπεύοντας ἀεὶ θεοὺς
» κατὰ νόμους. »

Le philosophe, qui s'exprime d'une manière si expressive, en comparant à la lumière la Santé et la Morale et aux ténèbres l'immoralité et la maladie, ajoute que les nouveaux mariés doivent songer à la façon dont ils pourront présenter à la ville des enfants autant que possible *beaux* et *vertueux* («les Lois» Chap. ΣΤ′ § Δ′ 783 XXIII):

» Νύμφην χρὴ διανοεῖσθαι καὶ νυμφίον ὡς ὅ,τι καλλίστους καὶ
» ἀρίστους εἰς δύναμιν ἀποδειξομένους παῖδας τῇ πόλει . . . »

Hippocrate même dans son œuvre «sur la Grossesse» s'intéresse à la germination saine de l'organisme ; il écrit que le printemps est l'époque la plus propice à la procréation ; que l'homme ne doit pas s'enivrer . . . qu'il doit être fort et sain . . . (HIPPOCRATE, «sur la grossesse» § 30) :

» Ὥρη δὲ ἐαρινὴ ἀρίστη κυήσιος· ὁ δὲ ἀνὴρ μὴ μεθυσκέσθω . . .
» ἰσχυέτω δὲ καὶ ὑγιαινέτω . . .»

Établissant ainsi la base de la théorie sur l'hérédité. Dans «Timée» Platon (§ XLII) continue son examen et il expose que l'équilibre du corps et de l'âme entraîne la santé

et la vertu, tandis qu'au contraire la maladie et le vice sont provoqués par le deséquilibre des forces corporelles et psychiques. (PLATON, «Timée» § XLII) :

» πρὸς ὑγείας καὶ νόσους ἀρετάς τε καὶ κακίας οὐδεμία ξυμμετρία
» καὶ ἀμετρία μείζων ἢ ψυχῆς αὐτῆς πρὸς σῶμα αὐτό».

Et dans (la «République» Liv. Δ'.) l'élève de Socrate, idéaliste par excellence, nous dit qu'une bonne éducation et une instruction bien comprise créent toujours de bonnes natures, qui s'améliorent par la même bonne éducation et ont même une influence bienfaisante sur la *procréation*, ainsi qu'il arrive chez les animaux (PLATON, «République» Liv. Δ'.):

» . . . τροφὴ γὰρ καὶ παίδευσις χρηστὴ σωζομένη, φύσεις ἀγα-
» θὰς ἐμποιεῖ· καὶ αὖ φύσεις χρησταί, τοιαύτης παιδείας ἀντιλαμβα-
» νόμεναι, ἔτι βελτίους τῶν προτέρων φύονται, εἴς τε τἆλλα καὶ εἰς
» τὸ γεννᾶν, ὥσπερ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ζῴοις».

Il marque ainsi l'étroite relation entre la bonne éducation et l'instruction, la formation psychique et morale, le moral de la procréation et la perfection morale en général de l'organisme humain, ramenant à peu de mots le colosse de la philosophie du milieu sur l'évolution de l'organisme humain et animal et donnant ainsi en partie le premier germe de la théorie de Darwin.

C'est ainsi que le divin Platon, Anaximandre, Hippocrate et autres Grecs introduisirent les premiers la théorie de l'évolution et ses doubles lois de l'hérédité et de l'adaptation, exposées plus tard par le génie de Darwin.

Platon n'est-il pas le premier et le plus illustre disciple du grand problème Social de l'Emancipation de la femme, problème qui forme une base très importante d'hygiène morale sociale car il sert à éduquer le caractère et la volonté de la moitié du genre humain ? Platon n'en est-il pas le premier disciple lorsqu'il expose avec la franchise caractéristique de son esprit, que toutes les professions doivent être, pour le bonheur de la ville, également confiées aux hommes et aux femmes? (PLATON, «les Lois» Chap. ΣΤ' § XXI 781):

» . . . τοῦτο οὖν ἐπαναλαβεῖν καὶ ἐπανορθώσασθαι καὶ πάντα

» συντάξασθαι κοινῇ γυναιξί τε καὶ ἀνδράσιν ἐπιτηδεύματα βέλτιον
» πρὸς πόλεως εὐδαιμονίαν . . . »

Et dans (Chap. Z') il écrit («les Lois» Chap. Z' § E 804 XI):

» . . . ὁ μὲν ἐμὸς νόμος ἂν εἴποι πάντα, ὅσαπερ καὶ περὶ τῶν
» ἀρρένων, ἴσα καὶ τὰς θηλείας ἀσκεῖν δεῖν . . »

Enfin il conclut que le législateur, qui prend soin seulement du sexe masculin ne donne à la ville que la moitié du bonheur qui lui est dû.

Les anciens Grecs par leur admirable talent créateur seront, même au point de vue de l'hygiène morale, le phare lumineux, qui durant des siècles illumine le monde. Ils furent et ils seront la torche éclairant les humains avides de savoir.

Oui, les Grecs furent les premiers, qui élevèrent la vie humaine à la hauteur de sa prédestination, qui comprirent et même prévirent jusqu'à quelle perfection la vie humaine pourrait atteindre.

L'histoire jusqu'à ce jour n'a pas à nous présenter d'autre exemple comparable à la force vitale des anciens Grecs.

Cette force vitale conserve jusqu'à présent toute son ardeur d'exaltation, car les anciens Grecs n'examinaient pas seulement n'exposaient pas seulement très clairemeut les grands problèmes de la vie, mais aussi ils les discutaient hardiment dans la vie pratique et cherchaient à les résoudre.

L'ancienne Grèce est la force primitive encore vivante en ce qui concerne les problèmes contemporains ; non seulement au point de vue glossologique et archéologique, mais surtout au point de vue de la relation très étroite de l'esprit hellénique avec la Pensée, la Vie scientifique et Biologique et l'activité du XXe siècle.

BIBLIOGRAPHIE

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Ἠθικὰ Νικομάχεια» (Βιβλ. Β' Κεφ. Π § 4), (Βιβλ. Γ' Κεφ. VI § 1), (Βιβλ. Η' Κεφ. XIII § 2), (Βιβλ. Κ' Κεφ. I § 1).
ΑΥΛΟΥ ΓΕΛΛΙΟΥ. «Ἀττικαὶ Νύκτες», Βιβ. III Κεφ. XV.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Βιβλ. Η' § 26.
ΛΙΒΙΓΚΣΤΟΝ, Περὶ Ἑλληνισμοῦ.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Ἀνάχαρσις» § 9, § 10, § 36.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Ἅπαντα» (Περὶ Ὀρχήσεως) § 72, § 81.
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, «Ἑλληνικὰ» Βιβλ. II § 56.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Γοργίας» § XXIV, § XXVII, § XXXIII, § LXXXII.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Ἱππίας Ἐλάττων» § XV.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Μενέξενος» §V, § VIII.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Φαίδων» § LXIV.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Κρίτων» § VIII, § X, § XII, § XVI.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Τιμαῖος» § XLII.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Νόμοι» (Κεφ. Α § Ε 626), (§ Δ καὶ Ε 633), (Κεφ. Β' § 664 VIII Β), (Κεφ. ΣΤ' § XIX), (§ Ε 766), (§ Δ 775), (§ 776 Β), (Δ 783), (§ Ε 807). (Κεφ. Ζ' § II 791), (§ 792 III Ε), (§ 793 IV Ε), (§ 806 C).
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Πολιτεία» Βιβλ. Δ'
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Λόγοι Λάκωνος.»
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίοι Παράλληλοι (Λυκοῦργος)».
PINARD PROF., Compte rendu du X Congrès International d'Hygiène et de démographie, Paris 1900.
SAINT-VICTOR, «Περὶ Ἀντιγόνης.»
SCHRODER CARL, «Manuel d'accouchements» 1875.
ΣΟΛΩΝΟΣ, «Γνώμη περὶ Πολιτείας.»

HUITIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

LIVRE H'

L'Hygiène de la Nourriture chez les Anciens Grecs

ALCOOLISME

La physiologie moderne considère comme indispensables pour le fonctionnement harmonieux de l'organisme humain et le bien-être hygiénique de la personne la destruction et l'élimination complètes *des toxines* de toutes provenances formées dans l'organisme.

En effet dans les dérangements de la nutrition aussi bien que dans les maladies infectieuses, une légère insuffisance d'éléments antitoxiques donne une santé apparente à la personne, mais insensiblement crée une autointoxication croissante, qui tôt ou tard se changera en entité maladive incurable. Pour prévenir ces petits affaiblissements de l'organisme qui facilitent inévitablement l'installation définitive de la maladie, deux moyens sont considérés comme de puissants leviers : L'Hygiène de la Nutrition et l'Hygiène de l'Exercice.

En ce qui concerne l'Hygiène de la Gymnastique chez les anciens Grecs nous en parlons longuement au Chapitre approprié. Voyons maintenant ce que les anciens Grecs pensaient de cet autre point très important: l'Hygiène de la Nourriture.

En général l'ancien peuple Grec se distinguait par sa frugalité. Même à l'occasion des banquets renommés, qui tenaient une place imposante dans la vie sociale de ce temps-là les anciens Grecs cherchaient plutôt le plaisir de l'esprit et le charme de la réunion que la bonne chère. En effet la frugalité de ces banquets était extraordinaire ; d'autre part les discussions philosophiques des convives devinrent fameuses. Ces joutes oratoires s'entremêlaient de chants et de

danses. On voit donc que les banquets des anciens Grecs nourrissaient plutôt l'esprit et le cœur; c'est pourquoi les discussions spirituelles et leurs indispensables accompagnements— la musique et la danse, — étaient considérés comme incomparablement plus importants que les mets servis.

En Grèce, dès la plus haute antiquité, les banquets étaient nombreux; différentes causes les motivaient, par exemple : l'arrivée de quelque étranger distingué, comme dans l'Odyssée (HOMERE, «Odyssée» Θ. v. 42).

» . . . ὄφρα ξεῖνον ἐνὶ μεγάροισι φιλέωμεν. »

Ou bien la célébration d'une victoire, ainsi que le dit Athénée dans «Dipnosophistes» (ATHENEE, «Dipnosophistes» A, § 5):

» . . . Ἀλκιβιάδης δὲ Ὀλύμπια νικήσας ἅρματι πρῶτος καὶ
» δεύτερος καὶ τέταρτος, εἰς ἃς νίκας καὶ Εὐριπίδης ἔγραψεν ἐπινίκιον
» (Π. 266 B 4), θύσας Ὀλυμπίῳ Διῒ τὴν πανήγυριν πᾶσαν ἑστίασε . . . »

Des banquets avaient lieu aussi à l'occasion des cérémonies religieuses, des mariages et des sacrifices (HOMERE, «Odyssée» Γ v. 5-8):

» . . . τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον,
» ταύρους παμμέλανας, ἐνοσίχθονι κυανοχαίτῃ·
» ἐννέα δ' ἕδραι ἔσαν, πεντακόσιοι δ' ἐν ἑκάστῃ
» εἵατο, καὶ προὔχοντο ἑκάστοθι ἐννέα ταύρους. »

L'allégresse y régnait, grâce aux conversations agréables autant qu'importantes, à la musique, à la danse, aux jeux et aux autres agréments. Le «Banquet» de Platon et celui de Xénophon nous donnent une idée vive et claire de cette espèce d'agrément.

Ainsi au banquet de Xénophon les convives remercient Callias pour la façon parfaite de traiter ses hôtes, car outre des plats exquis, il leur a offert des spectacles et des auditions très agréables (XENOPHON «Banquet» Chap. II § 2) :

» Νὴ Δί', ὦ Καλλία, τελέως ἡμᾶς ἑστιᾷς οὐ γὰρ δεῖπνον ἄμεμ-
» πτον παρέθηκες, ἀλλὰ καὶ θεάματα καὶ ἀκροάματα ἥδιστα παρέχεις... »

D'autre part Antisthenis (§ 34) s'exprime très philosophiquement sur la richesse et de manière à présenter un mo-

dèle de sobriété; il dit : Les hommes ont la richesse et la pauvreté non pas dans la maison mais dans l'âme. Quand à moi j'ai ce qu'il me faut pour manger à ma faim, pour boire à ma soif et pour me vêtir de manière à ne pas sentir le froid plus que les riches. Et lorsque je veux du plaisir, je me le procure non du marché (c'est-à-dire du marchand de nourriture), mais de l'âme (XENOPHON, «Banquet» § 34) :

» . . . ὅτι νομίζω, ὦ ἄνδρες, τοὺς ἀνθρώπους οὐκ ἐν τῷ οἴκῳ
» τὸν πλοῦτον καὶ τὴν πενίαν ἔχειν, ἀλλ' ἐν ταῖς ψυχαῖς . . . Ἐγὼ δὲ
» οὕτω μὲν πολλὰ ἔχω, ὥς μόλις αὐτὰ κι' ἐγὼ αὐτὸς εὑρίσκω· ὅμως
» δὲ περίεστί μοι, καὶ ἐσθίοντι ἄχρι τοῦ μὴ πεινᾶν ἀφικέσθαι καὶ πί-
» νοντι μέχρι τοῦ μὴ διψᾶν, καὶ ἀμφιέννυσθαι, ὥστε ἔξω μὲν μηδὲν
» μᾶλλον Καλλίου τούτου τοῦ πλουσιωτάτου ῥιγοῦν . . . Καὶ γὰρ ὅταν
» ἡδυπαθῆσαι βουληθῶ, οὐκ ἐκ τῆς ἀγορᾶς τὰ τίμια ὠνοῦμαι, ἀλλ' ἐκ
» τῆς ψυχῆς ταμιεύομαι . . .»

Il dit aussi que la jouissance de la beauté peut avoir sa satiété, tandis que le sentiment idéal de l'amitié étant chaste est aussi insatiable (chap. VIII § 15) :

» Καὶ μὴν ἐν μὲν τῇ τῆς μορφῆς χρήσει ἔνεστί τις καὶ κόρος...
» ἡ δὲ τῆς ψυχῆς φιλία, διὰ τὸ ἁγνὴ εἶναι καὶ ἀκορεστοτέρα ἐστιν...»

Dans (§ 28) il ajoute que les Dieux et les Héros considèrent l'amitié de l'âme comme supérieure à la jouissance du corps (Chap VIII § 28) :

» . . . καὶ θεοὶ καὶ ἥρωες τὴν τῆς ψυχῆς φιλίαν περὶ πλείονος ἢ
» τὴν τοῦ σώματος χρῆσιν ποιοῦνται . . .»

Platon préfère l'agrément de la parole et dit que les agréments sont à l'usage des personnes incapables de s'intéresser à la conversation. Au cours du banquet qu'il décrit, Apollodore, Aristodimos, Socrate, Phèdre, etc. discutent sur l'«Amour» et soutiennent que les sots préfèrent l'amour du corps à celui de l'âme, alors que la sagesse consiste à la répression des plaisirs et des désirs et qu'aucun plaisir n'est supérieur à l'amour idéaliste. (PLATON, «Banquet») :

» . . . οἱ φαῦλοι τῶν ἀνθρώπων . . . ἐρῶσι, τῶν σωμάτων μᾶλ-
» λον ἢ τῶν ψυχῶν. . .» et plus bas « . . . εἶναι γὰρ ὁμολογεῖται
» σωφροσύνη τὸ κρατεῖν ἡδονῶν καὶ ἐπιθυμιῶν . . .»

Homère, par la bouche d'Ulysse, s'exprime comme suit, au sujet des banquets («Odyssée» I. v. 5—11) :

» Οὐ γὰρ ἔγωγέ τι φημὶ τέλος χαριέστερον εἶναι
» ἢ ὅτ' ἐϋφροσύνη μὲν ἔχη κατὰ δῆμον ἅπαντα,
» δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ
» ἥμενοι ἑξείης, παρὰ δὲ πλήθωσι τράπεζαι
» σίτου καὶ κρειῶν, μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσσων
» οἰνοχόος φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν».

Où il fait mention du plaisir causé par le chantre aux convives.

Après avoir fait l'éloge : d'*abord* du chant exécuté par le chantre, *puis* des plats et des breuvages servis, Plutarque dans son «Banquet» montre les sept savants, qui discutent sur divers sujets philosophiques.

Parmi eux, Thalès dans (§ II) proclame que l'homme civilisé n'apporte pas son corps au banquet, *tel un vase destiné à être rempli*, mais qu'il vient dans le but de discuter sur des sujets sérieux en même temps qu'agréables, pour parler ou écouter selon les circonstances. Et dans (§ III) il dit que « . . . les convives après s'être baignés et oints ont été conduits par les domestiques dans la salle . . . »

Athénée dans son œuvre «Dipnosophistes» rappelle qu' Homère veut que la vie soit sobre, que la sobriété de la nourriture soit imposée tant aux rois qu'aux simples citoyens, afin que tous puissent employer leur zèle à de bonnes œuvres et qu'ils soient tous bienfaisants et sociables entre eux (ATHENEE, «Dipnosophistes» Chap. A § 15).

» Ὅμηρος . . . ἵνα τὴν σχολὴν καὶ τὸν ζῆλον ἐν τοῖς καλοῖς
» ἔργοις ἀναλίσκωσι καὶ ὦσιν εὐεργετικοὶ καὶ κοινωνικοὶ πρὸς ἀλλήλους
» *εὐτελῆ* κατεσκεύασε πᾶσι τὸν βίον καὶ *αὐτάρκη* . . . ἁπλῆν οὖν
» ἀποδέδωκε τὴν δίαιταν πᾶσι καὶ τὴν αὐτὴν ὁμοίως βασιλεῦσιν, ἰδιώ-
» ταις, νέοις, πρεσβύταις . . .»

Il les représente jouissant sans avidité ni satiété (§ 16) :

» . . . καὶ τῆς ἁπλῆς δὲ ταύτης διαίτης οὐκ ἀπλήστως ἀπολαύον-
» τας παρίστησιν, ἀλλ' ὡς οἱ κράτιστοι τῶν ἰατρῶν ἀφαιρεῖ τὰς πλη-
» σμονάς . . .»

Il ajoute que les *mets homériques* accordaient le bien être

au corps et à l'âme « . . . παρατίθησιν Ὅμηρος ἀφ' ὧν εὖ ἕξειν
» ἔμελλον τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχήν.

Après le repas (d'après Homère cité par Athénée), certains convives sortaient pour s'exercer au disque, d'autres écoutaient le cithariste chantant les exploits héroïques et, partant de la constatation que les personnes ainsi élevées avaient le corps et l'âme inattaquables il coclut que l'*ordre* est hygiénique.

» Αὐτὰρ ἐπὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο (α στ. 150) καὶ
» τὴν ἐπιθυμίαν πληρώσαντες οἵ μεν ἐξώρμων ἐπὶ μελέτην ἀθλητικὴν
» δίσκοισι τερπόμενοι καὶ αἰγανέαις (δ. στ. 626) τῇ παιδιᾷ τὰ πρὸς
» σπουδὴν ἐκμελετῶντες· οἵ δε κιθαρῳδῶν ἠκροῶντο τὰς ἡρωϊκὰς
» πράξεις εὖ μέλει καὶ ῥυθμῷ ποιούντων· διὸ οὐδὲν θαυμαστὸν τοὺς
» οὕτω τεθραμμένους ἀφλεγμάντους εἶναι τὰ σώματα καὶ τὰς ψυχὰς
» ἐνδεικνύμενος οὖν καὶ τὴν εὐταξίαν ὡς ὑγιεινόν ἐστι καὶ εὔχρη-
» στον . . . »

Enfin au banquet d'un certain Romain, Athénée est considéré comme un admirable causeur, car il y prononce un charmant discours.

» . . . ὁ θαυμαστὴς οὗτος τοῦ λόγου οἰκονόμος Ἀθήναιος ἥδι-
» στον λογόδειπνον εἰσηγεῖται . . . »

Plutarque cite l'expression typique de quelqu'un, qui, s'étant trouvé seul à table, déclarait : aujourd'hui j'ai *dévoré*, mais je n'ai pas *soupé*. (PLUTARQUE, «Sympossion» III):

» βεβρωκέναι μὴ δεδειπνηκέναι σήμερον. »

Athénée nous rappelle les paroles d'Alexius sur la même question. Lorsqu'un homme se met à table seul, sans désirer le chant, la poésie ou la musique il faut croire qu'il perd la moitié de sa vie :

» Ἐπὰν ἰδιώτην ἄνδρα μονοσιτοῦντ' ἴδῃς,
» ἢ μὴ ποθοῦντ' ᾠδάς, ποιητὴν καὶ μέλη,
» τὸν μὲν ἰδιώτην τοῦ βίου τὸν ἥμισυν
» ἀπολωλεκέναι νόμιζε· τὸν δὲ τῆς τέχνης
» τὴν ἡμίσειαν· ζῶσι δ' ἀμφότεροι μόλις. »

La belle expression homérique sur le plaisir de la table est aussi connue («Iliade» A 468) :

» οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐίσης. »

c'est à dire que le cœur participait au plaisir du dîner.

Xénophon dans son «Banquet» mentionne les péans comme le couronnement de la fête (XENOPHON, «Banquet» B. 1) :

» ὡς δ' ἀφῃρέθησαν αἱ τράπεζαι καὶ ἐσπείσαντο καὶ ἐπαιάνισαν.»

Aux temps homériques les hommes mangeaient à vrai dire trois fois par jour et ces trois repas sont appelés par le poète: *ariston*, *dipnon* et *dorpos*.

Palamides chez Eschyle, ainsi que le rapporte Athénée, répète les mêmes termes. (ATHENEE, A. page 25 § 10-e) :

» Σίτον δὲ εἰδέναι διώρισα-ἄριστα, δεῖπνα, δόρπα δ' αἱρεῖσθαι
» τρίτα. »

Ariston c'était la première nourriture prise de très bonne heure («Odyssée» P. 2) :

» . . . ἄριστον ἅμ' ἠοῖ . . . »

Selon Eustathius ce repas était composé de pain et de vin.

Et Plutarque dit à ce propos: qu'étant laborieux et sages les hommes étaient habitués à prendre le pain trempé dans du vin pur (PLUTARQUE, «Banquet» H. 64) :

» Φασὶ γὰρ ἐκείνους, ἐργατικοὺς ἅμα καὶ σώφρονας ὄντας, ἕωθεν
» ἐσθίειν ἄρτον ἐν ἀκράτῳ, καὶ οὐδὲν ἄλλο· δι' ὃ τοῦτο μὲν ἀκρά-
» τισμα καλεῖν, διὰ τὸν ἄκρατον, »

Une annotation sur Théocrite nous apprend que ceux qui devaient combattre prenaient le matin du pain avec du vin pour se procurer la chaleur et le courage nécessaires (PLUTARQUE, dans «Théocrite» Pag, 151) :

» οἱ μέλλοντες πολεμεῖν, πρωΐας ἔτι οὔσης, ὀλίγον τινὰ ἤσθιον
» ἄρτον καὶ ἄκρατον οἶνον ἔπινον, ὡς θερμοὶ ὦσι, καὶ μὴ δειλιῶσιν,
» ὃ καὶ ἀκρατισμὸν ἐκάλουν. »

Aujourd'hui même il est admis par l'hygiène que le vin, grâce à l'alcool y contenu, donne au soldat non seulement la chaleur, mais aussi la vivacité et l'exaltation de l'enthousiasme, et c'est pourquoi le vin est généralement accordé aux armées.

Ainsi les anciens Grecs «laborieux et sages» selon l'expression de Plutarque «mangeaient du pain dans du vin pur», car à cette époque lointaine, la vie au grand air et les exercices nombreux et pénibles rendaient nécessaire une petite quantité d'alcool. Il en est de même pour les villageois Grecs d'aujourd'hui, qui au lieu de café le matin prennent du pain trempé dans du vin, ce qui ranime leurs forces pour le travail au grand air et les réchauffe en hiver.

L'«Ariston» fut conservé dans les siècles suivants. A l'époque classique de l'ancienne Grèce on servait le même déjeuner ; ainsi Athénée met en parallèle le déjeuner de son époque avec celui des temps homériques (ATHENÉE, Chap. A' § 19) :

» Λέγει δὲ τὸ πρωϊνὸν ἔμβρωμα, ὃ ἡμεῖς ἀκρατισμὸν καλοῦμεν
» διὰ τῷ ἐν ἀκράτῳ βρέχειν καὶ προσίεσθαι ψωμούς. »

Dipnon, constituait le principal repas de la journée et avait lieu à midi.

La farine de blé ou d'orge (ἄλφιτα ἢ ἀλήατα) était la nourriture essentielle de l'époque. Dans l'Iliade, nous voyons le pain de blé, posé sur la table dans des corbeilles, considéré comme supérieur à celui d'orge et appelé «moelle des hommes» («Odyssée», B v. 290) :

» οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι, καὶ ἄλφιτα, μυελὸν ἀνδρῶν. »

L'Hygiène, de nos jours, ne considère-t-elle pas le pain de blé comme plus nutritif et plus hygiénique que les autres?

Les Grecs faisaient aussi usage du sel, qu'Homère appelle *divin* et qui concrétisait le symbole de l'hospitalité.

Les mets très simples étaient surtout formés de viande de bœuf, de mouton, de porc et de chèvre.

Menelas, à la fête du mariage d'Hermione, préside le dîner, offrant aux assistants le dos d'un bœuf rôti («Odyssée» D.v. 65) :

» Ὣς φατο καί σφιν νῶτα βοὸς παρὰ πίονα θῆκεν
» ὀπτ' ἐν χερσὶν ἑλών, τὰ ῥά οἱ γέρα πάρθεσαν αὐτῷ. »

Agamemnon offre aussi de la viande rôtie à Ajax, à son retour du combat contre Hector.

Les viandes bouillies étaient également en usage ainsi que nous l'enseignent les vers homériques, («Iliade» Φ. 362):

» Ὡς δὲ λέβης ζεῖ ἔνδον, ἐπειγόμενος πυρὶ πολλῷ »
» κνίσην μελδόμενος ἁπαλοτρεφέος σιάλοιο »

Dans les dîners homériques on offrait aussi du fromage, des légumes secs, des légumes verts et des fruits. A cette époque les poissons n'étaient pas considérés comme *nourriture*, mais plus tard la chair de ces animaux fut si bien mise en honneur chez les Grecs qu'on l'appela *opson* (ὄψον) c'est à dire *nourriture par excellence*, d'où le nom de *opsaria* (ὀψάρια): poissons. (ATHENEE, Z. 276) :

» . . . εἰκότως, ἄνδρες φίλοι, πάντων τῶν προσοψημάτων ὄψων
» καλουμένων ἐξενίκησεν ὁ ἰχθὺς διὰ τὴν ἐξαίρετον ἐδωδὴν μόνος
» οὕτως καλεῖσθαι διὰ τοὺς ἐπιμανῶς ἐσχηκότας διὰ ταύτην τὴν
» ἐδωδήν . . . »

Le lait était la boisson habituelle des repas homériques, surtout le lait de vache, de bredis et de chèvre. On peut y ajouter le vin additionné d'eau et même quelquefois pur.

Dans toute occasion la gloutonnerie et la débauche sont critiquées. Minerve dit qu'il est indécent de rester très longtemps à table («Odyssée» Γ. 335) :

» ἤδη γὰρ φάος οἴχεθ' ὑπὸ ζόφον, οὐδὲ ἔοικεν
» δηθὰ θεῶν ἐν δαιτὶ θαασέμεν, ἀλλὰ νέεσθαι. »

Athénée admire la simplicité des dîners homériques, simplicité qui se retrouve aussi bien chez les rois que chez les citoyens («Iliade» I 206-218),

A plusieurs reprises Homère critique la débauche des prétendants («Odyssée» A. v. 150) :

» αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο
» μνηστῆρες, . . . »

L'ivresse était méprisée de tout le monde et le vin est cité comme menant les hommes à la folie («Odyssée Γ. 139):

οἱ δ' ἦλθον οἴνῳ *βεβαρηκότες* υἷες 'Αχαιῶν. »

L'expression *ivre* est une insulte grave qu'Achille pro-

nonce contre Agamemnon dans un moment d'emportement. («Iliade» A. 225) :

» Οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, κραδίην δ' ἐλάφοιο. »

Le mythe de Cyclope paraît aussi créé pour démontrer les funestes résultats de la débauche. Durant les banquets les discussions étaient ordinairement sérieuses, graves même; en outre la musique, la danse et le chant y étaient indispensables («Odyssée» A. 152);

» Μολπή τ' ὀρχηστύς τε· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός. »

La musique consistait en hymnes langoureux et en rapsodies que le chantre exécutait devant le convive assis sur un trône garni de clous d'argent («Odyssée Θ. v. 61) :

» Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδὸν

....

» τῷ δ' ἄρα Ποντόνοος θῆκε θρόνον ἀργυρόηλον

» μέσσῳ δαιτυμόνων . . . »

Au dîner d'Alcinoüs Démodocus, sollicité par Ulysse, chante l'histoire du cheval Dourien («Odyssée» Θ. v. 492 et 493) ;

» Ἀλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον,

» δουρατέου, τὸν ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ, »

Bien plus, au dîner des peu délicats prétendants de Pénélope, Fimius chante («Odyssée» A. 153 et 154) :

» κῆρυξ δ' ἐν χερσὶν κίθαριν περικαλλέα θῆκεν

» Φημίῳ, ὅς ῥ' ἤειδε παρὰ μνηστῆρσιν ἀνάγκῃ »

Le luth était en ce cas l'instrument le plus usité (Odyssée § 99) :

» . . . ἣ δαιτὶ συνήορός ἐστι θαλείῃ »

désigné par les Dieux, selon Homère, comme compagnon des convives («Odyssée» P. 270) :

» . . . ἐν δέ τε φόρμυγξ

» ἠπύει, ἣν ἄρα δαιτὶ θεοὶ ποίησαν ἑταίρην. »

Les honneurs exceptionnels accordés au chantre dans les

mauvais préparateurs du plaisir *détruisent la constitution de l'homme, en surchargeant et en engraissant le corps.* Il relie ainsi par ses paroles l'embonpoint à la destruction de la constitution, à l'état dyscrasique de l'organisme ainsi appelé par les hommes de science modernes. En effet après les recherches de tant de siècles, après les efforts scientifiques de tant d'esprits sublimes, efforts appliqués aux problèmes de la vie, l'embonpoint n'est-il pas aujourd'hui même considéré comme une des plus importantes manifestations de l'*arthritisme,* de cet état de dyscrasie polymorphe qui, tel un autre Protée, revêt dans l'organisme toutes les formes de maladies et d'impotences ?

Avec quel pouvoir d'observatiou, avec quelle profondeur de pensée les anciens Grecs distinguèrent l'insouciance, la négligence, l'incurie de la personne, au cours des premiers symptômes de la maladie, qui s'introduit furtivement dans l'organisme, en y cachant sa première phase sensible jusqu'à l'installation parfaite de la dyscrasie — «νόσον . . . μετά τινα χρόνον» à laquelle les moyens hygiéniques et thérapeutiques ne peuvent plus procurer de profit réel.

Grâce à leur esprit d'analyse, les anciens Grecs, examinant, scrutant à fond les causes et les effets, nous enseignent par la bouche du même savant, que l'homme ignorant ou négligent est la cause principale de son mal, puisque l'état maladif ne se manifeste que plus tard; cet homme blâme alors les thérapeutes de ce qu'ils ne peuvent convenablement le soulager, alors que fatalement ces thérapeutes doivent échouer, une fois la maladie installée dans l'organisme.

Et ne doit-on pas admettre, que dans ces quelques pensées profondes toutes les prescriptions contre l'arthritisme soient incluses, c'est à dire le soulagement hygiénique des $^2/_3$ de l'humanité, qui souffrent de cette horrible dystrophie ?

Hippocrate dans ses «Aphorismes», nous enseigne, que lorsqu'on prend plus de nourriture que ce que la nature permet, ces excès occasionnent des maladies, ainsi que cela se prouve par la thérapeutique (HIPPOCRATE, «Aphorismes» B' § 17) :

» Ὅκου ἂν τροφὴ πλείων παρὰ φύσιν ἐσέλθῃ, τοῦτο νοῦσον » ποιέει, δηλοῖ δὲ ἡ ἴησις. »

Dans un autre Chapitre il déclare que les vieillards souffrant de podagre, ayant les *tofus* (enflures) autour des articulations, menant une vie sédentaire favorable à la constipation, ne peuvent guérir par l'art humain, mais par les dysenteries, si elles surviennent . . . Par contre les jeunes gens, qui n'ont pas de tofus (enflures) autour des articulations, qui prennent soin de leur vie, qui aiment l'exercice favorisant les évacuations régulières, peuvent guérir à condition de rencontrer un médecin intelligent. (HIPPOCRATE, «Prorrhétique» Liv. B' § 8) :

» Περὶ δὲ ποδαγρώντων τάδε· ὅσοι μὲν γέροντες ἢ περὶ τοῖσιν
» ἄρθροισιν ἐπιπωρώματα ἔχουσιν, ἢ τρόπον ἀταλαίπωρον ζῶσι
» κοιλίας ξηρὰς ἔχοντες, οὗτοι μὲν πάντες ἀδύνατοι ὑγιέες γίνεσθαι
» ἀνθρωπίνῃ τέχνῃ, ὅσον ἐγὼ οἶδα· ἰῶνται δὲ τούτοις ἄριστα μὲν
» δυσεντερίαι, ἢν ἐπιγένωνται . . . Ὅστις δὲ νέος ἐστὶ καὶ ἀμφὶ τοῖσιν
» ἄρθροισιν οὔπω ἐπιπωρώματα ἔχει καὶ τὸν τρόπον ἐστὶν ἐπιμελὴς
» τε καὶ φιλόπονος καὶ κοιλίας ἀγαθὰς ἔχων ὑπακούειν πρὸς τὰ ἐπι-
» τηδεύματα, οὗτος δὴ ἰατροῦ γνώμην ἔχοντος ἐπιτυχὼν ὑγιὴς ἂν
» γένοιτο. »

Aujourd'hui même l'exercice, ainsi que les évacuations ordinaires sont considérés comme les moyens les plus opportuns pour prevenir l'arthritisme; les malades sont envoyés aux sources d'eau thérapeutiques pour débarrasser leur organisme des toxines, par le lavement de l'intestin et les selles abondantes. Il est à remarquer qu'Hippocrate ne recommande pas le mouvement à ceux qui présentent des tofus ; de même aussi la thérapeutique moderne défend tout mouvement pouvant, durant le paroxysme de l'arthritisme, nuire aux articulations attaquées.

Le mouvement si utile pour l'Hygiène des arthritiques, dit Lagrange (Fernand Lagrange—Revue des maladies de la nutrition), est complètement interdit au moment du paroxysme.

Et si nous revenons au «Gorgias» de Platon ne devons-nous pas admirer la sagesse avec laquelle Socrate met en relation les préparateurs du vrai plaisir avec la Gymnastique, c'est à dire avec l'exercice régulier du corps et le bien-être qui en résulte, remplissant l'esprit et le cœur de jouissance et de plaisir inestimables ?

L'Hygiène contemporaine n'ordonne-t-elle pas la «diète sobre» comme principal moyen pour combattre l'arthritisme, et les nombreuses et interminables manifestations maladives qui s'ensuivent ?

La Santé de la personne, la santé de l'organisme, selon les lois de l'Hygiène moderne, se base surtout sur l'harmonie entre l'introduction dans l'organisme et la combustion des matières nutritives· La pléthore des matières introduites, la suralimentation de la personne bien-portante qui ne permet pas la combustion parfaite des matières introduites, cause la dysharmonie, provoque la réunion des toxines et donne lieu à la manifestation des différentes formes pathologiques de l'organisme, ainsi que cela est admis par le grand Bouchard et ses élèves ainsi que par tous les hommes de science.

Dans la «République de Platon» (Liv. Δ') nous lisons au sujet de la nutrition, que les malades, manquant de force de volonté pour quitter le genre de vie qui ruina leur santé, considèrent comme ennemi celui qui oserait leur dire la vérité. C'est à dire, que s'ils ne quittent pas l'usage du vin, s'ils ne quittent pas la débauche, les abus de la vie sédentaire ; ni les médicaments, ni les cautérisations, ni les opérations d'une part, ni la magie ni les talismans d'autre part ne pourront leur venir en aide. (PLATON, «République» Liv. IV) :

» . . . ὥσπερ τοὺς κάμνοντάς τε, καὶ οὐκ ἐθέλοντας, ὑπὸ ἀκο-
» λασίας, ἐκβῆναι πονηρᾶς διαίτης. » « . . . τὸ πάντων ἔχθιστον
» ἡγεῖσθαι τὸν τἀληθῆ λέγοντα ; ὅτι πρὶν ἂν μεθύων, καὶ ἐμπιπλά-
» μενος καὶ ἀφροδισιάζων, καὶ ἀργῶν παύσηται, οὔτε φάρμακα, οὔτε
» καύσεις, οὔτε τομαί, οὐδ' αὖ ἐπῳδαὶ αὐτόν, οὐδὲ περίαπτα, οὐδὲ
» ἄλλο τῶν τοιούτων οὐδὲν ὀνήσει ; »

Et dans ce paragraphe de la «République» de Platon nous voyons établir, à cette époque lointaine, une relation très étroite entre les trois facteurs qui même aujourd'hui sont considérés comme les principales causes de l'arthritisme c'est à dire *la vie sédentaire,* l'abut *des mets copieux,* et *l'alcool.* En effet l'hygiène d'aujourd'hui donne contre l'arthritisme, la dyscrasie, les maximes suivantes très simples mais très austères. L'exercice continuel autant que possible, une nourriture simple et l'abstention complète de l'alcool. Ainsi très

justement Platon, il y a des siècles, considérait la gourmandise, le manque d'exercice et l'alcool comme causes de destruction de la santé, et par destruction il sous-entend la dystrophie arthritique et les dérangements fonctionnels de l'arthritisme qui en dérivent.

Dans (Dialogue Γ'. § XIII) de la «République de Platon» en parlant des mets et de la variété de nourriture, sa conception hygiénique est la suivante (PLATON, «Dialogue Γ'.» § XIII «République») :

» Ἡ ποικιλία ἐκεῖ μὲν ἀκολασίαν ἐνέτικτεν, ἐνταῦθα δὲ νόσον,
» ἡ δὲ ἁπλότης κατὰ μὲν μουσικὴν ἐν ψυχαῖς σωφροσύνην, κατὰ δὲ
» γυμναστικὴν ἐν σώμασιν ὑγείαν».

De nouveau Platon se déclare en faveur de la sobriété et de la simplicité non seulement pour la nourriture corporelle mais aussi pour la nourriture spirituelle c'est à dire la musique, et l'exercice corporel c'est à dire la gymnastique.

Hérodote (Liv. Γ'.) au chapitre sur la «Longévité des Ethiopiens» dit que les Ethiopiens vivaient cent ans, et cite comme cause de cette longévité la simple façon de se nourrir (des viandes rôties et comme boisson le lait) et l'usage d'une eau de source très légère, dont ils tiraient paraît-il, l'usage que nous tirons des sources thérapeutiques d'aujourd'hui ; et il s'exprime comme suit (HERODOTE, Liv. Γ'. Chap. 23) :

» . . . ἔτεα μὲν εἰς εἴκοσί τε καὶ ἑκατὸν τοὺς πολλοὺς αὐτῶν
» ἀποκνίεσθαι, ὑπερβάλλειν δέ τινας καὶ ταῦτα, σίτησιν. δὲ εἶνε κρέα
» ἑφθὰ καὶ πόμα γάλα. θῶυμα δὲ ποιευμένων τῶν κατασκόπων περὶ
» τῶν ἐτέων, ἐπὶ κρήνην σφι ἡγήσασθαι ἀπ' ἧς λουόμενοι λιπαρώ-
» τεροι ἐγίνοντο, κατάπερ κ' ἐλαίου εἴη. ὄζειν δ' ἀπ' αὐτῆς ὡς εἰ ἴων.
» ἀσθενὲς δὲ τὸ ὕδωρ τῆς κρήνης ταύτης οὕτω δή τι ἔλεγον εἶναι
» οἱ κατάσκοποι, ὥστε μηδὲν οἷον τε εἶναι ἐπ' αὐτοῦ ἐπιπλώειν, μήτε
» ξύλον μήτε τῶν ὅσα ξύλου ἐστί ἐλαφρότερα, ἀλλὰ πάντα σφέα χω-
» ρέειν εἰς βυσσὸν τὸ δὲ ὕδωρ τοῦτο εἴ σφί ἐστι ἀληθέως οἷόν τε
» λέγεται, διὰ τοῦτο ἂν εἶεν, τούτῳ τὰ πάντα χρεώμενοι μακρόβιοι».

Platon dans «Ion» dit que le médecin est le seul capable de fixer les mets hygiéniques (PLATON, «Ion») :

Σωκρ.— «Τί δέ ; ὅταν πολλῶν λεγόντων περὶ ὑγιεινῶν σιτίων

» ὁποῖά ἐστιν, εἴς τις ἄριστα λέγῃ, πότερον ἕτερος μέν τις τὸν ἄριστα
» λέγοντα γνώσεται, ὅτι ἄριστα λέγει, ἕτερος δὲ τὸν κάκιον, ὅτι κάκιον
» ἢ ὁ αὐτός;»

Ἴων.— «Δῆλον δή που ὁ αὐτός.»

Σωκρ.— «Τίς οὗτος; τί ὄνομα αὐτῷ'»

Ἴων.— «Ἰατρός.»

Hippocrate dans son Chapitre sur la «Diète Hygiénique» écrit ces phrases philosophiques, qui peuvent être considérées comme les principes de l'Hygiène moderne:— Celui qui veut écrire convenablement sur la diète, doit surtout connaître et analyser la nature de l'homme, c'est à dire connaître de quels éléments. l'organisme humain a été formé et pouvoir distinguer quels sont les éléments principaux. Car s'il ne connaît pas la synthèse originaire du corps et de ses principaux organes, il ne pourra pas lui donner une direction utile. L'auteur ayant approfondi ces connaissances doit étudier les qualités physiques et artificielles de la nourriture et des boissons . . . et malgré cela, le soin de la santé humaine ne serait pas complet, car la nourriture seule ne peut accorder le bien-être à l'homme ; il lui faut en même temps l'exercice. La nourriture et l'exercice ont des qualités contraires . . Il faut encore apprendre la relation exacte des exercices à la quantité de nourriture, à la nature de la personne, à l'âge, à l'époque, aux changements météorologiques . . . Voici ce texte (HIPPOCRATE, «Sur la diète hygiénique» Liv. I) :

« Φημὶ δὲ δεῖν τὸν μέλλοντα ὀρθῶς ξυγγράφειν περὶ διαίτης ἀν-
» θρωπίνης, πρῶτον μὲν παντὸς φύσιν ἀνθρώπου γνῶναι καὶ διαγνῶ-
» ναι· γνῶναι μὲν ἀπό τίνων συνέστηκεν ἐξ ἀρχῆς· διαγνῶναι δέ,
» ὑπό τίνων μερῶν κεκράτηται. Εἰ μὴ γὰρ τὴν ἐξ ἀρχῆς σύστασιν
» ἐπιγνώσεται, καὶ τὸ ἐπικρατέον ἐν τῷ σώματι, οὐχ οἷός τε εἴη
» τὰ ξυμφέροντα τῷ ἀνθρώπῳ προσενεγκεῖν· ταῦτα μὲν οὖν χρὴ γι-
» νώσκειν τὸν ξυγγράφοντα· μετὰ δὲ ταῦτα, σίτων καὶ ποτῶν ἁπάν-
» των, οἷσι διαιτώμεθα, δύναμιν ἥν τινα ἕκαστα ἔχει, καὶ τὴν
« κατὰ φύσιν, καὶ τὴν δι' ἀνάγκην καὶ τέχνην ἀνθρωπίνην . . . Γνόντι
» δὲ τῷ εἰρημένῳ οὔκω αὐτάρκης ἡ θεραπείη τοῦ ἀνθρώπου, διότι
» οὐ δύναται ἐσθίων ὁ ἄνθρωπος ὑγιαίνειν, ἤν μή καὶ πονέῃ. ὑπε-
» ναντίαν μὲν γὰρ ἀλλήλοισιν ἔχει τὰς δυνάμεις σιτία καὶ πόνοι . . .
» Καὶ οὐ μόνον ταῦτα, ἀλλὰ καὶ τὰς συμμετρίας, τά τε μέτρα τῶν πό-

» νον πρὸς τὸ πλῆθος τῶν σιτίων καὶ τὴν φύσιν τοῦ ἀνθρώπου καὶ » τὰς ἡλικίας τῶν σωμάτων, καὶ πρὸς τὰς ὥρας τοῦ ἐνιαυτοῦ, καὶ » πρὸς τὰς μεταβολὰς τῶν πνευμάτων . . .»

Et dans son Chapitre «Sur la diète des états aigus», Hippocrate émet l'opinion, que la diète contribue beaucoup à la convalescence des malades, à la conservation de la santé des bien-portants et à l'augmentation des forces de ceux, qui s'exercent (HIPPOCRATE, «Sur la diète des états aigus»):

» . . . καὶ γὰρ τοῖσι νοσέουσι πᾶσιν εἰς ὑγείην μέγα τι δύνασθαι, » καὶ τοῖσιν ὑγιαίνουσιν εἰς ἀσφαλείην, καὶ τοῖσιν ἀσκέουσιν εἰς » εὐεξίην . . . »

Au même Chapitre Hippocrate déclare que le malade doit se soumettre à une diète austère, surtout au moment critique de la maladie (HIPPOCRATE, «Sur la Diète des états aigus § 2):

» . . . Ὁκοῖα νενόμισται προσφέρεσθαι πρὸς τοὺς τὰ τοιαῦτα » κάμνοντας . . . πτισάνης τε χυλὸν καὶ οἶνον τοῖον ἢ τοῖον καὶ » μελίκρητον . . . »

Et plus bas il dit que la transition de la diète à l'alimentation doit se faire avec prudence (§ 12) :

» . . . Πολλαπλασίη μὲν οὖν κατὰ κοιλίην ἡ βλάβη ἐστίν, ἢν ἐκ » πολλῆς κενεαγγείης ἐξαπίνης πλέον τοῦ μετρίου προσαίρηται . . . »

Dans (§ 15) il ordonne très sagement aux personnes souffrant de maladie aiguë d'éviter tout potage et de subir une diète très austère :

» . . . ἄνευ μὲν οὖν ῥοφημάτων μελικρήτῳ χρεόμενος ἀντ' ἄλλου » ποτοῦ ἐν ταύτῃσι τῇσι νούσοισι πολλὰ ἂν εὐτυχοίης καὶ οὐκ ἂν » πολλὰ ἀτυχοίης . . . »

Ces dogmes, que l'Hygiène d'aujourd'hui accepte même dans leurs particularités, proviennent de l'observation exacte et raisonnée des malades, de l'étude de l'homme, de l'existance, c'est à dire des faits, de la réalité, et de la relation du corps malade aux différentes nourritures.

Dans «Ancienne Médecine» Hippocrate écrit — que tout médecin doit étudier la nature humaine, et se renseigner assi-

dûment, s'il veut accomplir son devoir, sur les rapports de l'homme avec sa nourriture et ses boissons; sur son genre de vie, ainsi que sur l'influence de toute chose sur la personne. (HIPPOCRATE, «sur l'Ancienne Médecine» § 20) :

» . . . Ἐπεί τοί γέ μοι δοκέει ἀναγκαῖον εἶναι παντὶ ἰητρῷ περὶ
» φύσιος εἰδέναι, καὶ πάνυ σπουδάσαι ὡς εἴσεται, εἴπερ τι μέλλει τῶν
» δεόντων ποιήσειν, ὅ,τι ἐστιν ἄνθρωπος πρὸς τὰ ἐσθιόμενα καὶ πινό-
» μενα, καὶ ὅ,τι πρὸς τὰ ἄλλα ἐπιτηδεύματα, καὶ ὅ,τι ἀφ' ἑκάστου
» ἑκάστῳ ξυμβήσεται . . . »

Ces Chapitres qui selon Hippocrate sont à la base de la Médecine, ne forment-ils pas aujourd'hui le but principal de la Science de l'Hygiène, une des principales branches de la Médecine ? et ne nous montrent-ils pas clairement, que l'ancienne Médecine constituait surtout *l'Hygiène ?*

Cette forte pensée hippocratique renferme toute la philosophie concernant la Science de la Vie. Cette même pensée est citée et soulignée par Platon et nous pouvons dire, que sous l'inspiration du philosophe et du médecin, Pascal a dit que—«Les parties du monde ont toutes un tel rapport et un » tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impos- » sible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout. »

Dans les «Aphorismes» le maître de Cos nous enseigne —que ceux qui supportent plus facilement le jeûne, sont les vieillards, en second lieu les adultes, puis les jeunes gens et en dernier lieu les enfants, surtout ceux de tempéramment vif (HIPPOCRATE, «Aphorismes» Section A' § 13)

» Γέροντες εὐφορώτατα νηστείην φέρουσι, δεύτερον οἱ καθεστη-
» κότες, ἥκιστα μειράκια, πάντων δὲ μάλιστα παιδία, τουτέων δὲ
» αὐτέων ἃ ἂν τύχῃ αὐτὰ ἑωυτέων προθυμότερα ἐόντα. »

Il écrit au (§ 14), que dans les organismes en croissance la chaleur intérieure est plus élevée; par conséquent ils ont besoin de plus de nourriture, sinon le corps se consume («Aphorismes» A' § 14) :

» Τὰ αὐξανόμενα πλεῖστον ἔχει τὸ ἔμφυτον θερμόν· πλείστης οὖν
» δεῖται τροφῆς· εἰ δὲ μὴ τὸ σῶμα ἀναλίσκεται . . . »

Et plus bas il déclare que l'usage des liquides est convenable dans tous les états fébriles, surtout chez des enfants

et chez ceux qui sont habitués à cette espèce de nourriture (§ 16):

» Αἱ ὑγραὶ δίαιται πᾶσι τοῖσι πυρεταίνουσι ξυμφέρουσι, μάλιστα » δὲ παιδίοισι, καὶ τοῖσιν ἄλλοισι τοῖσιν οὕτως ἀγθιζόμενοι διαιτᾶσθαι.»

L'Hygiène moderne ne considère-t-elle pas les vieillards, qui mènent une vie tranquille à cause de leur âge, comme ayant moins besoin de nourriture, tandis que les jeunes, dont la vie est toute d'énergie et de mouvement, ont indispensablement besoin d'une plus grande quantité de matières nutritives ? Et ne recommande-t-elle pas une nourriture nutritive convenable à l'organisme au moment de la croissance, afin d'éviter la consomption du corps par la trop grande combustion ? Ne recommande-t-elle pas pour les maladies pyrétiques aiguës l'usage exclusif des liquides comme le plus convenable ? Dans le Livre ΣΤ' des «Epidémies» Hippocrate nous donne cette opinion épigrammatique, que—le changement du climat est utile à la cure des longues maladies (HIPPOCRATE, «Epidémies» Liv. ΣΤ' Sect. Ε' § 13) :

» Γῆν μεταμείβειν ξύμφορον ἐπὶ τοῖσι μακροῖσι νουσήμασιν.

Et dans (§ 13) de la (Δ' Sect.) il écrit, que pour la conservation de la santé—la nourriture, les boissons et les fatigues doivent être modérées (Sect. Δ' § 13) :

» Σιτία καὶ πότοι καὶ πόνοι μέτριοι. »

Dans (§ 18) il conseille de ne pas manger beaucoup lorsqu'on s'exerce peu (§ 18) :

» . . . ἄσκησις ὑγίειης, ἀκορίη τροφῆς, ἀοκνίη πόνων . . . »

Dans (§ 23) il dit que l'exercice doit précéder la nourriture (§ 23) :

» Πόνοι σιτίων ἡγείσθωσαν. »

Socrate en parlant des Egyptiens déclare, qu'ils inventèrent la médecine pour soulager les hommes, et non la médecine qui fait usage de médicaments dangereux, mais celle qui emploie des moyens aussi sûrs dans leur usage, que notre ***nourriture journalière***, des moyens si avantageux que

les Egyptiens, de l'aveu général, sont un peuple de forte santé et de longévité remarquable.

Aristote s'exprime comme suit sur la façon de se nourrir: «Le *manque* ainsi que l'*excès* sont destructifs . . . . L'excés aussi bien que le manque d'exercice consument la force, de même que les boissons et la nourriture trop abondants ou alors insuffisants détruisent la santé tandis que l'usage modéré la fortifie, l'augmente et la conserve (ARISTOTE, «Ethiques «Nicomachia» Liv. B′ Chap. B′ § 2) :

» . . . τὰ τοιαῦτα πέφυκεν ὑπ' ἐνδείας καὶ ὑπερβολῆς φθείρεσθαι . . . τά τε γὰρ ὑπερβάλλοντα γυμνάσια καὶ τὰ ἐλλείποντα φθείρει τὴν ἰσχύν, ὁμοίως δὲ καὶ τὰ ποτὰ καὶ τὰ σιτία πλείω καὶ ἐλάττω γιγνόμενα φθείρει τὴν ὑγίειαν, τὰ δὲ σύμμετρα καὶ ποιεῖ καὶ αὔξει καὶ σώζει . . . »

Dans ce paragraphe Aristote très justement considère comme nuisible à l'organisme l'excés au même titre que le manque, non seulement en ce qui concerne l'exercice, mais aussi l'alimentation. En effet, si l'alimentation surabondante provoque la toxémie et la dyscrasie, résultant de l'accumulation des toxines, le manque d'éléments nutritifs suffisants provoque la misère physiologique, la faiblesse, l'exténuation de l'organisme et la prédisposition consécutive à toute manifestation maladive.

Et dans le (Liv. Z′. Chap. H′.) du même ouvrage on rencontre une remarque très juste de l'auteur sur la question. Si l'on sait que les viandes légères sont faciles à digérer et, partant, hygiéniques, sans connaître ces viandes légères, on ne rendra pas la santé. tandis que si l'on sait que la viande du poulet est légère on est en mesure de travailler à la guérison du malade (ARISTOTE, Liv. Z′ Chap. H′) :

» . . . εἰ γὰρ εἰδείη ὅτι τὰ κοῦφα εὔπεπτα κρέα καὶ ὑγιεινά, ποῖα δὲ κοῦφα ἀγνοοῖ, οὐ ποιήσει ὑγιείαν, ἀλλ' ὁ εἰδὼς ὅτι τὰ ὀρνίθεια [κοῦφα καὶ] ὑγιεινὰ ποιήσει μᾶλλον . . . »

Dans cette phrase d'Aristote on peut admirer la distinction faite entre les viandes légères, faciles à digérer, *hygiéniques*, ainsi qu'il les appelle, des viandes difficiles à digérer. Aristote quoique privé des connaissances biologiques modernes, appelle légères et faciles à digérer les viandes les

moins toxiques ; comme telles il considère la viande des poules à l'encontre de celle des mammifères (viande de boeuf etc.) qui aujourd'hui encore est considérée comme contenant beaucoup de toxines. De nos jours on admet encore que la viande de poule contient la moindre quantité de toxines et par conséquent est la plus légère pour l'organisme.

Plutarque dans la «Vie de Lycurgue» s'exprime comme suit sur la diète.—Lycurgue de Crète se rendit par voie de mer en Asie, voulant comparer la somptuosité et la volupté des Ioniens avec la diète austère et simple des Crétois, comme le médecin compare les organismes cacochymes et maladifs avec les corps bien-portants (PLUTARQUE, «Vie de Lycurgue» § 4) :

» . . . 'Απὸ δὲ Κρήτης ὁ Λυκοῦργος ἐπ' 'Ασίαν ἔπλευσε, βουλόμενος, ὡς λέγεται, ταῖς Κρητικαῖς διαίταις εὐτελέσιν οὔσαις καὶ αὐστηραῖς, τὰς 'Ιωνικὰς πολυτελείας καὶ τρυφάς, ὥσπερ· ἰατρὸς σώμασιν ὑγιεινοῖς ὕπουλα καὶ νοσώδη, παραβαλών, ἀποθεωρῆσαι τὴν διαφορὰν τῶν βίων καὶ τῶν πολιτειῶν . . . »

Dans ces phrases de Plutarque il est à noter que la façon de se nourrir austère et simple des Crétois est comparée aux corps bien-portants, et le luxe et la volupté des Ioniens aux corps maladifs.

Ainsi l'austérité et la sobriété engendrent la santé et le bien-être de l'individu, tandis qu'au contraire la somptuosité et la volupté occasionnent l'état maladif et cacochyme de l'organisme. Nous voyons donc que le génie des anciens Grecs faisait grand cas de la sobriété, la considérait comme un facteur d'importance pour le bien-être et la santé; aujourd'hui, après tant d'études et les recherches de tant de siècles, l'Hygiène, conseillant la sobriété comme un élément indispensable au renforcement et à la floraison de l'organisme, n'ajoute rien de nouveau aux préceptes sur la façon hygiénique de se nourrir. Lucien dans le Chapitre «Longévité» ne nous enseigne-t-il pas clairement que ceux qui ont pris soin de leur corps et de leur âme arrivent à l'extrême vieillesse avec une parfaite santé (LUCIEN, «Longévité» § 2-209) :

» . . . οἱ μάλιστα ἑαυτῶν ἐπιμέλειαν ποιησάμενοι κατά τε σῶμα

» καὶ κατὰ ψυχήν, αὐτοὶ δὲ εἰς μακρότατον γῆρας ἦλθον σὺν ὑγιείᾳ » παντελεῖ. »

Plus loin pour expliquer cette phrase il écrit (§ 4) :

» καὶ γένη δὲ ὅλα μακρόβια ἱστόρηται διὰ τὴν δίαιταν, ὥσπερ » αἰγυπτίων οἱ καλούμενοι ἱερογραμματεῖς . . . »

et cite des professions favorables à la longévité, parce que que ceux qui les exercent sont tenus de mener une vie sobre:

» . . . ἐρρωμένοι τέ εἰσι καὶ πολυχρόνιοι . . . διαιτώμενοι καὶ » αὐτοὶ ἀκριβέστερον. »

Il dit aussi que ceux qui s'adonnaient aux exercices appropriés et à la façon de se nourrir la plus convenable pour la conservation de la santé vécurent longtemps (§ 6):

» . . . κατὰ πᾶσαν τὴν γῆν καὶ κατὰ πάντα ἀέρα μακρόβιοι » γεγόνασιν ἄνδρες οἱ γυμνασίοις τοῖς προσήκουσι καὶ διαίτῃ τῇ ἐπι- » τηδειοτάτῃ πρὸς ὑγίειαν χρώμενοι. »

et il cite des noms de rois, de philosophes et d'orateurs. Ainsi Lucien considère l'exercice approprié et la nourriture convenable comme des facteurs très importants pour la longévité, c'est à dire pour la santé et le bien-être de l'organisme, sans lesquels la longévité n'est pas possible; au paragraphe suivant il dit clairement que ce genre de vie créera la santé et la longévité de celui qui l'appliquera (§ 7) :

» . . . τῇ διαίτῃ μέγιστόν τε ἅμα καὶ ὑγιεινότατον βίον. »

Plus loin il nous dit que Gorgias, mort à 108 ans, auquel on demandait comment il était arrivé à une telle vieillesse, répondit : C'est parceque je ne me suis jamais laissé entraîner aux débauches des autres (§ 23) :

» ῥητόρων δὲ Γοργίας . . . ἔτη ἑκατὸν ὀκτώ . . . ὅν φασιν » ἐρωτηθέντα τὴν αἰτίαν τοῦ μακροῦ γήρως καὶ ὑγιεινοῦ ἐν πάσαις ταῖς » αἰσθήσεσιν εἰπεῖν, διὰ τὸ μηδέποτε συμπεριενεχθῆναι ταῖς ἄλλων » εὐωχίαις. »

Et ces paroles même de Gorgias condamnent la débauche comme agent destructeur de la santé et de la vie. Dans

plusieurs autres ouvrages des anciens Grecs la sobriété et l'espèce de nutrition logique sont louées comme facteurs du bien-être et de la floraison tant corporelle que spirituelle de l'individu, tandis que la sensualité est désapprouvée comme flétrissant et affaiblissant l'organisme. Au «Banquet» de Plutarque on discute sur la Nourriture et l'espèce de nutrition et l'un des convives dit que les aliments simples sont préférables à la nourriture variée et luxueuse (PLUTARQUE, «Banquet» Liv. IV § 1) :

» ἡ ἁπλῆ τροφὴ κρείσσων τῆς ποικίλης καὶ πολυτελοῦς καὶ
» εὐπόριστος. »

Dans (§ 2) du même ouvrage au cours de la discussion quelqu'un ajoute qu'aucun médecin n'a le courage de donner une nourriture variée à des malades présentant la fièvre; il leur accorde une nourriture simple, non préparée et facile à digérer («Banquet» Liv. IV § 2) :

» . . . οὐδεὶς δ' ἰατρὸς εἶνε οὕτω παράτολμος, ὥστε νὰ παράσχῃ
» ποικίλην τροφὴν εἰς πυρέσσοντα, ἀλλὰ παρέχει ἁπλῆν καὶ ἄκνισσον
» ὡς μᾶλλον ὑποκειμένην εἰς τὴν πέψιν, τῆς τροφῆς ὑποκειμένης εἰς
» κατεργασίαν ὑπὸ τῶν ἐν ἡμῖν δυνάμεων. »

La science d'aujourd'hui ne considère-t-elle pas comme base indispensable de la pathologie médicale la *Thérapeutique Hygiénique* et ne reconnaît-elle pas les admirables résultats d'une diète austère pour combattre les maladies fébriles aiguës ?

Plutarque remarque également qu'il faut éviter la grande variété des mélanges et des assaisonnements de toute sorte n'ayant pas, à vrai dire, pour but *la nutrition* mais surtout *le plaisir* :

» ὅτι δέον ν' ἀποφεύγωμεν τὴν σύγχρονον ποικιλίαν συντελοῦσαν
» εἰς μίγματα πολυειδῆ καὶ καρυκεύματα, καὶ φέρουσαν οὐ μέχρι
» τῆς *χρείας τῆς αἰσθήσεως*, ἀλλὰ μᾶλλον καὶ κυρίως πρὸς τὴν
» *ἀπόλαυσιν*. »

Est-ce que l'Hygiène d'aujourd'hui ne condamne pas les mets trop compliqués chargés d'assaisonnements par ce qu'ils accumulent une grande quantité de toxines dans l'organisme? Elle recommande en revanche les mets simples, considérant

la frugalité comme contribuant à la santé et au bien-être de la personne.

Les «Commandements Hygiéniques» de Plutarque forment de même tout un Evangile de savantes leçons hygiéniques et d'ordonnances diététiques.

Dans «Ion» de Platon on cite des «nourritures hygiéniques» mais les particularités y manquent. Dans le même paragraphe il dit, que le seul capable d'en juger est le médecin (PLATON, «Ion» § 3) :

» ὁ ἱκανὸς κρίνειν περὶ αὐτῶν ἐστὶ κυρίως ὁ ἰατρός, οὐχὶ δὲ πᾶς
» τις. Εἰς τὴν ἰατρικὴν δὲ ὑπάγονται ταῦτα καὶ αἱ περὶ αὐτῶν
» γνώσεις. »

Cette courte inspection nous mène à conclure, que les anciens Grecs distinguaient clairement les nourritures hygiéniques des non hygiéniques devançant ainsi de plusieurs siècles la distinction moderne de la nourriture hygiénique, Platon soumet l'Hygiène à la Médecine, ainsi que cela se voit dans son ouvrage «Lachis.» (PLATON, «Lachis» § XXVIII) :

» . . . Περὶ τὸ Ὑγιεινὸν εἰς ἅπαντας τοὺς χρόνους οὐκ ἄλλη τις
» ἢ ἡ ἰατρικὴ μία οὖσα, ἐφορᾷ καὶ γιγνόμενα καὶ γεγονότα καὶ γενη-
» σόμενα ὅπῃ γενήσεται. »

D'ailleurs la Médecine des anciens n'était que l'application de l'Hygiène.

L'auteur Français Ribes met en parallèle la *Diététique* des anciens avec l'Hygiène Thérapeutique moderne, c'est à dire l'*espèce de nutrition* recommandée chez les anciens comme étant convenable non seulement à l'entretien de la santé chez les personnes bien-portantes, mais aussi au rétablissement de la santé chez les malades.

Bouchardat dit, que la valeur incomparable de la Médecine ancienne Grecque consiste justement dans l'application logique des mesures hygiéniques, qui formaient presque les armes exclusives d'Hippocrate, de l'école de Pythagore etc. et parmi lesquelles l'espèce de nutrition convenable occupait une place nullement secondaire. Même dans les «Iatria» renommés de l'ancienne Grèce dans les «Asclipœa» très connus, parmi les remèdes indispensables et appliqués comme

mesures générales thérapeutiques était la Diète Hygiénique convenable.

Pour revenir au philosophe de Cos et à l'immortel héritage médical qu'il légua à l'humanité reconnaissante, rappelons que dans son Chapitre sur «les Eaux, les vents et les lieux» Hippocrate dans (§ 7) cite comme—eaux de la meilleure qualité—celles, qui proviennent des sources profondes, qui coulent des lieux élevés et des collines terrestres (HIPPOCRATE, «Sur les eaux, les vents et les lieux» (§ 7) :

» . . ἄριστα δέ, ὁκόσα ἐκ μετεώρων χωρίων ῥέει καὶ λόφων
» γεηρῶν . . . τοῦ δὲ χειμῶνος θερμὰ γίγνεται, τοῦ δὲ θέρεος ψυχρά
» οὕτω γὰρ ἂν εἴη ἐκ βαθυτάτων πηγέων».

L'Hygiène contemporaine ne considère-t-elle pas comme meilleure qualité d'eau, celle provenant d'une source profonde et jaillissant de la colline ? Il est connu d'ailleurs qu'après l'air, l'eau est la meilleure nourriture, les autres aliments solides et liquides ne venant qu'en troisième ligne.

Au même paragraphe Hippocrate caractérise comme Eaux dures rendant la diurèse difficile, celles qui contiennent du fer, du cuivre ou de l'alun etc. (§ 7) :

» . . . ἐκ γῆς ὅκου . . . ἢ σίδηρος γίγνεται, ἢ χαλκός . . . ἢ στυ-
» πτηρίη . . . σκληρά τε καὶ καυσώδεα, διουρέεσθαί τε χαλεπά . . . »

Remarque admise comme juste aujourd'hui encore, puisque les eaux contenant des métaux ou des sels en très grande abondance sont jugées nuisibles même de nos jours.

Et dans (§ 8) l'homme de science déclare très justement que les eaux de pluie sont légères et douces (§ 8) :

» . . . Τὰ μὲν οὖν ὄμβρια κουφότατα καὶ γλυκύτατά ἐστι . . .».

Hippocrate, ainsi qu'il a été mentionné plus haut, discute longuement et avec beaucoup de sagesse le point de vue de la «Diète Hygiénique» mettant en opposition, ce qui concerne le sujet, suivant les saisons de l'année, l'âge, les mœurs, le pays et les espèces de nourriture. Il ajoute, que plusieurs ont émis là-dessus différentes opinions dans la plupart desquelles ils n'ont pas réussi ; mais ils ne sont pas à critiquer, ajoute-t-il, car *le sujet est difficile*, le genre de vie et la constitution du corps présentent plusieurs variétés,

qu'on doit examiner consciencieusement et assidûment. Doué de la finesse d'esprit exceptionnelle de la race hellène, ayant entrevu toutes les variétés de nutritions selon les variétés de vies, d'habitudes, d'âges, de saisons, il exposa des opinions et des remarques que l'Hygiène moderne prend en exemple; ainsi au Chap. «Diète Hygiénique» (§ 1) il expose, comme suit la façon de se nourrir en relation avec les saisons de l'année : En hiver les hommes doivent manger beaucoup, et boire du vin pur, et au printemps boire du vin mêlé d'eau en petite quantité, faire usage de nourritures plus légères et de moindre quantité, de légumes, et d'eau en abondance (HIPPOCRATE, «Sur la Diète Hygiénique § 1) :

» Τοὺς ἰδιώτας ὧδε χρὴ διαιτᾶσθαι· τοῦ μὲν χειμῶνος ἐσθίειν
» ὡς πλεῖστα, πίνειν δ' ὡς ἐλάχιστα, εἶνε δὲ τὸ πόμα οἶνον ὡς ἀκρη-
» τέστατον . . . ὁκόταν δὲ τὸ ἔαρ ἐπιλαμβάνῃ, τότε χρὴ πόμα πλέον
» πίνειν οἶνον ὑδαρέστερον καὶ κατ' ὀλίγον, καὶ τοῖσι σιτίοισι μαλα-
» κωτέροισι χρέεσθαι καὶ ἐλάσσοσι . . . καὶ λαχάνοισι ἤδη χρέεσθαι
» τοῦ ἦρος ὀλίγοισιν . . . ὡσαύτως τοῖσι πόμασιν, ὡς ὑδαρεστάτοισι
» καὶ πλείστοισιν . . .»

L'Hygiène d'aujourd'hui ne racommande-t-elle pas en hiver la nourriture plus abondante et plus calorifique et ne permet-elle pas, surtout dans les climats froids, l'alcool en usage modéré ?

Et daus (§ 4) du même Chapitre le philosophe conseille aux personnes fortes, qui désirent maigrir, de se fatiguer à jeun (HIPPOCRATE, «Sur la Diète Hygiénique» § 4) :

» Τοὺς δὲ παχέας χρὴ καὶ ὅσοι βούλονται λεπτοὶ γενέσθαι, τὰς
» ταλαιπωρίας ἁπάσας νήστιας ἐόντας ποιέεσθαι . . .»

Ce que l'Hygiène moderne admet de même.

Dans le Chap. «Sur la Diète» exposant les résultats maladifs provenant d'une nutrition disproportionnée avec l'exercice, il donne une description admirable de l'*Arthritisme*, la maladie provenant des repas copieux voici comment il en expose les principaux symptômes :

» . . . κρατεῦντα τὰ σιτία τοὺς πόνους, κατὰ μικρὸν ξυλλεγομένη
» ἡ πλησμονὴ εἰς νοῦσον προήγαγεν . . . »

c'est à dire que lorsque la nutrition domine l'exercice, la

pléthore augmentant peu à pen, amène la maladie ; et il recommande comme thérapeutique *moins de nourriture et plus d'exercice* :

» . . . θεραπευέσθω . . . τοῖσι μὲν σιτίοισιν ἐλάσσοσι, τοῖσι δὲ
» πόνοισι πλείοσιν . . . »

Plus loin il cite la somnolence comme caractéristique de la maladie (§ 71) :

» . . . ἀρχομένης τῆς πλησμονῆς ὕπνοι μακροὶ καὶ ἡδέες αὐτοῖσιν
» ἐπιγίνονται . . . »

Dans (§ 72) il indique un autre symptôme des douleurs partielles ou générales du corps qui ressemblent à la fatigue (§ 72) :

» . . . ἀλγέει τὸ σῶμα οἷσι μὲν ἅπαν, οἷσι δὲ μέρος τι τοῦ
» σώματος . , . τὸ δὲ ἄλγος ἐστὶν ὁκοῖος κόπος . . . »

Et dans (§ 73) il diagnostique ainsi la maladie: le mal de tête, la lourdeur et la constipation (§ 73) :

» . . . τὴν κεφαλὴν ἀλγέουσι καὶ βαρύνονται, καὶ τὰ βλέφαρα
» πίπτει αὐτέοισιν ἀπὸ τοῦ δείπνου . . . ἥ τε κοιλίη ἐφίσταται
» ἐνίοτε . . . »

Nous devons noter, que les hippocratiques malgré leur connaissance imparfaite des particularités physiologiques de la fonction d'assimilation, en connaissaient le résultat final et admettaient, que la nourriture dans l'os s'assimilait à l'os, dans le muscle au mnscle etc. et grâce à leur pouvoir d'observation, ils purent aussi diagnostiquer, que l'air forme la principale nourriture de l'homme, nourriture qui est absorbée par le poumon. (HIPPOCRATE, «Sur la nourriture» § 7) :

» Δύναμις δὲ τροφῆς ἀφικνέεται καὶ εἰς ὀστέον καὶ πάντα τὰ μέ-
» ρεα αὐτοῦ, καὶ ἐς νεῦρον καὶ ἐς φλέβα καὶ ἐς ἀρτηρίην καὶ ἐς μῦν
» καὶ ἐς ὑμένα καὶ σάρκα καὶ πιμελὴν καὶ αἷμα καὶ φλέγμα καὶ μυελὸν
» καὶ νωτιαῖον . . .»

Dans (§ 29) du Chap. sur la «Nutrition» Hippocrate dit que le poumon attire une nourriture d'espèce différente de celle du reste du corps (§ 29) :

» Πνεύματι ἀναντίην σώματι τροφὴν ἔδωκε, τὰ δ'. ἄλλα πάντα » τὴν αὐτήν».

Dans (§ 30) du même Chapitre il dit que les moyens de nutrition par l'air sont le nez, la bouche, les bronches, les poumons, tandis que ceux de la nutrition liquide et solide sont la bouche, l'estomac, le ventre (§ 30) :

» Ἀρχὴ τροφῆς πνεύματος, ῥῖνες, στόμα, βρόγχος, πνεύμων, καὶ » ἡ ἄλλη διαπνοή· ἀρχὴ τροφῆς καὶ ὑγρῆς καὶ ξηρῆς στόμα, στόμαχος, » κοιλίη . . .».

Est-il nécessaire de rappeler que l'Hygiène d'aujourd'hui considère l'air que nous respirons comme la principale des nourritures ?

Ce court parallèle nous enseigne qu'à cette époque de la floraison de la pensée Grecque on a admirablement diagnostiqué que la vie molle et sensuelle empêche le fonctionnement de la nature et détruit les forces naturelles de la race, tandis qu'au contraire la sobriété et la simplicité renforcent [illegible] l'esprit.

[illegible]t hellénique formula des opinions très savantes même concernant l'Alcoolisme, ce poison mortel non seulement pour l'individu, mais aussi pour la famille et la race. Dans les «Lois de Platon» le Lacédémonien Mégille déclare, qu'à Sparte personne ne rencontrerait un chanteur ivre sans lui imposer la plus grande punition même s'il s'excusait en disant qu'il fête les Dionysiaques. Cette phrase condamne clairement l'abus de l'alcool et l'ivresse qui s'ensuit (PLATON, «Les lois» A' § IX) :

» οὐδ' ἔστιν ὅστις ἂν ἀπαντῶν κωμάζοντί τινι μετὰ μέθης οὐκ » ἂν τὴν μεγίστην δίκην εὐθὺς ἐπιθείη, καὶ οὐδ' ἂν Διονύσια πρόφασιν » ἔχοντ' αὐτὸν λύσαιτο . . . »

Et dans (Dialogue ΣΤ') du même ouvrage on rencontre cette même opinion philosophique concernant l'influence héréditaire destructive de l'alcool sur les enfants des parents alcooliques ; il est aussi recommandé à ceux qui sérieusement se soucient d'unir en mariage des individus sobres, afin qu'autant que possible l'enfant provienne de parents sages. L'on conseille aussi qu'au moment de la procréation les

corps ne soient pas exténués afin que le fœtus soit créé *fort* et *calme* (PLATON, «Dialogue» ΣΤ' § XVIII B):

» . . . πίνειν δὲ εἰς μέθην οὔτε ἄλλοθί που πρέπει . . . οὔτ' » οὖν δὴ περὶ γάμους ἐσπουδακότα, ἐν οἷς ἔμφρονα μάλιστα εἶναι » πρέπει νύμφην καὶ νυμφίον . . . ἅμα δὲ καὶ τὸ γεννώμενον ὅπως » ὅ,τι μάλιστα ἐξ ἐμφρόνων ἀεὶ γίγνηται . . . δεῖ μὴ τῶν σωμάτων » διακεχυμένων ὑπὸ μέθης γίγνεσθαι τὴν παιδουργίαν, ἀλλ' εὐπαγές, » ἀπλανές, ἡσυχαῖόν τε ἐν μοίρᾳ ξυνίστασθαι τὸ φυόμενον . . . φέρειν οὖν παράφορος ἅμα καὶ κακὸς ὁ μεθύων, ὥστ' ἀνώμαλα καὶ » ἄπιστα καὶ οὐδὲν εὐθύπορον ἦθος οὐδὲ σῶμα ἐκ τῶν εἰκότων γεν- » νῴη πότ' ἄν . . . »

Dans ces écrits de Platon nous voyons le constant et logique souci qu'avaient les anciens Grecs de la procréation considérant comme but du mariage la création d'un nouvel être sain et fort ; voilà pourquoi même aujourd'hui ces sages d'un autre temps sont considérés comme des modèles d'*Eugonie* incomparables et immortels.

En effet l'Hygiène du XX[e] siècle qu'a-t-elle pu ajouter de nouveau au sujet si sérieux et si complèxe de l'hérédité alcoolique à laquelle, d'après des statistiques nombreuses et des recherches multiples, elle attribue le plus grand nombre des crimes, des maladies nerveuses et des déformations corporelles ? L'hygiène moderne qu'a-t-elle pu nous enseigner de supérieur à la phrase savante et lapidaire du divin Platon : «l'ivresse donnera des enfants d'esprit faible, infidèle » et injuste et de corps maladif »

» ὁ μεθυσμένος θὰ γεννήσῃ ἀκανόνιστον καὶ ἄπιστον καὶ ὄχι » ὀρθόφρον ἦθος οὔτε σῶμα καλόν. »

Hérodote même dans son Chapitre sur la «Longévité des Ethiopiens» cite catégoriquement le lait comme boisson diététique des Egyptiens (HERODOTE, «sur la Longévité des Ethiopiens» Liv. Γ' § 23) :

» . . . κρέα ἑφθὰ καὶ πόμα γάλα . . . »

Diodore cite en outre la bière comme boisson des Egyptiens (DIODORE, Liv. I, 25, 34) :

» . . . κατασκευάζουσι δὲ καὶ ἐκ τῶν κριθῶν Αἰγύπτιοι πόμα, » λειπόμενον οὐ πολὺ τῆς περὶ τὸν οἶνον εὐωδίας ὃ καλοῦσι ζῦθον. »

La bière est connue comme contenant moins d'alcool que le vin.

Cependant les monuments nous enseignent que les Egyptiens connaissaient la viticulture. Les auteurs même citent les vins d'Egypte comme de très bonne qualité. Selon Hellanicus la vigne a été découverte tout d'abord en Egypte. Athénée vante le *vin maréotis* d'Alexandrie. Cependant les historiens insistent sur son usage général, qui influence la population entière sauf quelques exceptions.

Hippocrate dans son Chapitre sur «l'ancienne Médecine» proclame que l'abus du vin est nuisible et qu'il est une cause de faiblesse de l'organisme (HIPPOCRATE «Sur l'ancienne Médecine» § 20) :

» . . . Ἔστι γὰρ καὶ ἄλλα πολλὰ βρώματα καὶ πόματα φύσει
» πονηρά, καὶ διατίθησι τὸν ἄνθρωπον οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον. Οὕτως
» οὖν μοι ἔστω τῷ λόγῳ οἷον οἶνος ἄκρατος πολὺς ποθεὶς διατίθησί
» πως τὸν ἄνθρωπον ἀσθενέα, καὶ ἅπαντες ἂν ἰδόντες τοῦτο γνοίησαν,
» ὅτι αὕτη ἡ δύναμις οἴνου καὶ αὐτός ἐστιν αἴτιος . . . »

Dans le «Dialogue B'» des «Lois de Platon» Athénée dit à Clinias que l'usage de l'alcool devrait être défendu par la loi aux enfants jusqu'à l'âge de 18 ans, et il s'exprime ainsi (PLATON, «Dialogue B', Lois» § 666) :

» . . . ἆρ' οὐ νομοθετήσομεν πρῶτον μὲν τοὺς παῖδας μέχρι ἐτῶν
» ὀκτωκαίδεκα τὸ παράπαν οἴνου μὴ γεύεσθαι, διδάσκοντες ὡς οὐ
» χρὴ πῦρ ἐπὶ πῦρ ὀχετεύειν εἴς τε τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχήν ; . . »

Et plus loin Athénée dit, que même les magistrats en pleine autorité ne doivent pas goûter le vin, ni les capitains de bateaux, ni les juges, ni quiconque est appelé en consultation sérieuse pour donner son avis, ni personne durant la journée, mais que l'usage du vin peut être toléré en cas d'*exercice* ou de *maladie* (PLATON, «les Lois» B'. § 674 B) :

» . . . μήδ' αὖ κυβερνήτας μηδὲ δικαστὰς ἐνεργοὺς ὄντας οἴνου
» γεύεσθαι τὸ παράπαν, μήδ' ὅστις βουλευόμενος εἰς βουλὴν ἀξίαν
» τινὰ λόγου συνέρχεται, μηδέ γε μεθ' ἡμέραν μηδένα τὸ παράπαν, εἰ
» μὴ σωμασκίας ἢ νόσων ἕνεκα . . . καὶ ἄλλα δὲ πάμπολλα ἄν τις λέ-
» γοι, ἐν οἷς τοῖς νοῦν τε καὶ νόμον ἔχουσιν ὀρθὸν οὐ ποτέος οἶνος».

Les anciens Grecs, nous le voyons, considéraient l'alcool comme nuisible à toute action sérieuse et à la réalisation de laquelle il est besoin d'un esprit sobre et correct, d'un jugement et d'une perception clairs. En un mot dans tout évènement sérieux et important ils exigeaient l'organisme libre de l'influence néfaste de l'alcool.

Lucien dans ses «Apanta» (Tome III) cite des nations favorisées d'une très longue vie, parmi lesquelles certains sujets vivaient 300 ans et il ajoute, que dans ces cas d'extrême longévité la nation entière ne buvait pas de vin (LUCIEN, «Apanta» Tom. III Chap. «Longévité»).

» . . . ὑδροποτεῖν γάρ φασι τὸ ἔθνος τοῦτο σύμπαν».

attribuant ainsi la longévité à l'abstinence complète de l'alcool.

Suivant leur théorie sur l'alcool, les Grecs mêlaient toujours le vin d'eau, et l'usage du vin pur passait pour barbare, comme on le voit dans les «Lois» de Platon, où Athénée dit à un Lacédémonien au sujet du vin :—«Vous, à ce que vous dites, vous vous en abstenez complètement, tandis que les Scythes et les Thraces le boivent pur» (PLATON, «Les Lois» Chap, A § 637 :)

» . . . ὑμεῖς μὲν γάρ, ὅπερ λέγεις, τὸ παράπαν ἀπέχεσθε, Σκύθαι
» δὲ καὶ Θρᾷκες ἀκράτῳ παντάπασι χρώμενοι . . .»

Les Grecs en général considéraient le vin pur comme très nuisible à la santé du corps et de l'esprit (Athénée B 36).

Les Athéniens, ainsi qu'il a été dit plus haut (Platon, les Lois 637) considéraient l'ivresse comme avilissante et honteuse. Les Spartiates croyaient que Cléomène était devenu fou, parce qu'ayant fréquenté les Scythes, il s'était habitué à faire usage de vin pur (HERODOTE, Liv. ΣΤ'. § 84) :

» . . . Σπαρτιῆταί φασι ἐκ δαιμονίου μὲν οὐδενὸς μανῆναι Κλεο-
» μένεα, Σκύθῃσι δὲ ὁμιλήσαντά μιν ἀκρητοπότην γενέσθαι καὶ ἐκ
» τούτου μανῆναι».

Et dans l'Iliade § 119 Agamemnon dit sur lui-même, (HOMERE, «Iliade» v. 119) :

» ἀλλ' ἐπεὶ ἀασάμην φρεσὶ λευγαλέῃσι πιθήσας
» ἢ οἴνῳ μεθύων. ἤ μ' ἔβλαψαν θεοὶ αὐτοί.»

Plaçant sur la même balance l'ivresse et la folie.

Chez les anciens Grecs le fait de boire du vin pur était tellement extraordinaire, qu'en prononçant le mot «vin» ils entendaient toujours le mélange (κρᾶμα), ainsi que le dit Plutarque (PLUTARQUE, «Prescriptions Hygiéniques» 20) :

» Τὸ κρᾶμα καίτοι ὕδατος μετέχον πλείονος, οἶνον καλοῦμεν».

L'analogie du mélange différait selon les circonstances. Le mélange à parties égales était considéré comme nuisible selon Athénée ; c'est pourquoi on ajoutait plus d'eau au breuvage, ainsi que Plutarque nous le fait connaître en disant que le mélange enlève le *nuisible* sans enlever l'*utile* (PLUTARQUE, «Banquet» Γ'. § 9) :

» 'Αφαιρεῖ γὰρ ἡ κρᾶσις τοῦ οἴνου τό βλάπτον οὐ συναναιροῦσα
» τό χρήσιμον.»

Selon Athénée (I'. § 426) les proportions du mélange étaient d'ordinaire (3 : 1) ou (2 : 1) ou (3 : 2). Hésiode dans («Œuvres» § 596) recommande la première proportion (3:1).

Les anciens Grecs professaient donc les doctrines d'aujourd'hui au sujet de la nocivité sur l'organisme de l'alcool, surtout à l'état pur.

Le vin était mêlé d'eau refroidie dans des récipients spéciaux appelés «psyctères» — (ψυκτῆρες).

Nous devons noter que les anciens Grecs, comme les hommes d' aujourd'hui appréciaient dans certains cas le vin.

Nous avons mentionné plus haut («les Lois» Dial. B'.) que l'usage du vin était permis «pour cause d'exercice ou de maladie» (PLATON, «les Lois» Dial. B'.

» σωμασκίας καὶ νόσων ἕνεκα».

Est-ce que l'Hygiène d'aujourd'hui ne permet pas, n'ordonne même pas exceptionnellement l'usage logique et modéré du vin pour fortifier le corps, ou pour combattre certaines maladies au cours desquelles il donne une force temporaire à l'organisme ?

Plutarque lui-même, ainsi qu'il a été exposé plus haut, dit que ceux qui allaient combattre prenaient de bon matin du pain avec du vin pur, pour échauffer leur sang et ne pas

se décourager (PLUTARQUE, dans «Théocrite» Scholion § 151):

» . . . οἱ μέλλοντες πολεμεῖν, πρωΐας ἔτι οὔσης, ὀλίγον τινὰ
» ἤσθιον ἄρτον, καὶ ἄκρατον οἶνον ἔπινον, ὡς θερμοί ὦσι, καὶ μὴ δει-
» λιῶσιν, ὃ καὶ ἀκρατισμὸν ἐκάλουν.»

Aux vieillards aussi on offrait une plus grande quantité de vin et alors la boisson était appelée *boisson plus forte* («Iliade» I 203) :

» . . . ζωρότερον . . .»

Dans l'«Odyssée» la part de vin réservée aux vieillards était plus grande et était appelée ***γερούσιος οἶνος*** («Odyssée» N. v. 8).

Aujourd'hui même, à la suite d'une grande fatigue corporelle, après une marche soutenue, l'usage logique de l'alcool est considéré comme utile. Le vin est aussi accordé de nos jours, à titre de tonique temporaire du corps, au soldat en marche, à l'ouvrier très fatigué, au patient souffrant de quelque grave maladie aiguë, aux vieillards affaiblis. C'est avec raison donc que la mère d'Hector lui dit, lorsqu'il revint du combat: «que le vin double la force de la personne fatiguée . . . » («Iliade» Z. v. 261) :

» ἀνδρὶ δὲ κεκμηῶτι μένος μέγα οἶνος ἀέξει,
» ὡς τύνη κέκμηκας ἀμύνων σοῖσιν ἔτῃσιν».

Nous voyons donc que le vin était employé comme tonique temporaire et calmant de la fatigue. Hippocrate aussi dans le Chapitre «Sur la Diète Hygiénique» s'exprime en disant, qu'il croit la quantité et la qualité du vin digne de beaucoup d'attention. Et certainement l'usage modéré en quelques circonstances, ainsi que nous l'avons vu plus haut est utile, tandis que l'abus est toujours nuisible. mais la qualité aussi du vin est de grande importance en ce qui concerne le préjudice ou l'utilité de cette boisson envers l'organisme.

Non seulement la qualité du vin, mais aussi la qualité de la nourriture était de grande importance chez les anciens Grecs ; C'est pourquoi Aristote dans la «République des Athéniens» écrit que l'on nommait des inspecteurs pour exa-

miner la pureté et la propreté des aliments (ARISTOTE «la République des Athéniens» § 51) :

» Κληροῦνται δὲ καὶ ἀγορανόμοι . . . Τούτοις δὲ ὑπὸ τῶν νό-
» μων προστέτακται τῶν ὠ(νίω)ν ἐπιμελεῖσθαι πάντων ὅπως καθαρὰ
» καὶ ἀκίβδηλα πωλῆται . . .»

Est-ce que de nos jours même la propreté et la pureté des aliments n'est pas considérée comme un principe hygiénique de très grande importance ? car l'impureté des aliments devient souvent une cause d'épidémie mortelle dans la ville.

Par conséquent l'esprit hellénique, dans les précieux monuments de la pensée qu'il nous a légués, nous fournit la preuve que le sujet de la Diète, ainsi que celui corrélatif de l'Alcoolisme ne sont pas du tout nouveaux, et qu'ils avaient été étudiés, minutieusement dans toutes leurs particularités par ces cerveaux d'élite. En effet, durant cette période admirable l'esprit humain s'étant élevé au plus haut degré de culture dans tous les domaines, trouva les lois éternelles et immuables, non seulement du bon et du beau, mais aussi de la Vérité et de la Science.

C'est à la même époque que s'alluma l'inextinguible flambeau de la Logique, base de tout Art et de toute Sagesse.

Et pour terminer ce Chapitre nous ajouterons cette phrase épigrammatique prise parmi celles d'Hippocrate sur «La Diète de l'homme en général» (HIPPOCRATE, «Epidémies» Liv. ΣΤ' Part 8e § 23) :

» Ἔθος δ' ἐξ οἵων ὑγιαίνομεν διαίτῃσι,
» πόνοισιν, ὕπνοισι, γνώμῃ. »

où de nouveau la Diète est citée comme la principale habitude parmi celles qui fortifient la Santé, ces habitudes étant selon la phrase d'Hippocrate : la diète, la fatigue, le sommeil et le caractère.

———✱———

BILIOGRAPHIE

ΑΘΗΝΑΙΟΥ, «Δειπνοσοφισταὶ» Α § 5, 15, 16, 19. Β, § 36. Ζ, § 276. Ι, § 426.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ, «Ὄρνιθες» στ. 1286.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ, «Ἐκκλησιάζουσαι» στ. 652.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Ἠθικὰ Νικομάχεια» Βιβλ. Β' Κεφ. Β' § 2, Βιβλ. Ζ'. Κεφ. Η'.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Ἀθηναίων Πολιτεία» § 51.
ΔΙΟΔΩΡΟΥ, Βιβλ. Α' 25, 34.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Βιβλ. Γ' § 23, Βιβλ. ΣΤ' § 84.
ΗΣΙΟΔΟΥ, «Ἔργα» § 596.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Ἀφορισμοὶ» Α' § 13, 14, 16. Β' § 17.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Προρρητικός» Βιβλ. Β' § 8.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Διαίτης Ὑγιεινῆς» Βιβλ. Α', § 1, 4, 71—73.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Διαίτης Ὀξέων» § 2, 12, 15.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Ἀρχαίας Ἰατρικῆς» § 20.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Ἐπιδημιῶν» Βιβλ. Δ' § 13, 18, 23. Βιβλ. Ε' § 13, Βιβλ. ΣΤ'.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Τροφῆς» § 7.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Θρέψεως» § 29, 30.
«Ἰατρεῖα», «Ἀσκληπιεῖα», «Ὑγιεινὴ Δίαιτα».
LAGRANGE FERNAND, «Revue des maladies de la nutrition».
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Μακροβιότης» § 2, 4. 6, 7, 23.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Ἅπαντα» Τομ. ΙΙΙ.
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, «Συμπόσιον» Κεφ, ΙΙ, § 1, 2, 15, 35. Κεφ. ΙΙΙ § 15, 28.
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, «Οἰκονομικὸς» Θ § 18.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ἰλιὰς» Α' στ. 468, Ζ στ. 261, Θ 492-3, Ι στ. 203, Τ στ. 253, Φ στ. 362.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδύσσεια» Α' στ. 150—154, Β στ. 290, Γ στ' 5—8, Δ' στ. 65, 429, Θ στ. 42—67, στ. 139, στ. 335, 481, Ι στ. 5—11, Ν στ. 8, Ρ στ. 2, 270.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Γοργίας § LXXIV, Ἴων § III, Λάχης § XXVIII. »
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Διάλογοι Γ' § XIII. »
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Πολιτεία» Βιβλ. Δ'.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Νόμοι» Α' § 9, 637, Β' § 637 666, 674. ΣΤ'. § 18.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίος Λυκούργου» § 4.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Συμπόσιον» Βιβλ. Β, Βιβλ. Γ § 9, Δ' § 1, 2, Η'. § 64.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Σχόλια εἰς Θεόκριτον σελ. 151.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Ὑγιεινῆς Παραγγέλματα» § XI, § XX.

NEUVIÈME LIVRE

DE L'HYGIÈNE CHEZ LES ANCIENS GRECS

(Ce Chapitre a été l'objet d'une leçon libre professée à la Sorbonne le 25 Mai 1921).

LIVRE Θ'

L'Hygiène et la Gymnastique chez les Anciens Grecs

» Ἡ Τέχνη ἀνελάμβανε τὸ ἔργον νὰ συντηρήσῃ ἐν τῇ μνήμῃ
» τῶν ἀνθρώπων τὴν σφριγηλήν, τὴν ἀνθηρὰν νεότητα, καὶ νὰ συνα-
» θροίσῃ πρὸ τῶν βωμῶν τῶν Θεῶν χορὸν ἐκλεκτῶν ἐφήβων, πρότυπα
» *κάλλους καὶ ῥώμης*, ἐφ' ὧν ἤθελον δημιουργεῖσθαι τοῦ μέλλοντος αἱ
» γενεαί», écrit Courtius, c'est à dire que—«L'art entreprenait
» l'œuvre de conserver dans la mémoire des hommes la
» jeunesse florissante, pleine de vie et de santé, et de réunir
» autour des autels des Dieux, un chœur d'ephèbes choisis,
» modèles de *beauté et de force*, d'après lesquels les généra-
» tions de l'avenir devaient être créées.

L'exercice corporel, qui formait le corps en force et en beauté parallèlement au développement de l'esprit, était vraiment le *catéchisme* de l'éducation des jeunes citoyens de l'ancienne Grèce. En effet les jeux de nos ancêtres représentaient l'art sanctifié par la réligion. Et la déesse de la grâce accordait la victoire glorieuse que le vainqueur fêtait avec ses amis devant l'autel de Jupiter, tandis que le chœur chantait, accompagné de la flûte et du luth. (Pindare, Olymp. Z. 20-25) :

» . . . ἐποπτεύει χάρις ζωθάλμιος ἁδυμελεῖ .
» θ' ἅμα μὲν φόρμιγγι, παμφώ .
» νοισί τ' ἐν ἔντεσιν αὐλῶν. »

Des ephèbes ainsi formés pouvaient, au sanctuaire d'Agravlos, en sactifiant les armes que la patrie leur confiait,

prêter le serment, que personne aujourd'hui ne peut prononcer, sans que l'âme soit parcourue d'un frisson sacré :

» Οὐ καταισχυνῶ ὅπλα τὰ ἱερά, οὐδ' ἐγκαταλείψω τὸν παραστάτην, ὅτῳ ἂν στοιχίσω. Ἀμυνῶ δὲ καὶ ὑπὲρ ἱερῶν καὶ ὑπὲρ ὁσίων καὶ μόνος καὶ μετὰ πολλῶν. Τὴν πατρίδα δὲ οὐκ ἐλάσσω παραδώσω, πλείω δὲ καὶ ἀρείω ὅσης ἂν παραδέξαιμαι . . . Καὶ ἱερὰ τὰ πάτρια τιμήσω. Ἵστορες τούτων Ἄγραυλος, Ἐνυάλιος, Ζεύς, Αὔξω, Θαλλώ, Ἡγεμόνη. » c'est à dire :

» Les saintes armes ne seront jamais deshonorées, ni » mon poste quitté devant aucun danger. Je défendrai les » reliques saintes et sacrées tout seul ou avec plusieurs » autres. Je rendrai ma patrie plus grande et meilleure . . . » Je m'en vais honorer les biens paternels. Que Agravlos, » Enyalios, Jupiter, Avxo, Thallo, Hégémoni soient témoins » de mon serment. »

Des ephèbes qui prêtaient un tel serment au moment de devenir des citoyens actifs, pouvaient tout naturellement créer—des Thermopyles, des Platée, des Marathon et des Salamine. Il suffit de l'épée de tels citoyens, maniée par une poignée de héros, pour défier les armées innombrables de l'Asie.

Une pareille élévation des jeux corporels ne pouvait être imaginée ni comprise par des âmes de barbares.

Près de l'Altis sacrée, le ciseau de Phidias et de Praxitèle immortalisa les Olympioniques autour de l'autel divin. Dans ce peuple de demi-dieux l'art créait, vivifiait, animait les représentations en marbre des héros, ou athlètes qui, vainqueurs devant les yeux de myriades de spectateurs, dévoilaient pour un moment, ainsi que le dit Paul de Saint-Victor, la force, la grâce et la beauté des dieux-mêmes.

La religion des Hellènes ne prêchait ni la fustigation ni la mortification du corps ; la joie et le bonheur de vivre n'y étaient pas proscrits, et les Dieux aimaient tout ce qui représentait la Santé, la Beauté et la Force. Voilà pourquoi, les jeux formaient, pour ainsi dire, une partie du culte de la Divinité près du sanctuaire de laquelle ils s'organisaient.

Oui, la Gymnastique chez les Grecs était la préparation *aux jeux* imposée par les *dieux mêmes*, de la nature desquels le vainqueur participait en une vraie apothéose, puisque le

laurier offert à lui était pris de l'arbre consacré à la Déité et puisque près des statues des Dieux figuraient les statues et les images des Olympioniques.

L'instruction des jeunes Hellènes était divisée en trois parties—*lettres*, *musique* et *gymnastique*, ainsi qu'il est cité dans une œuvre de Platon, dont l'authenticité est controversée (Platon «Theaghis» § 122). Aristote, dans (République H. § 3) y ajoute une quatrième partie—le *graphique*. Et dans la »République» de Platon, on lit (Platon, «République» Liv. III):

« Μετὰ δὴ μουσικὴν, γυμναστικῇ θρεπτέοι οἱ νεανίαι. »

c'est à dire que les jeunes gens doivent être cultivés par la Musique et la Gymnastique, dont il compare les profits à ceux de la musique simple (Platon, «République» Liv. III) :

» Ἆρ' οὖν ἡ βελτίστη γυμναστική, ἀδελφή τις ἂν εἴη τῆς ἁπλῆς
» μουσικῆς . . . ἁπλῆ που καὶ ἐπιεικὴς γυμναστική . . . . »

La Gymnastique était considérée par les anciens comme si importante, que l'on y consacrait le temps et l'application nécessaires à la mise en pratique de tous les autres moyens d'instruction réunis. Et tandis que ceux-ci, à partir d'un certain âge, étaient négligés, la gymnastique seule était continuée.

Les vieillards en effet s'adonnaient à des exercices plus faciles et moins fatigants (Xénophon, «Banquet» A § 7).

Les anciens Grecs étaient parfaitement convaincus, de la presque impossibilité de l'état hygiénique de l'esprit dans un corps malade. Médecins et philosophes considéraient les exercices réguliers comme contribuant beaucoup à la conservation ou au rétablissement du bien être corporel.

Au début les jeux avaient lieu seulement dans les fêtes, suivant le bon plaisir des jeunes gens. Dans l'Odyssée les Phéaciens accordant l'hospitalité à Ulysse, le divertissent par des spectacles et des jeux («Odyssée» Θ. v. 100):

» Νῦν δ' ἐξέλθωμεν καὶ ἀέθλων πειρηθῶμεν
» πάντων, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπῃ οἷσι φίλοισιν,
» οἴκαδε νοστήσας, ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων
» πύξ τε παλαισμοσύνῃ τε καὶ ἅλμασιν ἠδὲ πόδεσσιν. »

Et dans «Odyssée D» on lit que les prétendants de Pé-

nélope s'amusaient à lancer le *disque* et le *dard* («Odyssée» D. v. 625):

» Μνηστῆρες δὲ πάροιθεν Ὀδυσσῆος μεγάροιο
» δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέῃσιν ἱέντες. »

Autrefois les jeux avaient un caractère religieux. En Olympie p. ex. dès les temps fabuleux les plus anciens, les jeux étaient rattachés à la fête de Jupiter.

Les jeux donnaient un caractère solennel à tout événement social important dans la vie des anciens Grecs.

Dans l'Iliade on décrit ou simplement on cite des jeux honorant la mémoire des héros, tels ceux qui ont eu lieu à la mort d'Œdipe ou d'Amarynghé (τοῦ Ἀμαρυγκέως), et les jeux funéraires organisés à la mort de Patrocle par son ami Achille.

L'occasion des premiers jeux Isthmiques et Néméens, qui plus tard devinrent si glorieux, ce fut le culte ou l'expiation des morts: *Archémoros* en Némée, *Skiron* et autres en Isthmie.

Hérodote dans (Liv. V) rappelle, que les Thraces, après avoir brûlé ou enterré le mort, organisaient des jeux auxquels les plus grands prix étaient décernés (Hérodote «Liv. V § 8) :

» . . . ἔπειτα δὲ θάπτουσι κατακαύσαντες ἢ ἄλλως γῇ κρύψαντες,
» χῶμα δὲ χέαντες ἀγῶνα τιθεῖσι παντοῖον, ἐν τῷ τὰ μέγιστα ἄεθλα
» τίθεται κατὰ λόγον μουνομαχίης . . . »

Souvent c'est au moyen des jeux qu'était décidé par la jeune fille ou ses parents le choix du prétendant. En Suède n'a-t-on pas vu dernièrement le cas d'une belle jeune fille accordant sa préférence au vainqueur d'un concours de Gymnastique ?

Dans l'Odyssée, Pénélope, obsédée par les prétendants, et ne sachant pas lequel choisir, organise des tirs à l'arc pour honorer de son choix celui qui pourrait le mieux tendre l'arc d'Ulysse (Odyssée. Φ. v. 73) :

» Ἀλλ' ἄγετε, μνηστῆρες, ἐπεὶ τόδε φαίνετ' ἄεθλον·
» Θήσω γὰρ μέγα τόξον Ὀδυσσῆος θείοιο.

Dans (Liv. VI) d'Hérodote le tyran de Syracuse Clisthène

est cité comme exhortant aux jeux les jeunes prétendants de sa fille (Hérodote «Liv. VI» § 128):

» . . . ἔς γυμνάσιά τε ἐξαγινέων ὅσοι ἦσαν αὐτῶν νεώτεροι . . . »

avec le temps cependant, en Grèce, une signification plus grande et plus haute qu'un simple divertissement ou une cérémonie religieuse ordinaire a été accordée aux jeux.

Les jeux furent considérés comme le couronnement de l'instruction et de l'éducation qui convenaient aux Grecs libres ; éducation qui avait pour but le développement de la *beauté* et de la *robustesse, de l'esprit* et de *la morale.*

Aucun esclave, aucun barbare n'avait la permission de prendre part aux jeux d'Olympie et le vainqueur d'un des grands jeux était applaudi et glorifié.

Le goût pour les jeux fut encore plus cultivé en Grèce à l'époque où l'aristocratie y florissait. Les Eupatrides voulaient différer du peuple commun par la noblesse de leur apparence, ainsi qu'ils en différaient par la richesse, l'éducation et leur expérience belliqueuse. Libres de tout souci de la vie quotidienne, ils pouvaient à l'aise s'adonner à l'éducation parallèle de l'esprit et d'un corps sain, harmonieux et symétrique, ainsi que cela tend à avoir lieu aujourd'hui chez les races privilégiées.

Dans certaines contrées Doriques l'éducation corporelle fut aussi étendue au sexe féminin, tandis qu'à Athènes et dans les villes Ioniennes les femmes étaient exclues des Gymnases.

A Sparte les vierges s'exerçaient ainsi que les jeunes gens—elles couraient, luttaient, lançaient le disque et exerçaient leur corps de toutes sortes de manières, afin que, selon le savant Plutarque—les fœtus pussent mieux se développer dans des corps robustes (Plutarque. «Vies Parallèles», «Lycurgue» ΙΔ') :

» ἥ τε τῶν γεννωμένων ῥίζωσις ἰσχυρὰν ἐν ἰσχυροῖς σώμασιν
» ἀρχὴν λαβοῦσα βλαστάνοι βέλτιον. »

Aristophane chante dans un des chœurs de «Lysistrate» les jeunes filles de Sparte, qui s'exercent comme il suit :
» ainsi que de jeunes chevaux, les vierges courent près
» d'Evrotas, et leurs chevelures ainsi que celles des Bacchantes

» s'agitent, lorsqu'elles chantent en tenant le thyrse.» (Aristophane «Lysistrati» v. 1308) :

» Ἅτε πῶλοι ταὶ κόραι
» παρ τὸν Εὐρώταν
» ἀμπάλλοντι πυκνὰ ποδοῖν
» ἀγκονιῶαι,
» ταὶ δὲ κόμαι σείοντ' ᾇπερ Βακχᾶν
» θυρσαδδωᾶν καὶ παδωᾶν. »

Si en Olympie, c'est à la fête des Zeus, qu'avaient lieu les grands jeux des hommes, c'est à celle de Junon que s'organisaient les jeux et les courses parmi les vierges, qui luttaient, portant une tunique courte n'arrivant pas aux genoux et laissant découvertes l'épaule droite et la moitié droite de la poitrine. Les arbitres de ces jeux étaient des femmes, et l'on décernait au vainqueur une couronne d'olivier.

Peu à peu en Grèce la démocratie remplaça en plusieurs lieux l'aristocratie. Toutes les classes de citoyens s'adonnèrent alors à la Gymnastique et les idées des Eupatrides, sur ce point, devinrent celles de tous les Grecs libres. Il ne pouvait en être autrement.

Les devoirs guerriers des nobles devinrent les devoirs de tous les citoyens, possédant les moyens de s'armer ; et le sentiment hellène par excellence, cet enthousiasme indomptable pour la *perfection du corps humain* se développa d'autant plus, que les exercices se multipliaient. Les citoyens s'exerçaient davantage et, grâce au développement des communications, les spectateurs accouraient plus nombreux aux jeux panhelléniques, et les arts aux 5e) et 4e) siècles a. J.C. se développèrent et acquirent un éclat unique dans l'histoire.

Toutes les œuvres littéraires de cette époque prouvent l'enthousiasme des Grecs pour l'eurythmie et la beauté du corps; la vie d'Alcibiade le prouve aussi, car sa popularité au commencement de son stade est due è sa grande beauté ; la peinture des vases de même en est une preuve, car souvent les noms des personnages historiques y sont inscrits accompagnés de l'epithète — «καλὸς» (beau.) Enfin plusieurs évènements le prouvent aussi, rappelons qu'Hérodote crut nécessaire de noter dans son histoire, que parmi les cent

mille Grecs, qui combattaient à Platée le Spartiate Callicrate était le plus beau. D'ailleurs les Athéniens à la fête des Panathénées organisaient entre autres le jeu particulier d'«Evandrie», selon lequel: les dix tribus luttaient entre elles; c'est à dire que les hommes les plus beaux et les plus robustes de chaque tribu étaient choisis, habillés et armés à la perfection et se présentaient devant les juges. Le prix était accordé à la tribu, qui possédait les hommes les plus beaux et les mieux représentés. Et cette beauté sculpturale fut surtout acquise par la Gymnastique; c'est pourquoi nous en parlons dans ce Chapitre.

En effet la Gymnastique, fut pratiquée par les Grecs depuis les temps les plus anciens. Au début, ils s'exerçaient à l'air libre, au dedans ou au dehors de la ville. Plus tard on établit les gymnases publics dans lesquels la plupart des athlètes furent instruits. C'est là que pour la première fois ils éprouvèrent leurs forces par l'émulation et c'est là qu'ils ressentirent l'amour pour la gloire des jeux.

L'amour des anciens Grecs était si puissant pour les jeux et ils acquirent une telle renommée que les spectateurs y accouraient par milliers de toute la Grèce et les colonies. Leur amour des jeux était si puissant, que souvent les plus grands dangers ne parvenaient pas à les en détourner.

Il est admis, que durant la descente historique de Xerxès en Grèce, le peuple envoya Léonidas avec quelques hommes aux Thermopyles, tandis que les autres Grecs restèrent en Olympie, spectateurs ou lutteurs des joutes, dont le prix était une branche d'olivier sauvage.

En effet la Gymnastique et les jeux donnèrent au corps des Grecs la robustesse et la beauté, qui les rendirent supérieurs à toutes les autres nations de l'époque. (Lucien, «Gymnastique» 13).

La plastique doit sa grande floraison et sa gloire à la Gymnastique, qui habituait l'œil et l'esprit de l'artiste aux beaux types et aux poses artistiques vivantes du corps humain.

Grâce aux exercices du Gymnase, se développaient «*la bravoure et la robustesse, la beauté et le courage*» gloire immortelle des anciens Grecs.

Est-ce que l'Hygiène moderne ne considère l'exercice en

plein air comme développant pas seulement la force corporelle, mais aussi la force et le courage de l'âme ?

Les Gymnases étaient des lieux d'exercices physiques dont le but était l'amélioration et la robustesse du corps.

Galien considère la Gymnastique comme moyen préservateur du bien-être (Galien «Sur la Médecine et la Gymnastique» Chap. ΣΤ') :

» . . . Ἀλλ' εἰ τοῦτο, δύο ἄλλας τέχνας ἐξ ἀνάγκης ζητήσομεν, » ἑτέραν μὲν τῆς ἰατρικῆς, τὴν τῆς ὑγείας φυλακτικήν, ἑτέραν δὲ τῆς » γυμναστικῆς, τὴν τῆς εὐεξίας διασωστικήν. »

Et plus bas il identifie le bien-être avec la santé parfaite (Galien «Sur la Médecine et la Gymnastique» Chap. ΙΒ') :

» Εἰ μὲν οὖν ἄλλο τι τὴν **εὐεξίαν** οἴεταί τις εἶναι παρὰ τὴν **τελείαν** » **ὑγείαν**, ἄλλην μὲν τέχνην ὑγιείας, ἄλλην δ' εὐεξίας ζητείτω. Εἰ δὲ » ἓν καὶ ταὐτόν ἐστιν ἄμφω, μίαν ἀνάγκην καὶ τέχνην εἶναι. »

Il considère le bien-être synonyme de l'Hygiène :

» οὐκοῦν, ὅταν εἴπωμεν εὐεξίαν, οὐ γραμματικήν, ἢ μουσικήν, ἢ » γεωμετρικήν, ἀλλ' ὑγιεινὴν λέγομεν. »

et plus loin il explique le bien-être comme une manifestation stable de la santé :

» καίτοι τὸ μὲν τῆς ὑγίειας ὄνομα διαθέσεώς τινός ἐστιν, τὸ δὲ » τῆς εὐεξίας οὐχ ἁπλῶς τὴν διάθεσιν, ἀλλὰ τὸ κατ' αὐτὴν ἄριστόν τε » καὶ μόνιμον ἐνδείκνυται. »

Enfin au (Chap. Κ') il dit :

» Ὥστε καὶ διὰ τοῦτο μία τέχνη περὶ τὸ σῶμα, τὰ γὰρ αὐτὰ » πράττοντες ἰσχυροί τε ἅμα κατὰ τὰς ἐνεργείας ἐσόμεθα, καὶ καλλίους » ὀφθῆναι, καὶ ὑγιεινότεροι καὶ εὐεκτικώτεροι, καθάπερ εἰ καὶ σφαλείημέν » τι περὶ τὸ σῶμα, καὶ τῶν ἐνεργειῶν τὴν ῥώμην καταλύσομεν καὶ τῷ » κάλλει λυμανούμεθα, καὶ τὴν εὐεξίαν καθαιρήσομεν καὶ τὴν ὑγείαν » μειώσομεν. »

et paraît considérer comme marchant de pair : l'aspect robuste, la force d'activité, la santé et le bien être.

Est-ce qu'aujourd'hui les hygiénistes ne considèrent-ils pas l'exercice au grand air comme développant pas seulement la robustesse du corps, mais aussi la force de l'intel-

ligence et de l'*attention* marque du développement spirituel et de l'activité ? Et l'ardente propagande du savant Professeur Grancher pour les colonies des vacances ne vise-t-elle pas aux bienfaits accordés à l'organisme par la vie et l'exercice au grand air ?

Et notre distingué confrère Dr. Helme dans sa critique sur l'«Hygiène Scolaire» n'exprime-t-il pas le désir de voir renaître dans la personne du «Médecin Scolaire» l'ancien «Pédotribe» faisant ainsi comprendre son désir de voir fleurir de nouveau parmi les élèves du XXe Siècle la robustesse et la santé des élèves de l'ancienne Grèce ?

Toute ville Grecque de quelque importance avait son Gymnase particulier. Athènes seule en possédait trois grands: le Lycée, le Kynossarghes et l'Académie.

Les Péristyles du Gymnase étaient formés de quatre galeries.

Dans trois de celles-ci se trouvaient de larges estrades avec des sièges sur lesquels prenaient place les philosophes, les maîtres de rhétorique et en un mot tous ceux qui se plaisaient aux savantes conférences, réunis pour discuter différents thèmes philosophiques. Comme conséquence de leur amour pour la Gymnastique les Grecs étaient très soucieux de l'éclat de leurs bâtiments. Ils les ornaient avec les statues des Dieux, des héros, des vainqueurs aux jeux et des hommes célèbres. En général les Gymnases étaient considérés comme des sanctuaires d'Apollon, Dieu de la Médecine ; c'est ainsi que la Gymnastique se rattachait aux sanctuaires du Dieu de la Santé. Les élèves étaient instruits, dans les Gymnases, par les *pédotribes*, qui connaissaient pratiquement et par les gymnastes connaissant théoriquement tous les exercices, et devaient savoir les résultats de ces exercices du corps, ainsi que s'exprime Galien (Galien, «Sur la Diète» B 9.11) :

» ὁ παιδοτρίβης ἁπασῶν μὲν τῶν κατὰ παλαίστραν ἐνεργειῶν
» ἐπιστήμων ἐστίν, ὅ,τι δ' ἑκάστη πέφυκε δρᾶν, ἀγνοεῖ, ἀλλὰ ὁ
» γυμναστικὸς οὐκ ἀγνοήσει τὴν δύναμιν αὐτῆς. »

et (Aristote, «République» H. 3.2).

Les Grecs considéraient la Gymnastique comme étant aussi nécessaire à la conservation de la santé, que la médecine

à la thérapeutique des maladies (Hippocrate «Sur les lieux et l'homme» Tom. B. p. 138 édit. Kuhn).

Les Directeurs des Gymnases s'appelaient aussi médecins à cause de leurs connaissances médicales acquises par l'expérience. Ils réglaient la diète de ceux qui s'exerçaient et ordonnaient leur thérapeutique, en temps de maladie (Platon «Les lois» Liv. ΙΑ΄ § II 916) :

» . . . ἐὰν μὲν ἰατρῷ τις ἢ γυμναστῇ, μὴ ἀναγωγῆς ἔστω τούτῳ
» πρὸς τὸν τοιοῦτον τυγχάνειν.»

Deux gymnasiarques en Grèce Ickos de Tarante et Herodicus de Silymbrie réunirent plus étroitement l'Hygiène et la gymnastique.

Ickos régla la diète des athlètes et les conduisit à la vie sobre et sage par son exemple même, ainsi que le dit Platon (Platon, «Les lois» Liv, H΄. § VII 840) :

» . . . τὸ μετὰ τοῦ σωφρονεῖν ἀνδρεῖον ἐν τῇ ψυχῇ κεκτημένος».

Pausanias nous dit, que Ickos, était un excellent gymnaste. (Pausanias, VI, 10,2) :

» Ἴκκος δὲ ὁ Νικολαΐδα Ταραντῖνος τὸν δὲ Ὀλυμπιακὸν στέφα-
» νον ἔσχεν ἐπὶ πεντάθλῳ καὶ ὕστερον γυμναστὴς ἄριστος λέγεται
» τῶν ἀφ' ἑαυτοῦ γεγονέναι».

Platon considère Iccos et Hérodicus comme les inventeurs de la Gymnastique Médicale. En ce qui concerne Hérodicus il dit, qu'il était non seulement sophiste, mais aussi *pédotribe*. (Platon «Protagoras» § VIII E):

» . . . σοφιστὴς Ἡρόδικος ὁ Σηλυμβριανός . . .»

(Platon «République» Γ΄. 406):

» Ἡρόδικος γάρ, παιδοτρίβης ὤν . . .»

et médecin ; et il ajoute qu'il guérit son état maladif par la gymnastique (Platon «République» Γ. 406 A) :

» νοσώδης γενόμενος μίξας γυμναστικὴν ἰατρικῇ, ἐπέκναισε πρῶ-
» τον μὲν καὶ μάλιστα ἑαυτόν, ἔπειτ' ἄλλους, ὕστερον πολλούς».

Aristote cite parmi les vertus du corps la *force à la lutte* (Aristote, «Rhétorique» Liv. I part D' § B') :

» . . . ἔτι τὰς τοῦ σώματος (καὶ ψυχῆς) ἀρετάς, οἷον ὑγίειαν,
» κάλλος, ἰσχύν, μέγεθος, *δύναμιν ἀγωνιστικήν* . . . ἀρετήν, ἢ καὶ τὰ
» μέρη αὐτῆς, φρόνησιν, ἀνδρείαν, δικαιοσύνην, σωφροσύνην . . .»

le même auteur déclare que de la gymnastique dépend la santé la plupart du temps (Aristote, «Rhétorique» Liv. I, Chap. E' § a):

» . . . ὡς τὸ γυμνάζεσθαι, ὅτι ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ποιεῖ ὑγίειαν.»

La gymnastique d'ailleurs fut depuis les temps les plus reculés, désignée par les dieux eux-mêmes comme moyen hygiénique thérapeutique, ainsi que cela se voit sur l'une des plaques de l'Asclépiœon d'Epidaure, selon laquelle Dieu désigna la Gymnastique comme moyen thérapeutique à Agistratos souffrant d'insomnie par suite de céphalalgie.

Durant *l'assoupissement* (ἐγκοίμησις) imposé dans le temple, il eut une *vision*, dans laquelle Dieu, après l'avoir guéri de la céphalalgie, le souleva du lit et lui enseigna l'exercice *Pangration*. C'est ainsi que l'exercice physique est désigné comme étant employé en thérapeutique de la migraine et de la neurasthénie et fut recommandé par Dieu lui-même.

Dans (Phèdre 228) Platon dit, qu'Hérodicus abusait des exercices gymnastiques et préconisait de très longues promenades ; c'est pourquoi Hippocrate le critique (Hippocrate, «Epidémies» Liv. στ' § 3) et conseille les exercices modérés.

Galien d'accord avec Hippocrate dans son traité («La Médecine ou la Gymnastique représente l'Hygiène ?») se déclare contre la grande fatigue (surmenage) et en faveur des exercices tempérés. Dans un autre traité il écrit au sujet de l'exercice avec une petite balle : «Περὶ τοῦ διὰ μικρᾶς σφαίρας γυμνασίου». Et dans le (Livre B'. de l'Hygiène) il expose l'usage de la strigile (στλεγγίδος) et les avantages provenant du massage régulier.

Et aujourd'hui même pas seulement l'Hygiène, mais aussi la Médecine n'emploient-elles pas le massage dans différents cas pour le *renouvèlement de la circulation* et *la vivification des tissus*, ainsi que dit Galien, entre autres pour l'amélioration et même la guérison parfois de cette calamité humaine la *«surdité»* par le renouvèlement de la circulation et la vivification des tissus du *tympane* et des *osselets* ?

Lucien représente le barbare Scythe Anacharsis ébloui à la vue des exercices pratiqués au Gymnase du Lycée Apollon à Athènes.

Selon Lucien le barbare considère comme fous les jeunes Grecs, qui santent et luttent. C'est une figure de rhétorique confirmant, que les barbares ne connaissaient pas la Gymnastique d'un usage si commun chez les Grecs.

Et tandis que l'étranger rustaud exprime à Solon son étonnement, de ce que la bravoure, la vigueur et la beauté s'épuisent sans but (Lucien «Anacharsis» § 13) :

» . . . τὰς ἀρετὰς καὶ τὰς εὐεξίας καὶ τὰ κάλλη καὶ τόλμαν, ὁρῶ
» οὐδενὸς μεγάλου ἕνεκα παραπολλυμένας ὑμῖν . . .»

Solon lui explique, que justement l'*exercice* donne aux corps la vigueur et la force, et Solon continue en disant que, si le Scythe était présent aux jeux il verrait-là développées la vaillance des lutteurs, la beauté des corps, l'admirable vigueur, l'art excellent, la force indomptable, le courage, l'amour-propre, la force psychique invincible et l'effort insurmontable pour la victoire. (Lucien «Anacharsis» § 12):

» . . . ὡς εἰ καθεζόμενος αὐτὸς ἐν μέσοις τοῖς θεαταῖς βλέποις
» ἀρετὰς ἀνδρῶν καὶ κάλλη σωμάτων καὶ εὐεξίας θαυμαστὰς καὶ ἐμ-
» πειρίας δεινὰς καὶ ἰσχὺν ἄμαχον καὶ τόλμαν καὶ φιλοτιμίαν καὶ γνώ-
» μας ἀηττήτους καὶ σπουδὴν ἄληκτον ὑπὲρ τῆς νίκης.

Ces mots de Solon désignent non seulement les vertus corporelles, mais aussi les vertus psychiques.

Pour peindre encore mieux l'étonnement du barbare, Lucien continuant ce dialogue, montre Anacharsis admirant la résistance du vieux Solon, qui, nullement incommodé par les rayons brûlants du soleil dédaigne l'ombre pour le protéger contre ces rayons que ne peut supporter le Scythe («Anacharsis» § 16-895) :

» . . . οὐδὲ τὸν ἥλιον ἔτι ῥᾳδίως ἀνέχομαι ὀξὺν καὶ φλογώδη ἐμ-
» πίπτοντα γυμνῇ τῇ κεφαλῇ· τὸν γὰρ πῖλόν μοι ἀφελεῖν οἴκοθεν ἔδο-
» ξεν, ὡς μὴ μόνος ἐν ὑμῖν ξενίζοιμι τῷ σχήματι . . . ὥστε καὶ σοῦ
» θαυμάζω, ὅπως γηραιὸς ἤδη ἄνθρωπος οὔτε ἰδίεις πρὸς τὸ θάλπος
» ὥσπερ ἐγὼ οὔτε ὅλως ἐνοχλουμένῳ ἔοικας οὐδὲ περιβλέπεις σύσκιόν
» τι ἔνθα ὑποδύσῃ, ἀλλὰ δέχῃ τὸν ἥλιον εὐμαρῶς».

Et Solon lui répond que ces *vaines fatigues* des exercices et des peines à l'air libre nous donnent le pouvoir de la résistance aux rayons du soleil :

» Οἱ μάταιοι γὰρ οὗτοι πόνοι, ὦ Ἀνάχαρσι, . . . καὶ αἱ ὑπαίθριοι » ἐν τῇ ψάμμῳ ταλαιπωρίαι τοῦτο ἡμῖν τὸ ἀμυντήριον παρέχουσι πρὸς » τὰς τοῦ ἡλίου βολάς.»

On voit par ces mots du savant Athénien la grande importance que les anciens Grecs accordaient à la vie et à l'exercice en plein air. Le XX siècle qui reccommande comme la plus hygiénique des méthodes Gymnastiques la *Gymnastique au grand* air ne fait donc que copier, qu'imiter l'esprit ancien. En effet Armand-Delille médecin distingué des Hopitaux Français avoue cela lui-même dans son œuvre «L'Ecole de plein air» et «L'Ecole au Soleil». Solon continuant en détail la théorie du *grand air* dit, «que chez nous les corps dés le » bas-âge s'habituent à être exposés nus à l'air de toutes les » époques de l'année de sorte que ni la chaleur, ni le froid » ne peuveut les éprouver» (§ 24—905) :

» Τὰ δὲ δὴ σώματα, ὅπερ μάλιστα ἐπόθεις ἀκοῦσαι, ὧδε καταγυμνάζομεν· ἀποδύσαντες αὐτά, ὡς ἔφην, οὐκέτι ἁπαλὰ καὶ τέλεον » ἀσυμπαγῆ ὄντα πρῶτον μὲν ἐθίζειν ἀξιοῦμεν πρὸς τὸν ἀέρα συνοι» κειοῦντες αὐτὰ ταῖς ὥραις ἑκάσταις, ὡς μήτε θάλπος δυσχεραίνειν » μήτε πρὸς κρύος ἀπαγορεύειν . . . »

Tandis que le Scythe barbare et sans culture s'étonne, de ce que les jeunes gens commencent dès l'enfance à s'exercer et à se fatiguer et de ce que les exercices contribuent à cultiver leur bravoure et leur vertu (§ 18—898) :

» . . . λέγε οὖν τὸν λόγον ἐξ ἀρχῆς καθ' ὅτι τοὺς νέους παρα» λαβόντες ἐκ παίδων εὐθὺς διαπονεῖτε καὶ ὅπως ὑμῖν ἄριστοι ἄνδρες » ἀποβαίνουσιν ἐκ τοῦ πηλοῦ καὶ τῶν ἀσκημάτων τούτων καὶ τί ἡ » κόνις καὶ τὰ κυβίσματα συντελεῖ πρὸς ἀρετὴν αὐτοῖς . . . »

ignorant la relation qui peut exister entre le courage et le bien-être corporel, Solon l'homme vraimeut civilisé, le représentant de l'époque avancée des anciens Grecs, est persuadé, que surtout et indispensablement nous devons nous soucier de ce que nos citoyens deviennent vertueux dans l'âme et forts dans le corps, ralliant ainsi la force corporelle à la

vertu de l'âme. De tels hommes, dit-il, seraient en temps de paix de bons citoyens contribuant à l'intérêt public et en temps de guerre, ils pourraient, selon Solon, défendre la ville et conserver sa liberté et son bonheur (§ 20—901):

» . . . μάλιστα δὲ καὶ ἐξ ἅπαντος τοῦτο προνοοῦμεν, ὅπως οἱ πο-
» λῖται ἀγαθοὶ μὲν τὰς ψυχάς, ἰσχυροὶ δὲ τὰ σώματα γίγνοιντο, τοὺς
» γὰρ τοιούτους σφίσι τε καλῶς χρήσεσθαι ἐν εἰρήνῃ συμπολιτευομέ-
» νους καὶ ἐκ πολέμου σώσειν τὴν πόλιν καὶ ἐλευθέραν καὶ εὐδαίμονα
» διαφυλάξειν . . .».

Telles sont les paroles de Solon, qui montrent ainsi la relation étroite entre *la force du corps* et *la vertu de l'âme* démontrant, qu'il était impossible, dans cette époque brillante de l'ancienne Gréce, de comprendre la *force*, l'*épanouissement*, et la *vigueur* du corps, sans le *bien être* et la *vertu* de l'âme. Et Solon continue en disant, en ce qui concerne l'éducation des jeunes gens, qu'ils s'habituent à supporter la fatigue, à ne pas craindre les coups et à ne pas reculer devant la peur des plaies. De cela dérivent deux grands avantages. Les jeunes gens deviennent intrépides devant le danger, dit Solon, et en même temps vigoureux et forts (§ 24-905) :

» . . . ὡς τούς τε πόνους καρτερεῖν ἐθίζοιντο καὶ ὁμόσε χωρεῖν ταῖς
» πληγαῖς μηδὲ ἀποτρέποιντο δέει τῶν τραυμάτων· τοῦτο δὲ ἡμῖν δύο
» τὰ ὠφελιμώτατα ἐξεργάζεται ἐν αὐτοῖς θυμοειδεῖς τε παρασκευάζον
» ἐς τοὺς κινδύνους καὶ τῶν σωμάτων ἀφειδεῖν καὶ πρόσετι ἐρρῶσθαι
» καὶ καρτεροὺς εἶναι . . .

De nouveau le courage psychique s'allie à la robustesse corporelle, que ces grands observateurs des corps et des âmes cultivaient inséparablement et réciproquement.

Solon continue en exposant, que les Grecs sont hâlés par le soleil, que leur physionomie est mâle, leurs sentiments courageux, vifs et virils. Grâce à leur *bien être*, ils ne sont ni ridés ni osseux—ils n'ont pas de chairs en excés, mais ils sont bien conformés, car les chairs superflues s'en vont par la sueur; tandis qu'ils conservent à l'abri de tout élément maladif ce qui donne la force et le ressort. Ce qui arrive au blé par le blutage, arrive aussi, dit-il aux corps par l'exercice. La paille et la poussière sont rejetées, tandis que le grain pur est séparé et recueilli. Ainsi la santé se con-

serve et la résistance à la fatigue augmente. Celui qui est exercé de cette manière transpirera plus difficilement; il aura moins de risques de tomber malade (§ 24-907) :

» . . . οὗτοι δὲ ἡμῖν ὑπέρυθροι ἐς τὸ μελάντερον ὑπὸ τοῦ ἡλίου κε-
» χρωσμένοι καὶ ἀρρενωποί, πολὺ τὸ ἔμψυχον καὶ θερμὸν καὶ ἀνδρῶδες
» ἐμφαίνοντες, τοσαύτης εὐεξίας ἀπολαύοντες, οὔτε ῥικνοὶ καὶ κατε-
» σκληκότες οὔτε περιπληθεῖς ἐς βάρος, ἀλλὰ ἐς τὸ σύμμετρον περιγε-
» γραμμένοι, τὸ μὲν ἀχρεῖον τῶν σαρκῶν καὶ περιττὸν τοῖς ἱδρῶσιν
» ἐξαναλωκότες, ὃ δὲ ἰσχὺν καὶ τόσον παρεῖχεν, ἀμιγὲς τοῦ φαύλου
» περιλελειμμένον ἐρρωμένως φυλάττοντες, ὅπερ γὰρ δὴ οἱ λικμῶντες
» τὸν πυρόν, τοῦτο ἡμῖν καὶ τὰ γυμνάσια ἐργάζεται ἐν τοῖς σώμασι
» τὴν μὲν ἄχνην καὶ τοὺς ἀθέρας ἀποφυσῶντα, καθαρὸν δὲ τὸν καρ-
» πὸν διευκρινοῦντα καὶ προσσωρεύοντα, καὶ διὰ τοῦτο ὑγιαίνειν τε
» ἀνάγκη καὶ ἐπὶ μήκιστον διαρκεῖν ἐν τοῖς καμάτοις, ὀψέ τε ἂν ἰδίειν
» ὁ τοιοῦτος ἄρξαιτο καὶ ὀλιγάκις ἂν ἀσθενῶν φανείη . . . »

Dans ces paroles de Solon nous voyons la relation entre l'influence bienfaisante des *rayons solaires* et la formation *virile* du corps, tandis que l'exercice, la gymnastique sont notés comme les principaux facteurs du *bien-être* et de la *symétrie* corporelle.

Est-ce qu'aujourd'hui ne considère-t-on pas comme un des signes bienfaisants de la cure solaire la pigmentation de la peau? (1)

Et même cette pigmentation n'est-elle pas considérée comme un pronostic favorable au traitement d'un grand fléau de l'humanité : la tuberculose par l'Héliothérapie ?

Le XX[e] siècle emploie l'action tonifiante du soleil et de la vie au grand air surtout au renforcement des personnes maladives, ou malades, tandis que les anciens Grecs profitaient de cette influence bienfaisante dans leur vie journalière par excellence hygiénique en antithèse à la vie très peu salubre de notre époque.

Il n'est donc pas sans raison que nous avons dit plus haut et que nous répétons, que l'arène a été la créatrice de l'art Grec immortel; car c'est elle qui créa l'incomparable

(1) Dr Rollier L'Ecole au Soleil. Paris Baillière et fils.

symétrie des corps, l'eurythmie et les lignes des membres aux belles formes.

Solon nous apprend, que l'exercice débarrasse le corps des chairs superflues en donnant du ressort aux parties utiles qui restent ; il unit de nouveau la symétrie à la force et à la santé corporelle, et compare le *corps symétrique* ainsi fortifié à *un fruit pur et beau ;* ce qui en est rejeté c'est la paille et la poussière inutiles. Il souligne ainsi par un éclair de son imagination, la forte antithèse.

Il conclut que, par cette méthode, la santé se conserve et que la résistance à la fatigue est plus grande. Personne n'ignore aujourd'hui, que la plus grande endurance et la santé la plus solide sont le privilège des personnes dépourvues d'obésité.

L'Hygiène d'aujourd'hui considère l'obésité comme une entité morbide dystrophique, confirmant ainsi les paroles de Solon.

Le même auteur nous apprend, que l'exercice et l'entraînement à la fatigue, loin d'user la force, la développe au contraire, car plus elle est excitée plus elle augmente . . . voilà pourquoi nous habituons le corps aux exercices les plus difficiles, dit-il, et les plus fatiguants, afin qu'il puisse plus aisément supporter les plus faciles (26 et 28 — 909 et 910):

» . . . τὸ γὰρ προπονῆσαι πολλὰ καὶ προκαμεῖν οὐκ ἀνάλωσιν
» τῆς ἰσχύος, ἀλλ' ἐπίδοσιν ἐργάζεται, καὶ ἀναρριπιζομένη πλείων
» γίγνεται . . . καὶ διὰ τοῦτο ἐς ὑπερβολὴν ἀσκοῦμεν τὰ χαλεπώτερα
» προτιθέντες, ὡς τὰ μικρότερα μακρῷ εὐκολώτερον φέροιεν. »

Il est indiscutable, que l'exercice et l'éducation augmentent la résistance à la fatigue ; Tel est le principe de l'éducation à laquelle sont soumis aujourd'hui même les athlètes, qui concourent aux différents sports ; ils ne font qu'imiter leurs précurseurs.

N'est-ce pas une loi physiologique généralement admise, par les hygiénistes d'aujourd'hui, loi que les anciens Grecs malgré leurs moyens primitifs connaissaient admirablement, loi, qui forme une des bases de la santé et peut se formuler ainsi : Plus la force est mise à contribution plus elle se développe, tandis qu'elle décroît en restant sans exercice ?

Ailleurs aussi dans l'histoire de l'ancienne Grèce on apprend, que les Grecs musculeux et brûlés du soleil regardaient avec mépris les perses aux chairs molles et blanches. Le roi Agésilas (D' siècle avant J. C.) présenta les prisonniers Perses tout nus à ses guerriers, qui se moquaient de leurs adversaires efféminés. Cet évènement historique nous montre une fois de plus l'influence des rayons solaires sur la robustesse de l'organisme, opposée à la faiblesse des Perses efféminés, élevés dans la mollesse Asiatique, privés de l'influence vivifiante des exercices, de la gymnastique corporelle et de la vie au grand air.

D'ailleurs à cette époque florissante de l'ancienne Grèce, un des trois éléments de la Médecine Grecque (ces trois éléments étaient les Asclepiœa, les Ecoles Phylosophiques, et les Gymnases) a été, ainsi que nous le voyons : *les Gymnases.*

Les Egyptiens défendaient la gymnastique à l'arène considérant l'exercice journalier comme nuisible (Diodore de Sicile. Liv. I § 81) :

» . . . παλαίστραν δὲ καὶ μουσικὴν οὐ νόμιμόν ἐστι παρ' αὐτοῖς
» μανθάνειν· ὑπολαμβάνουσι γὰρ ἐκ μὲν τῶν καθ' ἡμέραν ἐν τῇ πα-
» λαίστρᾳ γυμνασίων τοὺς νέους οὐχ ὑγίειαν ἕξειν, ἀλλὰ ῥώμην ὀλι-
» γοχρόνιον καὶ παντελῶς ἐπικίνδυνον . . .»

Les Grecs au contraire se sont adonnés avec passion à l'exercice. Dans les gymnases, on enseignait les différents exercices. Ceux qui y professaient étaient experts en thérapeutique des fractures et luxations si communes dans les arènes. Ils étudièrent la diète contribuant à l'augmentation des forces méthodiquement réglée suivant l'âge et l'idiosyncrasie. Enfin ils étudièrent minutieusement tout ce qui concerne *la santé.*

Hérodicus entreprit, nous l'avons dit, la thérapie des maladies chroniques par la gymnastique. De nature cachectique il voulut fortifier son organisme par l'exercice.

Depuis Hérodicus les médecins Grecs commencèrent à employer la gymnastique dans un but thérapeutique, et plusieurs malades en quittant les Asclepiœa venaient chercher dans les gymnases leur traitement. Platon critique Hérodicus de ce qu'il allonge la vie des organismes maladifs (PLATON, «République» Liv. III p. 109) :

» . . . διὰ βίου ἔζη ἀποκναιόμενος, εἴ τι τῆς εἰωθυίας διαίτης ἐκ-
» βαίη· δυσθανατῶν δὲ ὑπὸ σοφίας, εἰς γῆρας ἀφίκετο . . .»

Et vraiment la protestation de certains hommes de science d'aujourd'hui contre l'hygiène, qui par une consolidation artificielle entretient les organismes faibles n'est en somme que l'écho de la voix de Platon.

Dans les «Lois» de Platon Athénée s'exprime clairement : Les mouvements corporels, ont une influence sur la formation du corps, sur l'éducation artificielle du corps ; nous les avons appelés gymnastique (PLATON «Les Lois» Liv. B'. § XIII 673) :

» Τὰ δέ γε τοῦ σώματος . . . ἐὰν μέχρι τῆς τοῦ σώματος ἀρετῆς
» ἡ τοιαύτη κίνησις γίγνηται, τὴν ἔντεχνον ἀγωγὴν ἐπὶ τὸ τοιοῦτον
» αὐτοῦ γυμναστικὴν προσείπομεν.»

Et dans (Liv. Z') il est de nouveau noté, que le mouvement en aidant l'assimilation de la nourriture, donne la santé et la beauté.

» . . . ὅτι τὰ σώματα πάντα ὑπὸ τῶν σεισμῶν τε καὶ κινήσεων
» κινούμενα ἄκοπα ὀνίναται πάντων, . . . καὶ διὰ ταῦτα τὰς τῶν σί-
» των τροφὰς κατακρατοῦντα ὑγίειαν καὶ κάλλος καὶ τὴν ἄλλην ῥώμην
» ἡμῖν δυνατά ἐστι παραδιδόναι.

La gymnastique donc — c'est-à-dire le mouvement rythmique chez les anciens — en accordant la force et la santé aboutissait à un tel degré d'eurythmie corporelle, qu'elle devint le modèle des productions parfaites de l'art. La beauté a été tellement entremêlée avec la vertu et l'utilité, que l'explication poursuivie de plusieurs questions scientifiques ou d'évènements historiques, sans la connaissance de l'histoire de l'art, sans la compréhension des règles du beau et des différents rythmes institués et enseignés dans l'ancien temps en Grèce devient difficile et presque impossible.

Platon dit que l'éducation doit commencer l'exercice du corps par le *mouvement* dès le bas âge, du fait que le mouvement exécuté dès l'enfance peut réprimer la frayeur soudaine.

Pour les nouveaux-nés il exige le *mouvement passif* et demande que les nourrices, sous peine d'amende, transportent les nouveaux-nés en promenade à la campagne (PLATON «Lois» Liv. Z'. § II) :

» Ἐν δὴ καὶ τοῦτο εἰς ψυχῆς μόριον ἀρετῆς τὴν τῶν παντελῶς » παίδων γυμναστικὴν ἐν ταῖς κινήσεσι μέγα ἡμῖν φῶμεν ξυμβάλλεσθαι.»

» ἡ κίνησις . . . γαλήνην ἡσυχίαν τε ἐν τῇ ψυχῇ φαίνεται ἀπεργασαμένη».

Et plus bas :

» Ἐκ νέων εὐθὺς ἐπιτήδευμα εἶναι τὸ νικᾶν τὰ προσπίπτονθ' ἡμῖν » δείματά τε καὶ φόβους».

» . . . καὶ δὴ καὶ τὰς τροφοὺς ἀναγκάζωμεν νόμῳ ζημιοῦντες τὰ » παιδία πρὸς ἀγροὺς φέρειν . . .»

Et remontant jusqu'à l'état de l'organisme fœtal il ordonne à la femme enceinte de marcher :

» . . . τὴν μὲν κύουσαν περιπατεῖν . . .»

déclarant avec juste raison, que le mouvement contribue à l'absorption plus rapide des éléments nutritifs et est capable de nous donner la santé et la robustesse. En effet, non seulement l'Hygiène d'aujourd'hui, mais aussi la Biologie et la Physiologie nous enseignent, que le *mouvement* est la Vie sous son aspect le plus général, tandis que l'immobilité est le marasme, la pourriture, la mort.

L'exercice du corps ne fut pas seulement en grande estime à l'époque de Platon (E'. siècle av. J. C.), les exercices gymnastiques des anciens Grecs sont aussi anciens que la nation elle-même, et remontent jusqu'aux temps préhistoriques (ιδ' siècle av, C.).

En effet dans la renommée Cnossos on a découvert une plaque représentant des soldats, qui s'exercent et chantent en même temps. Cet ancien monument nous représente donc un double exercice en usage à cette époque éloignée — le mouvement musculaire joint à l'exercice respiratoire au grand air; il est connu qu'aujourd'hui l'Hygiène impose cette méthode, surtout aux enfants cachectiques. Dans la description de la guerre de Troie le poète nous dit que Nestor le plus savant parmi les Achéens, vécut durant trois générations ; en même temps il nous le représente comme parfaitement exercé d'âme et de corps—soulignant ainsi la longévité, c'est à dire la plus grande preuve de bien-être dûe à l'exercice du *corps*, la *Gymnastique*, ainsi qu'à l'exercice de l'*âme*, c'est à dire *la vertu*.

En nous reportant aux «Lois» de Platon nous apprenons d'Athénée lui-même, que la vraie éducation doit prouver indubitablement qu'elle peut former les corps et les âmes, rendre les uns plus beaux et les autres meilleures (PLATON «Lois» Liv. Z' § I) :

» οὐκοῦν, ὅτι μὲν σώματα καὶ ψυχὰς τήν γε ὀρθὴν πάντως δεῖ
» τροφὴν φαίνεσθαι δυναμένην ὡς κάλλιστα καὶ ἄριστα ἐξεργάζεσθαι,
» τοῦτο μὲν ὀρθῶς εἴρηταί που »

Ce qui précède prouve clairement que les Grecs considéraient comme éducation vraie la belle et bonne formation du corps et de l'âme. Et cet amour du bien et du beau, nous le répétons, permit à l'art de se développer et d'arriver à une telle élévation, que chaque point de la vie, des idées et des mœurs de nos ancêtres, puisse porter son cachet et révéler son influence.

Chez les anciens Grecs, depuis l'objet de valeur minime et d'usage domestique, jusqu'au jouet fait de terre et à la statuette en céramique, tout reflète la lumière brillante et éblouissante du *Beau*.

En continuant notre recherche sur le Dialogue Z'. du divin Platon nous lisons que les corps les plus beaux doivent tendre dès le bas-âge à devenir *tout à fait droits* («Lois» Liv. Z'. § I) :

» Σώματα δὲ κάλλιστα οἶμαι, τό γε ἁπλούστατον, ὡς ὀρθότατα
« δεῖ νέων ὄντων εὐθὺς φύεσθαι τῶν παίδων».

Est-ce qu'aujourd'hui même l'Hygiène moderne ne consacre pas ses grands soins à ce que les élèves puissent se tenir droits afin d'éviter les scolioses et les différentes autres déformations du corps enfantin ?

Et dans le même (Dial. Z'.) nous notons, que le souci du futur vainqueur des jeux Pythiques et Olympiques était une préoccupation constante d'atteindre à la perfection du corps et de l'âme.

Les jours et les nuits étaient à peine suffisants à celui, qui s'exerçait, dit Platon, pour acquérir la *perfection* et la *sobriété*, les plus grandes peut-être des vertus morales exigées pour la victoire aux jeux. (PLATON «les Lois» Dial Z'. § XIII) :

» . . . τοῦ γὰρ πᾶσαν τῶν ἄλλων πάντων ἔργων βίου ἀσχολίαν
» παρασκευάζοντος, τοῦ Πυθιάδος τε καὶ Ὀλυμπιάδος νίκης ὀρεγομέ-
» νου, διπλασίας τε καὶ ἔτι πολλῷ πλέονος ἀσχολίας ἐστὶ γέμων ὁ περὶ
» τὴν τοῦ σώματος πάντως καὶ ψυχῆς εἰς ἀρετῆς ἐπιμέλειαν βίος εἰρη-
» μένος ὀρθότατα» . . . πᾶσα δὲ νὺξ τε καὶ ἡμέρα σχεδὸν οὐκ
» ἔστιν ἱκανὴ τοῦτ' αὐτὸ πράττοντι τὸ τέλεόν τε καὶ ἱκανὸν αὐτῶν
» ἐκλαμβάνειν».

Plutarque dans la vie de Lycurgue s'exprime très sagement en disant, que l'éducation doit commencer même avant le mariage et en imposant ainsi pour ainsi-dire une sorte de puériculture endométrique «ἐνδομήτριόν τινα παιδοκομίαν» par le renforcement de l'organisme maternel.

Effectivement dans les «Vies Parallèles» nous lisons, que «Lycurgue commençait de très bonne heure l'éducation, qu'il considérait comme la meilleure œuvre du législateur; en effet il prenait soin tout d'abord du mariage et des naissances . . .

. . . Il fortifia les corps des vierges en les exerçant à *la course*, à *la lutte* et *au jet du disque et du javelot*, afin que l'éclosion de la vie eût lieu dans un corps sain, digne du germe qui devait s'y développer. Il considérait donc très scientifiquement et très hygiéniquement comme base de la formation hygiénique du corps l'éclosion dans un organisme maternel bien portant (PLUTARQUE, «Vies Parallèles» «Lycurgue» § ΙΔ') :

» Τῆς δὲ παιδείας, ἣν μέγιστον ἡγεῖτο τοῦ νομοθέτου καὶ κάλ-
» λιστον ἔργον εἶναι, πόρρωθεν ἀρχόμενος, εὐθὺς ἐπεσκόπει τὰ περὶ
» τοὺς γάμους καὶ τὰς γενέσεις . . . Τὰ μέν γε σώματα τῶν παρ-
» θένων δρόμοις καὶ πάλαις καὶ βολαῖς δίσκων καὶ ἀκοντίων διεπό-
» νησεν, ὥς ἥ τε τῶν γεννωμένων ῥίζωσις ἰσχυρὰν ἐν ἰσχυροῖς σώμασιν
» ἀρχὴν λαβοῦσα βλαστάνοι βέλτιον . . . »

Tel est le grand, le savant, le scientifique aphorisme de la «Puériculture» au sujet duquel l'Europe d'aujourd'hui a lutté et controversé. Et tout en philosophant Plutarque rallie plus profondément le bien-être de l'organisme maternel avec le langage plein de fierté que seule la Lacédémonienne avait le courage de tenir, lorsqu'une étrangère lui adressa la phrase:—«Vous seules, les Lacédémoniennes, vous avez du » pouvoir sur vos maris. »

«C'est que nous seules nous enfantons des hommes! » répondit la fière Spartiate, montrant par cette réponse la grande conviction des femmes-Spartiates dans leur force corporelle et psychique.

Hippocrate, dans son Chapitre sur la «Diète» s'exprime comme suit sur la fatigue que le corps peut ressentir, nous donnant les Lois Hygiéniques modernes de l'entraînement — les hommes non exercés se fatiguent de tout travail, car aucune partie de leur corps n'est habituée à la fatigue, tandis que les corps exercés ne se fatiguent que par les peines non usuelles, ou par les exercices usuels, poussés à l'excés (HIPPOCRATE «Sur la Diète» Liv. B' § 66).

» Περὶ δὲ κόπων τῶν ἐν τοῖσι σώμασιν ἐγγινομένων ὧδε ἔχει· οἱ
» μὲν ἀγύμναστοι τῶν ἀνθρώπων ἀπὸ παντὸς κοπιῶσι πόνου· οὐδὲν
» γὰρ τοῦ σώματος διαπεπόνηται πρὸς οὐδένα κόπον· τὰ δὲ γεγυμνα-
» σμένα τῶν σωμάτων, ὑπὸ τῶν ἀνεθίστων πόνων κοπιᾷ· τὰ δὲ καὶ
» ὑπὸ τῶν συνήθων γυμνασίων κοπιᾷ, ὑπερβολῇ χρησάμενα . . . »

Dans le même Chapitre (§ 62) il dit, que les promenades sont naturelles, plus naturelles que les exercices . . . Les promenades matinales amaigrissent les corps, rendent la tête légère et vigilante, l'ouïe plus aiguë et provoquent l'évacuation du ventre (HIPPOCRATE, «Sur la Diète» Liv. B' § 62) :

» οἱ δὲ περίπατοι κατὰ φύσιν μὲν εἰσί, καὶ οὐχὶ μάλιστα τῶν
» λοιπῶν . . . Καὶ οἱ ὄρθιοι περίπατοι ἰσχναίνουσι, καὶ τὰ περὶ τὴν
» κεφαλὴν κοῦφά τε καὶ εὐαγέα καὶ εὐήκοα παρασκευάζουσι, καὶ τὴν
» κοιλίην λύουσιν . . . »

En effet le système musculaire de l'homme devient par l'exercice plus fort et plus tonifié. Plus l'application de l'exercice est méthodique plus elle est analogue aux forces corporelles et plus la consolidation du système musculaire augmente régulièrement et effectivement.

D'ailleurs tous les hommes de la science moderne, d'accord avec Hippocrate, considèrent la promenade matinale comme utile à l'organisme sous plusieurs rapports.

Des quelques lignes exposées ci-dessus nous pouvons déduire, que l'opinion de tous ceux, qui s'occupent de l'histoire philosophique de l'art ancien est judicieuse; c'est à dire que l'art Grec, sans la Gymnastique ne pourrait pas

exister et que des liens réels et indissolubles unissent ces deux points de la Grèce antique.

L'aspect florissant des anciennes statues Grecques représente le type idéal de la beauté et de la santé formé par la Gymnastique.

Ces statues nous donnent une impression d'énergie et de force, une tendance au mouvement avec leurs muscles tendus et leurs genoux pliés, la beauté de leurs lignes et l'expression joyeuse et fière de leur visage, qui fait totalement défaut dans les œuvres d'art des anciens peuples de l'Asie et de l'Afrique.

L'idéal gymnastique dans l'art Grec fut réellement unique, de même que la Gymnastique fut particulièrement convenable au développement Grec. Où la Gymnastique ne formait pas la base de l'éducation du peuple, là aussi la représentation artistique du corps ne fut pas développée comme chez les Grecs. Dans le domaine de la Gymnastique aussi bien que dans ceux de la Littérature et de l'Art, d'autres peuples anciens ont imité, sans jamais pouvoir atteindre le sublime idéal de l'esthétique hellène.

Il y a quelques dizaines d'années on discutait sérieusement sur l'influence des Arts Orientaux sur l'Art Grec, et parmi les archéologues, quelques uns niaient catégoriquement toute influence.

Les découvertes modernes de la science archéologique jetèrent une lumière nouvelle sur l'évolution primitive de l'Art Grec. Les trésors inappréciables mis au jour par l'archéologue Anglais Evans en Crète nous donnent le fil admirable conduisant à la source de l'Art Grec. Les trésors de Cnossos dont l'âge respectable est de seize à quatorze siècles av. J.C. et les découvertes précieuses de la civilisation Minocéenne nous donnent l'admirable maternité de la première grandeur florissant en Grèce. Le germe lumineux de l'Art admirable Grec est caché dans les lignes géométriques primitivement grossières des gravures imparfaites figurant sur les vases de terre modelés à l'époque néo-lithique.

La civilisation Mycénienne, cette civilisation immortelle, qui brillait près des contrées de la mer Égée, civilisation qui, par son «πολύφθορον δῶμα» inspira les immortels tragédiens Grecs et même le divin Homère, cette civilisation

Mycénienne tient sa source d'une autre civilisation antérieure et rivale, la civilisation Minocéenne, dont l'ancienne grandeur est témoignée par de riches et admirables joyaux. C'est donc par les Crétois sous Minos, durant la troisième période Minocéenne, (1) durant laquelle Cnossos arriva à sa plus grande splendeur (1600-1350 av. J.C.), que la civilisation s'étendit à la Mer Egée.

Cette période est le temps précurseur de l'immortelle floraison Grecque connue sous le nom de «Mycénienne«.

Il est vrai que de par son voisinage avec trois grands continents de l'ancien monde, la Crète connut la civilisation orientale de l'Asie et la civilisation Egyptienne, ainsi que cela est prouvé par les monuments égyptiens trouvés dans les diverses couches du sol crétois, mais l'art crétois s'inspire surtout de la nature. Dans les œuvres Crétoises ainsi que dans toute œuvre hellène on distingue partout l'action, la vie, le mouvement.

Le Crétois par son pouvoir assimilatif égal à celui des autres Grecs, adapte à son caractère et à ses mœurs les œuvres d'art des autres contrées et les représente sous une autre forme.

Ainsi les riches et merveilleux ornements des admirables tombeaux de l'acropole Mycénienne, qui, découverts par la Muse inspirée de Schlieman, se trouvent au Musée National d'Athènes, ont leur source dans le passé glorieux et inconnu jusqu'à ces derniers temps, dans le passé caché sous le voile des mythes crétois et dont le tombeau magique a été ouvert par la Science afin de pouvoir restaurer cette ancienne gloire.

Ce n'est donc pas sans raison que les archéologues refusaient l'influence immédiate des Arts Orientaux sur l'Art Grec. Il est vrai que les trésors en or de Mycène et les chefs d'œuvre provenant d'art très ancien et même primitif ont été considérés pendant quelque temps comme le chaînon qui

(1) Evans distingue trois périodes de la civilisation Crétoise. Première période Minocéenne 2500 av. J. C. Seconde Minocéenne ou Camaraïque 2200—1600 av. J. C. et Troisième Minocéenne 1600—1350 avant J. C. C'est le Siècle d'or de la Crète, l'époque du Palais célèbre.

unissait la Grèce aux Epires Orientales voisines, mais les découvertes modernes concernant le passé crétois si brillant et si lointain donnent des résultats inattendus et versent une lumière nouvelle et précieuse sur les abondantes sources matérielles et spirituelles de l'antiquité Grecque.

Revenant à notre thème principal après cette brève et nécessaire digression, nous disons, que la représentation, par l'art Grec, des corps formés par l'exercice nous dévoile une beauté unique comparable au drame Attique.

Cette création spirituelle sublime, développée en un temps comparativement court, mais alors que toutes les conditions y contribuaient, s'imposa par sa beauté durant de longs siècles ; aujourd'hui même le cycle de son action n'est pas terminé.

Le développement parfait du corps et de l'esprit à l'époque classique du 5[e] siècle av. J. C. nous a conservé deux admirables modèles la *Statue Crecque* et le *Drame hellène.*

En effet, les formes Grecques, les statues Grecques, sont *l'image parfaite de la santé* et du *bien-être* «*τῆς εὐεξίας*» des anciens Grecs. En d'autres termes, c'est l'état parfait de la *robustesse du corps* et *de l'âme* y contenue, état obtenu par la *gymnastique méthodique.* Voilà pourquoi nous traitons si longuement de l'art dans ce chapitre concernant «L'Hygiène et la Gymnastique».

L'art d'aucun peuple et d'aucune époque de l'antiquité ne put appliquer avec un tel succés l'esprit de *bien-être* sur la formation du corps par la Gymnastique.

C'est la raison pour laquelle les lignes Grecques ont sur nous une si forte influence, nous donnent l'impression de la fraîcheur et de la force, du courage et de la résolution, de l'action et de la liberté. On sent que ces corps suivent librement leur propre volonté, et leur tendance au mouvement est vivement représentée ; c'est la raison pour laquelle Renan a écrit : «La Grèce seule découvrit le secret du beau et du vrai, la règle de l'idéal».

Le développement spirituel de cette époque nous donne un enseignement identique et nous inspire une admiration au moins égale.

Les odes glorieuses inspirées à Pindare par le triomphe des athlètes d'Olympie et d'Egine, par exemple, nous en-

seignent clairement la forte liaison de l'idéal spirituel et corporel, ainsi que le puissant élément spirituel contenu dans chaque forme corporelle et représenté par l'Art immortel.

D'ailleurs la théorie de Platon d'une sublime force éthique est connue; elle est exposée au Liv. A' des «Lois»— se vaincre soi-même, est la plus grande des victoires; être vaincu par soi-même est le pire des maux (PLATON, «les Lois» Liv. A' § III):

» . . . τὸ νικᾷν αὐτὸν αὐτὸν πασῶν νικῶν πρώτη τε καὶ ἀρίστη,
» τὸ δὲ ἡττᾶσθαι αὐτὸν ὑφ' ἑαυτοῦ πάντων αἴσχιστόν τε ἅμα καὶ
» κάκιστον . . . »

et cette force éthique à une époque éloignée ne pouvait être réalisée, que par des corps robustes renforcés par la Gymnastique.

La ville de Croton ainsi que celle d'Egine étaient spécialement renommées pour leurs valeureux athlètes.

Philippe, dont la beauté était connue, était originaire de Croton. Mais Croton était aussi renommée pour ses médecins distingués, qui avaient plutôt en vue la ***conservation de la santé*** des hommes et le ***relèvement de l'organisme*** vers une perfection plus grande, que le traitement des malades. Et dans cette même ville de Croton, berceau des hommes forts et sains où florissait l'athlétisme, prirent racine la pensée profonde et l'enseignement du philosophe Pythagore, dont la grande influence s'étendait même à l'Etat.

Platon considérait comme élément caractéristique de la civilisation hellénique l'amour de la Gymnastique et de la Philosophie; l'amour de la Gymnastique du corps et celui de l'enseignement, de la connaissance, ainsi que l'intérêt porté aux enfants.

Cette civilisation Hellénique condamnait les «Barbares», fut l'ennemie de la Tyrannie et forma des personnes libres, propres à la pensée et à l'action par son *Gouvernement Libéral.*

Le Gouvernement Libre de l'ancienne ville d'Athènes contribua selon Hippocrate à la floraison des esprits brillants, qui illuminèrent le ciel Hellénique, tandis que la servitude et la barbarie, dit-il, engendrent l'oppression de la pensée, la paresse de l'esprit et la lâcheté de l'âme.

D'ailleurs le philosophe Français Renan a écrit que «la » civilisation Hellénique était vraiment la naissance de la » raison et de la liberté. Le citoyen, l'homme libre faisait » son apparition dans les choses humaines. »

La perfection de l'élément Spirituel et éthique et la formation parallèle du corps par la Gymnastique, la santé naturelle du corps et la santé supérieure de l'âme et de l'esprit caractérisent la grande époque de la civilisation Hellénique.

Voilà pourquoi la Musique est représentée comme la compagne étroite de la Gymnastique. A Croton, ville de la culture athlétique, triomphait l'enseignement Pythagoricien, qui accordait à la Musique une influence éthique exceptionnelle. Platon, ainsi qu'il a été dit dans un autre Chapitre et répété plus haut, demandait, qu'on s'exerçât parallèlement à la Musique et à la Gymnastique, car toutes deux se complètent mutuellement (PLATON, «les Lois» Liv. Z' § VI) :

» Τὰ δὲ μαθήματά που διττά, ὡς γ' εἰπεῖν, χρήσασθαι ξυμβαίνοι » ἄν, τὰ μὲν ὅσα περὶ τὸ σῶμα γυμναστικῆς, τὰ δ' εὐψυχίας χάριν » μουσικῆς. »

Donc, selon Platon, la Musique contribue à la vertu de l'âme et la Gymnastique à la formation du corps.

Et plus loin en parlant des Gymnases, il dit qu'on doit y donner aux étudiants les leçons qui contribuent à la guerre et celles qui contribuent à la Musique, reliant ainsi continuellement la formation corporelle par l'exercice et la formation psychique par la Musique.

» . . . διδάσκειν τε πάντα ὅσα πρὸς τὸν πόλεμόν ἐστι μαθήματα » τοὺς φοιτῶντας ὅσα τε πρὸς μουσικήν . . . »

Selon Platon la Gymnastique pratiquée seule devient *très cruelle* et la Musique seule *trop molle*. Voilà pourquoi les deux éléments doivent coexister en matière d'éducation, car tous deux en forment la base indispensable.

Cet esprit lumineux exige l'exercice obligatoire pour tout citoyen Grec, qui appartient selon sa déclaration principalement à la patrie, et Platon s'exprime comme suit :

» . . . τὸ λεγόμενον πάντ' ἄνδρα καὶ παῖδα κατὰ τὸ δυνατόν, » ὡς τῆς πόλεως μᾶλλον ἢ τῶν γεννητόρων ὄντας, παιδευτέον ἐξ » ἀνάγκης.

En même temps il demanda de rendre l'exercice obligatoire pour la femme, puisque la chose est possible et que le manque d'exercice prive la moitié de la population des vertus accordées par la Gymnastiqne.

Platon apparaît donc comme le premier apôtre de l'émancipation féminine bien comprise. (PLATON, «les Lois» Liv. Z'. § XI 804) :

« . . Τὰ αὐτὰ δὲ δὴ καὶ περὶ θηλειῶν ὁ μὲν ἐμὸς νόμος ἂν εἴποι
» πάντα, ὅσαπερ καὶ περὶ τῶν ἀρρένων, ἴσα καὶ τὰς θηλείας ἀσκεῖν
» δεῖ καὶ οὐδὲν φοβηθεὶς εἴποιμ' ἂν τοῦτον τὸν λόγον οὔτε ἱππικῆς
» οὔτε γυμναστικῆς, ὡς ἀνδράσι μὲν πρέπον ἂν εἴη, γυναιξὶ δὲ οὐκ ἂν
» πρέπον· ἀκούων μὲν γὰρ δὴ μύθους παλαιοὺς πέπεισμαι, τὰ δὲ νῦν
» ὡς ἔπος εἰπεῖν οἶδα, ὅτι μυριάδες ἀναρίθμητοι γυναικῶν εἰσὶ
» τῶν περὶ τὸν Πόντον, ἃς Σαυρομάτιδας καλοῦσιν, αἷς οὐχ ἵππων
» μόνον ἀλλὰ καὶ τόξων καὶ τῶν ἄλλων ὅπλων κοινωνία καὶ τοῖς ἀν-
» δράσιν ἴση προστεταγμένη ἴσως ἀσκεῖται· λογισμὸν δὲ πρὸς
» τούτοις περὶ τούτων τοιόνδε τινὰ ἔχω φημί, εἴπερ ταῦτα οὕτω ξυμ-
» βαίνειν ἐστὶ δυνατά, πάντων ἀνοητότατα τὰ νῦν ἐν τοῖς παρ' ἡμῖν
» τόποις γίγνεσθαι τὸ μὴ πάσῃ ῥώμῃ ὁμοθυμαδὸν ἐπιτηδεύειν ἄνδρας
» γυναιξὶ ταὐτά· σχεδὸν γὰρ ὀλίγου πᾶσα ἡμίσεια πόλις ἀντὶ διπλασίας
» οὕτως ἔστι τε καὶ γίγνεται ἐκ τῶν αὐτῶν τελῶν καὶ πόνων . . .»

Ensuite il recommande au législateur d'être complet, de ne pas s'intéresser à moitié en s'occupant uniquement du «mâle» et en négligeant la «femelle» :

» . . . Τέλεον γὰρ καὶ οὐχ ἥμισυν δεῖν τὸν νομοθέτην εἶναι, τὸ
» θῆλυ μὲν ἀφιέντα τρυφᾶν . . . τοῦ δὲ ἄρρενος ἐπιμεληθέντα, τε-
» λέως σχεδὸν εὐδαίμονος ἥμισυ βίου καταλείπειν ἀντὶ διπλασίου τῇ
» πόλει».

Platon considère comme Gymnastique non seulement l'exercice des muscles du corps au moyen des mouvements rythmiques, mais en général toutes les fatigues du corps résultant de l'apprentissage de la guerre, l'art de tirer del'arc, l'art des escarmouches, celui du bouclier et de l'escrime, les déplacements réguliers et toutes les marches militaires, les campements, les leçons d'équitation . . . Les citadins : enfants, hommes, jeunes filles et femmes doivent s'initier à toutes ces sciences («les Lois» Liv. [illegible] § XVII) :

» . . . Γυμνάσια γὰρ τίθεμεν καὶ τὰ περὶ τὸν πόλεμον ἅπαντα

» τοῖς σώμασι διαπονήματα τοξικῆς τε καὶ πάσης ῥίψεως καὶ πελτα-
» στικῆς καὶ πάσης ὁπλομαχίας καὶ διεξόδων τακτικῶν καὶ ἁπάσης πο-
» ρείας στρατοπέδων καὶ στρατοπεδεύσεων καὶ ὅθεν, εἰς ἱππικὴν μαθή-
» ματα συντείνει . . . παῖδας τε καὶ ἄνδρας, καὶ κόρας καὶ γυναῖκας
» πάντων τούτων ἐπιστήμονας . . .»

On voit clairement que, selon la théorie de Platon, l'exercice devait commencer dès l'enfance, s'étendre aux *jeunes filles* et *aux femmes*, et contribuer à la formation et à l'endurcissement du corps par l'exercice, l'entraînement et la résistance aux fatigues.

Platon prend soin aussi de décrire le bâtiment des Gymnases au dehors et au dedans de la ville, l'arrangement des espaces destinés à l'exercice de l'arc, de la fronde, pouvant servir à l'enseignement et à l'entraînement des jeunes gens (Liv. Z'. § XI «les Lois»).

» . . . γυμνασίων ἅμα καὶ διδασκαλείων κοινῶν . . . κατὰ μέσην
» τὴν πόλιν, . . . περὶ τὸ ἄστυ γυμνάσιά τε καὶ εὐρυχώρια, τοξικῆς τε
» καὶ τῶν ἄλλων ἀκροβολισμῶν ἕνεκα διακεκοσμημένα, μαθήσεώς τε
» ἅμα καὶ μελέτης τῶν νέων».

Aujourd'hui nous pouvons nous faire une pâle idée de l'image ci-dessus exposée de l'ancienne Grèce par ce qui tend à avoir lieu chez les peuples civilisés de l'Europe, qui ont leurs terrains et leurs bâtiments publics destinés — par imitation de l'ancien athlétisme—aux différents sports.

L'idéal corporel de cette époque lointaine, l'image harmonieuse de l'ensemble si admirablement rendue par les géants de l'Art Grec ancien fut créé par l'exercice, la Gymnastique et l'Athlétisme. La statue antique est la création sincère de l'éducation Gymnastique générale; c'est pourquoi l'idée de l'Art est si étroitement liée à celle de l'Hygiène de la Gymnastique de l'ancienne Grèce.

La tenue et les mouvements des anciennes statues nous montrent, que ces hommes de l'antiquité non seulement éduquaient leur corps par l'exercice, mais en même temps s'ennoblissaient par la Musique et la Danse.

Tel était en effet le but de l'éducation Hellénique, collaboration étroite de la Gymnastique et des Muses. Et le but y était réalisé ; autrement les Artistes n'auraient pas

créer de telles images. Les artistes représentent simplement la noblesse de l'âme de ce peuple immortel, qui illumina et illumine encore l'univers.

Ainsi l'Art en Grèce était étroitement lié à l'éducation du peuple. L'art nous montre à quelle hauteur l'éducation par la Gymnastique peut élever une nation. On ne pourrait vraiment concevoir toute la finesse de l'Art Grec, toute la perfection des formes créées par cet Art sans la Gymnastique de l'époque et l'éducation contemporaine par les Muses de l'esprit, des mœurs et de l'âme de l'ancien peuple Grec.

D'ailleurs le savant Solon d'Athènes avoue la contribution de la Gymnastique à l'ennoblissement des mœurs des jeunes gens, dans son dialogue avec le Scythe, par les phrases suivantes (ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ «Ἀνάχαρσις» § 30-912) :

» . . ἐν εἰρήνῃ τε αὖ πολὺ ἀμείνοσιν αὐτοῖς χρώμεθα περὶ μηδὲν
» τῶν αἰσχρῶν φιλοτιμουμένοις μήδ' ὑπ' ἀργίας εἰς ὕβριν τρεπομέ-
» νοις, ἀλλὰ περὶ τὰ τοιαῦτα διατρίβουσι καὶ ἀσχόλως οὖσιν ἐν αὐτοῖς
» καὶ ὅπερ ἔφην τὸ κοινὸν ἀγαθὸν καὶ τὴν ἄκραν πόλεως εὐδαιμο-
» νίαν, τοῦτ' ἔστιν, ὁπότε ἐς τε εἰρήνην καὶ ἐς πόλεμον τὰ ἄριστα
» παρεσκευασμένη φαίνοιτο ἡ νεότης περὶ τὰ κάλλιστα ἡμῖν σπου-
» δάζοντες »

c'est à dire qu'en temps de paix les jeunes gens s'occupant des exercices de la Gymnastique deviennent sobres et vertueux et forment le bonheur de la ville en préparant le *«bonheur commun»*.

Est ce que la noble France ne prêche aujourd'hui les biens accordés par la Gymnastique et l'exercice des jeunes gens, pas seulement au corps de celui, qui s'exerce, mais aussi à l'âme ? Voilà ce que notre distingué confrère Dr Rollier écrit dans son livre *«L'école au Soleil»* : «La méthode
» Hébert et les méthodes analogues constituent en somme
» un retour à la Gymnastique telle que l'entendaient les
» Grecs et qui était, selon l'étymologie même du mot, le
» développement du corps nu en plein air». Elles dévelop-
» pent aussi les qualités viriles : volonté, énergie, courage,
» audace, sang-froid, ténacité, qui sont inséparables de tout
» effort physique soutenu. Elles offrent même un autre avan-
» tage : elles modifient progressivement la *mentalité* des

» jeunes-gens en les éloignant de certaines distractions peu » salutaires, les music-halls, et les cafés, par exemple. Les » adeptes de cette culture physique au grand air reconnaissent, » qu'ils perdent l'habitude des alcools, du café, souvent » même du tabac, bref, de tous ces excitants factices, qui » finissent par user le système nerveux en le plaçant dans » un continuel état de tension. Ils trouvent dans le bain » d'air et le soleil le meilleur des excitants naturels, qui, au » lieu d'épuiser à la longue l'organisme le tonifie et le re» constitue, régénère ses forces à fur et à mesure qu'elles » sont dépensées. » Espérons que dans le siècle présent les pays tant éprouvés de l'Europe avec à la tête les peuples héroïques, qui entreprirent l'œuvre sublime de la régénération de l'organisme par la vie et l'exercice au grand air parviendront à la formation de nouveaux athlètes aussi forts dans le corps qu'ils furent sublimes dans l'âme pendant l'épopée tragique, qui dévasta tant de pays, de l'Europe martyrisée. Et que cette régénération corporelle et éthique en développant l'amour de la vie effacera à jamais de la face terrestre le spectacle odieux de l'injuste égorgement humain, que présenta la guerre mondiale affreusement ensanglantée, et que en même temps elle formera la base inébranlable des amitiés séculaires et précieuses entre telles nations, telles races, qui contribuèrent dans une époque éloignée et telles autres privilégiés, qui contribuent à l'époque présente au progrès bienfaisant et à l'ennoblissement de l'âme humaine (1)

ALEXANDRIE, JUIN 1923.

---

(1) En terminant cet ouvrage je dois exprimer mes meilleurs remerciements à Mr le Dr Jacovides oculiste de l'Hôpital Grec d'Alexandrie, qui a eu l'obligeance de me prêter toutes les œuvres d'Hippocrate, ainsi qu'à la Communauté Hellénique et spécialement au Directeur des Ecoles Grecques Mr Paléologos Georgiou, qui mit à ma disposition la Bibliothèque des Ecoles avec tout le trésor des œuvres de l'antiquité Hellénique.

BIBLIOGRAPHIE

ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Πολιτεία» Κεφ. Η', 3.
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ, «Ρητορική» Κεφ. Α', 5, 29.
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ, «Χορικόν».
BRUNN, «Die Gœtteridealen.»
ΓΑΛΗΝΟΥ, «Περὶ Διαίτης» Κεφ. Β' 9, 11.
ΓΑΛΗΝΟΥ, «Πότερον Ἰατρικῆς ἢ Γυμναστικῆς τὸ Ὑγιεινόν».
ΓΑΛΗΝΟΥ, «Περὶ τοῦ διὰ μικρᾶς σφαίρας γυμνασίου».
ΓΑΛΗΝΟΥ, «Ὑγιεινῆς» Βιβλ. Β'.
COLLIGNON, «L'archéologie Grecque».
«Γυμνάσια» εἰς τοὺς ἀρχαίους Ἕλληνας.
ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ, Βιβλ. Α'. σ. 73.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Βιβλ. Ε' § 8.
ΗΡΟΔΟΤΟΥ, Βιβλ. ΣΤ' § 128.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ τόπων τῶν κατ' ἄνθρωπον» Τομ. Β'.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Ἐπιδημιῶν» Βιβλ. ΣΤ' § 3.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ, «Περὶ Διαίτης» Βιβλ. Β' § 62, § 66.
ΚΟΥΡΤΙΟΥ, «Περὶ ἀρχαίας Ἑλλάδος».
ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ, «Ἀνάχαρσις» § 12, 13, 16, 24 κ.τ.λ.
«Μινωϊκὸς πολιτισμός».
«Μυκηναϊκὴ περίοδος».
ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ, «Συμπόσιον» Α' § 7.
ΟΜΗΡΟΥ, «Ὀδύσσεια» Δ. στ. 625, Θ. στ. 100, Φ. στ. 73.
ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ, «Βιβλ. ΣΤ'» 10, 2.
ΠΙΝΔΑΡΟΥ, «Ὀλυμπιὰς» Ζ' 20-25.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Θεάγης» § 122.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Πρωταγόρας» § VIII.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Φαῖδρος» 228.
ΠΛΑΤΩΝΟΣ, «Πολιτεία» § III 406 Α'
ΝΛΑΤΩΝΟΣ, «Νόμοι» Βιβλ. Α' § III, Βιβλ. Β' § XIII κ.τ.λ.
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, «Βίοι Παράλληλοι», Λυκοῦργος ΙΔ'.
SCHNAASE, «Geschichte der Kunst».



EPHÈBE COURONNÉ DU RUBAN DE LA VICTOIRE

ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de	Lire
7	[illegible]	supérieur	supérieure
28	31	χοῆ	χοὴ
39	4	é	et
43	5	pullutation	pullulation
43	25	cenjectures	conjectures
47	31	ἥλιον	ἥλιον
55	10	[illegible]	ὅσαι
55	18	le Siliaque	l' S iliaque
55	25	três pale	très pâle
56	47	ἐπαταῖοι	ἐναταῖοι
62	26	[illegible]anthème	enanthème
72	28	piqures	piqûres
86	9	apporter	apportait
87	24	ἴσαας	ἴσα[illegible]
94	15	fragne[illegible]	fragments
97	7	ouissant	jouissant
109	29	ὥς ·ατ	ὥς [illegible]
13[illegible]	28	[illegible]	[illegible]
136	41	163	136
151	21	guitaristes	citharistes
151	25	guitariste	cithariste
151	28	guitare	cithare
157	28	concernat	concernant
158	35	fios	fois
158	6	aérage	aération
162	18	»	»
165	22	»	»
186	35	ammam efflavit	animam efflavit
189	37	dé vivre	de vivre
190	5	crystallisa	cristallisa

191	20	ἐμποιεῖ ταῖς	ἐμποιεῖ ταῖς
192	24	a pn	a pu
193	37	Schroder	Schröder
220	17	bredis	brebis
221	11	le convive	les convives
223	14	de sa santé	de la santé
236	36	Iatria	Iatrœa
237	37	Asclipœa	Asclepiœa
238	1	assidument	assidûment
251	18	réligion	religion
251	27	sactifiant	sanctifiant
261	20	Phèdre	Phédon
261	25	représente l'Hygiène	représente-t-elle-l'Hygiène
261	33	renouvèlement	renouvellement
265	21	ne considère-t-on pas	on ne considère pas
267	4	D' siècle	Vᵉ siècle
267	14	phylosophiques	philosophiques
272	24	ὄρθιοι περίπατοι	ὄρθριοι περίπατοι
275	1	Epires orientales voisines	Empires orientaux voisins
275	17	statue Crecque	Statue Grecque
279	38	n'auraient pas	n'auraient pas pu

INDEX

Critique au sujet de l'œuvre .... page III
Préface .... page VI
Œuvres scientifiques de D[r] M[me] Angélique Panayotatou .... page 7
Dédicace .... page 15
Livre I.— Pour servir de prologue: Généralités sur l'Hygiène chez les Anciens Grecs page 21
Livre II.— L'Epidémiologie chez les anciens Grecs. Désinfection et désinfectants. Contagion et prophylaxie, immunité. page 41
Livre III.— L'Hygiène et le Bain chez les anciens Grecs .... page 79
Livre IV.— L'Hygiène et la Danse chez les anciens Grecs .... page 107
Livre V.— L'Hygiène et la Musique chez les anciens Grecs .... page 135
Livre VI.— L'Hygiène du Milieu chez les anciens Grecs .... page 157
Livre VII.— L'Hygiène et la Morale chez les anciens Grecs .... page 185
Livre VIII. — L'Hygiène de la Nourriture chez les anciens Grecs .... page 213
Livre IX.— L'Hygiène et la Gymnastique chez les anciens Grecs .... page 251
Errata .... page 283

IMPRIMERIE "TACHYDROMOS" ALEXANDRIE, EGYPTE, B.P. 47